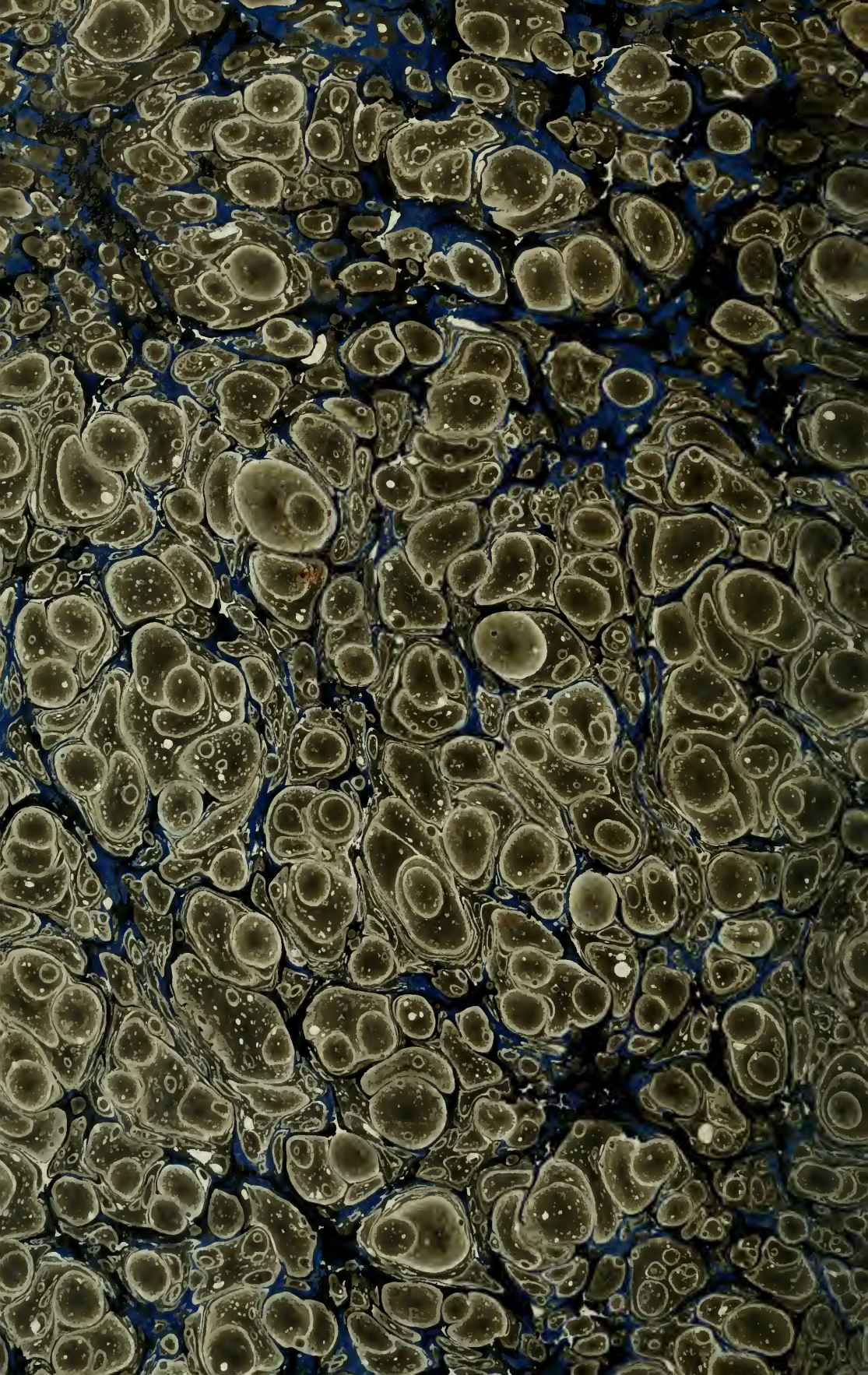
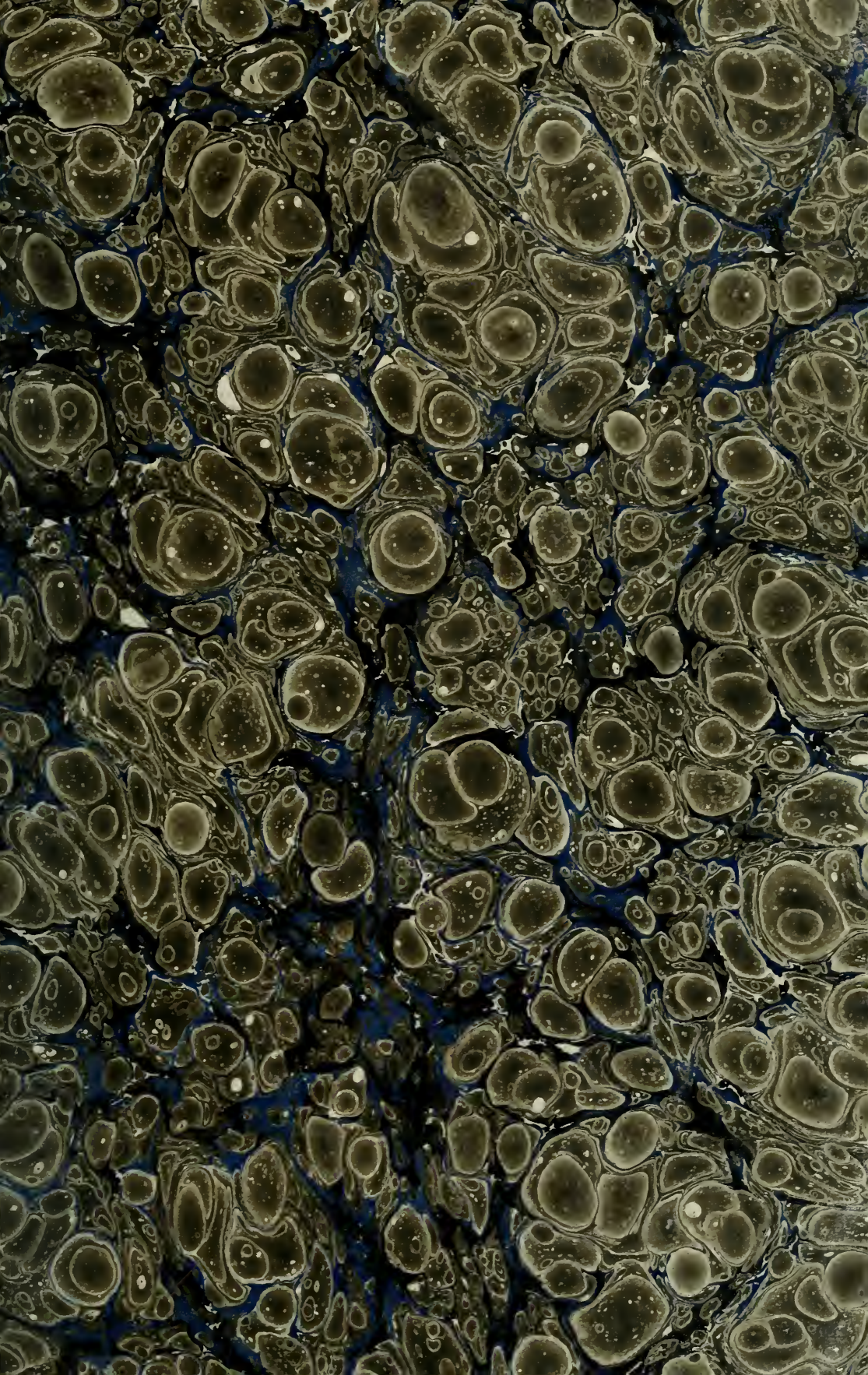




Calhoun Secretary

REVUE

DE PARIS.

XIV.

A. ÉVERAT, IMPRIMEUR.
rue du Cadran, n° 16.

REVUE DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1835.

TOME QUATORZIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1835.

ROYAL
TIMBRE

LE PÈRE GORIOT.

All is true.
(SHAKSPEARE.)

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

LES DEUX FILLES.

Vers midi, heure à laquelle les facteurs arrivaient dans le quartier du Panthéon, Eugène reçut une lettre élégamment enveloppée, cachetée aux armes de Beauséant. Elle contenait une invitation adressée à M. et madame de Nucingen pour le grand bal annoncé depuis un mois, et qui devait avoir lieu chez la vicomtesse. A cette invitation, était joint un petit mot pour Eugène.

« J'ai pensé, monsieur, que vous vous chargeriez avec plaisir d'être l'interprète de mes sentimens auprès de madame de Nucingen. Je vous envoie l'invitation que vous m'avez demandée, et serai charmée de faire la connaissance de la sœur de madame de Restaud. Amenez-moi donc cette jolie personne, et faites en sorte qu'elle ne prenne pas toute votre affection; vous m'en devez beaucoup en retour de celle que je vous porte.

» VICOMTESSE DE BEAUSÉANT. »

— Mais, se dit Eugène en relisant ce billet, madame de Beauséant me dit assez clairement qu'elle ne veut pas de M. de Nucingen.

Il alla promptement chez Delphine, heureux d'avoir à lui procurer une joie dont il recevrait sans doute le prix. Madame de Nucingen était au bain. Rastignac attendit dans le boudoir, en butte aux impatiences naturelles à un jeune homme ardent et pressé de prendre possession d'une maîtresse, l'objet de deux ans de désirs. Ce sont des émotions qui ne se rencontrent pas deux fois dans la vie des jeunes gens. La première femme réellement femme à laquelle s'attache un homme, c'est-à-dire celle qui se présente à lui dans la splendeur des accompagnemens que veut la société parisienne, celle-là n'a jamais de rivale. L'amour à Paris ne ressemble en rien aux autres amours. Ni les hommes ni les femmes n'y sont dupes des montres pavoisées de lieux communs que chacun étale par décence sur ses affections soi-disant désintéressées. En ce pays, une femme ne doit pas satisfaire seulement le cœur et les sens, elle sait parfaitement qu'elle a de plus grandes obligations à remplir envers les mille vanités dont se compose la vie. Là surtout, l'amour est essentiellement vantard, effronté, gaspilleur, charlatan et fastueux. Si toutes les femmes de la cour de Louis XIV ont envié à mademoiselle de La Vallière l'entraînement de passion qui fit oublier à ce grand prince que ses manchettes coûtaient chacune mille écus, quand il les déchira pour faciliter au duc de Vermandois son entrée sur la scène du monde, que peut-on demander au reste de l'humanité? Soyez jeunes, riches et titrées, soyez plus encore si vous pouvez; plus vous apporterez de grains d'encens à brûler devant l'idole, plus elle vous sera favorable, si toutefois vous avez une idole. L'amour est une religion, et son culte doit coûter plus cher que celui de toutes les autres religions; il passe promptement, et passe en gamin qui tient à marquer son passage par des dévastations. Le luxe du sentiment est la poésie des greniers : sans cette richesse, qu'y deviendrait l'amour? S'il est des exceptions à ces lois draconiennes du code parisien, elles se rencontrent dans la solitude, chez les ames qui ne se sont

point laissé entraîner par les doctrines sociales, qui vivent près de quelque source aux eaux claires, fugitives, mais incessantes; et qui, fidèles à leurs ombrages verts, heureuses d'écouter le langage de l'infini, écrit pour elles en toute chose, et qu'elles retrouvent en elles-mêmes, attendent patiemment leurs ailes en plaignant ceux de la terre. Mais Rastignac, semblable à la plupart des jeunes gens qui, par avance, ont goûté les grandeurs, voulait se présenter tout armé dans la lice du monde; il en avait épousé la fièvre, et se sentait peut-être la force de le dominer, mais sans connaître ni les moyens ni le but de cette ambition. A défaut d'un amour pur et sacré qui remplit la vie, cette soif du pouvoir peut devenir une belle chose; il suffit de dépouiller tout intérêt personnel et de se proposer la grandeur d'un pays pour objet. Jusqu'alors Rastignac n'avait pas complétement secoué le charme des fraîches et suaves idées qui enveloppent comme d'une frondaison la jeunesse des enfans élevés en province. Il avait continuellement hésité à franchir le Rubicon parisien. Malgré ses ardentes curiosités, il avait toujours conservé quelques arrière-pensées de la vie heureuse que mène le vrai gentilhomme dans son château. Mais ses derniers scrupules avaient disparu la veille, quand il s'était vu dans son appartement. En jouissant des avantages matériels de la fortune, comme il jouissait depuis quelque temps des avantages moraux que donne la naissance, il avait dépouillé sa peau d'homme de province, et s'était doucement établi dans une position d'où il découvrait un bel avenir. Aussi, en attendant Delphine, mollement assis dans ce joli boudoir, qui devenait un peu le sien, se voyait-il si loin du Rastignac venu l'année dernière à Paris, qu'en le lorgnant, par un effet d'optique moral, il se demandait s'il se ressemblait en ce moment à lui-même.

— Madame est dans sa chambre, vint lui dire Thérèse qui le fit tressaillir.

Il trouva Delphine étendue sur sa causeuse, au coin du feu, nonchalante, fraîche, reposée. A la voir ainsi étalée en des flots de mousseline, il était impossible de ne pas la comparer à ces belles plantes de l'Inde dont le fruit vient dans la fleur.

— Hé bien, nous voilà! dit-elle avec émotion.

— Devinez ce que je vous apporte, dit Eugène en s'asseyant près d'elle et lui prenant le bras pour lui baiser la main.

Madame de Nucingen fit un mouvement de joie en lisant l'invitation. Elle tourna sur Eugène ses yeux mouillés, et lui jeta ses bras au cou pour l'attirer à elle dans un délire de satisfaction vaniteuse.

— Et c'est vous! (toi! lui dit-elle à l'oreille, mais Thérèse est dans mon cabinet de toilette, soyons prudens!) vous à qui je dois ce bonheur! Oui, j'ose appeler cela un bonheur. Obtenu par vous, n'est-ce pas plus qu'un triomphe d'amour-propre? Personne ne m'a voulu présenter dans ce monde. Vous me trouvez peut-être en ce moment petite, frivole, légère comme une Parisienne; mais pensez, mon ami, que je suis prête à tout vous sacrifier, et que si je souhaite plus ardemment que jamais d'aller dans le faubourg Saint-Germain, c'est que vous y êtes.

— Ne pensez-vous pas, dit Eugène, que madame de Beauséant a l'air de nous dire qu'elle ne compte pas voir M. de Nucingen à son bal?

— Mais oui, dit la baronne en rendant la lettre à Eugène. Ces femmes-là ont le génie de l'impertinence. Mais n'importe, j'irai. Ma sœur doit s'y trouver, je sais qu'elle prépare une toilette délicieuse.— Eugène, reprit-elle à voix basse, elle y va pour dissiper d'affreux soupçons. Vous ne savez pas les bruits qui courent sur elle. M. de Nucingen est venu me dire ce matin qu'on en parlait hier au Cercle sans se gêner. A quoi tient, mon Dieu! l'honneur des femmes et des familles! Je me suis sentie attaquée, blessée dans ma pauvre sœur. Selon certaines personnes, M. de Trailles aurait souscrit des lettres de change montant à cent mille francs, presque toutes échues, et pour lesquelles il allait être poursuivi. Dans cette extrémité, ma sœur aurait vendu ses diamans à un juif, ces beaux diamans que vous avez pu lui voir et qui viennent de madame de Restaud la mère. Enfin, depuis deux jours il n'est question que de cela. Je conçois alors qu'Anastasie se fasse faire une robe lamée, et veuille attirer sur elle

tous les regards chez madame de Beauséant, en y paraissant dans tout son éclat et avec ses diamans. Mais je ne veux pas être au-dessous d'elle. Elle a toujours cherché à m'écraser, elle n'a jamais été bonne pour moi qui lui rendais tant de services, qui avais toujours de l'argent pour elle quand elle n'en avait pas! Mais laissons le monde! Aujourd'hui, je veux être tout heureuse!

Rastignac était encore à une heure du matin chez madame de Nucingen qui, en lui prodiguant l'adieu des amans, cet adieu plein des joies à venir, lui dit avec une expression de mélancolie : — Je suis si peureuse, si superstitieuse, donnez à mes pressentimens le nom qu'il vous plaira, que je tremble de payer mon bonheur par quelque affreuse catastrophe.....

— Enfant! dit Eugène.

— Ah! c'est moi qui suis l'enfant, ce soir, dit-elle en riant.

Eugène revint à la Maison-Vauquer, avec la certitude de la quitter le lendemain, et il s'abandonna pendant la route à ces jolis rêves que font tous les jeunes gens quand ils ont encore sur les lèvres le goût du bonheur.

— Hé bien! lui dit le père Goriot quand Rastignac passa devant sa porte.

— Hé bien! répondit Eugène, je vous dirai tout demain.

— Tout, n'est-ce pas! cria le bonhomme. Couchez-vous! Nous allons commencer demain notre vie heureuse.

Le lendemain, M. Goriot et Rastignac n'attendaient plus que le bon vouloir d'un commissionnaire pour partir de la pension bourgeoise, quand, vers midi, le bruit d'un équipage qui s'arrêtait précisément à la porte de la Maison-Vauquer retentit dans la rue Neuve-Sainte-Geneviève. Madame de Nucingen descendit de sa voiture, demanda si son père était encore à la pension; et, sur la réponse affirmative de Sylvie, elle monta lestement l'escalier. Eugène se trouvait chez lui, sans que son voisin le sût. Il avait, en déjeunant, prié le père Goriot d'emporter ses effets, en lui disant qu'ils se retrouveraient à quatre heures rue d'Artois. Mais pendant que le bonhomme avait été chercher des porteurs, Eugène ayant promptement répondu à l'appel de l'École, était

revenu sans que personne l'eût aperçu, pour compter avec madame Vauquer, ne voulant pas laisser cette charge à M. Goriot, qui, dans son fanatisme, aurait sans doute payé pour lui. L'hôtesse était sortie. Eugène remonta chez lui pour voir s'il n'y oubliait rien, et s'applaudit d'avoir eu cette pensée en voyant dans le tiroir de sa table l'acceptation en blanc, souscrite à Vautrin, qu'il avait insouciamment jetée là le jour où il l'avait acquittée. N'ayant pas de feu, il allait la déchirer en petits morceaux, quand en reconnaissant la voix de Delphine, il ne voulut faire aucun bruit, et s'arrêta pour l'entendre, en pensant qu'elle ne devait avoir aucun secret pour lui. Puis, dès les premiers mots, il trouva la conversation entre le père et la fille trop intéressante pour ne pas l'écouter.

—Ha, mon père! dit-elle, plaise au ciel que vous ayez eu l'idée de demander compte de ma fortune assez à temps pour que je ne sois pas ruinée. Puis-je parler?

— Oui, la maison est vide, dit le père Goriot d'une voix altérée.

— Qu'avez-vous donc, mon père? reprit madame de Nucingen.

— Tu viens, répondit le vieillard, de me donner un coup de hache sur la tête. Dieu te pardonne, mon enfant! tu ne sais pas combien je t'aime. Si tu l'avais su, tu ne m'aurais pas dit brusquement de semblables choses! surtout si rien n'est désespéré. Qu'est-il donc arrivé de si pressant pour que tu sois venue me chercher ici quand, dans quelques instans, nous allions être rue d'Artois?

—Hé! mon père, est-on maître de son premier mouvement dans une catastrophe? Je suis folle! Votre avoué nous a fait découvrir un peu plus tôt le malheur qui sans doute éclatera plus tard. Votre vieille expérience commerciale va nous devenir nécessaire, et je suis accourue vous chercher comme on s'accroche à une branche quand on se noie. Lorsque M. Derville a vu M. de Nucingen lui opposer mille chicanes, il l'a menacé d'un procès, en lui disant que l'autorisation du président du tribunal serait promptement obtenue. Alors, M. de Nucingen est venu ce matin chez moi, pour me demander si je voulais sa ruine et la mienne. Je lui ai

répondu que je ne me connaissais à rien de tout cela, que j'avais une fortune, que je devais être en possession de ma fortune, et que tout ce qui avait rapport à ce démêlé regardait mon avoué, parce que j'étais de la dernière ignorance, et dans l'impossibilité de rien entendre à ce sujet. N'était-ce pas ce que vous m'aviez recommandé de dire?

— Bien, répondit le père Goriot.

— Alors, reprit Delphine, il m'a mis au fait de ses affaires. Il a jeté tous ses capitaux et les miens dans des entreprises à peine commencées et pour lesquelles il a fallu mettre de grandes sommes en dehors. Si je le forçais à me représenter ma dot, il serait obligé de déposer son bilan, tandis que si je veux attendre un an, il s'engage sur l'honneur à me rendre une fortune double ou triple de la mienne, en plaçant mes capitaux dans des opérations territoriales, à la fin desquelles je serai maîtresse de tous les biens. Mon cher père, il était sincère, il m'a effrayée. Il m'a demandé pardon de sa conduite, il m'a rendu ma liberté, m'a permis de me conduire à ma guise, à la condition de le laisser entièrement maître de gérer les affaires sous mon nom. Il m'a promis, pour me prouver sa bonne foi, d'appeler M. Derville toutes les fois que je le voudrais pour juger si les actes en vertu desquels il m'instituerait propriétaire seraient convenablement rédigés. Enfin il s'est remis entre mes mains, pieds et poings liés. Il demande encore pendant deux ans la conduite de la maison, et m'a suppliée de ne rien dépenser pour moi de plus qu'il ne m'accorde. Il m'a prouvé que tout ce qu'il pouvait faire était de conserver les apparences, qu'il avait renvoyé sa danseuse, et qu'il allait être contraint à la plus stricte, mais à la plus sourde économie, afin d'atteindre au terme de ses spéculations sans altérer son crédit. Je l'ai malmené, j'ai tout mis en doute, afin de le pousser à bout et d'en apprendre davantage. Alors il m'a montré ses livres, enfin il a pleuré. Je n'ai jamais vu d'homme en pareil état. Il avait perdu la tête, il parlait de se tuer, il délirait. Il m'a fait pitié.

— Et tu crois à tout cela! s'écria le père Goriot. C'est un comédien! J'ai rencontré des Allemands en affaires, ces gens-là sont

presque tous de bonne foi, pleins de candeur; mais quand sous leur air de franchise et de bonhomie ils se mettent à être malins et charlatans, ils le sont alors plus que les autres. Ton mari t'abuse. Il se sent serré de près, il fait le mort; il veut rester plus maître sous ton nom qu'il ne l'est sous le sien. Il va profiter de cette circonstance pour se mettre à l'abri des chances de son commerce; il est aussi fin que perfide, c'est un mauvais gars. Non, non, je ne m'en irai pas au Père-La-Chaise en laissant mes filles dénuées de tout. Je me connais encore un peu aux affaires. Il a, dit-il, engagé ses fonds dans des entreprises. Hé bien! ses intérêts sont représentés par des valeurs, par des reconnaissances, par des traités; qu'il les montre, et liquide avec toi. Nous choisirons les meilleures spéculations, nous en courrons les chances, et nous aurons les titres recognitifs en notre nom de *Delphine Goriot, épouse séparée, quant aux biens, du baron de Nucingen.* Mais nous prend-il pour des imbéciles, celui-là? Croit-il que je puis supporter pendant deux jours l'idée de te laisser sans fortune, sans pain? je ne la supporterais pas un jour, pas une nuit, pas deux heures! Si cette idée était vraie, je n'y survivrais pas. Hé quoi! j'aurai travaillé pendant quarante ans de ma vie, j'aurai porté des sacs sur mon dos, j'aurai sué des averses, je me serai privé pendant toute ma vie pour vous, mes anges, qui me rendiez tout travail, tout fardeau léger; et, aujourd'hui, ma fortune, ma vie s'en iraient en fumée! Ceci me ferait mourir enragé. Par tout ce qu'il y a de plus sacré sur terre et au ciel, nous allons tirer ça au clair, vérifier les livres, la caisse, les entreprises! Je ne dors pas, je ne me couche pas, je ne mange pas, qu'il ne me soit prouvé que ta fortune soit là tout entière. Dieu merci, tu es séparée de biens, tu auras maître Derville pour avoué, un honnête homme heureusement. Jour de Dieu! tu garderas ton bon petit million, tes cinquante mille livres de rente jusqu'à la fin de tes jours, ou je fais un tapage dans Paris, ha! ha! Mais je m'adresserais aux chambres, si les tribunaux nous victimaient. Te savoir tranquille et heureuse du côté de l'argent, mais cette pensée allégeait tous mes maux et calmait mes chagrins.

L'argent, c'est la vie. Monnaie fait tout! Que nous chante-t-il donc, cette grosse souche d'Alsacien? Delphine, ne fais pas une concession d'un quart de liard à cette grosse bête qui t'a mise à la chaîne et t'a rendue malheureuse. S'il a besoin de toi, nous le tricoterons ferme, et nous le ferons marcher droit! Mon Dieu! j'ai la tête en feu! j'ai dans le crâne quelque chose qui me brûle. Ma Delphine sur la paille! Oh! ma Fifine, toi! Sapristie! où sont mes gants? Allons, partons, je veux aller tout voir, les livres, les affaires, la caisse, la correspondance, à l'instant! Je ne serai calme que quand il me sera prouvé que ta fortune ne court plus de risques, et que je la verrai de mes yeux.

— Mon cher père! allez-y prudemment. Si vous mettiez la moindre velléité de vengeance en cette affaire et si vous montriez des intentions trop hostiles, je serais perdue. Il vous connaît, il a trouvé tout naturel que, sous votre inspiration, je m'inquiétasse de ma fortune; mais, je vous le jure, il la tient en ses mains, et a voulu la tenir. Il est homme à s'enfuir avec tous les capitaux, et à nous laisser là, le scélérat! Il sait bien que je ne déshonorerai pas moi-même le nom que je porte en le poursuivant. Il est à la fois fort et faible. J'ai bien tout examiné. Si nous le poussons à bout, je suis ruinée.

— Mais c'est donc un fripon!

— Hé bien! oui, mon père, dit-elle en se jetant sur une chaise et pleurant. Je ne voulais pas vous l'avouer, pour vous épargner le chagrin de m'avoir mariée à un homme de cette espèce-là! Mœurs secrètes et conscience, l'ame et le corps, tout en lui s'accorde! c'est effroyable, je le hais et le méprise. Oui, je ne puis plus estimer M. de Nucingen après tout ce qu'il m'a dit. Un homme capable de se jeter dans les combinaisons commerciales dont il m'a parlé, n'a pas la moindre délicatesse, et mes craintes viennent de ce que j'ai parfaitement lu dans son ame. Il m'a nettement proposé, lui, mon mari, la liberté, vous savez ce que cela signifie? si je voulais être, en cas de malheur, un instrument entre ses mains; enfin si je voulais lui servir de prête-nom.

— Mais les lois sont là! Mais il y a une place de Grève, pour

les gendres de cette espèce-là! s'écria le père Goriot, mais je le guillotinerais moi-même, s'il n'y avait pas de bourreau.

— Non, mon père! il n'y a pas de lois contre lui. Écoutez en deux mots son langage, dégagé des circonlocutions dont il l'enveloppait : «—Tout est perdu, vous n'avez pas un liard, vous êtes ruinée, car je saurai choisir pour complice une autre personne que vous, ou vous me laisserez conduire à bien mes entreprises.» Est-ce clair? Il tient encore à moi. Ma probité de femme le rassure, il sait que je lui laisserai sa fortune, et me contenterai de la mienne. C'est une association improbe et voleuse à laquelle je dois consentir sous peine d'être ruinée. Il m'achète ma conscience et la paie en me laissant être à mon aise la femme d'Eugène. «—Je te permets de commettre des fautes, laisse-moi faire des crimes en ruinant de pauvres gens! » Ce langage est-il encore assez clair? Savez-vous ce qu'il nomme faire des opérations? Il achète des terrains nus en son nom. Puis il y fait bâtir des maisons par des hommes de paille. Ces hommes concluent les marchés pour les bâtisses avec tous les entrepreneurs qu'ils paient en effets à longs termes, et consentent, moyennant une légère somme, à donner quittance à M. de Nucingen, qui alors est le possesseur des maisons, tandis que ces hommes s'acquittent avec les entrepreneurs dupés en faisant faillite. Le nom de la maison de Nucingen et Cie a servi à éblouir les pauvres constructeurs. J'ai compris cela. J'ai compris aussi que pour prouver, en cas de besoin, le paiement de sommes énormes, M. de Nucingen a envoyé des valeurs considérables à Amsterdam, à Londres, à Naples, à Vienne. Comment les saisirions-nous?

Eugène entendit le son lourd des genoux du père Goriot, qui tomba sans doute sur le carreau de sa chambre.

— Mon Dieu! que t'ai-je fait? Ma fille, ma fille livrée à ce misérable! Il exigera tout d'elle, s'il le veut. Pardon, ma fille! cria le vieillard.

— Oui, si je suis dans un abîme, il y a peut-être de votre faute! dit Delphine. Nous avons si peu de raison quand nous nous marions! Connaissons-nous le monde, les affaires, les

hommes, les mœurs? Les pères devraient penser pour nous. Cher père! je ne vous reproche rien! pardonnez-moi ce mot! En ceci, la faute est toute à moi! Non, ne pleurez point, papa! dit-elle en baisant le front de son père.

— Ne pleure pas non plus, ma petite Delphine! Donne tes yeux, que je les essuie en les baisant? Va! je vais retrouver ma caboche, et débrouiller l'écheveau mêlé par son mari!

— Non, laissez-moi faire, je saurai le manœuvrer: il m'aime, hé bien, je me servirai de mon empire sur lui pour l'amener à me placer promptement quelques capitaux en propriétés. Peut-être lui ferai-je racheter sous mon nom Nucingen, en Alsace; il y tient. Seulement venez demain pour examiner ses livres, ses affaires. M. Derville ne sait rien de ce qui est commercial. Non, ne venez pas demain. Je ne veux pas me tourner le sang. Le bal de madame de Beauséant a lieu après-demain, je veux me soigner pour y être belle, reposée, et faire honneur à mon cher Eugène! Allons donc voir sa chambre.

En ce moment, une voiture s'arrêta dans la rue Neuve-Sainte-Geneviève, et l'on entendit dans l'escalier la voix de madame de Restaud qui disait à Sylvie: — Mon père y est-il? Cette circonstance sauva fort heureusement Eugène qui méditait déjà de se jeter sur son lit et de feindre d'y dormir.

— Ah! mon père, vous a-t-on parlé d'Anastasie? dit Delphine en reconnaissant la voix de sa sœur. Il paraîtrait qu'il lui arrive aussi de singulières choses dans son ménage!

— Quoi donc! dit le père Goriot, ce serait donc ma fin! Ma pauvre tête ne tiendrait pas à un double malheur.

— Bonjour, mon père, dit la comtesse en entrant. Ah! te voilà, Delphine!

Madame de Restaud parut embarrassée de rencontrer sa sœur.

— Bonjour, Nasie! dit la baronne: trouves-tu donc ma présence extraordinaire? Je vois mon père tous les jours, moi.

— Depuis quand?

— Si tu y venais, tu le saurais.

— Ne me taquine pas, Delphine, dit la comtesse d'une voix

lamentable; je suis bien malheureuse! Je suis perdue, mon pauvre père! Oh! bien perdue, cette fois!

— Qu'as-tu, Nasie? cria le père Goriot. Dis-nous tout, mon enfant. Elle pâlit. Delphine, allons, secours-la donc! sois bonne pour elle, je t'aimerai encore mieux, si je peux, toi!

— Ma pauvre Nasie! dit madame de Nucingen en asseyant sa sœur, parle! Tu vois en nous les deux seules personnes qui t'aimeront toujours assez pour te pardonner tout. Vois-tu, les affections de famille sont les plus sûres...

Elle lui fit respirer des sels, et la comtesse revint à elle.

— J'en mourrai! dit le père Goriot. Voyons, reprit-il en remuant son feu de mottes, approchez-vous là toutes les deux. J'ai froid. Qu'as-tu, Nasie? dis vite, tu me tues...

— Hé bien! dit la pauvre femme, mon mari sait tout. Figurez-vous, mon père, il y a quelque temps, vous souvenez-vous de cette lettre de change de Maxime? Hé bien! ce n'était pas la première. J'en avais déjà payé beaucoup. Vers le commencement de janvier, M. de Trailles me paraissait bien chagrin : il ne me disait rien; mais il est si facile de lire dans le cœur des gens qu'on aime, un rien suffit : puis il y a des pressentimens. Enfin, il était plus aimant, plus tendre que je ne l'avais jamais vu; j'étais toujours plus heureuse. Pauvre Maxime! dans sa pensée, il me faisait ses adieux, m'a-t-il dit, il voulait se brûler la cervelle. Enfin, je l'ai tant tourmenté, tant supplié, je suis restée pendant deux heures à ses genoux. Il m'a dit qu'il devait cent mille francs! Oh! papa, cent mille francs, je suis devenue folle. Vous ne les aviez pas, j'avais tout dévoré...

— Non, dit le père Goriot, je ne les aurais pas pu faire, à moins d'aller les voler. Mais j'y aurais été, Nasie! J'irai!

A ce mot, lugubrement jeté, comme un son du râle d'un mourant, et qui accusait l'agonie du sentiment paternel réduit à l'impuissance, les deux sœurs firent une pause. Quel égoïsme serait resté froid à ce cri de désespoir qui, semblable à une pierre lancée dans un gouffre, en révélait la profondeur?

— Je les ai trouvés, en disposant de ce qui ne m'appartenait pas, mon père, dit la comtesse en fondant en larmes.

Delphine fut émue et pleura en mettant la tête sur le cou de sa sœur.

— Tout est donc vrai ? lui dit-elle.

Anastasie baissa la tête. Madame de Nucingen la saisit à plein corps, la baisa tendrement, l'appuya sur son cœur : — Ici, tu seras toujours aimée sans être jugée, lui dit-elle.

— Mes anges ! dit Goriot d'une voix faible, pourquoi votre union est-elle due au malheur?

— Pour sauver la vie de Maxime, enfin tout mon bonheur, reprit la comtesse encouragée par ces témoignages d'une tendresse chaude et palpitante, j'ai porté chez cet usurier que vous connaissez, un homme fabriqué par l'enfer, que rien ne peut attendrir, ce monsieur Gobseck, les diamans de famille auxquels tient tant M. de Restaud, les siens, les miens, tout, je les ai vendus. Vendus! comprenez-vous ? Il a été sauvé! Mais, moi, je suis morte. M. de Restaud l'a su.

— Par qui? comment? Que je les tue! cria le père Goriot.

— Hier, il m'a fait appeler dans sa chambre. J'y suis allée. « — Anastasie, m'a-t-il d'une voix... (oh! sa voix a suffi, j'ai tout deviné.) où sont vos diamans ? » — Chez moi. — « Non, m'a-t-il dit en me regardant, ils sont là, sur ma commode. » Et il m'a montré l'écrin qu'il avait couvert de son mouchoir. — « Vous savez d'où ils viennent ? » m'a-t-il dit. Je suis tombée à ses genoux, j'ai pleuré, je lui ai demandé de quelle mort il voulait me voir mourir.

— Tu as dit cela! s'écria Goriot. Par le sacré nom de Dieu, celui qui vous fera mal à l'une ou à l'autre, tant que je serai vivant, peut être sûr que je le brûlerai à petit feu! Oui, je le déchiqueterai comme...

Le père Goriot se tut, les mots expiraient dans sa gorge.

— Enfin, ma chère, il m'a demandé quelque chose de plus difficile à faire que de mourir. Le ciel préserve toute femme d'entendre ce que j'ai entendu !

— J'assassinerai cet homme, dit le père Goriot tranquillement. Mais il n'a qu'une vie, et m'en doit deux. Enfin, quoi? reprit-il en regardant Anastasie.

— Hé bien, dit la comtesse en continuant, après une pause il m'a regardée : « — Anastasie, m'a-t-il dit, j'ensevelis tout dans le silence, nous resterons ensemble, parce que nous avons des enfans. Je ne tuerai pas M. de Trailles, parce qu'en duel je pourrais le manquer, et que pour m'en défaire autrement, je pourrais me heurter contre la justice humaine. Le tuer dans vos bras, ce serait déshonorer *les* enfans. Mais pour ne voir périr ni vos enfans, ni leur père, ni moi, je vous impose deux conditions. Répondez : Ai-je un enfant à moi? » J'ai dit oui. — « Lequel? » a-t-il demandé. — Ernest, l'aîné. — « Bien, a-t-il dit. Maintenant jurez-moi de m'obéir désormais sur un seul point. » J'ai juré. — Vous signerez la vente de vos biens, quand je vous le demanderai.

— Ne signe pas, cria le père Goriot! Ne signe jamais cela. Ah! ah! monsieur de Restaud, vous ne savez pas ce que c'est que de rendre une femme heureuse, elle va chercher le bonheur là où il est, et vous la punissez de votre niaise impuissance! Je suis là, moi! halte-là! il me trouvera dans sa route. Nasie, sois en repos. Ah, il tient à son héritier! bon, bon. Je lui empoignerai son fils, qui, sacré tonnerre! est mon petit-fils; je puis bien le voir, ce marmot? Je le mets dans mon village, j'en aurai soin, sois bien tranquille! Alors je le ferai capituler, ce monstre-là! en lui disant : — A nous deux! Si tu veux avoir ton fils, rends à ma fille son bien, et laisse-la se conduire à sa guise.

— Mon père!

— Oui, ton père! Ah! je suis un vrai père! Que ce drôle de grand seigneur ne maltraite pas mes filles! Tonnerre! je ne sais pas ce que j'ai dans les veines. J'y ai le sang d'un tigre, je voudrais dévorer ces deux hommes. O mes enfans! voilà donc votre vie! C'est ma mort. Que deviendrez-vous donc quand je ne serai plus là? Les pères devraient vivre autant que leurs enfans. Mon Dieu, comme ton monde est mal arrangé! Et tu as un fils cependant, à ce qu'on nous dit!... Tu devrais nous empêcher de

souffrir dans nos enfans. Mes chers anges, quoi! ce n'est qu'à vos douleurs que je dois votre présence! Vous ne me faites connaître que vos larmes. Hé bien! oui, vous m'aimez, je le vois! Venez, venez vous plaindre ici? mon cœur est grand! il peut tout recevoir. Oui, vous aurez beau le percer, les lambeaux feront encore des cœurs de père! Je voudrais prendre vos peines, souffrir pour vous. Ah! quand vous étiez petites, vous étiez heureuses...

— Nous n'avons eu que ce temps-là de bon! dit Delphine. Où sont les momens où nous dégringolions du haut des sacs dans le grand grenier!

— Mon père! ce n'est pas tout, dit Anastasie à l'oreille de M. Goriot qui fit un bond. Les diamans n'ont pas été vendus cent mille francs. Maxime est poursuivi. Nous n'avons plus que douze mille francs à payer. Il m'a promis d'être sage, de ne plus jouer. Il ne me reste au monde que son amour, et je l'ai payé trop cher, pour ne pas mourir s'il m'échappait. Je lui ai sacrifié fortune, honneur, repos, enfans. Oh! faites qu'au moins Maxime soit libre, honoré; qu'il puisse demeurer dans le monde où il saura se faire une position. Maintenant, il ne me doit pas que le bonheur, nous avons des enfans qui seraient sans fortune. Tout sera perdu, s'il est mis à Sainte-Pélagie.

— Je ne les ai pas, Nasie. Plus, plus, plus rien! plus rien! C'est la fin du monde! Oh, le monde va crouler, c'est sûr. Ha, j'ai encore mes boucles d'argent, six couverts, les premiers que j'aie eus dans ma vie! Enfin, je n'ai plus que douze cents francs de rentes viagères...

— Qu'avez-vous donc fait de vos rentes perpétuelles?

— Je les ai vendues, en me réservant ce petit bout de revenu pour mes besoins. Il me fallait douze mille francs pour arranger un appartement à Fifine.

— Chez toi, Delphine? dit madame de Restaud à sa sœur.

— Oh! qu'est-ce que cela fait, reprit le père Goriot, puisque les douze mille francs sont employés?

— Je devine! dit la comtesse. Pour M. de Rastignac! Ha, ma pauvre Delphine, arrête-toi; vois où j'en suis!

— Ma chère, M. de Rastignac est un jeune homme incapable de ruiner sa maîtresse.

— Merci, Delphine! Dans la crise où je me trouve, j'attendais mieux de toi ; mais tu ne m'as jamais aimée.

— Si, elle t'aime, Nasie! cria le père Goriot, elle me le disait tout à l'heure. Nous parlions de toi, elle me soutenait que tu étais belle et qu'elle n'était que jolie, elle!

— Elle! répéta la comtesse. Elle est d'un beau froid.

— Quand cela serait, dit Delphine en rougissant, comment t'es-tu comportée envers moi? Tu m'as reniée, tu m'as fait fermer les portes de toutes les maisons où je souhaitais aller; enfin, tu n'as jamais manqué la moindre occasion de me causer de la peine! Et moi, suis-je venue, comme toi, soutirer à ce pauvre père, mille francs à mille francs, sa fortune, et le réduire dans l'état où il est? Voilà ton ouvrage, ma sœur! Moi, j'ai vu mon père tant que j'ai pu, je ne l'ai pas mis à la porte, et ne suis pas venue lui lécher les mains quand j'avais besoin de lui. Je ne savais seulement pas qu'il eût employé ses douze mille francs pour moi. J'ai de l'ordre, moi! tu le sais. D'ailleurs quand papa m'a fait des cadeaux, je ne les ai jamais quêtés.

— Tu étais plus heureuse que moi! M. de Marsay était riche, tu en sais quelque chose. Tu as toujours été vilaine comme l'or, intéressée. Adieu, je n'ai ni sœur, ni...

— Tais-toi, Nasie! cria le père Goriot.

— Il n'y a qu'une sœur comme toi qui puisse répéter ce que le monde ne croit plus! Tu es un monstre! lui dit Delphine.

— Mes enfans, mes enfans, taisez-vous, ou je me tue devant vous.

— Va, Nasie, je te pardonne! dit madame de Nucingen en continuant, tu es malheureuse. Mais je suis meilleure que tu ne l'es. Me dire cela au moment où je me sentais capable de tout pour te secourir, même d'entrer dans la chambre de mon mari, ce que je ne ferais ni pour moi, ni pour... Ceci est digne de tout ce que tu as commis de mal contre moi depuis neuf ans!

— Mes enfans, mes enfans, embrassez-vous! dit le père. Vous êtes deux anges.

— Non, laissez-moi, cria la comtesse que M. Goriot avait prise par le bras et qui secoua l'embrassement de son père. Elle a moins de pitié pour moi que n'en aurait mon mari. Ne dirait-on pas qu'elle est l'image de toutes les vertus?

— J'aime encore mieux passer pour devoir de l'argent à M. de Marsay que d'avouer que M. de Trailles me coûte plus de deux cent mille francs, répondit madame de Nucingen.

— Delphine! cria la comtesse en faisant un pas vers elle.

— Je te dis la vérité, quand tu me calomnies, répliqua froidement la baronne.

— Delphine, tu es une...

Le père Goriot s'élança, retint la comtesse et l'empêcha de parler en lui couvrant la bouche avec sa main.

— Mon Dieu! mon père, à quoi donc avez-vous touché ce matin? lui dit Anastasie.

— Hé bien, oui, j'ai tort, dit le pauvre père en s'essuyant les mains à son pantalon. Mais je ne savais pas que vous viendriez, et je déménage.

Il était heureux de s'être attiré un reproche qui détournait sur lui la colère de sa fille.

— Ha! reprit-il en s'asseyant, vous m'avez fendu le cœur. Je me meurs, mes enfans! Le crâne me cuit intérieurement, comme s'il y avait du feu. Soyez donc gentilles, aimez-vous bien! Vous me feriez mourir. Delphine, Nasie, allons, vous aviez raison, vous aviez tort toutes les deux. Voyons, Dedel? reprit-il en tournant sur la baronne des yeux pleins de larmes, il lui faut douze mille francs, cherchons-les. Ne vous regardez pas comme ça.

Il se mit à genoux devant Delphine.

— Demande-lui pardon pour me faire plaisir, lui dit-il à l'oreille, elle est la plus malheureuse, voyons?

— Ma pauvre Nasie, dit Delphine épouvantée de la sauvage et folle expression que la douleur imprimait sur le visage de son père, j'ai eu tort, embrasse-moi...

— Ah! vous me mettez du baume sur le cœur! cria le père Goriot. Mais où trouver douze mille francs? Si je me proposais comme remplaçant?

— Ah, mon père! dirent les deux filles en l'entourant, non, non.

— Dieu vous récompensera de cette pensée, car notre vie n'y suffirait pas, Nasie, reprit Delphine.

— Et puis, pauvre père, ce serait une goutte d'eau, fit observer la comtesse!

— Mais on ne peut donc rien faire de son sang! cria le vieillard désespéré. Je me voue à celui qui te sauvera, Nasie! je tuerai un homme pour lui. Je ferai comme Vautrin, j'irai pour lui au bagne! je...

Il s'arrêta comme s'il eût été foudroyé.

— Plus rien! dit-il en s'arrachant les cheveux. Si je savais où aller pour voler, mais il est encore difficile de trouver un vol à faire. Et puis il faudrait du monde et du temps pour prendre la Banque! Allons, il faut mourir, je n'ai plus qu'à mourir. Oui, je ne suis plus bon à rien, je ne suis plus père! non. Elle me demande, elle a besoin! Et moi, misérable, je n'ai rien! Ha! tu t'es fait des rentes viagères, vieux scélérat! et tu avais des filles! Mais tu ne les aimes donc pas! Crève, crève comme un chien que tu es! Oui, je suis au-dessous d'un chien, un chien ne se conduirait pas ainsi! Oh! ma tête, elle bout!

— Mais, papa! crièrent les deux jeunes filles qui l'entouraient pour l'empêcher de se frapper la tête contre les murs, soyez donc raisonnable.

Il sanglotait. Eugène épouvanté prit la lettre de change souscrite à Vautrin, et dont le timbre comportait une plus haute somme; puis, après en avoir corrigé le chiffre, en en faisant une lettre de change régulière de douze mille francs à l'ordre de M. Goriot, il entra.

— Voici tout votre argent, madame, dit-il en présentant le papier. Je dormais; votre conversation m'a réveillé; j'ai pu savoir

ainsi ce que je devais à M. Goriot. En voici le titre que vous pouvez négocier, je l'acquitterai fidèlement.

La comtesse immobile tenait le papier.

—Delphine, dit-elle, pâle et tremblante de colère, de fureur, de rage, je te pardonnais tout, Dieu m'en est témoin; mais ceci! Comment, monsieur était là! tu le savais! tu as eu la petitesse de te venger en me laissant lui livrer mes secrets, ma vie, celle de mes enfans, ma honte, mon honneur! Va, tu ne m'es plus de rien, je te hais, je te ferai tout le mal possible, je...

La colère lui coupa la parole, et son gosier se sécha.

—Mais c'est mon fils, notre enfant, ton frère, ton sauveur, criait le père Goriot. Embrasse-le donc, Nasie! —Tiens? moi, je l'embrasse, reprit-il en serrant Eugène avec une sorte de fureur. Oh! mon enfant, je serai plus qu'un père pour toi, je veux être une famille. Je voudrais être Dieu, je te jetterais l'univers aux pieds. Mais baise-le donc, Nasie? ce n'est pas un homme, mais un ange, un ange, un vrai ange!

—Laissez-la, mon père! elle est folle en ce moment, dit Delphine.

—Folle! folle! Et toi, qu'es-tu? demanda madame de Restaud.

— Mes enfans, je meurs si vous continuez, cria le vieillard en tombant sur son lit, comme frappé par une balle.

— Elles me tuent! se dit-il.

La comtesse regarda Eugène, qui restait immobile, épouvanté de la violence de cette scène.

— Monsieur, lui dit-elle en l'interrogeant du geste, de la voix et du regard, sans faire attention à son père dont Delphine défaisait le gilet.

— Madame, je paierai, et je me tairai, répondit-il sans attendre la question.

—Tu as tué notre père, Nasie! dit Delphine en montrant à sa sœur le vieillard évanoui.

La comtesse se sauva.

— Je lui pardonne bien, dit le bonhomme en ouvrant les yeux, sa situation est épouvantable, et tournerait une meilleure tête. —

Console Nasie, sois bonne pour elle, promets-le à ton pauvre père qui se meurt, demanda-t-il à Delphine en lui pressant la main.

— Mais qu'avez-vous? dit-elle effrayée.

— Rien, rien, répondit le père, ça se passera. J'ai quelque chose qui me presse le front, une migraine! Pauvre Nasie, quelle quel avenir!

En ce moment la comtesse rentra, se jeta aux genoux de son père.

— Pardon! cria-t-elle.

— Allons, dit le père Goriot, tu me fais encore plus de mal, maintenant.

— Monsieur, dit la comtesse à Rastignac, les yeux baignés de larmes, la douleur m'a rendue injuste. Vous serez un frère pour moi, reprit-elle en lui tendant la main.

— Nasie, lui dit Delphine en la serrant, ma petite Nasie, oublions tout.

— Non, dit-elle, je m'en souviendrai, moi!

— Les anges! s'écria le père Goriot, vous m'enlevez le rideau que j'avais sur les yeux, votre voix me ranime. Embrassez-vous donc encore.

— Hé bien, Nasie, cette lettre de change te sauvera-t-elle?

— J'espère. Dites donc, papa, voulez-vous y mettre votre signature?

— Tiens, c'est vrai, j'étais bête, moi, d'oublier ça! Mais je me suis trouvé mal, Nasie! Ne m'en veux pas! Envoie-moi dire que tu es hors de peine. Non, j'irai. Mais non, je n'irai pas, je ne puis plus voir ton mari, je le tuerais net. Quant à dénaturer ses biens, je serai là. Va, va vite, mon enfant, et fais que M. Maxime devienne sage.

Eugène était stupéfait.

— Cette pauvre Anastasie a toujours été violente, dit madame de Nucingen, mais elle a bon cœur.

— Elle est revenue pour l'endos! dit Eugène à l'oreille de Delphine.

— Vous croyez?

— Je voudrais ne pas le croire! Méfiez-vous d'elle, répondit-il en levant les yeux comme pour confier à Dieu des pensées qu'il n'osait exprimer.

— Oui, elle a toujours été un peu comédienne, et mon pauvre père se laisse prendre à ses mines.

— Comment allez-vous, mon bon père Goriot? demanda Rastignac au vieillard.

— J'ai envie de dormir, répondit-il.

Eugène aida M. Goriot à se coucher. Puis, quand le bonhomme se fut endormi, en tenant la main de Delphine, sa fille se retira.

— Ce soir aux Italiens! dit-elle à Eugène, et tu me diras comment il va. Demain, vous déménagerez, monsieur. Voyons votre chambre?

— Oh! quelle horreur! dit-elle en y entrant. Mais vous étiez là plus mal que n'est mon père. Eugène, tu t'es bien conduit. Je vous aimerais davantage si c'était possible; mais, mon enfant, si vous voulez faire fortune, il ne faut pas jeter comme ça des douze mille francs par les fenêtres. M. de Trailles est joueur. Ma sœur ne veut pas voir ça... Il aurait été chercher ses douze mille francs là où il sait perdre ou gagner des monts d'or.

Un gémissement les fit revenir chez M. Goriot, qu'ils trouvèrent en apparence endormi; mais quand les deux amans approchèrent, ils entendirent ces mots.

— Elles ne sont pas heureuses!

Qu'il dormît ou qu'il veillât, l'accent de cette phrase frappa si vivement le cœur de la fille, qu'elle s'approcha du grabat sur lequel gisait son père, et le baisa au front. Il ouvrit les yeux en disant : — C'est Delphine?

— Hé bien, comment vas-tu?

— Bien, dit-il. Ne sois pas inquiète, je vais sortir. Allez, allez, mes enfans, soyez heureux.

Eugène accompagna Delphine jusque chez elle; mais, inquiet de l'état dans lequel il avait laissé M. Goriot, il refusa de dîner avec elle, et revint à la Maison-Vauquer. Il y trouva le père

Goriot debout et prêt à s'attabler. Bianchon s'était mis de manière à bien examiner la figure du vermicellier. Quand il lui vit prendre son pain et le sentir pour juger de la farine avec laquelle il était fait, l'étudiant, ayant observé dans ce mouvement une absence totale de ce que l'on pourrait nommer la conscience de l'acte, fit un geste sinistre.

— Viens donc près de moi, monsieur l'interne à Cochin! dit Eugène.

Bianchon s'y transporta d'autant plus volontiers qu'il allait être près du vieux pensionnaire.

— Qu'a-t-il? demanda Rastignac.

— A moins que je ne me trompe, il est flambé! Il a dû se passer quelque chose d'extraordinaire en lui, car il me semble être sous le poids d'une apoplexie séreuse imminente. Quoique le bas de la figure soit assez calme, les traits supérieurs du visage se tirent vers le front, malgré lui, vois? Puis, les yeux sont dans l'état particulier qui dénote l'invasion du sérum dans le cerveau. Ne dirait-on pas qu'ils sont pleins d'une poussière fine? Demain matin j'en saurai davantage.

— Y aurait-il quelque remède?

— Aucun. Peut-être pourra-t-on retarder sa mort, si l'on trouve les moyens de déterminer une réaction vers les extrémités, vers les jambes; mais si demain soir les symptômes ne cessent pas, le pauvre bonhomme est perdu. Sais-tu par quel événement la maladie a été causée, car il a dû recevoir quelque coup violent sous lequel son moral aura succombé.

— Oui, dit Rastignac en se rappelant que les deux filles avaient frappé sans relâche sur le cœur de leur père.

— Au moins, se disait Eugène, Delphine aime son père, elle!

Le soir, aux Italiens, Rastignac prit quelques précautions afin de ne pas trop alarmer madame de Nucingen.

— N'ayez pas d'inquiétudes, répondit-elle aux premiers mots que lui dit Eugène, mon père est fort. Seulement, ce matin, nous l'avons un peu secoué. Nos fortunes sont en question! Songez-vous à l'étendue de ce malheur? Je ne vivrais pas si votre affection ne me

rendait pas insensible à ce que j'aurais regardé naguère comme des angoisses mortelles. Il n'est plus aujourd'hui qu'une seule crainte, un seul malheur pour moi, c'est de perdre l'amour qui m'a fait sentir le plaisir de vivre. En dehors de ce sentiment, tout m'est indifférent, je n'aime plus rien au monde. Vous êtes tout pour moi. Si je sens le bonheur d'être riche, c'est pour mieux vous plaire. Je suis, à ma honte, plus amante que je ne suis fille. Pourquoi? je ne sais. Toute ma vie est en vous. Mon père m'a donné un cœur, mais vous l'avez fait battre. Le monde entier peut me blâmer, que m'importe! si vous, qui n'avez pas le droit de m'en vouloir, m'acquittez des crimes auxquels me condamne un sentiment irrésistible. Me croyez-vous une fille dénaturée? oh, non! il est impossible de ne pas aimer un père aussi bon que l'est le nôtre. Pouvais-je empêcher qu'il ne vît enfin les suites naturelles de nos déplorables mariages? Pourquoi ne les a-t-il pas empêchés? N'était-ce pas à lui de réfléchir pour nous? Aujourd'hui, je le sais, il souffre autant que nous; mais que pouvons-nous y faire? Le consoler! nous ne le consolerions de rien. Notre résignation lui ferait plus de douleur que nos reproches ou nos plaintes ne lui causeraient de mal. Il est des situations dans la vie où tout est amertume.

Eugène resta muet, saisi de tendresse par l'expression naïve d'un sentiment vrai. Si les Parisiennes sont souvent fausses, ivres de vanité, personnelles, coquettes, froides, il est sûr que quand elles aiment réellement, elles sacrifient plus de sentimens que les autres femmes à leurs passions, elles se grandissent de toutes leurs petitesses, et deviennent sublimes. Puis Eugène était frappé de l'esprit profond et judicieux que la femme déploie pour juger les sentimens les plus naturels, quand une affection privilégiée l'en sépare et la met à distance. Madame de Nucingen se choqua du silence que gardait Eugène.

— A quoi pensez-vous donc? lui demanda-t-elle.

— J'écoute encore ce que vous m'avez dit. J'ai cru jusqu'ici vous aimer plus que vous ne m'aimiez.

Elle sourit et s'arma contre le plaisir qu'elle éprouva, pour laisser

la conversation dans les bornes imposées par les convenances. Elle n'avait jamais entendu les expressions vibrantes d'un amour jeune et sincère, et, quelques mots de plus, elle ne se serait plus contenue.

— Eugène, dit-elle en changeant de conversation, vous ne savez donc pas ce qui se passe? Tout Paris sera demain chez madame de Beauséant. Les Rochegude et M. d'Ajuda se sont entendus pour ne rien ébruiter; mais le roi signe demain le contrat de mariage, et votre pauvre cousine ne sait rien encore. Elle ne pourra pas se dispenser de recevoir, et M. d'Ajuda ne sera pas à son bal. On ne s'entretient que de cette aventure.

— Et le monde se rit d'une infamie! et il y trempe! Vous ne savez donc pas que madame de Beauséant en mourra?

— Non, dit Delphine en souriant, vous ne connaissez pas ces sortes de femmes-là. Mais tout Paris viendra chez elle, et j'y serai! Je vous dois ce bonheur-là pourtant.

— Mais, dit Rastignac, n'est-ce pas un de ces bruits absurdes comme on en fait tant courir à Paris?

— Nous saurons la vérité demain.

Eugène ne rentra pas à la Maison-Vauquer. Il ne put se résoudre à ne pas jouir de son nouvel appartement. Si, la veille, il avait été forcé de quitter Delphine à une heure après minuit, ce fut Delphine qui le quitta vers deux heures pour retourner chez elle. Il dormit le lendemain assez tard, attendit vers midi madame de Nucingen qui vint déjeuner avec lui. Les jeunes gens sont si avides de ces jolis bonheurs, qu'il avait presque oublié le père Goriot. Ce fut une longue fête pour lui que de s'habituer à chacune des élégantes choses qui lui appartenaient. Madame de Nucingen était là, donnant à tout un nouveau prix. Cependant, vers quatre heures, les deux amans pensèrent au père Goriot en songeant au bonheur qu'il se promettait à venir demeurer dans cette maison. Eugène fit observer qu'il était nécessaire d'y transporter promptement le bonhomme, s'il devait être malade; et quitta Delphine pour courir à la Maison-Vauquer. Ni le père Goriot, ni Bianchon n'étaient à table.

— Hé bien! lui dit le peintre, le père Goriot est éclopé. Bian-

chon est là-haut près de lui. Le bonhomme a vu l'une de ses filles, la comtesse de Restaurama. Puis il a voulu sortir, et sa maladie a empiré. La société va être privée d'un de ses plus beaux ornemens.

Rastignac s'élança vers l'escalier.

—Hé, monsieur Eugène!

—Monsieur Eugène! madame vous appelle, cria Sylvie.

— Monsieur, lui dit la veuve, monsieur Goriot et vous, vous deviez sortir le quinze février. Voici trois jours que le quinze est passé, nous sommes au dix-huit, il faudra me payer un mois pour vous et pour lui; mais, si vous voulez garantir M. Goriot, votre parole me suffira.

—Pourquoi? N'avez-vous pas confiance?

—Confiance! Si le bonhomme n'avait plus sa tête et mourait, ses filles ne me donneraient pas un liard, et toute sa défroque ne vaut pas dix francs. Il a emporté ce matin ses derniers converts, je ne sais pourquoi. Il s'était mis en jeune homme. Dieu me pardonne, je crois qu'il avait du rouge, il m'a paru rajeuni.

— Je réponds de tout, dit Eugène en frissonnant d'horreur, et appréhendant une catastrophe.

Il monta chez le père Goriot. Le vieillard gisait sur son lit, et Bianchon était auprès de lui.

— Bonjour, père, lui dit Eugène.

Le bonhomme lui sourit doucement, et répondit en tournant vers lui des yeux glauques : — Comment va-t-elle?

— Bien. Et vous?

— Pas mal.

—Ne le fatigue pas, dit Bianchon en entraînant Eugène dans un coin de la chambre.

— Hé bien! lui dit Rastignac.

—Il ne peut être sauvé que par un miracle! La congestion séreuse a eu lieu; il a les sinapismes; heureusement il les sent; ils agissent.

— Peut-on le transporter?

— Impossible. Il faut le laisser là, lui éviter tout mouvement physique et toute émotion...

— Mon bon Bianchon, dit Eugène, nous le soignerons à nous deux.

— J'ai déjà fait venir le médecin en chef de mon hôpital.

— Hé bien?

— Il prononcera demain soir. Il m'a promis de venir après sa journée. Malheureusement ce fichu bonhomme a commis ce matin une imprudence sur laquelle il ne veut pas s'expliquer. Il est entêté comme une mule. Quand je lui parle, il fait semblant de ne pas entendre, et dort pour ne pas me répondre; ou bien il se met à geindre, s'il a les yeux ouverts. Il est sorti vers le matin, il a été à pied dans Paris, on ne sait pas où. Il a emporté tout ce qu'il possédait de vaillant, il a été faire quelque sacré trafic pour lequel il a outrepassé ses forces! Une de ses filles est venue.

— La comtesse? dit Eugène. Une grande brune, l'œil vif et bien coupé, joli pied, taille souple?

— Oui.

— Laisse-moi seul un moment avec lui, dit Rastignac. Je vais le confesser, il me dira tout, à moi.

— Je vais aller dîner pendant ce temps-là. Seulement tâche de ne pas trop l'agiter, nous avons encore quelque espoir.

— Sois tranquille.

— Elles s'amuseront bien demain! dit le père Goriot à Eugène quand ils furent seuls. Elles vont à un grand bal!

— Qu'avez-vous donc fait ce matin, papa, pour être si souffrant ce soir qu'il vous faille rester au lit?

— Rien.

— Anastasie est venue? demanda Rastignac.

— Oui, répondit le père Goriot.

— Hé bien! ne me cachez rien. Que vous a-t-elle donc encore demandé?

— Ah! reprit-il en rassemblant ses forces pour parler, elle était bien malheureuse, allez, mon enfant! Nasie n'a pas un sou depuis l'affaire des diamans. Elle avait commandé, pour ce bal, une robe lamée d'or qui doit lui aller comme un bijou. Sa couturière, une infâme, n'a pas voulu lui faire crédit, et sa femme de chambre a

payé mille francs en à-compte sur la toilette. Pauvre Nasie, en être venue là! Ça m'a déchiré le cœur. Mais la femme de chambre, voyant monsieur de Restaud retirer toute sa confiance à Nasie, a eu peur de perdre son argent, et s'entend avec la couturière pour ne livrer la robe que si les mille francs sont rendus. Le bal est demain, la robe est prête, Nasie est au désespoir, comprenez-vous? elle a voulu m'emprunter mes couverts pour les engager. Elle est dans l'enfer. Son mari veut qu'elle aille à ce bal pour montrer à tout Paris les diamans qu'on prétend vendus par elle. Peut-elle dire à ce monstre : « — Je dois mille francs, payez-les? » Non. J'ai compris ça! Sa sœur Delphine ira là dans une toilette superbe, Anastasie ne doit pas être au-dessous de sa cadette. Et puis elle est si noyée de larmes, ma pauvre fille! J'ai été si humilié de n'avoir pas eu douze mille francs hier, que j'aurais donné le reste de ma misérable vie pour racheter ce tort-là. Voyez-vous, j'avais eu la force de tout supporter; mais mon dernier manque d'argent m'a crevé le cœur. Oh, oh! je n'en ai fait ni un ni deux, je me suis rafistolé, requinqué; j'ai vendu pour six cents francs de couverts et de boucles, puis j'ai engagé, pour un an, mon titre de rente viagère contre quatre cents francs une fois payés, au papa Gobseck. Bah! je mangerai du pain! ça me suffisait quand j'étais jeune, ça peut encore aller. Au moins elle aura une belle soirée, ma Nasie. Elle sera pimpante, j'ai le billet de mille francs là sous mon chevet. Ça me réchauffe d'avoir là sous la tête ce qui va faire plaisir à la pauvre Nasie. Elle pourra mettre sa mauvaise Victoire à la porte. A-t-on vu cela? des domestiques ne pas avoir confiance en leurs maîtres! Demain je serai bien, Nasie vient à dix heures. Je ne veux pas qu'elles me croient malade, elles n'iraient point au bal, elles me soigneraient. Nasie m'embrassera demain comme son enfant, ses caresses me guériront. Enfin, n'aurais-je pas dépensé mille francs chez l'apothicaire, j'aime mieux les donner à mon Guéris-Tout, à ma Nasie! Je la consolerai dans sa misère, au moins! Ça m'acquitte du tort de m'être fait du viager. Elle est au fond de l'abîme, et moi je ne suis plus assez fort pour l'en tirer. Oh! je vais me remettre au commerce. J'irai à Odessa pour y acheter du grain.

Les blés valent là trois fois moins que les nôtres ne coûtent. Si l'introduction des céréales est défendue en nature, les braves gens qui font les lois n'ont pas songé à prohiber les fabrications dont les blés sont le principe. Hé, hé!... J'ai trouvé cela, moi, ce matin! Il y a de beaux coups à faire dans les amidons.

— Il est fou, se dit Eugène en regardant le vieillard. Allons, restez en repos, ne parlez pas...

Eugène descendit pour dîner quand Bianchon remonta, puis tous deux passèrent la nuit, occupés, l'un à lire ses livres de médecine, l'autre à écrire à sa mère et à ses sœurs.

Le lendemain, les symptômes qui se déclarèrent chez le malade furent, suivant Bianchon, d'un favorable augure; mais ils exigèrent des soins continuels dont les deux étudians étaient seuls capables, et dans le récit desquels il est impossible de compromettre la pudibonde phraséologie de l'époque. Les sangsues mises sur le corps appauvri du bonhomme furent accompagnées de cataplasmes, de bains de pieds, de manœuvres médicales pour lesquelles il fallait d'ailleurs la force et le dévouement de deux jeunes gens. Madame de Restaud ne vint pas, elle envoya chercher sa somme par un commissionnaire.

— Je croyais qu'elle serait venue, elle-même. Mais ce n'est pas un mal, elle se serait inquiétée, dit le père en paraissant heureux de cette circonstance.

A sept heures du soir, Thérèse vint apporter à Eugène une lettre de Delphine.

« Que faites-vous donc, mon ami? A peine aimée, serais-je déjà négligée? Vous m'avez montré, dans ces confidences versées de cœur à cœur, une trop belle ame pour n'être pas de ceux qui restent toujours fidèles en voyant combien les sentimens ont de nuances. Comme vous l'avez dit en écoutant la prière de Mosè : « Aux uns, c'est une même note, aux autres, c'est l'infini de la musique! » Songez que je vous attends ce soir pour aller au bal de madame de Beauséant. Décidément le contrat de M. d'Ajuda s'est signé ce matin à la cour, et la pauvre vicomtesse ne l'a su qu'à

deux heures. Tout Paris va se porter chez elle, comme le peuple encombre la Grève quand il doit y avoir une exécution. N'est-ce pas horrible d'aller voir si cette femme cachera sa douleur, si elle saura bien mourir! Je n'irais certes pas, mon ami, si j'avais été déjà chez elle; mais elle ne recevra plus sans doute, et tous les efforts que j'ai faits seraient superflus. Ma situation est bien différente de celle des autres. D'ailleurs, j'y vais pour vous aussi. Je vous attends. Si vous n'étiez pas près de moi dans deux heures, je ne sais si je vous pardonnerais cette félonie. »

Rastignac prit une plume et répondit ainsi.

« J'attends un médecin pour savoir si votre père doit vivre encore. Il est mourant, j'irai vous porter l'arrêt, et j'ai peur que ce ne soit un arrêt de mort. Vous verrez si vous pouvez aller au bal. Mille tendresses. »

Le médecin vint à huit heures et demie, et, sans donner un avis favorable, il ne pensa pas que la mort dût être imminente. Il annonça des mieux et des rechutes alternatives d'où dépendraient la vie et la raison du bonhomme.

— Il vaudrait mieux qu'il mourût promptement, fut le dernier mot du docteur.

Eugène confia le père Goriot aux soins de Bianchon, et partit pour aller porter à madame de Nucingen les tristes nouvelles qui, dans son esprit encore imbu des devoirs de famille, devaient suspendre toute joie.

— Dites-lui qu'elle s'amuse tout de même, lui cria le père Goriot qui paraissait assoupi, mais qui se dressa sur son séant au moment où Rastignac sortit.

Le jeune homme se présenta navré de douleur à Delphine, et la trouva coiffée, chaussée, n'ayant plus que sa robe de bal à mettre. Mais, semblables aux coups de pinceau par lesquels les peintres achèvent leurs tableaux, les derniers apprêts voulaient plus de temps que n'en demandait le fond même de la toile.

— Hé quoi, vous n'êtes pas habillé? dit-elle.

— Mais, madame, votre père....

— Encore mon père! s'écria-t-elle en l'interrompant; mais,

vous ne m'apprendrez pas ce que je dois à mon père. Je connais mon père depuis long-temps! Pas un mot, Eugène. Je ne vous écouterai que quand vous aurez fait votre toilette. Thérèse a tout préparé chez vous; ma voiture est prête, prenez-la, revenez. Nous causerons de mon père en allant au bal. Il faut partir de bonne heure; car si nous sommes pris dans la file des voitures, nous serons bien heureux de faire notre entrée à onze heures.....

— Madame.....

— Allez! pas un mot.

Elle courut dans son boudoir pour y prendre un collier.

— Mais, allez donc, monsieur Eugène, vous fâcherez madame, dit Thérèse en poussant le jeune homme épouvanté de cet élégant parricide.

Il alla s'habiller en faisant les plus tristes, les plus décourageantes réflexions. Il voyait la société comme un océan de boue dans lequel un homme se plongeait jusqu'au cou s'il y trempait le pied.

— Il ne s'y commet que des crimes mesquins! se dit-il. Vautrin est plus grand.

Sa pensée le reporta dans le sein de sa famille: il se souvint des pures émotions de cette vie calme; il se rappela les jours passés au milieu des êtres dont il était chéri, et qui, en se conformant aux lois naturelles du foyer domestique, y trouvaient un bonheur plein, continu, sans angoisses. Il avait vu les trois grandes expressions de la société : l'Obéissance, la Lutte et la Révolte; la Famille, le Monde et Vautrin. Malgré ses bonnes pensées, il ne se sentit pas le courage de venir confesser la foi des ames pures à Delphine, en lui ordonnant la Vertu au nom de l'Amour. Déjà son éducation commencée avait porté ses fruits. Il aimait égoïstement déjà. Son tact lui avait permis de reconnaître la nature du cœur de Delphine. Il pressentait qu'elle était capable de marcher sur le corps de son père pour aller au bal, et il n'avait ni la force de jouer le rôle d'un raisonneur, ni le courage de lui déplaire, ni la vertu de la quitter.

— Elle ne me pardonnerait jamais d'avoir eu raison contre elle dans cette circonstance, se dit-il.

Puis il commenta les paroles des médecins, il se plut à penser que le père Goriot n'était pas aussi dangereusement malade qu'il le croyait; enfin, il entassa des raisonnemens assassins pour justifier Delphine. Elle ne connaissait pas l'état dans lequel était son père. Le bonhomme lui-même la renverrait au bal, si elle l'allait voir. Souvent la loi sociale, implacable dans sa formule, condamne là où le crime apparent est excusé par les innombrables modifications que la différence des caractères et que la diversité de situations qui en résulte, introduisent au milieu des familles. Eugène voulait se tromper lui-même; il était prêt à faire à sa maîtresse le sacrifice de sa conscience, car depuis deux jours, tout était changé dans sa vie. La Femme y avait jeté ses désordres, elle avait fait pâlir la famille, elle avait tout confisqué à son profit. Rastignac et Delphine s'étaient rencontrés dans des conditions voulues pour éprouver l'un et l'autre les plus vives jouissances. Leur passion bien préparée avait grandi par ce qui tue le désir. Eugène s'aperçut qu'il n'avait que désiré cette femme, et qu'il ne l'avait aimée qu'au lendemain du bonheur, car l'amour n'est peut-être que la reconnaissance du plaisir. Infâme ou sublime, il aimait cette femme pour toutes les voluptés qu'il lui avait apportées en dot, et pour toutes celles qu'il en avait reçues; de même que Delphine aimait Rastignac autant que Tantale aurait aimé l'ange qui serait venu satisfaire sa faim, ou étancher la soif de son gosier desséché.

—Hé bien! comment va mon père? lui dit madame de Nucingen quand il fut de retour et en costume de bal.

—Extrêmement mal, répondit-il, et si vous voulez me donner une preuve de votre affection, nous allons l'aller voir.

—Hé bien, oui! dit-elle, mais après le bal. Mon bon Eugène, sois gentil; ne me fais pas de morale, viens!

Ils partirent. Eugène resta silencieux pendant une partie du chemin.

—Qu'avez-vous donc? dit-elle.

—J'entends le râle de votre père, répondit-il avec l'accent de la fâcherie.

Et il se mit à raconter avec la chaleureuse éloquence du jeune âge la féroce action à laquelle madame de Restaud avait été poussée par la vanité, la crise mortelle que le dernier dévouement du père avait déterminée, et ce que coûterait la robe lamée d'Anastasie. Delphine pleurait.

— Je vais être laide, pensa-t-elle.

Ses larmes se séchèrent.

— J'irai garder mon père, je ne quitterai pas son chevet, reprit-elle.

— Ha! te voilà comme je te voulais, s'écria Rastignac.

Les lanternes de cinq cents voitures éclairairent les abords de l'hôtel de Beauséant. De chaque côté de la porte illuminée, piaffait un gendarme. Le grand monde affluait si abondamment, et chacun mettait tant d'empressement à voir une femme aussi grande au moment de sa chute, que les appartemens situés au rez-de-chaussée de l'hôtel étaient déjà pleins quand madame de Nucingen et Rastignac s'y présentèrent. Depuis le moment où toute la cour se rua chez la grande Mademoiselle à qui Louis XIV arrachait son amant, nul désastre de cœur ne fut plus éclatant que ne l'était celui de madame de Beauséant. En cette circonstance, la dernière fille de la quasi-royale maison de Bourgogne se montra supérieure à son mal, et domina jusqu'à son dernier moment le monde dont elle méprisait les opinions, et dont elle n'avait accepté les vanités que pour les faire servir au triomphe de sa passion. Les plus belles femmes de Paris encombraient ses salons de fleurs et de toilettes gracieuses. Les hommes les plus distingués de la cour, les ambassadeurs, les ministres, les illustrations de tout genre, chamarrés de croix, de plaques, de cordons multicolores, se pressaient autour de la vicomtesse. L'orchestre faisait résonner les motifs de sa musique dans les lambris dorés de ce palais, désert pour elle. Madame de Beauséant se tenait debout dans son premier salon pour recevoir ses prétendus amis. Elle était vêtue de blanc et n'avait aucun ornement dans ses cheveux, simplement nattés. Elle semblait calme, et n'affichait ni douleur, ni fierté, ni fausse joie. Personne ne pouvait lire dans son ame. C'était une Niobé de

ROYAL TIMBRE

marbre. Son sourire à ses intimes amis fut parfois railleur; mais elle parut à tous semblable à elle-même, et se montra si bien ce qu'elle était quand le bonheur la parait de ses rayons, que les plus insensibles l'admirèrent, comme les jeunes Romaines applaudissaient le gladiateur qui savait sourire en expirant. Le monde semblait s'être paré pour faire ses adieux à l'une de ses souveraines.

—Je tremblais que vous ne vinssiez pas, dit-elle à Rastignac.

—Madame, répondit-il d'une voix émue en prenant ce mot pour un reproche, je suis venu pour rester le dernier.

—Bien, dit-elle en lui pressant la main, vous êtes le seul ici peut-être auquel je puisse me fier. Mon ami, aimez une femme que vous puissiez aimer toujours. N'en abandonnez aucune.

Elle prit le bras de Rastignac et le mena sur un canapé, dans le salon où l'on jouait.

—Allez, lui dit-elle, chez M. d'Ajuda. Jacques, mon valet de chambre, vous y conduira et vous remettra une lettre pour lui. Je lui demande ma correspondance. Il vous la remettra tout entière, j'aime à le croire. Si vous avez mes lettres, montez dans ma chambre. On me préviendra.

Elle se leva pour aller au-devant de la duchesse de Langeais, sa meilleure amie qui venait aussi. Rastignac partit, fit demander M. d'Ajuda chez M. de Rochegude où il devait passer la soirée, et où il le trouva. Le marquis l'emmena chez lui, remit une boîte à l'étudiant, et lui dit : — Elles y sont toutes.

Il parut vouloir parler à Eugène, soit pour le questionner sur les événemens du bal et sur la vicomtesse, soit pour lui avouer que déjà peut-être il était au désespoir de son mariage, comme il le fut plus tard; mais un éclair d'orgueil brilla dans ses yeux, et il eut le déplorable courage de garder le secret sur ses plus nobles sentimens.

—Ne lui dites rien de moi, mon cher Eugène.

Il pressa la main de Rastignac par un mouvement affectueusement triste, et lui fit signe de partir. Eugène revint à l'hôtel de Beauséant, et fut introduit dans la chambre de la vicomtesse, où il vit les apprêts d'un départ. Il s'assit auprès du feu, regarda la cassette en cèdre, et tomba dans une profonde mélancolie. Pour

lui, madame de Beauséant avait les proportions des déesses de l'*Iliade*.

— Ha! mon ami, dit la vicomtesse en entrant et appuyant sa main sur l'épaule de Rastignac.

Il aperçut sa cousine en pleurs, les yeux levés, la main pendante. Elle prit tout à coup la boîte, la plaça dans le feu et la vit brûler.

— Ils dansent! ils sont venus tous bien exactement, tandis que la mort viendra tard. — Chut! mon ami, dit-elle en mettant un doigt sur la bouche de Rastignac, prêt à parler. Je ne reverrai plus jamais ni Paris ni le monde. A cinq heures du matin, je vais partir pour aller m'ensevelir au fond de la Normandie. Depuis trois heures après midi, j'ai été obligée de faire mes préparatifs, signer des actes, voir à des affaires, je ne pouvais envoyer personne chez....

Elle s'arrêta.

— Il était sûr qu'on le trouverait chez....

Elle s'arrêta encore accablée de douleur. En ces momens tout est souffrance, et certains mots sont impossibles à prononcer.

— Enfin, reprit-elle, je comptais sur vous ce soir pour ce dernier service. Je voudrais vous donner un gage de mon amitié. Je penserai souvent à vous, qui m'avez paru bon et noble, jeune et candide au milieu de ce monde où ces qualités sont si rares. Je voudrais que vous pensiez quelquefois à moi. Tenez, dit-elle en jetant les yeux autour d'elle, voici le coffret où je mettais mes gants. Toutes les fois que j'en ai pris avant d'aller au bal ou au spectacle, je me sentais belle, parce que j'étais heureuse, et je n'y touchais que pour y laisser quelque pensée gracieuse : il y a beaucoup de moi là-dedans, il y a toute une madame de Beauséant qui n'est plus. Acceptez-le. J'aurai soin qu'on le porte chez vous, rue d'Artois. Madame de Nucingen est fort bien ce soir, aimez-là bien. Nous ne nous verrons plus, mon ami, mais soyez sûr que je ferai des vœux pour vous; vous avez été bon pour moi. Descendons, je ne veux pas leur laisser croire que je pleure. J'ai l'éternité devant moi, j'y serai seule, et personne ne m'y de-

mandera compte de mes larmes. Encore un regard à cette chambre.

Elle s'arrêta, puis, après s'être un moment caché les yeux avec sa main, elle se les essuya, les baigna d'eau fraîche, et prit le bras de l'étudiant.

— Marchons ! dit-elle.

Rastignac n'avait pas encore senti d'émotion aussi violente que le fut le contact de cette douleur si noblement contenue.

En rentrant dans le bal, Eugène en fit le tour avec madame de Beauséant, dernière et délicate attention de cette gracieuse femme. En entrant dans la galerie où l'on dansait, Rastignac fut surpris de rencontrer un de ces couples que la réunion de toutes les beautés humaines rend sublimes à voir. Jamais il n'avait eu l'occasion d'admirer de telles perfections. Pour tout exprimer en un mot, l'homme était un Antinoüs vivant, et ses manières ne détruisaient pas le charme qu'on éprouvait à le regarder. La femme était une fée ; elle enchantait le regard, elle fascinait l'ame, irritait les sens les plus froids. La toilette s'harmoniait chez l'un et chez l'autre avec la beauté. Tout le monde les contemplait avec plaisir et enviait le bonheur qui éclatait dans l'accord de leurs yeux et de leurs mouvemens.

— Mon Dieu, qui est cette femme? dit Rastignac.

— Oh! la plus incontestablement belle, répondit la vicomtesse. C'est lady Brandon ; elle est aussi célèbre par son bonheur que par sa beauté. Elle a tout sacrifié à ce jeune homme. Ils ont, dit-on, des enfans, mais le malheur plane toujours sur eux. On dit que lord Brandon a juré de tirer une effroyable vengeance de sa femme et de cet amant. Ils sont heureux, mais ils tremblent sans cesse.

— Et lui?

— Comment ! vous ne connaissez pas le colonel Franchessini?

— Celui qui s'est battu...

— Il y a trois jours, oui. Il avait été provoqué par le fils d'un banquier : il ne voulait que le blesser, mais il l'a tué.

— Oh!

— Qu'avez-vous donc? vous frissonnez, dit la vicomtesse.

— Je n'ai rien! répondit Rastignac.

Une sueur froide lui coulait dans le dos. Vautrin lui apparaissait avec sa figure de bronze. Le héros du bagne donnant la main au héros du bal changeait pour lui l'aspect de la société. Bientôt il aperçut les deux sœurs, madame de Restaud et madame de Nucingen. La comtesse était magnifique avec tous ses diamans étalés, qui, pour elle, étaient brûlans sans doute, elle les portait pour la dernière fois. Quelque puissant que fût son orgueil et son amour, elle ne soutenait pas bien les regards de son mari. Ce spectacle n'était pas de nature à rendre les pensées de Rastignac moins tristes. S'il avait revu Vautrin dans le colonel italien, il revit alors, sous les diamans des deux sœurs, le grabat sur lequel gisait le père Goriot. Son attitude mélancolique ayant trompé la vicomtesse, elle lui retira son bras.

— Allez! je ne veux pas vous coûter un plaisir, dit-elle.

Eugène fut bientôt réclamé par Delphine, heureuse de l'effet qu'elle produisait, et jalouse de mettre aux pieds de l'étudiant les hommages qu'elle recueillait dans ce monde où elle espérait être adoptée.

— Comment trouvez-vous Nasie? lui dit-elle.

— Elle a, dit Rastignac, escompté jusqu'à la mort de son père!

Vers quatre heures du matin, la foule des salons commençait à s'éclaircir. Bientôt la musique ne se fit plus entendre. La duchesse de Langeais et Rastignac se trouvèrent seuls dans le grand salon. La vicomtesse, croyant n'y rencontrer que l'étudiant, y vint, après avoir dit adieu à M. de Beauséant qui s'alla coucher, en lui répétant : — Vous avez tort, ma chère, d'aller vous enfermer à votre âge! Restez donc avec nous.

En voyant la duchesse, madame de Beauséant ne put retenir une exclamation.

— Je vous ai devinée, Clara, dit madame de Langeais, vous partez pour ne plus revenir; mais vous ne partirez pas sans m'avoir entendue et sans que nous nous soyons comprises.

Elle prit son amie par le bras, l'emmena dans le salon voisin, et là, la regardant avec des larmes dans les yeux, elle la serra dans ses bras et la baisa sur les joues.

— Je ne veux pas vous quitter froidement, ma chère ; ce serait un remords trop lourd. Vous pouvez compter sur moi comme sur vous-même. Vous avez été grande ce soir ; je me suis sentie digne de vous, et veux vous le prouver. J'ai eu des torts envers vous, je n'ai pas toujours été bien, pardonnez-moi, ma chère ? je désavoue tout ce qui a pu vous blesser, je voudrais reprendre mes paroles. Une même douleur a réuni nos ames, et je ne sais qui de nous sera la plus malheureuse. M. de Montriveau n'était pas ici ce soir, comprenez-vous ? Qui vous a vue ce soir, Clara, ne vous oubliera jamais ! Je tente un dernier effort. Si j'échoue, j'irai dans un couvent, moi ! Où allez-vous ? vous !

— En Normandie, à Courcelles. Aimer, prier, jusqu'au jour où Dieu me retirera de ce monde.

—Venez, M. de Rastignac, dit-elle d'une voix émue, en pensant que ce jeune homme attendait.

L'étudiant ploya le genou, prit la main de sa cousine et la baisa.

— Antoinette, adieu ! soyez heureuse. Quant à vous, vous l'êtes, vous êtes jeune ! vous pouvez croire à quelque chose, dit-elle à l'étudiant. A mon départ de ce monde, j'aurai eu, comme les mourans, de religieuses, de sincères émotions autour de moi !

Rastignac s'en alla vers cinq heures, après avoir vu madame de Beauséant monter dans sa berline de voyage, après avoir reçu son dernier adieu mouillé de larmes qui prouvaient que les personnes les plus élevées ne sont pas mises hors la loi du cœur et ne vivent pas sans chagrins, comme quelques courtisans du peuple voudraient le faire croire. Eugène revint à pied vers la Maison-Vauquer, par un temps humide et froid. Son éducation s'achevait.

— Nous ne sauverons pas le pauvre père Goriot, lui dit Bianchon quand Rastignac entra chez son voisin.

— Mon ami, lui dit Eugène après avoir regardé le vieillard endormi, va, poursuis la destinée modeste à laquelle tu bornes tes désirs. Moi, je suis en enfer, et il faut que j'y reste. Quelque mal que l'on te dise du monde, crois-le ? il n'y a pas de Juvénal qui puisse en peindre l'horreur couverte d'or et de pierreries.

LA MORT DU PÈRE.

Le lendemain, Rastignac fut éveillé sur les deux heures après midi par Bianchon qui, forcé de sortir, le pria de garder le père Goriot dont l'état avait fort empiré pendant la matinée.

— Le bonhomme n'a pas deux jours, n'a peut-être que six heures à vivre, dit l'élève en médecine, et cependant nous ne pouvons pas cesser de combattre le mal. Il va falloir lui donner des soins coûteux. Nous serons bien ses gardes-malade; mais je n'ai pas le sou, moi. J'ai retourné ses poches, fouillé ses armoires: zéro au quotient! Je l'ai questionné dans un moment où il avait sa tête, il m'a dit ne pas avoir un liard à lui. Qu'as-tu, toi?

— Il me reste vingt francs, répondit Rastignac, mais j'irai les jouer, je gagnerai.

— Si tu perds?

— Je demanderai de l'argent à ses gendres et à ses filles.

— Et s'ils ne t'en donnent pas? reprit Bianchon. Le plus pressé dans ce moment n'est pas de trouver de l'argent : il faut envelopper le bonhomme d'un sinapisme bouillant, depuis les pieds jusqu'à la moitié des cuisses. S'il crie, il y aura de la ressource. Tu sais comment cela s'arrange? D'ailleurs, Christophe t'aidera. Moi, je passerai chez l'apothicaire répondre de tous les médicamens que nous y prendrons. Il est malheureux que le pauvre homme n'ait pas été transportable à notre hospice, il y aurait été mieux. Allons, viens que je t'installe, et ne le quitte pas que je ne sois revenu.

Les deux jeunes gens entrèrent dans la chambre où gisait le vieillard. Eugène fut effrayé du changement de cette face, convulsée, blanche et profondément débile.

— Hé bien, papa! lui dit-il en se penchant sur le grabat.

M. Goriot leva sur Eugène des yeux ternes et le regarda fort attentivement sans le reconnaître. L'étudiant ne soutint pas ce spectacle, des larmes humectèrent ses yeux.

— Bianchon, ne faudrait-il pas des rideaux aux fenêtres?

— Non. Les circonstances atmosphériques ne l'affectent plus. Ce serait trop heureux s'il avait chaud ou froid. Néanmoins, il nous faut du feu pour faire les tisanes et préparer bien des choses. Je t'enverrai des falourdes qui nous serviront jusqu'à ce que nous ayons du bois. Hier et cette nuit, j'ai brûlé le tien et toutes les mottes du pauvre homme. Il faisait humide, l'eau dégouttait des murs. A peine ai-je pu sécher la chambre. Christophe l'a balayée, c'était vraiment une écurie. J'y ai brûlé du genièvre, ça puait trop.

— Mon Dieu! dit Rastignac, mais ses filles!

— Tiens, s'il te demande à boire, tu lui donneras de ceci, dit l'interne en montrant à Rastignac un grand pot blanc. Si tu l'entends se plaindre et que le ventre soit chaud et dur, tu te feras aider par Christophe pour lui administrer... tu sais. S'il y avait, par hasard, une grande exaltation, s'il parlait beaucoup, s'il y avait enfin un petit brin de démence, laisse-le aller. Ce ne serait pas un mauvais signe. Mais envoie Christophe à l'hospice Cochin. Notre médecin, mon camarade ou moi, nous viendrions lui appliquer des moxas. Nous avons fait ce matin, pendant que tu dormais, une grande consultation avec un élève de Gall, avec un médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, et le nôtre. Ces messieurs ont cru reconnaître de curieux symptômes, et nous allons suivre les progrès de la maladie, afin de nous éclairer sur plusieurs points scientifiques assez importans. Un de ces messieurs prétend que la pression du sérum, si elle portait plus sur un organe que sur un autre, pourrait développer des faits particuliers. Écoute-le donc bien, au cas où il parlerait, afin de constater à quel genre d'idées appartiendraient ses discours : si ce sont des effets de mémoire, de pénétration, de jugement; s'il s'occupe de matérialités ou de sentimens; s'il calcule, s'il revient sur le passé; enfin sois en état de nous faire un rapport exact. Il est possible que l'invasion ait lieu en bloc, et alors il mourra imbécile comme il l'est en ce moment. Tout est bien bizarre dans ces sortes de maladies. Si la bombe crevait par ici, dit Bianchon en montrant l'occiput du

malade, il y a des exemples de phénomènes singuliers : le cerveau recouvre quelques-unes de ses facultés, et la mort est plus lente à se déclarer. Les sérosités peuvent se détourner du cerveau, prendre des routes dont on ne connaît le cours que par l'autopsie. Il y a aux Incurables un vieillard hébété chez qui l'épanchement a suivi la colonne vertébrale ; il souffre horriblement, mais il vit.

— Se sont-elles bien amusées ? dit le père Goriot qui reconnut Eugène.

— Oh ! il ne pense qu'à ses filles dit Bianchon. Il m'a dit plus de cent fois cette nuit : — Elles dansent ! Elle a sa robe. Il les appelait par leurs noms. Il me faisait pleurer, diable m'emporte, avec ses intonations. Delphine ! ma petite Delphine ! Ma parole d'honneur, dit l'élève en médecine, c'était à fondre en larmes.

— Delphine ! dit le vieillard, elle est là, n'est-ce pas ? Je le savais bien.

Et ses yeux recouvrèrent une activité folle pour regarder les murs et la porte.

— Je descends dire à Sylvie de préparer les sinapismes, s'écria Bianchon, le moment est favorable.

Rastignac resta seul près du vieillard, assis au pied du lit, les yeux fixés sur cette tête effrayante et douloureuse à voir.

— Madame de Beauséant s'enfuit, celui-ci se meurt, dit-il. Les belles ames ne peuvent pas rester long-temps en ce monde. Comment les grands sentimens s'allieraient-ils, en effet, à une société mesquine, petite, superficielle !

Les images de la fête à laquelle il avait assisté se représentèrent à son souvenir et contrastèrent avec le spectacle de ce lit de mort. Bianchon reparut soudain.

—Dis donc, Eugène, je viens de voir notre médecin en chef, et je suis revenu toujours courant. S'il se manifeste des symptômes de raison, s'il parle, couche-le sur un long sinapisme, de manière à l'envelopper de moutarde depuis la nuque jusqu'à la chute des reins, et fais-nous appeler.

— Cher Bianchon ! dit Eugène.

— Oh! il s'agit d'un fait scientifique, reprit l'élève en médecine avec toute l'ardeur d'un néophyte.

— Allons, dit Eugène, je serai donc le seul à soigner ce pauvre vieillard par affection.

— Si tu m'avais vu ce matin, tu ne dirais pas cela, reprit Bianchon sans s'offenser du propos. Les médecins qui ont exercé ne voient que la maladie; moi, je vois encore le malade, mon cher garçon.

Et il s'en alla, laissant Eugène seul avec le vieillard, et dans l'appréhension d'une crise qui ne tarda pas à se déclarer.

— Ah! c'est vous, mon enfant, dit le père Goriot en reconnaissant Eugène.

— Allez-vous mieux? demanda l'étudiant en lui prenant la main.

— Oui, j'avais la tête serrée comme dans un étau, mais elle se dégage. Avez-vous vu mes filles? Elles vont venir bientôt, elles accourront aussitôt qu'elles me sauront malade; elles m'ont tant soigné rue de la Jussienne. Mon Dieu! je voudrais que ma chambre fût propre pour les recevoir. Il y a un jeune homme qui m'a brûlé toutes mes mottes.

— J'entends Christophe, lui dit Eugène, il vous monte du bois que ce jeune homme nous envoie.

— Bon! mais comment payer le bois, je n'ai pas un sou, mon enfant! J'ai tout donné, tout! je suis à la charité. La robe lamée était-elle belle au moins? (Ah! je souffre!) Merci, Christophe, Dieu vous récompensera, mon garçon; moi, je n'ai plus rien... (Ha! ha! ah!)

— Je te paierai bien, toi et Sylvie! dit Eugène à l'oreille du garçon.

— Mes filles vous ont dit qu'elles allaient venir, n'est-ce pas, Christophe? Va-s-y encore, je te donnerai cent sous. Dis-leur que je ne me sens pas bien, que je voudrais les embrasser, les voir encore une fois avant de mourir. Dis-leur cela, mais sans trop les effrayer.

Christophe partit sur un signe de Rastignac.

—Elles vont venir, reprit le vieillard. Je les connais. Cette bonne Delphine, si je meurs, quel chagrin je lui causerai! Nasie aussi. Je ne voudrais pas mourir, pour ne pas les faire pleurer. Mourir! mon bon Eugène, c'est ne plus les voir. Là où l'on s'en va, je m'ennuierai bien. Pour un père, l'enfer, c'est d'être sans enfans, et j'ai déjà fait mon apprentissage depuis qu'elles se sont mariées. Mon paradis était rue de la Jussienne! Dites donc, si je vais en paradis, je pourrai revenir sur terre en esprit autour d'elles. J'ai entendu dire de ces choses-là. Sont-elles vraies? (Ah! je souffre comme un damné.) Je crois les voir en ce moment telles qu'elles étaient rue de la Jussienne. Elles descendaient le matin. Bonjour, papa! Je les prenais sur mes genoux, je leur faisais mille agaceries, des niches; elles me caressaient gentiment. Nous déjeunions tous les matins ensemble, nous dînions, enfin j'étais père, je jouissais de mes enfans. (Heun! heun!) Quand elles étaient rue de la Jussienne, elles ne raisonnaient pas, elles ne savaient rien du monde, elles m'aimaient bien! (Heun! heun!) Mon Dieu! pourquoi ne sont-elles pas restées toujours petites? (Oh! je souffre, la tête me tire.) Ah! ah! pardon, mes enfans, je souffre horriblement, et il faut que ce soit de la vraie douleur, vous m'avez rendu bien dur au mal. (Ha! ha! ha! c'est à crier.) Mon Dieu! si j'avais seulement leurs mains dans les miennes, je ne sentirais point mon mal. Croyez-vous qu'elles viennent? (Ha! ha!) Christophe est si bête. J'aurais dû y aller moi-même. Il va les voir, lui. (Ha! ha!) Mais vous avez été hier au bal. Dites-moi donc comment elles étaient? Elles ne savaient rien de ma maladie, n'est-ce pas? Elles n'auraient pas dansé, pauvres petites! Oh! je ne veux plus être malade. Elles ont encore trop besoin de moi. Leurs fortunes sont compromises. Et à quels maris sont-elles livrées! Guérissez-moi! guérissez-moi! (Oh, que je souffre! Ah! ah! ah!) Voyez-vous, il faut me guérir, parce qu'il leur faut de l'argent, et je sais où aller en gagner. J'irai faire de l'amidon en aiguilles à Odessa. Je suis un malin, je gagnerai des millions. (Oh, je souffre trop!)

M. Goriot garda le silence pendant un moment, en paraissant

faire tous ses efforts pour rassembler ses forces afin de supporter la douleur...

— Si elles étaient là, je ne me plaindrais pas, dit-il. Pourquoi donc me plaindre?

Un léger assoupissement survint et dura long-temps. Christophe revint. Rastignac, qui croyait le père Goriot endormi, laissa le garçon lui rendre compte à haute voix de sa mission.

—Monsieur, dit-il, je suis d'abord allé chez madame la comtesse, à laquelle il m'a été impossible de parler, elle était dans de grandes affaires avec son mari. Comme j'insistais, M. de Restaud est venu lui-même, et m'a dit comme ça : — M. Goriot se meurt! hé bien, c'est ce qu'il a de mieux à faire! j'ai besoin de madame de Restaud pour terminer des affaires importantes, elle ira quand tout sera fini. Il avait l'air en colère ce monsieur-là. J'allais sortir, lorsque madame est entrée dans l'antichambre par une porte que je ne voyais pas, et m'a dit :—Christophe, dis à mon père que je suis en discussion avec mon mari, je ne puis pas le quitter; il s'agit de la vie ou de la mort de mes enfans; mais aussitôt que tout sera fini, j'irai..... Quant à madame la baronne, autre histoire! Je ne l'ai point vue, et je n'ai pas pu lui parler. — Ha! me dit la femme de chambre, madame est rentrée du bal à cinq heures un quart, elle dort; si je l'éveille avant midi, elle me grondera. Je lui dirai que son père va plus mal quand elle me sonnera. Pour une mauvaise nouvelle, il est toujours temps de la lui dire. J'ai eu beau prier!... Ah ouin! J'ai demandé à parler à monsieur le baron, il était sorti.

—Aucune de ses filles ne viendrait! s'écria Rastignac. Je vais écrire à toutes deux.

Christophe se retira.

—Aucune! répondit le vieillard en se dressant sur son séant. Elles ont des affaires, elles dorment, elles ne viendront pas! (Heun! heun!) Je le savais. (Heun! heun! heun!) Il faut mourir pour savoir ce que c'est que des enfans! Ah! mon ami, ne vous mariez pas, n'ayez pas d'enfans! Vous leur donnez la vie, ils vous donnent la mort. Vous les faites entrer dans le monde, ils vous

en chassent. (Heun! heun! heun! heun!...) Non, elles ne viendront pas! Je sais cela depuis dix ans. Je me le disais quelquefois, mais je n'osais pas y croire.

Une larme roula dans chacun de ses yeux, sur la bordure rouge, sans en tomber.

— Ha, si j'étais riche, si j'avais gardé ma fortune, si je ne la leur avais pas donnée, elles seraient là, elles me lècheraient les joues de leurs baisers! je demeurerais dans un hôtel, j'aurais de belles chambres, des domestiques, du feu à moi, et elles seraient tout en larmes, avec leurs maris, leurs enfans. J'aurais tout cela (Heun! heun!), mais rien. L'argent donne tout, même des filles. Oh, mon argent! où est-il? Si j'avais des trésors à laisser, elles se rouleraient de désespoir, elles me panseraient, elles me soigneraient; je les entendrais, je les verrais. Ah! mon cher enfant, mon seul enfant, j'aime mieux mon abandon et ma misère! Au moins quand un malheureux est aimé, il est bien sûr qu'on l'aime. (Heun! heun! heun!) Non, je voudrais être riche, je les verrais. Ma foi, (heun!) qui sait? Elles ont toutes les deux des cœurs de roche. J'avais trop d'amour pour elles pour qu'elles en eussent pour moi! (Heun! heun!) Un père doit être toujours riche, il doit tenir ses enfans en bride, comme des chevaux sournois. Et j'étais à genoux devant elles. (Je meurs, hâan!) Les misérables! elles couronnent dignement leur conduite envers moi depuis dix ans. (heun! heun!) Si vous saviez comme elles étaient aux petits soins pour moi dans les premiers temps de leur mariage! (Oh! je souffre un cruel martyre de cœur et de corps! Heun! heun!) Je venais de leur donner à chacune près de huit cent mille francs; elles ne pouvaient pas, ni leurs maris non plus, être rudes avec moi. L'on me recevait: « —Mon bon père, par-ci, mon cher père, par-là. » Mon couvert était toujours mis chez elles. Enfin je dînais avec leurs maris qui me traitaient avec considération. (Heun! heun!) J'avais l'air d'avoir encore quelque chose. Pourquoi ça? je n'avais rien dit de mes affaires. (Heun! heun!) Un homme qui donne huit cent mille francs à ses filles était un homme à soigner. (Heun! heun!) Et l'on était aux petits soins, mais c'était

pour mon argent! Le monde n'est pas beau. J'ai vu cela, moi! L'on me menait en voiture au spectacle, et je restais comme je voulais aux soirées. Enfin elles se disaient mes filles, et elles m'avouaient pour leur père. J'ai encore ma finesse, allez, et rien ne m'est échappé. (Aeun! heun!) Tout a été à son adresse et m'a percé le cœur. Je voyais bien que c'étaient des frimes; mais le mal était sans remède! (hâan! h! aye! heun.!) Je n'étais pas chez elles aussi à l'aise qu'à la table d'en bas. Je ne savais rien dire. Aussi quand quelques-uns de ces gens du monde demandaient à l'oreille de mes gendres : — Qui est-ce que ce monsieur-là? — C'est le père aux écus, il est riche. (heun!) — Ah, diable! disait-on, et l'on me regardait avec le respect dû aux écus. Mais si je les gênais quelquefois un peu, je rachetais bien mes défauts! D'ailleurs, qui donc est parfait? (Heun, je souffre bien! ma tête est une plaie.) Je souffre en ce moment ce qu'il faut souffrir pour mourir, mon cher monsieur Eugène. Eh bien! ce n'est rien en comparaison de la douleur que m'a causée le premier regard par lequel Anastasie m'a fait comprendre que je venais de dire une bêtise dont elle était humiliée! Son regard m'a ouvert toutes les veines. J'aurais voulu tout savoir, mais ce que j'ai bien su, c'est que j'étais de trop sur terre. (Heun!) Le lendemain je suis allé chez Delphine pour me consoler, et voilà que j'y fais une bêtise qui me l'a mise en colère. J'en suis devenu comme fou. J'ai été huit jours ne sachant plus ce que je devais faire. Je n'ai pas osé les aller voir, de peur de leurs reproches. Et me voilà à la porte de mes filles. (Heun! heun! heun!) Oh, mon Dieu! puisque tu connais les misères, les souffrances que j'ai endurées, puisque tu as compté les coups de poignard que j'ai reçus, dans ce temps qui m'a vieilli, changé, tué, blanchi (Aeun! heun!), pourquoi me fais-tu donc souffrir aujourd'hui? (Heun! heun! heun!) J'ai bien expié le péché de les trop aimer. Elles se sont bien vengées de mon affection, elles m'ont tenaillé comme des bourreaux. (Heun! aye! oh, je meurs!) Eh bien, les pères sont si bêtes! je les aimais tant, que j'y suis retourné comme un joueur au jeu; car mes filles, c'était mon vice à moi! c'était (heun! heun! hâan!) c'était mes (han!) maîtresses! (Hâan!) Enfin tout,

c'était tout. Elles avaient toutes les deux besoin de quelque chose, de parures, les femmes de chambre me l'ont dit (heun!), et je les ai données pour être bien reçu! Mais elles m'ont fait tout de même quelques petites leçons sur ma manière d'être dans le monde. Oh! elles n'ont pas attendu le lendemain! Elles commençaient à rougir de moi. Voilà ce que c'est que de bien élever ses enfans! A mon âge je ne pouvais pourtant pas aller à l'école. (Je souffre horriblement, mon Dieu! les médecins! les médecins! Si l'on m'ouvrait la tête, je souffrirais moins.) Mes filles, mes filles, Anastasie, Delphine! je veux les voir. Envoyez-les chercher par la gendarmerie, de force! la justice est pour moi, tout est pour moi, la nature (heun! hâan! hâan!), le code civil. Je proteste! La patrie périra si les pères sont foulés aux pieds. Cela est clair? La société, le monde roulent sur la paternité, tout croule si les enfans n'aiment pas leurs pères (heun! heun! heun!). Oh! les voir, les entendre, n'importe ce qu'elles me diront, pourvu que j'entende leur voix, ça calmera mes douleurs! Delphine, surtout. Mais dites-leur, quand elles seront là, de ne pas me regarder froidement, comme elles font. Ha, mon bon ami, monsieur Eugène, vous ne savez pas ce que c'est que de trouver l'or du regard changé tout à coup en plomb. Depuis le jour où leurs yeux n'ont plus rayonné sur moi, j'ai toujours été en hiver ici! (heun! heun!) je n'ai plus eu que des chagrins à dévorer! Et je les ai dévorés! J'ai vécu pour être humilié, insulté. Je les aime tant, que j'avalais tous les affronts par lesquels elles me vendaient une pauvre petite jouissance honteuse. Un père se cacher pour voir ses filles! Je leur ai donné ma vie, elles ne me donneront pas une heure aujourd'hui! J'ai soif, j'ai faim, le cœur me brûle, elles ne viendront pas rafraîchir mon agonie, car je meurs, je le sens... (heun! heun! heun!) Mais elles ne savent donc pas ce que c'est que de marcher sur le cadavre de son père! Il y a un Dieu dans les cieux, il nous venge malgré nous, nous autres pères... Oh! elles viendront! Venez, mes chéries, venez encore me baiser, un dernier baiser, le viatique de votre père qui priera Dieu pour vous, qui lui dira que vous avez été de bonnes filles,

qui plaidera pour vous! Après tout, vous êtes innocentes! Elles sont innocentes, mon ami! Dites-le bien à tout le monde, qu'on ne les inquiète pas à mon sujet! (Heun!) Tout est de ma faute, je les ai habituées à me fouler aux pieds. J'aimais cela, moi. Ça ne regarde personne, ni la justice humaine, ni la justice divine. Dieu serait injuste s'il les condamnait à cause de moi. Je n'ai pas su me conduire, j'ai fait la bêtise d'abdiquer mes droits. Je me serais avili pour elles! (heun!) Que voulez-vous? le plus beau naturel, les meilleures ames auraient succombé à la corruption de cette facilité paternelle. (Heun! hâan! ah!) Je suis un misérable! je suis justement puni. Moi seul ai causé les désordres de mes filles! je les ai gâtées. Elles veulent aujourd'hui le plaisir, comme elles voulaient autrefois du bonbon! Je leur ai toujours permis de de satisfaire leurs fantaisies de jeunes filles. A quinze ans, elles avaient voiture! Rien ne leur a résisté. Moi seul suis coupable... mais coupable par amour. Leur voix mouvrait le cœur!... (Heun! heun! heun!) Je les entends, elles viennent. Oh, oui! elles viendront. La loi veut qu'on vienne voir mourir son père, la loi est pour moi. Puis... ça ne coûtera qu'une course (Hâan! hâan!), je la (Heun!) paierai! Écrivez-leur que j'ai des millions à leur laisser! Parole d'honneur. (Hâan! hâan! hâan!) J'irai faire des pâtes d'Italie à Odessa. Je connais la manière! Il y a, dans mon projet, des millions à gagner. Personne n'y a pensé. Ça ne se gâtera point dans le transport comme le blé ou comme la farine. Hé, hé, l'amidon? il y aura là! des millions, vous ne mentirez pas! Dites-leur les millions, et quand même elles viendraient par avarice, j'aime mieux être trompé, je les verrai... Je veux mes filles! je les ai faites! elles sont à moi, dit-il, en se dressant sur son séant, en montrant à Eugène une tête dont les cheveux blancs étaient épars, et qui menaçaient par tout ce qui pouvait exprimer la menace.

— Allons, lui dit Eugène, recouchez-vous, mon bon père Goriot, je vais leur écrire, et aussitôt que Bianchon sera de retour, j'irai si elles ne viennent pas.

— Si elles ne viennent pas? répéta le vieillard en sanglottant.

Mais je serai mort, mort dans un accès de rage, de rage ! La rage me gagne (Hâan ! heun ! heun ! hâan !) En ce moment, je vois ma vie entière. Je suis dupe ! elles ne m'aiment pas, elles ne m'ont jamais aimé ! cela est clair. Si elles ne sont pas venues, elles ne viendront pas ! (Hâan !) Plus elles auront tardé, moins elles se décideront à me faire cette joie ! Je les connais ! (Heun ! heun ! heun !) Elles n'ont jamais rien su deviner de mes chagrins, de mes douleurs, de mes besoins, elles ne devineront pas plus ma mort ! elles ne sont seulement pas dans le secret de ma tendresse. Oui, je le vois, l'habitude de m'ouvrir les entrailles pour elles, a ôté du prix à tout ce que je faisais. Elles auraient demandé à me crever les yeux, je leur aurais dit : Crevez les ! Je suis trop bête. (Hâan ! heun ! heun !) Elles croient que tous les pères sont comme le leur. Il faut toujours se faire valoir. (Heun ! heun !) Leurs enfans me vengeront ! mais c'est dans leur intérêt de venir ici. Prévenez-les donc qu'elles compromettent leur agonie. (Heun ! hâan ! heun !) Elles commettent tous les crimes en un seul. Mais allez donc, dites-leur donc que ne pas venir, c'est un parricide ! elles en ont assez commis sans ajouter celui-là. Criez donc comme moi :—« Hé, Nasie ! hé, Delphine ! venez à votre père qui a été si bon pour vous, et qui souffre ! » Rien, personne ! Mourrai-je donc comme un chien ! Voilà ma récompense ! l'abandon. (Heun ! heun ! heun !) Ce sont des infâmes, des scélérates, je les abomine, je les maudis, je me relèverai, la nuit, de mon cercueil pour les remaudire ; car enfin, mes amis, ai-je tort ? Elles se conduisent bien mal ! hein ? (Hâan ! hâan ! heun ! ma tête se brise !) Qu'est-ce que je dis ? (Hâan ! heun ! hâan ! hein ! hein !) Ne m'avez-vous pas averti que Delphine est là ? C'est la meilleure des deux. Vous êtes mon fils, Eugène, vous ! Aimez-la, soyez un père pour elle. L'autre est bien malheureuse. Et leurs fortunes ! Ah, mon Dieu ! (Hâan ! hâan !) J'expire, je souffre un peu trop ! Coupez-moi la tête, laissez-moi seulement le cœur... (Hâan ! hâan ! heun ! heun ! heuâ !...)

— Christophe, allez chercher Bianchon ! cria Eugène épouvanté du caractère que prenaient les plaintes et les cris du vieillard, et ramenez-moi un cabriolet.

— Je vais aller chercher vos filles, mon bon père Goriot, je vous les ramènerai.

—De force! de force! Demandez la garde, la ligue, tout! dit-il en jetant à Eugène un dernier regard où brilla la raison. Dites au gouvernement, au procureur du roi qu'on me les amène, je le veux!

— Mais vous les avez maudites.

— Qui est-ce qui a dit cela? répondit le vieillard stupéfait. Vous savez bien que je les aime (heuâh! heun! hâan!) je les ado... (hâan!) re! (heuâh!). Je suis guéri, si je les vois... Allez, mon bon voisin, mon cher enfant, allez, vous êtes bon, vous, je voudrais vous remercier, mais je n'ai rien à vous donner que les bénédictions d'un mourant. Ah! je voudrais au moins voir Delphine pour lui dire de m'acquitter envers vous. (Hâan! hâan!) Si l'autre ne peut pas, amenez-moi celle-là. Dites-lui que vous ne l'aimerez plus, si elle ne veut pas venir. Elle vous aime tant qu'elle viendra. A boire, les entrailles me brûlent! Mettez-moi quelque chose sur la tête. La main de mes filles, ça me sauverait, je le sens.... Mon Dieu, qui refera leurs fortunes, si je m'en vais! Je veux aller à Odessa pour elles. (Heun! heun! heun! hâan! hâan!) Odessa, y faire des pâtes.

— Buvez ceci, dit Eugène en soulevant le moribond et le prenant dans son bras gauche tandis que de l'autre il tenait une tasse pleine de tisane.

— Vous devez aimer votre père et votre mère, vous! dit le vieillard en serrant de ses mains défaillantes la main d'Eugène. Comprenez-vous que je vais mourir sans les voir, mes filles! Avoir soif toujours, et ne jamais boire, voilà comment j'ai vécu depuis dix ans... Mes deux gendres ont tué mes filles. Oui, je n'ai plus eu de filles, (heun! heun, hôan! heuâh!) après qu'elles ont été mariées. Pères, dites aux chambres de faire une loi sur le mariage! Enfin, ne mariez pas vos filles si vous les aimez. Le gendre est un scélérat qui gâte tout chez une fille, il souille tout! (Heun!) Plus de mariages! (Heuâ! heuâ! ah!) C'est ce qui nous enlève nos filles, et nous ne les avons plus quand nous mourons. Faites une loi sur la mort des pères. (Heun! hâan!) C'est épouvantable, ceci!

Vengeance! Ce sont mes gendres (hâan!) qui les empêchent de venir. Tuez-les! A mort le Restaud, à mort l'assassin! La mort ou mes filles! (Hâan! héun!) Ah! c'est fini, je meurs sans elles! Elles! Nasie, Fifine, allons, venez donc? Votre papa sort...

— Mon bon père Goriot, calmez-vous, couchez-vous, voyons, restez tranquille, ne vous agitez pas, ne pensez pas.

— Ne pas les voir, voilà l'agonie!

— Vous allez les voir.

— Vrai! cria le vieillard égaré. — Oh! les voir.... je vais les voir, entendre leurs voix. Je mourrais heureux. Eh bien, oui, je ne demande plus à vivre, je n'y tenais plus, mes peines allaient croissant. (Heuâh!) Mais les voir, toucher leurs robes, ah! rien que leurs robes, c'est bien peu; mais que je sente quelque chose d'elles! (Heuâ! heuâ! heuâ!) Faites-moi prendre leurs cheveux, hein, leurs cheveux. (Hâan! hâan! heuâ!) Leurs cheveux, cheveux, eveux, (Heuâ!) veux...

Il tomba la tête sur l'oreiller comme s'il recevait un coup de massue. Ses mains s'agitèrent sur la couverture comme pour prendre les cheveux de ses filles.

— Je les bénis, dit-il en faisant un effort, bénis, (Heuah!) bénis, énis, nis.

Il s'affaissa tout à coup. En ce moment Bianchon entra.

— J'ai rencontré Christophe, dit-il, il va t'amener une voiture.

Puis il regarda le malade, lui souleva de force les paupières, et les deux étudians lui virent un œil sans chaleur et terne.

— Il n'en reviendra pas, dit Bianchon, je ne crois pas.

Il prit le pouls, le tâta, mit la main sur le cœur du bonhomme.

— La machine va toujours, mais, dans sa position, c'est un malheur, il vaudrait mieux qu'il mourût!

— Ma foi, oui, dit Rastignac.

— Qu'as-tu donc? tu es pâle comme la mort.

— Mon ami, je viens d'entendre des cris et des plaintes. Il y a un Dieu! Oh oui, il y a un Dieu, et il nous a fait un monde meilleur, ou notre terre est un non-sens. Si ce n'avait pas été si tra-

gique, je fondrais en larmes, mais j'ai le cœur et l'estomac horriblement serrés.

— Dis donc, il va falloir bien des choses, où prendre de l'argent?

Rastignac tira sa montre.

— Tiens, mets-la vite en gage. Je ne veux pas m'arrêter en route, car j'ai peur de perdre une minute, et j'entends Christophe! Je n'ai pas un liard, il faudra payer mon cocher au retour.

Rastignac se précipita dans l'escalier, et partit pour aller rue du Helder, chez madame de Restaud. Pendant le chemin, son imagination, frappée de l'horrible spectacle dont il avait été le témoin, échauffa son indignation. Quand il arriva dans l'antichambre et qu'il y demanda madame de Restaud, on lui répondit qu'elle n'était pas visible.

— Mais, dit-il au valet de chambre, je viens de la part de son père qui se meurt.

— Monsieur, nous avons de M. le comte les ordres les plus sévères.....

— Si M. de Restaud y est, dites-lui dans quelles circonstances se trouve son beau-père et prévenez-le qu'il faut que je lui parle, à l'instant même.

Eugène attendit pendant longtemps.

— Il se meurt peut-être en ce moment! pensait-il.

Le valet de chambre l'introduisit dans le premier salon, où M. de Restaud reçut l'étudiant debout, sans le faire asseoir, devant une cheminée où il n'y avait pas de feu.

— Monsieur le comte, lui dit Rastignac, monsieur votre beau-père expire en ce moment dans un bouge infâme, sans un liard pour avoir du bois; il est exactement à la mort et demande à voir sa fille.....

— Monsieur, lui répondit avec froideur M. de Restaud, vous avez pu vous apercevoir que j'ai fort peu de tendresse pour M. Goriot. Il a compromis son caractère avec madame de Restaud, il a fait le malheur de ma vie, je vois en lui l'ennemi de mon repos. Qu'il meure, qu'il vive, tout m'est parfaitement indifférent. Voilà

quels sont mes sentimens à son égard. Le monde pourra me blâmer, je méprise l'opinion. J'ai maintenant des choses plus importantes à accomplir qu'à m'occuper de ce que penseront de moi des sots ou des indifférens. Quant à madame de Restaud, elle est hors d'état de sortir. D'ailleurs, je ne veux pas qu'elle quitte sa maison. Dites à son père qu'aussitôt qu'elle aura rempli ses devoirs envers moi, envers mon enfant, elle ira le voir. Si elle aime son père, elle peut être libre dans quelques instans...

— Monsieur le comte, il ne m'appartient pas de juger votre conduite, vous êtes le maître de votre femme; mais je puis compter sur votre loyauté? eh bien! promettez-moi seulement de lui dire que son père n'a pas un jour à vivre, et l'a déjà maudite en ne la voyant pas à son chevet.

— Dites-le-lui vous-même, répondit M. de Restaud, frappé des sentimens d'indignation que trahissait l'accent d'Eugène.

Rastignac entra, conduit par M. de Restaud, dans le salon, où se tenait habituellement la comtesse; il la vit noyée de larmes, et plongée dans une bergère comme une femme qui voulait mourir. Elle lui fit pitié. Avant de regarder Rastignac, elle jeta sur son mari de craintifs regards qui annonçaient une prostration complète de ses forces écrasées par une tyrannie et morale et physique. Le comte hocha la tête, elle se crut encouragée à parler.

— Monsieur, j'ai tout entendu. Dites à mon père que s'il connaissait la situation dans laquelle je suis, il me pardonnerait.

— Je ne comptais pas sur ce supplice, il est au-dessus de mes forces, monsieur, mais je résisterai jusqu'au bout, dit-elle à son mari. Je suis mère!

— Dites à mon père que je suis irréprochable envers lui, malgré les apparences, cria-t-elle avec désespoir à l'étudiant.

Eugène salua les deux époux, en devinant l'horrible crise dans laquelle était la femme, et se retira stupéfait. Le ton de M. de Restaud lui avait démontré l'inutilité de sa démarche, et il comprit qu'Anastasie n'était plus libre. Il courut chez madame de Nucingen, et la trouva dans son lit.

—Je suis souffrante, mon pauvre ami, lui dit-elle. J'ai pris

froid en sortant du bal, j'ai peur d'avoir une fluxion de poitrine, j'attends le médecin.....

— Eussiez-vous la mort sur les lèvres, lui dit Eugène en l'interrompant, il faut vous traîner auprès de vôtre père. Il vous appelle, et, si vous pouviez entendre le plus léger de ses cris, vous ne vous sentiriez point malade.

— Eugène, mon père n'est peut-être pas aussi malade que vous le dites, mais je serais au désespoir d'avoir le moindre tort à vos yeux, et je me conduirai comme vous le voudrez. Lui, je le sais, il mourrait de chagrin si ma maladie devenait mortelle par suite de cette sortie! Eh bien! j'irai, dès que mon médecin sera venu. Ah! pourquoi n'avez-vous plus votre montre? dit-elle en ne voyant pas la chaîne.

Eugène rougit.

— Eugène! Eugène, si vous l'aviez déjà... Oh! ce serait bien mal!

L'étudiant se pencha sur le lit de Delphine, et lui dit à l'oreille: — Votre père n'a pas de quoi s'acheter le linceul dans lequel on le mettra ce soir. Votre montre est en gage, je n'avais plus rien.

Delphine sauta tout à coup hors de son lit, courut à son secrétaire, y prit sa bourse, la tendit à Rastignac. Elle sonna et s'écria : — J'y vais, j'y vais, Eugène, laissez-moi m'habiller... je serais un monstre!.. Allez, j'arriverai avant vous!

— Thérèse, cria-t-elle à sa femme de chambre, dites à M. de Nucingen de monter me parler à l'instant même, et qu'il quitte tout.

Eugène, heureux de pouvoir annoncer au moribond la présence d'une de ses filles, arriva presque joyeux rue Neuve-Sainte-Geneviève. Il fouilla dans la bourse pour pouvoir payer immédiatement son cocher, la bourse de cette jeune femme, si riche, si élégante, contenait soixante-dix francs. Parvenu en haut de l'escalier, il entendit ce hâan ! ce heuâh continuel que criait le père Goriot. Il le trouva maintenu par Bianchon, et opéré par le chirurgien de l'hôpital, sous les yeux du médecin. On lui brûlait le dos avec des moxas, dernier remède de la science, remède inutile.

— Les sentez-vous? demandait le médecin.

Le père Goriot, ayant entrevu l'étudiant, répondit : — Elles viennent, n'est-ce pas?

— Il peut s'en tirer, dit le chirurgien, il parle.

— Oui, Delphine! répondit Eugène, elle me suit.

— Allons! dit Bianchon, il parlait de ses filles, après lesquelles il crie comme un homme sur le pal crie, dit-on, après l'eau...

— Cessez, dit le médecin au chirurgien, il n'y a plus rien à faire, on ne le sauvera pas.

Bianchon et le chirurgien replacèrent le mourant à plat sur son grabat infect.

— Il faudrait cependant le changer, dit le médecin. Quoiqu'il n'y ait aucun espoir, il faut respecter en lui la nature humaine. Je reviendrai, Bianchon, dit-il à l'étudiant. S'il se plaignait encore, mettez-lui de l'opium sur le diaphragme.

Le chirurgien et le médecin s'en allèrent.

— Allons, Eugène, du courage, mon fils, dit Bianchon à Rastignac quand ils furent seuls, il s'agit de lui mettre une chemise blanche et de changer son lit. Va dire à Sylvie de monter des draps et de venir nous aider.

Eugène descendit, et trouva madame Vauquer occupée à mettre le couvert avec Sylvie. Aux premiers mots que lui dit Rastignac, la veuve vint à lui, en prenant l'air aigrement doucereux d'une marchande soupçonneuse qui ne voudrait ni perdre son argent, ni fâcher le consommateur.

— Mon cher monsieur Eugène, répondit-elle, vous savez tout comme moi que le père Goriot n'a plus le sou. Donner des draps à un homme en train de tortiller de l'œil, c'est les perdre, d'autant qu'il faudra bien en sacrifier un pour le linceul. Ainsi, vous me devez déjà cent quarante-quatre francs, mettez quarante francs de draps, et quelques autres petites choses, la chandelle que Sylvie vous donnera, tout cela fait au moins deux cents francs qu'une pauvre veuve comme moi n'est pas en état de perdre. Dame! soyez juste, monsieur Eugène, j'ai bien assez perdu depuis cinq jours que le guignon s'est logé chez moi. J'aurais donné dix

écus pour que ce bonhomme-là fût parti ces jours-ci, comme vous le disiez. Ça frappe mes pensionnaires. Pour un rien, je le ferais porter à l'hôpital. Enfin, mettez-vous à ma place. Mon établissement avant tout, c'est ma vie, à moi.

Eugène remonta rapidement chez M. Goriot.

— Bianchon, l'argent de la montre?

— Il est là sur la table, il en reste six cent soixante et quelques francs. J'ai payé sur ce qu'on m'a donné tout ce que nous devions. La reconnaissance du Mont-de-Piété est sous l'argent.

— Tenez, madame, dit Rastignac après avoir dégringolé les escaliers avec horreur, soldez nos comptes! M. Goriot n'a pas long-temps à rester chez vous, et moi...

— Oui, il en sortira les pieds en avant, pauvre bonhomme, dit-elle en comptant deux cents francs, d'un air moitié gai, moitié mélancolique.

— Finissons! dit Rastignac.

— Sylvie, donnez les draps, et allez aider ces messieurs, là-haut.

— Vous n'oublierez pas Sylvie, dit madame Vauquer à l'oreille d'Eugène, voilà deux nuits qu'elle veille.

Dès qu'Eugène eut le dos tourné, la vieille courut à sa cuisinière.

— Prends les draps retournés, numéro sept. Par Dieu, c'est toujours assez bon pour un mort! lui dit-elle à l'oreille.

Eugène, qui avait déjà monté quelques marches de l'escalier, n'entendit pas les paroles calculatrices de la vieille hôtesse.

— Allons, lui dit Bianchon, passons-lui sa chemise! Tiens-le droit!

Eugène se mit à la tête du lit, et soutint le moribond auquel Bianchon enleva sa chemise, mais le bonhomme fit un geste comme pour garder quelque chose sur sa poitrine, et poussa des cris plaintifs et inarticulés, à la manière des animaux qui ont une grande douleur à exprimer.

— Oh! oh! dit Bianchon, il veut une petite chaîne de cheveux et un médaillon que nous lui avons ôtés tout à l'heure pour

lui poser ses moxas. Pauvre homme! il faut la lui remettre. Elle est sur la cheminée.

Eugène alla prendre une chaîne tressée avec des cheveux blonds cendrés, sans doute ceux de madame Goriot. Il lut d'un côté du médaillon : Anastasie ; et de l'autre : Delphine. Image de son cœur qui reposait toujours sur son cœur. Les boucles contenues étaient d'une telle finesse qu'elles devaient avoir été prises pendant la première enfance des deux filles. Lorsque le médaillon toucha sa poitrine, le vieillard fit un *han* prolongé qui annonçait une satisfaction effrayante à voir. C'était un des derniers retentissemens de sa sensibilité, qui semblait se retirer au centre inconnu d'où partent et où s'adressent nos sympathies. Son visage convulsé prit une expression de joie maladive. Les deux étudians, frappés de ce terrible éclat d'une force de sentiment qui survivait à la pensée, laissèrent tomber chacun des larmes chaudes sur le moribond qui jeta un cri de plaisir aigu.

— Asie! — Fine! dit-il.

— Il vit encore, dit Bianchon.

— A quoi ça lui sert-il? dit Sylvie.

— A souffrir! répondit Rastignac.

Après avoir fait à son camarade un signe pour lui dire de l'imiter, Bianchon s'agenouilla pour passer ses bras sous les jarrets du malade, pendant que Rastignac en faisait autant de l'autre côté du lit afin de passer les mains sous le dos. Sylvie était là, prête à retirer les draps quand le moribond serait soulevé, afin de les remplacer par ceux qu'elle apportait. Trompé sans doute par les larmes, M. Goriot usa ses dernières forces pour étendre les mains, rencontra de chaque côté de son lit, les têtes des étudians, les saisit violemment par les cheveux, et l'on entendit faiblement :

— Ah! mes anges.

Deux mots, deux murmures accentués par l'ame qui s'envola sur cette parole.

— Pauvre cher homme! dit Sylvie attendrie de cette exclamation où se peignit un sentiment suprême que le plus horrible,

le plus involontaire des mensonges exaltait une dernière fois. Le dernier soupir de ce père devait être un soupir de joie, ce fut l'expression de toute sa vie.

Le père Goriot fut pieusement replacé sur son grabat. A compter de ce moment, sa physionomie garda la douloureuse empreinte du combat qui se livrait entre la mort et la vie dans une machine qui n'avait plus cette espèce de conscience cérébrale d'où résulte le sentiment du plaisir et de la douleur pour l'être humain. Ce n'était plus qu'une question de temps pour la destruction.

— Il va rester ainsi quelques heures, et mourra sans qu'on s'en aperçoive, il ne râlera même pas. Le cerveau doit être complétement envahi.

En ce moment on entendit dans l'escalier un pas de jeune femme haletante.

— Elle arrive trop tard! se dit Rastignac.

Ce n'était pas Delphine, c'étaitThérèse, sa femme de chambre.

— Monsieur Eugène, dit-elle, il s'est élevé une scène violente entre monsieur et madame, à propos de l'argent que cette pauvre madame demandait pour son père. Elle s'est évanouie, le médecin est venu, il a fallu la saigner, elle criait : — Mon père se meurt, je veux voir papa! Enfin, des cris à fendre l'ame...

—Assez, Thérèse. Elle viendrait que maintenant ce serait superflu, M. Goriot n'a plus de connaissance.

— Pauvre cher monsieur, est-il mal comme ça! dit Thérèse.

— Vous n'avez plus besoin de moi, faut que j'aille à mon dîner, il est est quatre heures et demie, dit Sylvie qui faillit se heurter sur le haut de l'escalier avec madame de Restaud.

Ce fut une apparition grave et terrible que celle de la comtesse. Elle regarda le lit de mort, mal éclairé par une seule chandelle, et versa des pleurs en apercevant le masque de son père où palpitaient encore les derniers tressaillemens de la vie. Bianchon se retira par discrétion.

— Je ne me suis pas échappée assez tôt! dit la comtesse à Rastignac.

L'étudiant fit un signe de tête affirmatif plein de tristesse. Madame de Restaud prit la main de son père, la baisa.

— Pardonnez-moi, mon père! Vous disiez que ma voix vous rappellerait de la tombe, hé bien, revenez un moment à la vie pour bénir votre fille repentante. Entendez-moi. Ceci est affreux! votre bénédiction est la seule que je puisse recevoir ici-bas désormais. Tout le monde me hait! Vous seul m'aimez! Mes enfans eux-mêmes me haïront! Emmenez-moi avec vous, je vous aimerai, je vous soignerai! Il n'entend plus! je suis folle!

Elle tomba sur ses genoux, et contempla ce débris avec une expression de délire.

— Rien ne manque à mon malheur, dit-elle en regardant Eugène! M. de Trailles est parti pour les Indes en laissant ici des dettes énormes, et j'ai su qu'il me trompait? Mon mari ne me pardonnera jamais, et je l'ai laissé le maître de ma fortune. J'ai perdu toutes mes illusions. Hélas! pour qui ai-je trahi le seul cœur (elle montra son père) où j'étais adorée! Je l'ai méconnu, je l'ai repoussé, je lui ai fait mille maux! Infâme!

— Il le savait, dit Rastignac.

En ce moment, le père Goriot ouvrit les yeux, mais par l'effet d'une convulsion. Le geste qui révélait l'espoir de la comtesse ne fut pas moins horrible à voir que l'œil du mourant.

— M'entendrait-il? cria la comtesse. Non, se dit-elle en s'asseyant auprès du lit.

Madame de Restaud ayant manifesté le désir de garder son père, Eugène descendit pour prendre un peu de nourriture. Les pensionnaires étaient déjà réunis.

— Hé bien, lui dit le peintre, il paraît que nous allons avoir un petit mortorama, là-haut.

— Charles, lui dit Eugène, il me semble que vous devriez plaisanter sur quelque sujet moins lugubre.

— Nous ne pourrons donc plus rire ici? reprit le peintre. Qu'est-ce que cela fait, puisque Bianchon dit que le bonhomme n'a plus sa connaissance.

— Hé bien, reprit l'employé au muséum, il sera mort comme il a vécu.

— Mon père est mort! cria la comtesse.

A ce cri terrible, Sylvie, Rastignac et Bianchon montèrent, et trouvèrent madame de Restaud évanouie. Après l'avoir fait revenir à elle, ils la transportèrent dans le fiacre qui l'attendait. Eugène la confia aux soins de Thérèse, lui ordonnant de la conduire chez madame de Nucingen.

— Oh! il est bien mort! dit Bianchon en descendant.

— Allons, messieurs, à table, dit madame Vauquer, la soupe va se refroidir.

Les deux étudians se mirent à côté l'un de l'autre.

— Que faut-il faire maintenant? dit Eugène à Bianchon.

— Mais, je lui ai fermé les yeux, et je l'ai convenablement disposé. Quand le médecin de la mairie aura constaté le décès que nous irons déclarer, on le coudra dans un linceul, et on l'enterrera. Que veux-tu qu'il devienne?

— Il ne flairera plus son pain comme ça! dit un pensionnaire en imitant la grimace du bonhomme.

— Saprebleu, messieurs, dit le répétiteur, laissez donc le père Goriot, et ne nous en faites plus manger. On l'a mis à toute sauce depuis une heure. Sapristie, un des priviléges de la bonne ville de Paris, c'est qu'on peut y naître, y vivre, y mourir sans que personne fasse attention à vous. Profitons donc des avantages de la civilisation. Il y a trois cents morts aujourd'hui, voulez-vous nous apitoyer sur les hécatombes parisiennes? Que le père Goriot soit crevé, tant mieux pour lui! Si vous l'adorez, allez le garder, et laissez-nous manger tranquillement, nous autres.

— Oh, oui, dit la veuve, tant mieux pour lui qu'il soit mort, car il paraît que le pauvre homme avait bien du désagrément, sa vie durant.

Ce fut toute l'oraison funèbre d'un être qui, pour Eugène, représentait toute la Paternité. Les quinze pensionnaires se mirent à causer comme à l'ordinaire. Lorsque Eugène et Bianchon eurent mangé, le bruit des fourchettes et des cuillers, les rires de

la conversation, les diverses expressions de ces figures gloutonnes et indifférentes, leur insouciance, tout les glaça d'horreur. Ils sortirent pour aller chercher un prêtre qui veillât et priât pendant la nuit près du mort. Il leur fallut mesurer les derniers devoirs à rendre au bonhomme sur le peu d'argent dont ils pourraient disposer. Vers neuf heures du soir, le corps fut placé sur un fond sanglé, entre deux chandelles, dans cette chambre nue, et un prêtre vint s'asseoir près de lui. Avant de se coucher, Rastignac ayant demandé des renseignemens à l'ecclésiastique sur le prix du service à faire et sur celui des convois, écrivit un mot à M. de Nucingen et à M. de Restaud en les priant d'envoyer leurs gens d'affaires afin de pourvoir à tous les frais de l'enterrement. Il leur dépêcha Christophe, puis il se coucha et s'endormit accablé de fatigue.

Le lendemain matin, Bianchon et Rastignac furent obligés d'aller déclarer eux-mêmes le décès, qui vers midi fut constaté. Deux heures après, aucun des deux gendres n'avait envoyé d'argent, personne ne s'était présenté en leur nom, et Rastignac avait été forcé déjà de payer les frais du prêtre. Sylvie ayant demandé dix francs pour ensevelir le bonhomme et le coudre dans son linceul, Eugène et Bianchon calculèrent que si les parens du mort ne voulaient se mêler de rien, ils auraient à peine de quoi pourvoir aux frais, l'étudiant en médecine se chargea donc de mettre lui-même le cadavre dans une bierre de pauvre qu'il fit apporter de son hôpital où il l'eut à meilleur marché.

— Fais une farce à ces drôles-là, dit-il à Eugène. Va acheter un terrain, pour cinq ans, au Père-Lachaise, et commande un service de quatrième classe à l'église et aux pompes funèbres. Si les gendres et les filles se refusent à te rembourser, tu feras graver sur la tombe : Ci gît M. Goriot, père de la comtesse de Restaud et de la baronne de Nucingen, enterré aux frais de deux étudians.

Eugène ne suivit le conseil de son ami, qu'après avoir été infructueusement chez M. et madame de Nucingen et chez M. et madame de Restaud. Il n'alla pas plus loin que la porte. Chacun des concierges avait des ordres sévères.

— Monsieur et madame, dirent-ils, ne reçoivent personne, leur père est mort, et ils sont plongés dans la plus vive douleur.

Eugène avait assez l'expérience du monde parisien pour savoir qu'il ne devait pas insister. Son cœur se serra étrangement quand il se vit dans l'impossibilité de parvenir jusqu'à Delphine.

Vendez une parure, lui écrivit-il chez le concierge, *et que votre père soit décemment conduit à sa dernière demeure.*

Il cacheta ce mot, et pria le concierge de le remettre à Thérèse, pour sa maîtresse. Le concierge le remit à M. de Nucingen.

A trois heures, Eugène qui avait fait toutes ses dispositions, revint à la pension bourgeoise. Il ne put retenir une larme quand il aperçut à cette porte bâtarde, la bière à peine couverte d'un drap noir, posée sur deux chaises dans cette rue déserte. Il y avait un plat de cuivre argenté, plein d'eau bénite, dans lequel trempait un mauvais goupillon auquel personne n'avait encore touché. La porte n'était pas même tendue de noir. C'était la mort des pauvres, qui n'a ni faste, ni suivans, ni amis, ni parens. Bianchon, obligé d'être à son hôpital, avait écrit un mot à Rastignac pour lui rendre compte de ce qu'il avait fait avec l'église. L'interne lui mandait qu'une messe était hors de prix, qu'il fallait se contenter du service moins coûteux des vêpres, et qu'il avait envoyé Christophe avec un mot aux Pompes Funèbres. Au moment où Eugène achevait de lire le griffonnage de Bianchon, il vit entre les mains de madame Vauquer le médaillon à cercle d'or où étaient les cheveux des deux filles.

— Comment avez-vous osé prendre ça? lui dit-il.

— Pardi! fallait-il l'enterrer avec! répondit Sylvie, c'est en or.

— Certes! reprit Eugène avec indignation, qu'il emporte au moins avec lui la seule chose qui puisse représenter ses deux filles.

Et quand le corbillard vint, Eugène fit remonter la bière, la décloua, et plaça religieusement sur la poitrine du bonhomme une image qui se rapportait à un temps où Delphine et Anastasie étaient jeunes, vierges, pures, et *ne raisonnaient pas*, comme il l'avait dit dans ses cris d'agonisant.

Rastignac et Christophe accompagnèrent seuls, avec deux croque-morts, le char qui menait le pauvre homme à Saint-Étienne-du-Mont, église peu distante de la rue Neuve-Sainte-Geneviève. Arrivés là, le corps fut présenté à une petite chapelle basse et sombre, autour de laquelle l'étudiant chercha vainement les deux filles du père Goriot, ou leurs maris. Il fut seul avec Christophe qui se croyait obligé de rendre les derniers devoirs à un homme qui lui avait fait gagner quelques bons pourboire. En attendant les deux prêtres, l'enfant de chœur et le bedeau, Rastignac serra la main de Christophe, sans pouvoir prononcer une parole.

— Oui, monsieur Eugène, dit Christophe, c'était un brave et honnête homme, qui n'a jamais dit une parole plus haute que l'autre, qui ne nuisait à personne et n'a jamais fait de mal.

Les deux prêtres, l'enfant de chœur et le bedeau vinrent et donnèrent tout ce qu'on peut avoir pour soixante-dix francs, dans une époque où la religion n'est pas assez riche pour prier *gratis*. Les gens du clergé chantèrent un psaume, le *Libera*, le *De profundis*. Le service dura vingt minutes. Il n'y avait qu'une seule voiture de deuil pour un prêtre et un enfant de chœur qui consentirent à re-cevoir avec eux Eugène et Christophe.

— Il n'y a point de suite, dit le prêtre, nous pourrons aller vite, afin de ne pas nous attarder, il est cinq heures et demie.

Cependant, au moment où le corps fut placé dans le corbillard, deux voitures armoriées, mais vides, celles de M. Restaud et de M. de Nucingen se présentèrent et suivirent le convoi jusqu'au Père-Lachaise.

A six heures, le corps du père Goriot fut descendu dans sa fosse, autour de laquelle étaient les gens de ses filles qui disparurent avec le clergé aussitôt que fut dite la courte prière due au bonhomme pour l'argent de l'étudiant. Quand les deux fossoyeurs eurent jeté quelques pelletées de terre sur la bière pour la cacher, ils se relevèrent, et l'un d'eux s'adressant à Rastignac lui demanda leur pourboire. Eugène se fouilla, il n'avait plus rien, et fut forcé d'emprunter vingt sous à Christophe. Ce fait, si léger en lui-même, détermina chez Rastignac un

accès d'horrible tristesse. Le jour tombait, il n'y avait plus qu'un crépuscule qui agaçait les nerfs ; il regarda la tombe et y ensevelit sa dernière larme de jeune homme, cette larme arrachée par les saintes émotions d'un cœur pur, une de ces larmes qui, de la terre où elles tombent, rejaillissent jusque dans les cieux. Il se croisa les bras et contempla les nuages. Christophe s'en alla. Bientôt Rastignac fut seul. Il fit quelques pas vers le haut du cimetière, et vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine où commençaient à briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer ! Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ce mot suprême !

— A nous deux maintenant.

Puis il revint à pied rue d'Artois, et alla dîner avec madame de Nucingen.

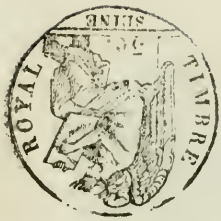
De Balzac.

THÉATRE-ITALIEN.

I PURITANI E I CAVALIERI, OPÉRA EN TROIS ACTES, PAROLES DE M. C. PEPOLI, MUSIQUE DE M. BELLINI.

L'affiche annonçait d'abord *I Puritani di Scozia*, titre que je traduisais hardiment par *les Puritains d'Écosse*. Pour trouver le sujet du nouvel opéra, je lis le roman de Walter Scott, sautant par-dessus des chapitres entiers pour rattraper le fil d'une action trop souvent interrompue par des discours sans fin et des sermons peu divertissans. Les libraires qui nous adressent si souvent des éditions du romancier écossais devraient en publier une très-abrégée, *expurgata*, à l'usage des lecteurs qui n'ont pas de temps à perdre. Trente volumes seraient ainsi réduits à dix, et de toutes les manières les amateurs seraient plus tôt satisfaits. L'affiche nous montrait le chemin de l'Écosse, et le livret de M. Pepoli nous retient en Angleterre. La scène est aux environs de Plymouth. Mes frais d'érudition, mon voyage au pont de Bothwel, au château de lady Bellenden, ont été parfaitement inutiles. A mon retour, on m'a dit que ce même livret était imité d'un drame à couplets, représenté sur le théâtre du Vaudeville. Je fréquente peu ces parages; je suis allé deux ou trois fois au Vaudeville, voir *le Mariage de Scaron*, *Fanchon la vielleuse*, *le Voyage de la giraffe;* et le hasard a voulu que ces jours-là les acteurs ne s'étaient point ajustés pour jouer les *Têtes rondes et les Cavaliers*, dont les couplets, confiés d'abord aux virtuoses à flons flons, ont été mis *in extenso* par MM. Pepoli et Bellini, *per l'uso de i valentissimi cantanti* Rubini, Lablache, Tamburini, Giulia Grisi.

Me voilà donc privé de souvenirs et de soutien, arrivant à l'Opéra-Italien sans instruction aucune, et ne pouvant même reconnaître les emprunts



que le nouvel auteur a fait aux anciens. Je suis donc réduit à conter naïvement la fable du livret, comme elle a défilé devant mes yeux, comme on a bien voulu me la chanter. Je laisse à mes lecteurs plus expérimentés le soin de la critique sur ce point. Dans une forteresse voisine de Plymouth, commandée par lord Valton, forteresse au pouvoir des puritains dont le drapeau flotte sur les remparts, nous rencontrons parmi les officiers de la garnison sir Ricardo Forth et sir Giorgio, frère du gouverneur. Ricardo est vivement épris des charmes d'Elvira, fille de Valton; sa main lui est promise. Le tambour bat, la trompette sonne, ainsi que l'horloge du château; mais l'alerte n'a rien qui doive nous effrayer; elle amène sur la scène des guerriers qui viennent faire leur prière du matin et des villageois et villageoises armés de corbeilles de fleurs. On prépare la noce d'Elvira, et ce n'est point la noce de Ricardo, ce protégé du gouverneur; il ne doit figurer à la cérémonie que comme témoin. Elvira aime lord Arturo Talbot, un cavalier, un ennemi des puritains! Valton, bon père, s'est laissé toucher par les supplications de Giorgio, le meilleur des oncles, il consent à cette substitution de gendre, puisqu'il peut ainsi faire le bonheur de sa fille chérie. Ricardo déplore son infortune et demande au ciel de changer ou sa destinée ou son cœur.

L'heureux Arturo arrive; on le reçoit comme un ami, comme un futur époux, dans la forteresse puritaine. Des affaires importantes éloignent Valton du château; des chevaux l'attendent au pied des remparts; il ne peut assister au mariage de sa fille, il part en donnant l'ordre de ne laisser sortir personne, sous peine de mort. Mais comme il faut qu'Arturo aille au temple, il lui donne un laissez-passer dont le couple amoureux doit se servir quand la mariée aura fait sa toilette. Depuis qu'il existe au monde des châteaux forts ou faibles, une chapelle a été construite et décorée dans ces mêmes châteaux, et c'est là que les mariages des gouverneurs et des châtelaines se sont célébrés. Mais Arturo est cavalier et par conséquent papiste : il ne peut donc amener le ministre de sa religion dans le sanctuaire des puritains. A peine le fiancé tient-il en main son passeport, qu'il rencontre dans la forteresse la reine d'Angleterre, Henriette, veuve de Charles Ier, que les affidés de Cromwell tiennent prisonnière sans la connaître; ils savent seulement que c'est une grande dame dévouée au parti des Stuarts. Le cavalier et la captive sont bientôt d'intelligence. Arturo cherche un moyen de la rendre à la liberté. Elvira revient en costume de mariée; elle n'a pas encore posé son voile sur sa tête; elle prie Hen-

riette de l'essayer, et rentre ensuite pour aller chercher le complément de sa parure. Arturo profite de son absence : le temps presse; la reine se couvre du voile qu'un caprice de jeune fille a jeté sur sa tête; elle s'enfuit avec le cavalier. Ricardo laisse passer les fugitifs, bien qu'il ait reconnu la prisonnière. Cette évasion favorise ses projets amoureux. Les postes se gardent bien de les arrêter : leur passeport est en bonne forme. Arturo et la reine sont déjà hors d'atteinte, quand Elvira et son cortége nuptial arrivent. On cherche le futur; il ne répond point à l'appel; on l'a vu fuir avec la prisonnière. Elvira est au désespoir, elle perd la raison, et Giorgio et tous les puritains jurent de venger l'affront que le perfide cavalier leur a fait.

Le second acte offre beaucoup moins d'incidens : Arturo est condamné à mort, Elvira est folle, Giorgio et Ricardo s'occupent de faire triompher leur parti, Valton ne paraît plus et travaille apparemment dans son cabinet. Arturo revient pourtant auprès de son amie, et se justifie en lui disant qu'il a sauvé la reine d'un péril imminent. La jeune fille se rend à cet argument, dont elle apprécie la conséquence, malgré le dérangement de ses facultés intellectuelles. Elvira est toujours amoureuse, et c'est l'amour qui lui rend la raison. A peine Arturo a-t-il fait sa paix avec Elvira, et chanté avec elle l'ensemble d'un duo plein de charme et de passion, qu'il est lui-même exposé aux dangers qui menaçaient la reine. Les soldats de Cromwell le poursuivent, et son arrêt de mort est déjà prononcé; mais rassurez-vous, cet arrêt n'est point exécuté; la paix vient d'être faite: les condamnés politiques profitent de l'amnistie proclamée dans les deux camps, et Ricardo se montre rival généreux, en laissant au cavalier Arturo le soin de faire le bonheur d'Elvira.

Le livret de M. Pepoli, très-bien disposé pour le musicien, a le mérite d'être écrit avec élégance. Le premier acte présente plus de mouvement et plus d'intérêt que le second : c'est un défaut que l'on rencontre trop souvent dans les opéras italiens. La folie d'Elvira n'est point assez liée à l'action et n'amène pas un résultat assez important pour qu'elle soit justifiée aux yeux des spectateurs qui ont vu défiler tant de folles sur la scène. La folie est un moyen dramatique dont on a abusé; il est permis d'y revenir encore, mais en ayant soin de l'employer d'une manière nouvelle et commandée par les situations fortes de la pièce. Elvira, désolée, désespérée, et pourtant raisonnable, pourrait figurer dans *I Puritani*, sans déranger l'édifice dramatique, puisque cette folle comprend très-bien ce qu'il est essen-

tiel qu'elle comprenne. On n'est point insensé quand on peut prendre à propos sa bisque et saisir au passage le mot qui doit changer notre destinée. Le livret de M. Pepoli n'en est pas moins un des plus remarquables du répertoire italien.

Un opéra nouveau de Bellini, du jeune maître à qui nous devons déjà tant d'ouvrages d'un grand mérite, un opéra écrit tout exprès pour notre théâtre, et que ceux de Naples et de Milan attendent après l'épreuve qui devait en être faite devant nous, inspirait beaucoup d'intérêt. Les amateurs impatiens n'ont pas voulu attendre la première représentation; ils sont venus se poster dans la salle pour assister à la dernière répétition. Deux mille personnes s'y pressaient dans les loges, au parterre et sur le théâtre; on applaudissait avec enthousiasme, et l'on a même crié *bis* plus d'une fois. Cet essai n'a pas été sans avantages; il a signalé les morceaux que le public devait particulièrement adopter, et l'on a sur-le-champ arrêté une nouvelle disposition du drame. L'effet foudroyant du duo des deux basses menaçait d'écraser bien des choses; le second acte a été divisé en deux parties, dont la première s'est terminée par ce duo qui marchait avant la grande scène d'Elvira. Après le grand coup frappé par Lablache et Tamburini, le rideau tombe, et la vive sensation produite par la réunion de ces deux basses merveilleuses a le temps de se calmer.

I Puritani ne sont point précédés par une ouverture; un solo de quatre cors, soutenu par l'orchestre, sert de prélude à l'introduction, chœur brillant qui amène la prière du matin que les puritains chantent avec accompagnement d'orgue dans leur chapelle; les chantres ne sont pas nombreux, mais leurs voix sont belles et harmonieuses. Lablache, Tamburini, Mlle Grisi, s'y font remarquer, et Rubini, anticipant sur son arrivée au château, veut bien exécuter la partie de ténor dans ce cantique puritain. Cette prière, d'un caractère simple et solennel, paraîtrait un peu longue si elle était confiée à des chanteurs moins habiles. La cloche sonnant la tonique *fa*, s'unit parfaitement au groupe des voix et de l'orgue. Un six-huit allègre amène le chœur nuptial sur la scène; la troupe joyeuse s'éloigne, et Ricardo chante une cavatine, dans laquelle Tamburini déploie le charme de la voix de ténor et la vigueur de la basse. La mélodie s'élève jusqu'au *sol bémol* et descend au *la bémol* grave. La clarinette concerte avec la voix, et lorsque dans la cabalette elle porte la tierce haute du trait exécuté par le chanteur, le résultat est délicieux. Le duo qui suit est un peu long; il renferme des détails d'exposition qu'il eût fallu rejeter dans le récitatif; on y remarque

cependant le solo de Lablache et l'ensemble final attaqué avec une grande force d'expression par ce virtuose et Mlle Grisi.

L'entrée d'Arturo est annoncée par le quatuor de cors qui a déjà figuré dans l'introduction. Arturo ne dit que la moitié d'une cavatine, l'*andante* seulement; mais à peine ce gracieux fragment a-t-il été présenté par Rubini d'une manière ravissante, que les voix principales se groupent et forment divers dessins fort ingénieux sous les traits larges, les tenues élevées du ténor et du soprane; le chœur s'y réunit ensuite. Le duo de scène d'Arturo et de la reine est peu remarquable; j'appellerai cependant l'attention des amateurs sur la période *Sarai salva, o sventurata!* attaquée en majeur après une succession de traits en ton mineur. Arrivons au morceau favori, le boléro, *son vergin vezzosa*, que Mlle Grisi dit admirablement. Mélodie coquette et légère, traits élégans et rapides, gammes chromatiques descendantes et ascendantes prises tout d'une haleine, trille tenu long-temps sur le *fa dièze* aigu, amenant une résolution scabreuse sur des traits agiles, ce boléro, d'une exécution d'autant plus difficile qu'il faut lui conserver toujours son caractère gracieux et léger, a fait triompher la cantatrice. On l'a fait répéter en entier; je pense qu'il vaudrait mieux n'en redire que la moitié, à cause des retours fréquens du motif. Le *staccato* de Lablache sous le chant de soprane, ses imitations, saisies avec autant d'aplomb que d'intelligence, donnent un attrait de plus au chant principal; mais l'entrée du chœur est gauche et mal assise. Quand le chœur doit chanter dans la coulisse, il ne faut pas lui confier de traits qui demandent une extrême précision. L'harmonie change sur chaque croche d'un mouvement de boléro; le moindre retard de la part du chœur va causer un désordre affreux, et c'est ce qui est arrivé déjà quatre fois en deux représentations. Cet inconvénient disparaîtrait si l'attaque du chœur n'avait lieu que sur l'accord de *si*, au lieu d'alterner rapidement sur l'accord de *mi*.

L'*andante* du finale est fort beau et très-bien exécuté. Je ferai remarquer le trait de mélodie porté en tierces par les sopranes du chœur, tandis que les voix d'hommes battent l'accord plaqué, en observant des silences distribués avec une parfaite symétrie. Le solo de Giorgio et d'Elvira est trop long; l'unisson du chœur de malédiction est plein de vigueur, et la péroraison du finale a de l'entraînement.

Le second acte ne se compose que de deux scènes dont l'ordre a été interverti; les livrets italiens se prêtent aisément à cette espèce de transpo-

sition. Elvira a voulu chanter d'abord sa cavatine de folle en robe blanche, en cheveux épars, selon l'usage adopté par les folles de théâtre, et les deux puritains ont montré assez de galanterie pour lui céder le pas; leur cri de liberté, jeté à la fin de la première section du second acte, devait avoir plus de retentissement. Cette scène de folie est faite avec art; l'*andante*, accompagné *con sordini*, est d'une teinte mélancolique; il forme un contraste piquant avec le motif du chœur joyeux de la noce, entendu dans le premier acte, et qui revient comme un souvenir de bonheur de la fiancée privée de son époux. Le dernier mouvement de la cavatine est brillant et ne manque pas de force dramatique; on y remarque une suite de gammes chromatiques bien exécutées par Mlle Grisi, un trait final ascendant qui arrive sur l'*ut* aigu. Le solo de cor annonce le commencement du duo des deux basses; ce prélude mélodieux de notre virtuose Gallay est d'abord salué par des applaudissemens, et le public s'impose et commande le silence le plus profond. Je ne signalerai dans la première partie de ce duo que le dialogue très-dramatique *Tu quell' ora ben rimembra*. Les deux solos qui le suivent sont un peu longs et empreints de monotonie, à cause de l'uniformité des cadences; chaque solo a deux cadences qui s'opèrent sur la tonique *la bémol;* les deux voix réunies terminent deux fois leur phrase sur la même note, ce qui fait six cadences en *la* qui se suivent à des intervalles beaucoup trop rapprochés.

C'est un autre cor sonnant l'octave haute, le cor à piston, qui attaque la cabalette finale pour la livrer aussitôt à la voix tonnante de Lablache. Tamburini s'en empare ensuite, et les deux chanteurs finissent par l'exécuter à l'unisson. La puissance, le charme de cet unisson produit un merveilleux résultat, électrise l'assemblée au point que la salle s'écroulerait sous les applaudissemens unanimes et frénétiques, si elle n'était pas bien solidement bâtie. On fait répéter cette partie du duo; les acteurs donnent encore plus d'essor à leurs voix, et les bravos retentissent avec plus d'énergie. Cette cabalette n'a pourtant rien de bien original et de bien remarquable. C'est un chant de trompette qui bat sans cesse la même note, l'*ut*, et s'élève au *mi bémol* pour descendre diatoniquement sur le *la bémol*. Il y a monotonie, puisque les voix restent long-temps sur une même note; mais cette note est la plus belle de la voix de Lablache. Si les chants de trompette sont peu variés dans leurs intonations, ils ont une énergie particulière qui résulte de cette répétition fréquente d'une ou deux notes incisives et vibrantes. C'est un effet éclatant, un cri de liberté, que le mu-

sicien a voulu lancer d'une manière victorieuse, et les deux voix triomphant, la trompette sonnant à pleine embouchure, tout l'orchestre attaquant avec elle, sont écrasés par ces deux basses chantantes. Une entrée de chœur d'hommes aurait beaucoup moins de charme et n'égalerait pas leur puissance; car c'est toujours du son qu'elles donnent et non pas du bruit; c'est du chant et non pas des cris. Le caractère bien distinct de chacune de ces voix rend leur unisson plus agréable. Doubler la partie de clarinette par une flûte vaut mieux que la réunion de deux flûtes ou de deux clarinettes. C'est une heureuse idée que d'avoir pris ce motif à l'unisson dans la péroraison du duo. Cette mélodie n'aurait fourni qu'un second dessus insignifiant et gauche, et Lablache, tenant la partie grave, eût perdu ses avantages; il aurait été forcé de se modérer pour ne pas couvrir le chant de Tamburini, tandis qu'avec l'unisson les deux voix concourent à le faire vibrer de toute leur puissance respective. La coupe des vers, la belle sonorité des paroles contribuent aussi à l'étonnante explosion de ce duo. Tout est ouvert, rhythmé, hardi. M. Pepoli a parfaitement servi son musicien.

I Puritani passeront les Alpes; les Italiens de Milan, de Naples, les attendent; mais je doute que la censure autrichienne et napolitaine permette à Ricardo, à Giorgio, de dire ce vers *gridando libertà.* Nous pourrons leur céder la variante ingénieuse colloquée dans *Don Giovani;* ils chanteront à leur tour *gridando ilarità!*

Rubini entre en scène au troisième acte, ou, si l'on aime mieux, au commencement de la deuxième section du second acte, par un *cantabile*, une romance qu'il dit admirablement. Une romance peut être fort agréable; mais quand un virtuose du talent de Rubini arrive sur le théâtre, seul, et que l'action dramatique permet qu'il y reste long-temps, une romance ne suffit pas : on s'attend à quelque chose de mieux et qui permette au chanteur de déployer tous ses moyens de séduction. Rubini s'est élevé bien haut dans *I Puritani;* peut-être ne s'est-il jamais montré plus habile, plus hardi, plus puissant, et pourtant il ne recueille pas une somme d'applaudissemens digne de son mérite. C'est la faute de la nouvelle partition; les morceaux écrits pour lui sont d'un caractère trop tranquille et trop mélancolique. Jusqu'à ce jour nous l'avions vu passer rapidement sur les notes sur-aiguës; il les touchait dans une roulade : à peine si l'on pouvait les saisir au passage; maintenant il les attaque de volée et les tient vigoureusement. Dans la romance du dernier acte et dans le duo qui la suit, il prend le *fa*, l'oc-

tave haute du *fa* aigu du ténor et le fait vibrer pendant vingt secondes au moins. C'est une conquête digne d'être signalée.

I Puritani marquent un progrès dans M. Bellini, sous le rapport du soin et du travail; c'est un ouvrage mieux fait que ses partitions précédentes; les effets des voix et de l'orchestre y sont combinés avec plus d'art. *Il Pirata*, *la Straniera*, *Norma*, ont conservé leur supériorité, sous le rapport de l'invention, de l'originalité des mélodies. L'exécution est admirable et tient du prodige. Rappeler, après la pièce et pendant la pièce, Rubini, Lablache, Tamburini, Mlle Grisi, c'était justice; jamais hommage ne fut plus mérité. Les usages italiens ont dû s'établir à notre Théâtre-Italien. M. Bellini a été demandé à grands cris et s'est rendu à l'empressement d'un public enchanté de sa nouvelle production. Mlle Amigo est une reine d'Angleterre fort belle, et chante convenablement son duo avec Rubini. Parmi les décors de M. Ferri, je dois citer avec éloge la salle d'armes et le paysage éclairé par la lune.

Succès brillant, que trois représentations où la foule des amateurs a montré le même empressement et le même enthousiasme, ont confirmé.

— L'Italie nous enlève encore une virtuose. Mlle Ida Bertrand, dont nous avons souvent applaudi le beau talent dans les concerts, part pour Naples; elle vient de signer un engagement avec la direction du théâtre *San-Carlo*. Ce n'est pas mal débuter pour une jeune cantatrice : elle doit y tenir l'emploi de *prima donna contralto* en chef, et pendant un an.

CASTIL-BLAZE.

CHRONIQUE.

Janvier est le mois des violons et des fluxions de poitrine. On danse et l'on s'enrhume de tous côtés, dans Paris la folle capitale, qui devient tour à tour champ de bataille, arène politique, salle de bal, selon qu'elle est mitraillée par les révolutions et l'émeute, agitée par une grande question nationale, ravagée par l'épidémie, émue par des velléités de plaisir : nous voilà frappés de vertige; et ce vertige durera deux mois, pendant lesquels les hommes de vingt à trente ans ne se couchent qu'à quatre heures du matin, les ménages se brouillent, les petites filles se marient, les jeunes gens font des dettes que les parens ne paient pas, et les médecins des visites qu'ils se font payer : deux mois pendant lesquels la société, jetée violemment hors de ses limites, n'a plus de force que pour le galop, d'énergie que pour la valse, d'argent que pour la toilette, d'estomac que pour digérer des truffes, de voix que pour dire au cocher : *Au bal masqué!* de poumons que pour respirer une atmosphère de gaz et de bougies. Vous ne faites pas une visite sans rencontrer des tapissiers amoncelant des banquettes, drapant des tentures, suspendant des lustres, accrochant des quinquets : les serres sont dévastées, dépouillées de leurs fleurs; car le luxe des fleurs naturelles grandit chaque jour plus menaçant. 25 à 30 fr. suffisent à peine pour payer un bouquet de femme à la mode. Heureux peuple qui ne demande qu'à chanter, à danser, et à ne pas payer.

Un fait qui a dû frapper depuis quatre ans les hommes qui observent, c'est qu'à vrai dire il n'y avait pas à Paris de société, dans l'insolente acception de ce mot. La grande aristocratie, celle des noms et des fortunes, proteste bien, il est vrai, par des fêtes à huis clos, par des bals entre amis, par des réceptions à petit bruit; mais à force de s'épurer, elle s'est considérablement réduite. Sous l'autre règne, elle se montrait sévère sur les mœurs, à présent elle est intraitable sur les nuances d'opinion. Puis quelques défections ont affligé les fidèles. Ces bouderies-là sont honorables, mais elles fatiguent bien à la longue des classes qui ont besoin d'ap-

procher le pouvoir pour recevoir de lui des reflets de grandeur et de plaisir. D'un autre côté, la bourgeoisie, que la révolution a élevée d'un degré et rapprochée du trône, cette classe qui se compose de tant d'élémens, de militaires, de magistrats, d'avocats, de banquiers, de négocians, par le fait de sa grande extension et par l'absence de toute démarcation, ne forme pas une catégorie homogène qui puisse prendre ses plaisirs en commun et de confiance; et pour tout dire un Montmorency reçoit très-bien un hobereau de Bretagne, parce que tous deux se trouvent nobles. M. Delessert ne recevrait pas volontiers un épicier de la rue Mouffetard, quoique tous deux soient négocians, l'un vendant du sucre au quintal, l'autre à la livre, avec ou sans papier. Pour la noblesse il n'y a qu'une distinction, la race; pour la bourgeoisie, il y en a mille, l'esprit, le talent, l'importance politique, les degrés de richesse, etc.; la distinction de la noblesse est bientôt faite; les distinctions qu'admet logiquement la bourgeoisie sont difficiles par leur infinité, et toutes livrées à des appréciations variables. Une fois qu'un homme est noble ou réputé tel, tous les salons d'un certain monde lui sont ouverts; tandis qu'il faut être plus ou moins homme d'esprit et de talent, plus ou moins influent ou riche, selon tel ou tel autre salon de la classe moyenne. Les dernières années de la restauration avaient amené quelques transactions entre les grands noms de la cour de Charles X et les sommités de la finance; mais ces essais de fusion sont demeurés stériles. Aujourd'hui donc, nous avons une aristocratie qui réfléchit sur elle-même toutes ses pensées de plaisir et d'intérêt, ne se mêlant jamais aux fêtes qu'ordonne la magnificence d'une royauté citoyenne. Or, une aristocratie qui ne met pas ses uniformes, qui n'étale pas ses crachats, qui ne hante pas les palais, qui ne joue pas avec les formes de l'étiquette et des grandes réceptions, est une aristocratie en expectative, en disponibilité, une aristocratie en deuil. D'un autre côté, nous avons une bourgeoisie qui jouit de la vie à sa guise, comme par le passé. Elle se rend avec bonhomie aux augustes invitations qui l'appellent; mais ses mœurs n'y ont rien perdu ni gagné.

En fin de compte, la grande affaire de tous étant de s'amuser, on se réunit comme on peut, on danse à la débandade, tantôt chez Louis-Philippe, tantôt chez soi; seulement cette remarque subsiste qu'il n'y a plus de grand centre, parce que l'aristocratie seule peut en former un, parce que l'aristocratie ne jette d'éclat que dans les cours, et que l'aristocratie ne va pas à la cour. Est-ce un bien? Est ce un mal? Ce n'est pas du tout la question.

— Quatre grands bals ont eu lieu ces derniers jours; par la différence de leur composition, ils représentent à merveille la classification de notre état social.

Le premier a été donné par M. L. L***, dans son hôtel, rue Hauteville, hôtel qui a jadis appartenu à M. de Bourienne. Rien n'est élégant et coquet comme cette habitation, dont les murs sont couverts de peintures dues au pinceau de nos meilleurs artistes, et dont l'ameublement atteste un excellent goût et une grande habitude de la vie. Parmi les personnes invitées, on remarquait les notabilités du commerce et de l'industrie, le gouverneur de la Banque, des députés, le chef de l'état-major de la garde nationale, les banquiers les plus riches et les plus célèbres et toutes les jolies femmes de la finance. La fête a été magnifique. M. et Mme L*** L*** ont très-bien fait les honneurs de leur salon.

Le second bal était donné par M. le comte et Mme la comtesse de L***. M. de L*** est député, et colonel de la garde nationale, et son nom rappelle une des gloires de l'empire : aussi rencontrait-on chez lui l'élite de nos généraux, des pairs de France, des députés, des officiers des diverses légions de la garde nationale, qui comptait parmi les assistans son général en chef, M. le comte Lobeau. Les ducs d'Orléans et de Nemours ont honoré le bal de leur présence.

L'hôtel de M. L***, si admirablement distribué, avait été décoré avec infiniment de soin et de magnificence. Son cabinet renferme des panoplies très-belles qui ont fixé l'attention des observateurs paisibles, et ses salons, encombrés de jolies femmes, présentaient une charmante confusion de fleurs, de diamans, d'étoffes roses et blanches, et de dentelles. Des rubans rouges, des brochettes, des plaques, étincelaient à tous les habits.

Le troisième bal se distingue par une grande singularité. Nous avons expliqué combien le faubourg Saint-Germain éprouvait encore de grandes répugnances à éclairer ses salons. Il imagine à présent de recevoir à l'aide de prête-noms, et de faire des invitations de bal sous une raison sociale. Il s'est donc trouvé tout entier, ce noble faubourg, dans les salons de M. de ..., étranger qui a fait connaissance avec tout ce grand monde aux eaux de Bade, en Italie et en Allemagne. Donc M. de ..., ayant voulu donner un grand bal, c'est Mme la duchesse de R... qui a dressé la liste des invités, se réservant droit de vie et de mort sur tous les noms qui lui seraient soumis. Aussi les épurations ont-elles été faites en conscience. Il fallait faire honneur aux M..., aux N. qui avaient promis de venir, et ont tenu parole. Aujourd'hui M. de ... peut dire avec orgueil : « Quel bal j'ai donné ! Dans mon salon, il n'y avait de roturier que moi. »

Il nous reste peu de chose à dire sur le raout de M. d'Appony. Rien n'est plus immuable que cette société officielle ; il faut cependant observer que nos petits secrétaires deviennent plus suffisans, plus gommés, à mesure qu'on les choisit moins riches, moins capables et moins bien élevés,

et constater, une fois pour toutes, que nous avons le corps diplomatique le plus ridicule de toute l'Europe.

Jeudi dernier, le quartier de la Chaussée-d'Antin a été bouleversé par une invasion du faubourg Saint-Germain, qui était venu tomber comme une avalanche sur l'admirable salle des concerts Laffitte. Il s'agissait d'une bonne œuvre, d'un soulagement à donner aux pensionnaires de l'ancienne liste civile.

L'idée est partie du faubourg Saint-Germain; mais elle a trouvé ailleurs beaucoup d'auxiliaires, et l'on rencontrait dans ce bal les Montmorency, les Beauffremont, les Clermont-Tonnerre, MM. Berryer et Hennequin, Mmes de Léon, de Gontaut de Grisenoix, Curial, de Pastoret; on y comptait aussi beaucoup de personnes appartenant à toutes les classes et à toutes les opinions. En fait, jamais roi, empereur, sultan, ne pourrait rassembler un pareil nombre de jolies femmes. Aucune réunion n'a jamais offert un aspect aussi élégant, aussi riche. La file des voitures avait envahi tout le quartier, et à quatre heures du matin, des souscripteurs attardés attendaient encore le moment de pénétrer dans la salle de bal.

On dit que la recette dépasse 30,000 francs. Et pour terminer cet historique de fêtes de la semaine, nous devons mentionner le bal masqué qu'a donné un jeune homme du quartier de la Bourse. Les déguisemens les plus grotesques avaient été choisis par ses amis. L'un d'eux s'est illustré, dit-on, par un tour de force très-original. Des cavalcades de carton venaient d'entrer dans le salon, quand tout à coup résonne sur le parquet le pas d'un véritable quadrupède. C'etait un cavalier qui avait tout simplement escaladé deux étages avec son cheval.

— THÉATRE DES VARIÉTÉS. — LE BAL DES VARIÉTÉS, par MM. Jules et Leuven. — Ce bal a eu de singuliers priviléges. Il y a deux ans, dans une enceinte étroite, chaude et sans air, la plus élégante jeunesse est venue chercher du tapage, du tumulte et des coups de poing. Surpassant par la nonchalance érotique de l'avant-deux et par la véhémence du solo de la pastourelle, tout ce que les mœurs de la caserne et de l'atelier ont introduit de lascif dans la contredanse, nos jeunes gens à la mode, affublés du chapeau de *malin* et de la veste de *débardeur*, remportaient à coup sûr les honneurs de ces nuits thermales; honneurs consistant à se faire happer et mettre au violon. Le roi des bals masqués, le célèbre L...., le physionomiste par excellence, cet homme qui dansait avec sa figure, avait grand'peine à défendre ses prérogatives, consacrées par dix ans d'Odéon et de Franconi, contre les burlesques innovations de ces rivaux dorés échappés de la société. Il y avait là des cris à fendre la tête, des galops frénétiques à ébranler la terre; tout craquait, la salle, le lustre, les contrebasses, les danseurs et les sergens de ville. Encouragé par ce bruit, dont il était le

moteur, Musard s'étourdissait dans son œuvre, s'excitait, brisait son bâton, et lâchant son orchestre à bride abattue, ajoutait bientôt à tout ce délire l'aspect comique d'un homme qui ramène ses violons, ses cors et ses clarinettes. Le propriétaire du café des Variétés vendait toute la nuit du punch et des jarrets aux acteurs de ces scènes sataniques; un tutoiement général rapprochait toutes les conditions, des amitiés d'un mois se scellaient dans les épanchemens du madère, et le mardi-gras il n'était pas rare de voir accouplés sur le siége trébuchant d'un landau, des fils de famille dépourvus de leur raison depuis quinze jours, et ces individus qui ne trouvènt qu'au carnaval existence, abri, plaisir, et disparaissent au mercredi des cendres.

C'est donc le bal des Variétés qui a recueilli les débris de la société dispersée après la révolution de 1830; c'est sur son parquet tremblant qu'ont trépigné les danseurs les plus élégans des salons de Paris, demandant du fracas à toute force, de l'étourdissement à tout prix. Aucun spectacle de mœurs n'a été peut-être plus attachant que celui de certains quadrilles, où l'on reconnaissait, sous des costumes horribles à plaisir, des jeunes gens d'esprit et de bon goût, abdiquant pour une nuit la gêne des bonnes manières pour essayer un peu des douceurs de l'ignoble.

Nous n'avons pas cru un instant que les deux tableaux représentés au théâtre des Variétés eussent la prétention de retracer ce côté des saturnales joyeuses que M. Dartois a eu le bonheur de fonder. C'est la matière d'un chapitre; ce n'est pas un sujet de vaudeville. A un vaudeville il ne faut pas des observations fines, mais de grosses facéties; il ne faut pas des personnages excentriques, mais des farceurs et des niais de tous les temps; et puis il faut que dans un vaudeville Vernet ait ses coudées franches, ses allures libres. Or, le voilà bien à son aise dans ce rôle d'imbécile pour qui le bal masqué est moins un plaisir qu'une suite de mystifications burlesques. Plaignez-le, ce pauvre Corniquet. Il est d'une si bonne pâte qu'il se laisse intriguer par un singe, mais un singe naturel qu'il prend pour un homme; et entre autres singeries, cet animal lui enlève un papier qui le compromet aux yeux de son oncle et de sa cousine, et rompt tout net son mariage.

La famille se rend pourtant au bal des Variétés, et là Corniquet est complétement abîmé. L'éclat des lumières, le bruit de l'orchestre, les hurlemens *argotiques* des danseurs, l'assourdissent et l'aveuglent; et le singe, toujours le vrai singe, a bon marché de lui quand il vient encore lui prendre le bras. Corniquet croit conduire à présent la maîtresse du magasin. Il est impossible d'être plus baffoué, plus honni et plus amusant que Vernet. N. R.

Du

MOUVEMENT INTELLECTUEL

ET LITTÉRAIRE

SOUS LE DIRECTOIRE ET LE CONSULAT [1].

ÉPOPÉE. — GRAINVILLE.

PREMIER ARTICLE.

L'épopée est-elle possible dans l'état de notre société? Voilà la question.

On l'a résolue depuis long-temps par une subtilité ou par un non-sens qui a l'air d'un axiome :

Les Français n'ont pas la tête épique.

Il fallait dire : Les civilisations avancées n'ont plus d'élémens

[1] J'interromps ici le cours de ces considérations théoriques dont la forme deviendrait un peu fastidieuse dans une publication successive, pour donner dès aujourd'hui au lecteur un échantillon des notions plus positives de critique et de biographie qui s'y rattacheraient par la suite, si je pouvais concevoir l'espérance d'achever encore un livre. Mais quel homme est sûr d'achever l'œuvre qu'il a commencée?

(*Note de l'auteur.*)

épiques, et de toutes les civilisations possibles, notre civilisation française est celle qui en a le moins. C'est cela qui est la vérité.

Le grand ressort de l'épopée, c'est le merveilleux, et il n'y a point de merveilleux sans croyance.

Toute civilisation tend incessamment à se matérialiser, à mesure qu'elle avance dans ce qu'elle appelle ses perfectionnemens. Du moment où elle abdique l'inspiration morale qui a déterminé son agrandissement pour descendre à l'instinct animal du *bien-être* et des jouissances viagères, elle a cessé d'être épique.

Donnez-moi de la foi, des préjugés, des superstitions, du fanatisme; donnez-moi de l'idéal, donnez-moi du mensonge, et on vous donnera peut-être une épopée, si vous en voulez à ce prix.

Autrement, battez-vous les flancs pour m'attendrir sur des arbres sensibles qui versent des pleurs et du sang quand on mutile leurs rameaux; faites retentir à mon oreille le cri de Vénus blessée dans le désordre d'une bataille, effrayez-moi, si vous en êtes capable, des sirènes au chant mélodieux, qui attirent les hommes pour les dévorer, ou du spectre géant qui glane un homme par vaisseau. Nous savons à merveille, vous qui me racontez ces fictions, et moi qui prends la peine de les écouter, quand je les écoute, qu'elles sont fausses de toute fausseté devant la nature et la raison. Vos sirènes sont des phoques, et votre fantôme un rocher.

Si nous n'étions pas si savans, nous serions poètes encore; mais on ne peut pas tout réunir. Vous avez la CIVILISATION, vous autres, et la civilisation perfectionnée! Il faut bien s'en contenter. Homère était un barbare.

L'épopée, pour un homme qui examine et qui disserte, qui cherche la raison des choses et qui sait quelquefois la trouver, c'est le catéchisme pour un athée. Savez-vous qu'une épopée, c'est presque une religion?

La position de Milton avait d'immenses avantages sur la nôtre; mais elle ne devait plus se renouveler dans tout l'avenir des sociétés humaines. Sa révolution, à lui, était une révolution quasi-religieuse, et les démons qu'il peignait, il les avait vus; et le *Pan-*

dæmonium de l'enfer, il avait contribué à le bâtir. Il avait été l'ami de Satan.

La seule machine qu'il parût possible de faire mouvoir encore dans notre épopée sans mystère, c'était cette métaphore amplifiée jusqu'à l'ennui, jusqu'au dégoût, qu'on appelle l'Allégorie, la personnification convenue d'une idée abstraite qui tient la place d'un Dieu, tant que l'impatience du lecteur lui permet de tolérer cet intolérable artifice d'une imagination épuisée et d'une froide iconologie. C'est à ce moyen que recoururent Boileau, dans l'ingénieux pastiche qui est intitulé *le Lutrin*, et Voltaire, dans la gazette élégante qui est intitulée *la Henriade*. Ces deux tentatives elles-mêmes prouvaient essentiellement à ceux qui auraient pu en douter, que l'épopée était finie. Il fallait, pour la renouveler, qu'un homme se rencontrât qui se fût fait une poésie, une mythologie; un monde à lui, qui eût inventé ou deviné d'autres temps, d'autres lieux, d'autres intérêts, une autre nature, une autre histoire, et qui portât dans sa pensée une seconde création, aussi vraie, aussi sensible que la première. Il fallait, pour ainsi dire, que cet homme se fût approprié un autre Parnasse, un autre Olympe, un autre univers.

Cet homme, qui n'apparaît pas deux fois dans une société d'hommes unis par la même religion et par la même langue, il s'est rencontré un jour, à l'heure où tout allait finir dans les langues et dans les religions. Il a passé inconnu de presque tous, dédaigné du petit nombre de ceux auxquels sa parole était parvenue; il a passé sans laisser de traces, ou à peine recommandé à la mémoire ingrate des siècles par quelques pages éloquentes que je viens rappeler timidement dans quelques pages inutiles. Voilà le destin de l'épopée chez les modernes.

Et le génie dont je parle avait nom Jean-Baptiste-François-Xavier de Grainville. Pourriez-vous me dire si on lui a érigé un monument quelque part, s'il a seulement pris place dans quelque modeste musée provincial, si ses traits ont été conservés comme les vôtres (qui que vous soyez), et peut-être comme les miens, par l'iconographe obséquieux des célébrités contemporaines? Hélas!

non! Vous ignoriez qu'il eût existé, et la postérité l'ignorera probablement comme vous. Cet esprit incomparable est arrivé trop tard. Ce pauvre grand homme a subi la destinée commune à tous les grands hommes qui ne sont pas de leur temps. Il n'a produit qu'une épopée.

Grainville naquit, le 3 avril 1746, dans une cité jeune encore, mais qui a été plus d'une fois chère à la poésie. Le Havre était la patrie de ce matamore de Scudéry, qui taillait sa plume avec une épée, et dont les préfaces fanfaronnes ressemblaient à des cartels; homme de beaucoup de cœur et de peu de sens, Provençal enté sur un Normand, dont on a oublié les ouvrages, et qui n'est plus guère connu que par les plaisanteries de Chapelle, mais auquel on ne saurait refuser cette verve ardente et passionnée que les bonnes gens prennent quelquefois pour du génie. Il était la patrie de Madeleine de Scudéry, sœur plus illustre d'un frère illustre, comme on parlait alors; enthousiaste alambiquée, Romaine de la rue des Tournelles et de la place Royale, dont la vie séculaire jouit d'une admiration mieux fondée que les nôtres, car elle était au moins fondée sur des succès sans artifice.

Quand Grainville naquit au Havre il y avait neuf ans que Bernardin de Saint-Pierre y était né; Bernardin de Saint-Pierre, cet admirable poète de la prose, qui fondit dans un ensemble merveilleux les couleurs de l'Écriture et celles de Virgile, qui composa son style, désespérant pour quiconque voudrait l'imiter, de la naïveté d'Amyot, de la tendre élégance de Fénelon et de l'élastique sensibilité de Rousseau. Bernardin de Saint-Pierre, compatriote de Grainville, resserra encore ce nœud fortuit en épousant sa sœur, comme si la fraternité de l'alliance avait été nécessaire entre eux pour attacher quelque solennité de plus à la fraternité du talent!

Grainville fut destiné à l'église; il appartint de bonne heure, par ses principes acquis autant que par sa vocation religieuse, à cette courageuse église militante qui disputait pied à pied les ruines du christianisme aux sophismes des incrédules et aux railleries des cyniques, et c'était peu de temps avant l'époque où

Dieu permit qu'elle succombât dans cette lutte pour ne se relever que bien tard sous les auspices de l'ordre et de la liberté. L'Académie de Besançon avait proposé pour sujet de ses concours cette grave et prévoyante question : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur le dix-huitième siècle?* Grainville la résolut comme l'aurait fait, quelques années après, de Maistre ou La Mennais. Son discours fut couronné d'un avis unanime, et honneur en soit rendu à cette digne Académie, car son jugement ne tarda pas à être confirmé par l'histoire. Cette fois-là, ce fut QUATRE-VINGT-TREIZE qui répondit.

Le jeune orateur persista dans cette mission intrépide, hélas! et inutile, sans s'émouvoir des clameurs qu'elle excitait et des persécutions qui commençaient à le menacer. Un biographe que je suis obligé de consulter sur cette première partie de sa vie, dont je n'ai pu recueillir les détails dans la mémoire de mes contemporains, compare les efforts de ce brillant athlète de la foi à ceux d'un poète infortuné qui eut sur lui le triste avantage de mourir trop tôt pour voir de près l'accomplissement de ses douloureuses prophéties. Grainville fut le Gilbert de la tribune apostolique.

Un jour le sacerdoce tomba de la chute commune à toutes les institutions; le ministère du prêtre était fini. L'homme, abandonné aux seules ressources de son esprit, se rappela qu'il était poète. Ses essais infructueux au théâtre, pastiches tout grecs et tout mythologiques d'une littérature usée, sont peu dignes d'occuper l'attention dans une histoire telle que la sienne. Je vais la poursuivre maintenant avec simplicité, comme elle m'a été racontée par ses proches et par ses amis.

Grainville était noble. Il avait été prêtre; il jouissait d'une haute considération parmi les personnes lettrées. Un extérieur très-distingué, un organe très-expressif, une méthode lumineuse de raisonnement, une facilité entraînante d'expression qui se saisissait puissamment des esprits, une aménité de mœurs et une tolérance d'opinions qui lui conciliaient tous les cœurs, en faisaient un personnage imposant encore dans une société presque toute matérielle qui ne reconnaissait plus de droit, mais qui subissait

quelquefois, sans le savoir, ceux du génie et de la vertu. Il n'en fallait pas tant alors pour être suspect aux yeux jaloux de la révolution. On jeta Grainville dans une de ces prisons politiques où languissait, en attendant le bienfait infaillible de la mort, l'élite de notre vieille France; la place d'un tel homme y était marquée.

Ceci se passait à Amiens; le député en mission était un de ces jeunes conventionnels qui venaient d'échanger tout à coup les exercices de la chasse et les plaisirs accoutumés de son âge contre l'autocratie de la politique révolutionnaire et le pontificat de la législation. Il avait vingt-neuf ans, et derrière lui six mois de folies démagogiques, dont une longue et sincère expiation l'a peut-être relevé. S'il vivait encore, et si ces lignes, écrites sans haine, parvenaient jusqu'à lui, je serais désespéré qu'elles attristassent son ame. Ses excès furent ceux d'un temps qui portait des excès comme ses fruits naturels. Un noble repentir, et on l'a dit en vers mieux que je ne le répéterai en prose, est la plus haute vertu à laquelle puisse atteindre notre débile humanité.

Avait-il connu Grainville, ou bien le connaissait-il par ses ouvrages; ou bien fut-il entraîné vers lui par quelque sympathie qui se révélait à ce cœur malade, et qui commençait à lui enseigner, dans sa toute-puissance éphémère, la douceur de l'indulgence et du pardon, c'est ce qu'on ne m'a pas appris. Il le fit amener à une de ses audiences. « Comprends-moi bien, lui dit-il; tu te » distingues entre les hommes par des talens que j'honore et que » j'aime; mais tu es une des *soixante-quatre bêtes noires* dont » j'ai promis la tête aux comités dans ma lettre du 9 septembre, » et si j'épargne ta tête, c'est la mienne qui paiera pour elle. Ceci » est une affaire où nous sommes intéressés au même titre, et où » nous apportons le même gage. Sauve-nous tous les deux, ou » meurs! — Que puis-je faire pour te sauver sans mourir? » répondit Grainville; car Grainville était homme, et c'est une chose qu'il faut se rappeler, même quand on parle des grands hommes. — « Il n'y a rien de plus aisé, reprit le proconsul; brise » le dernier lien qui te retienne dans tes engagemens avec une » prêtraille stupide, croupie dans l'ignorance et le fanatisme. Sois

» patriote et citoyen. Donne une citoyenne à nos fêtes, et des » guerriers d'espérance à nos bataillons. Choisis enfin entre le » temple de l'hymen et l'échafaud ! » *Le temple de l'hymen* était le mot consacré par les beaux parleurs de la république pour désigner l'estaminet municipal où se jouait la dégoûtante parodie du sacrement de mariage. La langue de la basse littérature du bout-rimé et de l'acrostiche était en progrès sous le règne de Marat; elle avait détrôné celle de Fénelon et de Pascal. Je ne rappelle pas cette terminologie ridicule sans dérision, mais je la rappelle sans amertume, car je ne pense point qu'on songe à la compter encore au nombre des progrès intellectuels de la révolution.

Polyeucte aurait couru embrasser la guillotine, et Fénelon aussi peut-être. Grainville, né dans un âge de scepticisme, Grainville, arrivé à un âge de dissolution politique où la pensée épouvantée n'entrevoyait presque plus d'avenir, Grainville se maria, parce qu'il voulait vivre, parce qu'il sentait, comme André Chénier, les inspirations de la muse, parce qu'il entendait, comme lui, cette voix qui crie au génie moissonné dans la fleur de sa destinée, qu'il y a encore quelque chose en lui. Grainville se maria, et le rigorisme l'accusera d'apostasie, et la sévère religion du devoir dira qu'il fallait mourir, parce qu'il vaut mieux mourir que d'enfreindre un devoir; ce n'est pas moi qui combattrai ce principe : j'en admire la sublime austérité, et je regrette de n'avoir pas vécu aux jours où sa règle inflexible n'avait jamais ployé sous la main de fer des événemens; mais je compatis aux faiblesses de l'humanité dans ces jours d'exception où le principe social vaincu rendait par la force des choses tous ses droits à la nature. A aucune époque du monde, cette nécessité ne fut mieux caractérisée.

Grainville y céda. Dieu couronne sans doute, je le répète, ceux qui auraient fait autrement; mais on tromperait cruellement l'idée que je me suis faite de sa souveraine bonté, si on parvenait à me démontrer qu'il a réservé d'inflexibles rigueurs pour tous ceux qui ont failli, quand il semblait s'être retiré lui-même du milieu des peuples pour les livrer aux instincts de leur fausse sagesse.

Grainville avait quarante-huit ans ; ce n'est plus l'âge des pas-

sions, surtout dans les hommes forts qui ont passé tout le temps d'une robuste jeunesse à les combattre et à les vaincre. Il prit pour femme une de ses parentes dont l'âge se rapprochait du sien, dont la fortune n'était pas meilleure, et qui n'apportait dans cette communauté de malheur qu'une ame douce et résignée. Cette union n'eut point de fruit, et rien ne me prouve qu'elle n'ait pas été chaste. Mme de Grainville, que j'ai beaucoup connue et beaucoup aimée, ne parlait jamais de son mari qu'en l'appelant *mon cousin*. Il y a souvent une vertu inaccessible à la pensée du vulgaire dans les actes qu'il condamne, une vertu qu'il ne comprendra jamais, parce que celui qui la pratique et qui se l'est imposée n'a point eu d'égard à la pensée du vulgaire, et le mystère même qui enveloppe ce dévouement inconnu le rend plus sublime encore. Je n'attache pas, au reste, une grande importance à cette hypothèse; j'ai déjà dit que je voulais bien que Grainville ne fût qu'un homme.

A Grainville marié il était enfin permis de vivre; il ne lui manquait plus que de quoi vivre; il ouvrit une école pour les enfans. Cet homme, si éminemment favorisé du don de la parole, enseigna les premières lettres aux pauvres gratuitement, aux riches pour un modique salaire; il s'occupa surtout d'inculquer à ses jeunes élèves les principes d'une saine morale, comme s'il avait voulu réparer, par les soins qu'il donnait à cette seconde religion des peuples, le tort que son exemple inaperçu avait pu faire à la première; il se trompait seulement sur l'importance de sa faute; la transgression du devoir était une chose presque indifférente par ses résultats dans un ordre de devoirs qui n'existait plus.

La petite école jouit pendant quelques années d'une prospérité modeste qui suffisait à l'ambition de Grainville, parce qu'elle fournissait à ses besoins. Autant qu'il me souvient de cet établissement, il avait un air d'aisance et de propreté qui charmait les yeux et le cœur; c'était une simple, mais jolie maison, bien distribuée pour la division des études, et bien assortie, par son isolement un peu triste, aux méditations rêveuses d'un sage. Elle s'appuyait sur un jardin d'une médiocre étendue, mais suffisant aux

ébattemens de l'enfance, et qui était planté presque partout de petits arbustes verts, afin que les écoliers pussent y prendre encore dans les rudes gelées les récréations de l'hivernage. Tout cela était enclos d'une basse muraille en assez bon état qui s'ouvrait par une porte étroite sur le canal de la Somme, dont la rue des Majots est bordée dans toute sa longueur, et que sa commodité a rendu précieux depuis un temps immémorial aux industrieux teinturiers d'Amiens. On verra plus tard que j'avais de très-bonnes raisons pour insister sur les détails de cette mince topographie.

Pendant que j'ai parlé, il était survenu ce qui survient toujours à la suite d'une action extrême et insensée, c'est-à-dire une réaction extrême et violente. Napoléon en avait réprimé l'excès, de cette main providentielle qui ramenait infailliblement toutes les lois sociales au point fixe d'où elles n'auraient jamais dû s'écarter. Les temples étaient rouverts, les autels étaient relevés, les prêtres du Seigneur avaient repris leurs habits sacerdotaux, leurs rites et leurs cantiques; ils officiaient solennellement au tabernacle, et Grainville n'y était point. Grainville, le malheureux Grainville, c'était le renégat, le prêtre marié.

Ce n'est pas tout : de justes terreurs commencèrent à gagner les familles; on se demanda comment l'homme qui avait rompu son vœu pouvait présider à l'instruction d'une génération naissante, et personne ne s'avisa de réfléchir sur l'époque et sur les motifs de cette infraction, parce qu'une fois que l'ordre est rétabli partout, personne n'imagine qu'on ait osé en sortir. Le nombre des élèves de Grainville diminua progressivement. Au bout de quelques semaines, ils se trouvèrent réduits à deux pauvres enfans qui s'informèrent l'un de l'autre, en pleurant, des raisons qu'avait le reste du monde pour haïr M. Grainville, qu'ils aimaient toujours. Le plus savant soupçonna peut-être que son mariage en était la cause, parce qu'il avait entendu parler de cela dans la maison de son père, mais ils ne comprirent point comment cette union instituée par Dieu, et si honorée dans la société ordinaire, avait pu devenir un crime d'exception dans le mariage de

leur maître. Cependant, une autre semaine était à peine écoulée qu'ils s'en allèrent aussi tous les deux.

Il y eut là pour Grainville un jour d'isolement dont l'impression dut être aussi triste qu'un remords, car ces enfans, il les aimait, et il savait bien, lui, pourquoi on les avait retirés à sa tendre sollicitude. Sa cousine ou sa femme, comme on voudra l'appeler, m'a souvent raconté la soirée qui le termina, et j'atteste sur l'honneur que si je change malgré moi quelque chose à ses paroles, c'est le peu que ma mémoire en a laissé échapper, depuis près de vingt-cinq ans.

Les deux vieillards étaient assis au coin du foyer, et arrêtaient de temps en temps l'un sur l'autre un regard abattu. Les yeux de la femme roulèrent enfin quelques larmes qu'elle ne pouvait plus dissimuler. Grainville s'empara de sa main, et, frappant son front comme pour fixer dans ses esprits une illumination soudaine : « Rassure-toi, s'écria-t-il, j'étais poète ! Donne-moi ce papier inutile, cette encre dont ils ne se serviront plus, et je te réponds du présent. — Ou au moins, continua-t-il avec entraînement, je te réponds de l'avenir. — Un jour, j'avais quinze ans, je me promenais sur les bords de la mer aux environs du Havre, doublement préoccupé de mes études habituelles et du grand spectacle de la nature. Je réfléchissais aux possibilités futures de l'épopée, aux efforts qu'elle attendait d'un génie capable de l'entreprendre, aux conditions qu'elle devrait réunir dans une composition nouvelle, pour lutter avec tout ce que la muse antique a produit de plus élevé ; et puis je contemplais l'océan et le ciel. Je ne peux pas te dire comment cela arriva : une inspiration merveilleuse descendit en moi, car il ne me semble pas que j'aie rien inventé. C'était une harmonie venue de haut qui enchantait tous mes sens, et dont je comprenais les accords avec autant de facilité que si je les avais modulés moi-même. Elle m'entretint ainsi dans une extase incomparable, tant qu'il me restait quelque chose à apprendre ; et ensuite je n'entendis plus rien, parce que je savais tout ce qu'il m'était donné de savoir. Alors je tombai accablé sur le sable, et je le mouillai de pleurs de joie et de reconnaissance. Dieu venait

de me communiquer un sentiment assuré de mes forces, et il me criait encore à travers l'immensité : « C'EST CELA QUI EST LE GÉNIE ! » Ce ne fut cependant qu'un rêve passager ; une nuit, une heure, une minute l'emporta de mon esprit et de mon cœur, et aucune circonstance ne me l'avait rendu jusqu'ici. Je viens de le ressaisir, je le possède, il est à moi ! Je ne le perdrai plus. J'en ferai une conception vivante et immortelle. Rassure-toi, femme, j'étais poète ! »

« Pendant qu'il m'adressait ces paroles, ajoutait Mme de Grainville, je le regardais avec une espèce d'effroi, dans la crainte où j'étais de découvrir en lui quelque altération d'esprit occasionée par la rigueur de notre position ; et c'était en effet la première fois que je l'entendais parler de muse et de poésie. Mais sa belle figure n'avait jamais été empreinte de plus de calme et de bonheur. Il me sourit en se mettant à travailler, et moi je me mis à prier. »

Le poème de Grainville était conçu d'avance dans sa pensée. Les pages que j'en ai vues ne portent presque point de ratures, mais ces pages n'étaient qu'une esquisse. Le mécanisme du vers ne s'y révèle qu'aux sens éclairés d'un juge qui sait lire, et qui en démêle avec facilité le nombre mystérieux et l'artifice élégant dans la période aux tours habilement balancés, dans la phrase large et harmonieuse qui enveloppe une belle prose, et dans le rhythme aux règles inconnues qui la cadence. Grainville ne pensait point que le poème épique pût s'affranchir des lois de la versification, et quoique la seule leçon qui nous reste du *Dernier homme* annonce une étude bien approfondie et bien heureuse de cette langue mesurée de Fénelon, qui a donné depuis aux *Martyrs* de M. de Chateaubriand, suivant l'expression de Fontanes, *le charme des plus beaux vers*, il est certain qu'il ne regardait pas ce travail comme la forme définitive de son œuvre. J'ai vu en effet, comme les biographes le rapportent, le premier chant tout entier écrit de la main de Grainville, dans le mètre accoutumé de l'épopée française, et je ne conviens pas sans pudeur et sans regret que ma mémoire n'en a rien conservé. Il faut se rappeler, pour me pardonner cet impardonnable oubli, pour en excuser l'insou-

ciance presque sacrilége, ce qu'était la poésie française en 1810. Jamais la pensée n'avait revêtu des ornemens plus pompeux que dans l'école de Delille; jamais une idée vulgaire, quelquefois triviale, quelquefois grossière, n'avait eu plus d'égards au cérémonial de la parole, et ne s'était ménagé, à force d'atours, un accès plus facile dans ce beau monde de la littérature qui aurait tué l'autre, si on tuait la naïveté, l'éloquence et le génie. L'antithèse arithmétique à deux membres sonores; l'alliance de mots d'autant plus saisissante qu'elle était plus abrupte et plus désordonnée; la périphrase aux longs replis qui embrassait l'expression, qui étouffait la vérité dans les nœuds d'un logogryphe; la rime enfin, la rime obéissante qui revenait sur trois pieds prolonger en écho le retentissement d'une rime commode, préparée d'avance avec soin pour faire valoir sa redondance fraternelle; c'était là ce que de mon temps on appelait la poésie. Grainville ne s'en était pas douté : il s'était borné à soumettre son magnifique langage aux lois communes d'une mesure élégante et noble, comme celle dont Homère s'était joué avec le même abandon, et je me souviens que je fus frappé de l'heureuse précision avec laquelle cette versification sans parure et sans éclat représentait cette belle prose qui n'en avait pas besoin. Mais j'étais trop jeune alors pour avoir acquis cet inappréciable sentiment du vrai qui est la plus précieuse des acquisitions de l'intelligence. Le luxe de la figure, aujourd'hui si fastidieux pour moi, l'arrangement maniéré de la phrase épique, et j'en rougis, manquaient alors, dans l'ouvrage de Grainville, à mon oreille, toute remplie des leçons des rhéteurs et des lectures des salons. J'en aurais jugé autrement plus tard.

Ce travail, si simple, si naturel qu'on l'aurait cru identique à la conception de la pensée, demandait cependant beaucoup de temps; et tandis que l'auteur l'élaborait avec cette conscience enfantine du talent qui ne prévoit d'autre lendemain que celui de la gloire, le lendemain de la détresse était venu, entouré de son escorte coutumière de privations, de soucis et d'huissiers. Grainville qui avait conçu son épopée en vers, jugea qu'il serait trop heureux de la vendre en prose; mais c'était un résultat difficile à obtenir à

Amiens où l'*Iliade* n'aurait point trouvé de marchand, même en se présentant aux chances du commerce et du succès sous le nom consacré d'Homère. Il se rappela tout à coup que Bernardin de Saint-Pierre, parvenu alors à l'apogée de l'illustration littéraire et non pas de la fortune, lui avait appartenu par un lien dissous depuis long-temps, mais qui n'en était pas moins saint. *Le Dernier homme* fut mandé par la diligence à l'auteur de *Paul et Virginie*, qui ne le lut probablement point. Les vieux écrivains que l'amour de l'art et l'indépendance du caractère ont tenus loin de toutes les carrières qui mènent à l'aisance, n'ont guère le temps de lire. Ils travaillent au jour le jour comme l'ouvrier mécanique, dont ils ambitionnent souvent le sort.

Tout ce que pouvait Bernardin de Saint-Pierre, c'était de recommander à un capitaliste de bonne composition l'ouvrage de ce frère d'alliance, dont la tardive estime des hommes fera peut-être un jour son frère d'immortalité. Il y avait alors à Paris un libraire nommé M. Déterville, qui avait acquis dans l'exercice de son industrie une fortune immense et cependant honorable. M. Déterville ne se crut pas plus obligé que Bernardin de Saint-Pierre à lire *le Dernier homme*, et il se soucia peu de le faire lire aux autres. Satisfait de complaire, par un acte de déférence, à un membre de l'Institut qui avait de la réputation, et de laisser tomber la modique aumône du riche sur un vieux provincial qui croyait encore à l'épopée, il répondit à Grainville en lui envoyant quelques exemplaires et quelques écus. Il faut même le dire à la gloire de M. Déterville : jamais charité ne fut plus gratuite, car tout le reste de l'édition fut enfoui dans la vaste *bibliotaphe* qu'il appelait son magasin. Quand la noble sympathie du chevalier Croft, de Natalis de la Morlière, d'Auguste Machart, de Léonor Jourdain, soutenue avec tant de chaleur par Jouy et par Millevoye, eut réveillé, dans un intérêt d'humanité, quelque souvenir de cette belle production avortée en sa fleur; quand je tentai de la rajeunir par un nouveau titre et par une préface de jeune homme, qui donne la juste mesure de mon sincère enthousiasme et de mon mauvais style; en 1810 enfin, il y avait cinq ans que *le Dernier*

homme avait été imprimé, et cinq exemplaires en avaient été vendus. Nous fûmes beaucoup plus heureux. Nous en vendîmes dix.

Le demeurant passa sans doute à la beurrière ou au pilon, et revêt, selon toute apparence, en maculatures ou en cartonnages, les vers et la prose que vous connaissez. Les livres ont leur destinée : c'était l'opinion de Terentianus Maurus, à qui Dieu fasse grâce, en faveur de cet excellent axiome, de l'élégante insipidité et de l'harmonieux ennui de ses préceptes.

Il restait encore quelque élan à espérer de l'impulsion des journaux, qui n'étaient pas tout-à-fait tombés alors sous un monopole honteux, à la merci de la *position* et de l'argent; mais le servilisme qu'on leur reproche aujourd'hui était déjà fort avancé en progrès. Ils s'étaient voués, pour la moitié, à la culture de quelques renommées en germe, dont ils espéraient moissonner les fruits à leur maturité, et se faisaient un soigneux devoir d'extirper autour d'eux tous les jets vigoureux qui menaçaient de retarder leur développement en les pressant de leurs surgeons, ou en les couvrant de leur ombrage. Dans l'autre moitié, il n'y avait pas un écrivain d'esprit et de cœur qui comprît Grainville, et qui fût digne de le comprendre.

Il n'était guère alors qu'un homme en France qui pût comprendre Grainville et se faire un glorieux devoir de tendre une main protectrice au poète. C'était Napoléon, dont la pensée fut à elle seule un poème immense, une vivante épopée, et dont Grainville venait de magnifier la gloire dans quelques lignes sublimes, auxquelles les Alexandre et les César porteraient envie. La clientèle affamée de ses adorateurs à brevet prit bien garde de les laisser parvenir jusqu'à lui. Ils avaient pour cela trop d'intérêt à ne pas laisser prélever à la détresse du génie la dîme de l'adulation.

Trompé dans des espérances qui avaient toute la naïveté d'une illusion de jeune homme, il paraît que le cœur du vieillard se brisa. Grainville tomba dans une profonde mélancolie qui fut suivie, dit-on, d'une fièvre sans sommeil et de quelques accès de délire. Je le veux bien : il n'y a pas de mal à donner une explication physique aux aberrations de la raison, et à rendre notre corps ma-

tériel responsable des infirmités de notre intelligence; mais cette insomnie de la douleur, mais ce délire du désespoir, ont quelquefois d'autres causes qu'une maladie accidentelle, et les ames profondément souffrantes qui s'y connaissent un peu liront assez avant dans ma pensée pour que je puisse m'abstenir de la déployer tout entière. Quoi qu'il en soit, le 1er février 1805, à deux heures du matin d'une nuit rigoureuse, au murmure d'un vent de tempête, Grainville se leva pour rafraîchir sa tête ardente aux intempéries de la saison, parmi ses petits ifs et ses jeunes sapins. Après quelques minutes de promenade au travers de ses plantations abandonnées et le long de ses murailles mal entretenues, il ouvrit doucement la porte dont j'ai parlé, la referma ensuite avec la même précaution, et en mit la clef dans la poche de son seul vêtement. Des jeunes gens attardés, qui passaient de l'autre côté du canal, revenant d'une des folles soirées du carnaval, virent alors un spectre assez étrange qui se glissait sur le revers opposé, et un instant après, ils entendirent un bruit pareil à celui d'un corps qui tombe. Le lendemain, quand les bateliers arrivèrent à leurs travaux quotidiens, ils remarquèrent quelque chose qui flottait entre les glaces brisées, et ils le ramenèrent du harpon qui arme la pointe de leurs longs pieux. C'était Grainville.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de l'auteur du *Dernier homme*. Je dois un article particulier à son livre, et j'espère que le lecteur ne m'en saura pas mauvais gré. C'est probablement la dernière fois qu'il en est question dans notre littérature.

Ch. Nodier.

A M. LE DUC D'ORLÉANS,

EN LUI ENVOYANT MON ARTICLE DE LA REVUE DE PARIS DU 25 JANVIER.

Loin de Paris, aux bords où le flot qui s'avance
Baigne les rochers nus de la belle Provence,
A Toulon, est un bagne, image de l'enfer,
Où le damné s'endort sur un chevet de fer;
Les jours y sont brûlés par des soleils torrides;
La jeunesse, en trois nuits, s'y crevasse de rides;
La vertu s'y fait crime, et le crime joyeux
Épouvante l'oreille et fait baisser les yeux.
Là vivent deux enfans, enfans de la nature,
Qui ne comprennent pas la loi qui les torture,
Qui demandent encore au muet argousin
Quel sort les exila de leur Atlas voisin.
Ils ont versé du sang! une pensée amère
Leur disait qu'un bon fils venge toujours sa mère,
Son père assassiné, ses parens morts. Hélas!
L'Évangile est encore inconnu sous l'Atlas;
On y croit la vengeance une œuvre naturelle;
Jamais un Bossuet n'y sermona sur elle.
Estimons-nous heureux, chrétiens aimés du ciel,
Nous qui ne connaissons ni vengeance ni fiel,

Nous chrétiens qui savons, mieux qu'un fils du prophète,
Pardonner une injure à ceux qui nous l'ont faite;
Nous, experts sur le code et sur le droit des gens,
Envers des Africains soyons plus indulgens :
Les voilà donc au bagne en leurs jeunes années;
Orphelins sans patrons, existences fanées!
Par un soin généreux la raison du plus fort
Les condamne à la vie et leur sauve la mort :
Les voilà dans l'enfer; mais sur sa herse ardente
Cet enfer n'a pas mis le noir quatrain de Dante.
Sans doute de longs jours s'y traînent à pas lents,
Sans doute un cri d'effroi sort des cachots dolents;
Mais dans ces malheureux, coupables d'ignorance,
Un seul rayon du Louvre infuse l'espérance;
Un mot sur le sauvage à nos lois étranger
Brise sa lourde chaîne et rend son pied léger.

L'autre nuit, en songeant à ces ames flétries,
Soucieux, je passais devant les Tuileries :
Vitres du Carrousel et vitres du jardin
Rayonnaient : je crus voir le palais d'Aladin.
On y dansait : le bal n'est pas une folie;
L'existence du pauvre au coup d'archet se lie ;
L'argent du carnaval n'est jamais prisonnier;
Lorsqu'il descend du Louvre, il remonte au grenier.
Mais il est des douleurs, secrètes dans les villes,
Que ne guérirait pas l'or des listes civiles;
Douleurs qui dans le corps allument un volcan;
Douleurs de liberté, de grabat, de carcan,
Qui n'arrivent jamais au riche dans sa fête;
Qui, surprises un jour par un œil de poète,
Émeuvent, si le doigt les grave sur vélin,
Ceux qui prennent pitié de l'esclave orphelin.
Ainsi donc au milieu du carnaval profane,
A l'heure où, dans le bal, toute rose se fane,

Le château m'éclairant de son dernier rayon,
Je fis, au Carrousel, ce placet au crayon :
Duc d'Orléans, je sors des lointaines provinces,
Et j'ignore comment on écrit à des princes ;
Mais cet art de la cour, que je n'ai pas appris,
Ici serait oiseux, car vous m'avez compris.
Il faut que votre voix brise une double chaîne;
Vous serez plus joyeux à la fête prochaine.
Un mot tombé des lieux d'où le bonheur descend
Fait le prisonnier libre, et le crime innocent.
Votre lèvre a toujours conseillé la clémence.
En ce temps où le bal finit et recommence,
Excepté moi, qui songe à des sujets hideux?
Je suis seul aujourd'hui, demain nous serons deux.

Méry [1].

Paris, ce 29 janvier 1835.

[1] Le prince s'est vivement intéressé à cette affaire; des renseignemens ont été sur-le-champ demandés au ministère de la justice, et tout fait espérer une satisfaisante et prochaine solution.

LA MAISON DE LA PLAINE.

I.

Vers la fin du bel été qui vient de s'écouler, j'étais allé à la campagne chercher, dans le calme et près de l'amitié, le meilleur des remèdes à une santé bizarrement altérée, pour laquelle le savoir et l'expérience avaient en vain épuisé leurs ressources.

La journée avait été chaude et lourde; il était sept heures, et, assis en face d'une belle pelouse sur ces bancs de jardin à arabesques de fonte, nous aspirions, dans le silence du bien-être, l'air plus agité qui commençait à bruire dans le feuillage, et nous contemplions au ciel de grosses masses grisâtres dont le soleil, malgré toute sa puissance à son coucher, ne pouvait rougir que les flancs. Mais depuis qu'on a perfectionné le service des postes, quelle est la solitude où une lettre ne puisse venir vous parler d'affaires? Il m'en vint une qui m'annonçait que le lendemain, de très-bonne heure, ma présence était nécessaire à Paris; il fallait donc partir, partir à l'instant même. Toutes *les petites voitures* du pays avaient fait leur dernier voyage de la journée; c'était du moins une consolation dans mon chagrin. J'échappais à la monotonie des cahots prévus d'une route qu'on sait par cœur, et du trot imperturbable d'un pauvre cheval que la fantaisie de galopper ne prend jamais.

Le seul moyen de me rendre à l'appel qu'on me faisait était donc d'aller à pied jusqu'à Villeneuve-Saint-George, et d'y espérer une diligence,

ou de continuer le voyage pédestre jusqu'à Charenton, à travers les deux lieues et demie de la plaine inhabitée qui s'étend si tristement à la droite de la Seine.

Pendant ces calculs de probabilités, les dames exprimaient ces craintes qui donnent du prix à tout ce qui sort des voies vulgaires et sent tant soit peu l'aventure. Une demi-heure s'était écoulée; la nuit tombait; le vent balayait les nuages que d'autres remplaçaient. La châtelaine apporta au voyageur convalescent une de ces innocentes cannes à dard fabriquées à Plombières, et qui n'ont jamais figuré en cour d'assises. Après les serremens de mains et les recommandations inquiètes (car tout est danger pour l'amitié), après les mots : A demain ! répétés de part et d'autre, je partis, guidé par un ami à travers les prairies qui abrègent la route, et une demi-heure après l'avoir quitté, j'étais arrivé aux premières maisons de Villeneuve, rafraîchi dans ma marche rapide par quelques larges gouttes auxquelles j'avais offert mon front malade et brûlant.

Déjà s'éteignaient tous ces bruits que le travail du jour éveille dans les champs, et que le soir réunit un instant sur les points habités pour les endormir quelques heures. Près de la porte des maisons étaient assis, ou se reposaient, l'épaule appuyée contre le mur, quelques causeurs plus intrépides, répétant les *on dit* semés sur la grande route par les conducteurs de diligences; car les conducteurs des petites voitures ne pénètrent pas assez dans Paris pour donner un haut crédit à leurs nouvelles. J'eus bientôt appris que, jusqu'au lendemain matin, je n'avais à espérer aucun moyen de transport. Mon parti était pris; je souhaitai une bonne nuit à tous ces braves gens qui allaient se coucher, et je me lançai bravement dans la solitude qu'il fallait traverser.

Aux premiers instans d'une course qui doit se prolonger, le corps est toujours ferme et droit, la poitrine tendue et élargie, le pas assuré et retentissant; mais quand on se sent bien seul, surtout quand il fait nuit, bientôt les bras pendent aux côtés avec plus de mollesse, la pensée devient moins vive et le pas moins rapide. Pour m'arracher à la séduction de cette langueur, il ne fallut rien moins que les violentes rafales qui courbaient presque jusqu'à mon chapeau gris les branches des arbres de la route, et la pluie, que le vent plus rapide me cinglait au visage. Ce combat contre l'orage a ses plaisirs, et je m'y préparai, comme tous les lutteurs, en boutonnant mon habit jusqu'au cou. Mais de ces promesses de tempête, je n'eus que deux ou trois ondées, et le concert bruyant des vents déchaînés

qui allaient, aussi prompts que la pensée, du point où j'étais aux lieux que j'avais quittés.

Cependant je marchais toujours, et enfin j'aperçus à ma droite la première maison qui s'offre au voyageur au milieu de la maussade fertilité de cette plate campagne. Je la connaissais, cette maison; je l'avais remarquée, et tout le monde la remarquait, car elle était inhabitée, là, toute seule, toute triste; et, hors des villes, une demeure abandonnée est une ruine encore debout qui attend, pour tomber, que la tradition populaire se soit emparée de son histoire.

Vous verrez bien des châteaux, de brillantes villes, sans questionner le passant ou le conducteur; mais que du coin où, voisin peu communicatif, vous vous abritez contre les caquetages de voitures, vous aperceviez des débris, des traces d'abandon, aussitôt vous provoquez le compagnon que vous n'aimiez pas, et il faudra qu'il parle bien long-temps avant que vous trouviez qu'il en ait dit assez. Qui de nous se souvient d'une seule des maisons de ce vilain village qui couronne les hauteurs d'où l'on domine Bicêtre? Et qui de nous ne se rappelle cette grille de fer noir qui ne s'ouvre plus jamais sur une avenue tout encombrée des hautes herbes et des branches que bien des hivers, bien des orages, ont fait tomber des grands arbres qui la bordent? Qui ne voit encore ce château sombre, si retiré dans sa tristesse que les vitres en sont encore entières? Quel homme a passé par-là sans avoir retenu ce récit qu'on ne lui a dit qu'une fois, et qu'il retiendra toujours : « C'était là le vaste domaine d'une riche famille dont la fortune était le plus sûr patrimoine des misérables habitans de ce pays! La révolution de *quatre-vingt-treize* arriva; les lâches ingrats traînèrent à Paris, sur une charrette, leur bienfaiteur, et revinrent le lendemain voir sa tête pendant à la main du bourreau. On ne sait par quelle circonstance le château fut préservé de la confiscation. Ses nouveaux maîtres étaient alors absens; plus tard ils revinrent, mais ils ne voulurent ni habiter ni vendre une maison maudite. Ces portes, qui se sont refermées sur un crime, ne doivent plus s'ouvrir; les bienfaits sont taris, mais le château, d'où ils venaient au village, reste debout. C'est le monument d'une vengeance qui s'est déjà transmise à deux générations; c'est le lit d'un beau fleuve que la colère de Dieu a desséché, et dont le sable ne doit plus rien produire.

Mais la maison dans la plaine de Villeneuve! J'y reviens, et laissez-moi vous dire comment elle était alors; car au moment où je vous écris

ces lignes, les maçons y ont porté leur marteau, leur truelle, leur plâtre blafard; il ne manque plus qu'une couche de gros jaune pour tout effacer, traces du temps, souvenirs du drame.

Cette maison est la seule qui s'offre à droite le long de ces deux énormes lieues qui séparent Maisons de Villeneuve-Saint-George. Vers le milieu du chemin, un peu au-dessus de l'avenue de Choisy, elle élève ses deux étages à trois croisées. A travers les carreaux verdâtres, on aperçoit du chemin les papiers de tenture, simples, mais propres encore, qui tapissaient les deux chambres dont se compose chaque étage, et dont chaque croisée indique la largeur, car la dernière à gauche laisse voir l'escalier qui occupe presque un tiers de cette demeure. Rien qu'à jeter un regard en passant, tout le monde dira : Ce n'est pas là une ferme, une maison de paysan, l'ermitage d'un petit bourgeois; car il n'y a là ni la place des instrumens de travaux rustiques, ni la misère du journalier, ni aux environs l'herbe et les bois que veut le Parisien qui, le dimanche, cherche la nature. Ces murs nus ne semblent se montrer au piéton qui chemine que pour lui faire dire : Mon Dieu! comme on est seul ici! C'est ainsi que, pendant la nuit, le battement léger d'une montre fait mieux entendre le silence.

Comme pour isoler encore cette retraite dans cette vaste solitude, une muraille, qui l'enclôt de toutes parts, forme à l'entour une espèce de chemin de ronde; seulement le rectangle de moellons s'allonge un peu vers la gauche pour comprendre dans son enceinte un petit bâtiment où l'on peut exiler les importuns du dedans, comme la muraille repousse ceux du dehors. Là maintenant tout est mort; mais on sent qu'on a voulu s'y faire une vie close, une vie qui s'appartînt, qui ne reçût rien des autres, parce qu'elle avait assez de haine ou d'amour pour se nourrir.

J'étais donc arrivé devant cette maison que j'avais si souvent regardée de la voiture; un peu fatigué, mais maître de moi-même et de mon temps, je voulus me reposer et vins m'asseoir contre la muraille. De l'angle gauche contre lequel j'étais appuyé, j'avais presque devant moi ces lignes de gros arbres qui dessinent de loin le chemin de Choisy; leurs têtes touffues, agitées par la bourrasque, se baissaient, se relevaient, tantôt toutes à la fois, tantôt avec de longues ondulations, comme un grand rideau que secouerait la main d'un génie capricieux; de l'autre côté, je voyais s'effiler sur les éclaircis grisâtres du ciel les arbres maigres d'une route plus jeune, et je me rappelais que ces voies avaient été ouvertes par Louis XV

pour aller voir Mme de Pompadour. Pouvoir faire tracer, aplanir, planter une route pour voir sa maîtresse une demi-heure plus tôt, c'est beau ! et cependant à cet amant heureux il n'a fallu qu'une volonté, qu'un ordre; mais si Jacques prolonge quinze fois sa veillée pour donner à celle qu'il aime une bague d'argent, Jacques a plus de dévouement que Louis, Louis n'aime pas si bien que Jacques.

Devant moi ce tableau, au-dessus le ciel avec ses grands mouvemens des nuages; derrière, ce lugubre bâtiment que je pouvais voir, à demi-couché comme je l'étais, en renversant ma tête, et tout autour le bruit du vent qui grondait dans la plaine et sifflait à l'angle de la muraille. La rêverie est bonne ainsi; une histoire à entendre est meilleure encore. A défaut de narrateur j'interrogeai mes souvenirs sur cette maison, les récits incomplets que j'avais sollicités, et je me refis la vie de ceux qui étaient venus là chercher l'oubli qu'ils ont si bien trouvé.

II.

Il y a six ans à peu près, à l'extrémité septentrionale de l'île Barbe, à Lyon, on voyait tous les matins, à huit heures, entrer dans une petite maison, louée toute meublée, une femme de cinquante ans environ. A son costume, à son exactitude matinale, aux diverses commissions qu'elle faisait chaque jour, on aurait pu facilement reconnaître une femme de ménage, si sa discrétion, juste au niveau de celle de ses pareilles, avait pu laisser un doute à toute personne qui l'avait vue une fois; et Mme Racine était vraiment assez excusable si sa réserve était moins grande que celle d'une femme de chambre ou d'une cuisinière : par ses fonctions ambulantes, pénétrant dans plus de mystères domestiques, elle avait plus d'occasions d'être provoquée par des curieux intéressés, et pouvait plus agréablement varier ses récits. Quoiqu'elle sût avec bonheur, à ce qu'elle avait vu, ajouter les créations d'une imagination fréquemment mise en jeu, elle n'avait que médiocrement satisfait l'attente des voisins qui l'avaient interrogée sur le maître qu'elle servait trois heures par jour; cependant M. Dervant était un homme que l'on pouvait désirer connaître, sans être poussé par une impertinente curiosité. Ce n'était pas le sentiment qu'il excitait, lorsque tous les jours, vers deux heures, vêtu de la manière la plus simple, mais avec une extrême propreté, il sortait de sa

petite maison, presque toujours un livre à la main. Sa taille élevée et souple avait de loin un air d'aristocratie anglaise; mais l'aisance de sa démarche, la grâce de ses manières, le faisaient réclamer comme compatriote par tous les curieux de l'île Barbe. D'un autre côté, Mme Racine affirmait que tous les matins elle trouvait sur sa table de nuit des livres en langue étrangère, dont quelques-uns avaient été reconnus par elle pour anglais, à leur cartonnage gris et à leur dos en toile. On l'avait aussi entendu parler italien en faisant l'aumône à l'un de ces enfans qui chaque année émigrent du Piémont ou des campagnes de Milan, et il aurait pu, en effet, appartenir à l'Italie par ses cheveux encore bien noirs, malgré quelques filets d'argent qu'au soleil on aurait pu prendre pour un reflet brillant de leur lustre. Cependant aucun accent n'altérait sa voix, plus douce que sonore, qui plaisait par cela même qu'en le croyant on s'attendait à des sons plus mâles; comme on aimait sa main, petite et blanche, quoiqu'elle parût un instrument trop faible pour la vigueur qu'annonçaient les autres proportions de son corps. Les traits de son visage n'avaient rien de remarquable; mais la pâleur souffreteuse qui les voilait leur prêtait un charme qu'ils n'auraient peut-être pas eu dans la joie; et sans le caractère de bienveillance empreint dans ses regards, on aurait cru qu'il y avait du dédain dans un fréquent sourire qui abaissait les coins de sa bouche.

Qui était-il? d'où venait-il? Mme Racine n'avait jamais trouvé une seule lettre dont elle pût interroger le timbre; les dépenses dont il la chargeait étaient extrêmement modestes et trahissaient une fortune plus que médiocre. Mme Racine n'en jugeait pas moins qu'il appartenait à une bonne famille et avait reçu une parfaite éducation, parce qu'il ne lui parlait jamais qu'avec une extrême politesse, que ses ordres avaient toujours quelque chose d'une demande, et que dans ses reproches on voyait la crainte d'affliger. On savait qu'il connaissait fort peu de monde à Lyon, et ne se rendait que rarement dans quelques maisons d'élite, où cependant l'appelaient de fréquentes invitations. Ses promenades se dirigeaient presque toujours vers des lieux solitaires et se prolongeaient fort tard. Plusieurs fois on l'avait vu assis la nuit au plus haut point de Fourvières ou de la Croix-Rousse, tenant ses regards tristement attachés sur la grande cité endormie. Nul incident ne troublait l'uniformité de sa vie. Par une soirée d'été cependant il était rentré une fois beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, ramené par une voiture de place; le cocher avait dit à quelques voisins assis

devant leur porte qu'il avait *chargé ce bourgeois* sur le bord de la Saône, au moment où il sortait de la rivière. On s'informa, et voici le récit qui courut; mais bien des gens n'y croyaient pas.

A l'un de ces derniers instans d'un beau jour où l'on se hâte de profiter d'un ciel moins brûlant, d'un air que rafraîchit la brise, M. Dervant traversait le pont suspendu de l'île Barbe; devant lui marchait une jeune mère tenant par la main un enfant dont les grâces et la gaieté babillarde avaient attiré l'attention du promeneur. Tout à coup l'enfant pousse un cri; à travers les tringles qui rattachent le pont à la grande chaîne, il venait de laisser tomber un jouet de bois dont sans doute il faisait ses délices, car il en accompagna la chute de ses larmes et de ses cris. Presqu'au même instant, de l'autre côté du pont, la Saône retentit et écuma sous un corps qui s'y précipitait. Dervant reparut après deux ou trois secondes, et attendit au fil de l'eau le jouet que le courant lui apporta. Lorsqu'il voulut regagner le bord, il fut facile de voir qu'il n'était pas excellent nageur; ses habits embarrassaient encore ses mouvemens, et ceux qui, du pont ou de la rive, contemplaient ses efforts virent avec plaisir une barque aller à lui et lui épargner la moitié de son pénible trajet. Lorsqu'il sortit de la barque, la jeune mère était là qui l'attendait; lui, présenta le jouet à l'enfant qui le regardait d'un air étonné; et quand elle lui dit d'un ton de doux reproche : Quoi! monsieur, risquer votre vie pour si peu de chose! il répondit seulement par un *ah!* dans lequel il y avait contre lui-même une indéfinissable ironie.

Le lendemain, Dervant sortit comme à l'ordinaire.

III.

Nous concevons mal, à Paris, ces existences calmes et retirées qui se renferment encore dans les petites villes de province ou dans les faubourgs des grandes cités. Ici nos projets sont continuellement dérangés par le bruit des plaisirs des autres ou le retentissement des choses publiques. Là, l'égoïsme, disent les malveillans, la modestie, prétendent les optimistes, la sagesse, affirment les gens blasés, a tellement encaissé la vie, que rien du dehors n'en peut troubler les mouvemens égaux.

Cette vie que nous aimons à voir sur le théâtre ou dans les romans, mais que nous repousserions comme un supplice, était celle que menait, depuis près de trente ans, M. Trémy, professeur émérite. Depuis le com-

mencement du dix-neuvième siècle, il n'y avait eu pour lui qu'une révolution, ce fut le jour où il cessa de faire sa classe pour jouir de sa retraite. Plus d'une fois encore, à huit heures du matin, il prit instinctivement ses cahiers et son parapluie, et quand en embrassant sa femme pour lui dire adieu, il la voyait sourire d'un air malin en regardant ses préparatifs, alors il s'apercevait de sa distraction, resserrait son parapluie dans son étui avec tout le soin qu'on donne à un vieil ami, et replaçait sur les rayons de noyer de sa bibliothéque ses trésors de bon goût et de savante critique. Mais c'est surtout pour ces hommes de pureté et d'innocence que la Providence est bonne et douce : en échange de l'habitude qui lui était ôtée, il lui fut donné une affection qui vint se placer immédiatement au-dessous de sa tendresse pour Mme Trémy.

Vers l'époque où le bon professeur se vit condamné au silence, un matin, il venait de déjeuner avec sa femme, et prenait au coin du feu un instant de récréation en causant avec elle, quand la vieille Madelon, leur *bonne*, qui les avait vu marier, entra en disant : « Monsieur, une lettre ! — Une lettre ! » C'est qu'une lettre donne toujours un petit mouvement d'émoi à ceux qui n'en reçoivent que rarement. Trémy regarda le timbre avec une sorte d'inquiétude : Villefranche !

« Mais tu n'y connais personne.

— Non. » Trémy décacheta lentement la lettre, parcourut la première page, retourna le feuillet, dit avec un soupir de soulagement : « C'est de Villon ! » et plus tranquille, il lut ce qui suit :

« Mon bien-aimé et honoré maître,

» Depuis deux ans je n'ai pas été à Lyon vous voir ; je ne vous ai pas » écrit. Peut-être m'avez-vous accusé d'oubli et d'ingratitude : vous au- » riez en tort. Je me suis éloigné de vous, parce que j'étais malheureux, bien » malheureux, et qu'à l'horrible douleur qui me frappait rien ne pouvait » être un soulagement, pas même votre inaltérable bonté, vos conseils et » vos exemples de résignation. Il y a deux ans, mon père... Laissez-moi » prononcer ce nom, que je n'oserais vous donner en vous parlant, mais » que j'ai du bonheur à écrire... »

— Ce bon Villon ! dit le vieil helléniste en passant sur son front sa main qui effleura son œil avant de reprendre le papier.

« Il y a deux ans, Séraphine est morte ! »

— Ah, mon Dieu ! s'écria Mme Trémy, dont les deux mains se posèrent

sur le genou de son mari, et dont le regard ne quitta plus son œil humide, qui lisait plus vite que sa voix ne pouvait prononcer.

« Vous savez si je l'aimais, si j'étais aimé d'elle, puisque la force de » notre amour avait trouvé grâce à vos yeux pour la liaison qui nous » unissait. Alors Roanne m'est devenu odieux, et je suis venu m'établir » à Villefranche. On me disait qu'ici mes souvenirs seraient moins » cruels et qu'ils s'effaceraient peu à peu : on me trompait. Séparé d'elle » par toute la distance de la terre au ciel, depuis deux ans, mon bon » maître, oh! j'ai cruellement souffert. »

— Moi sans toi! dit Trémy, cessant de lire et sans regarder sa femme. Celle-ci posa, sans pouvoir rien dire, sa tête sur l'épaule de son mari, qui, après quelques instans, continua.

« Maintenant, j'ai à vous annoncer une autre nouvelle que votre » vieille affection vous fera regarder peut-être comme plus mauvaise » encore. Vous rappelez-vous le temps où j'étais votre élève, où vous » nous parliez de la vie où nous allions nous élancer, et qui bientôt se clo- » rait pour vous! Eh bien! j'ai quarante ans, et ma part est complète : » c'est moi qui meurs le premier. »

— Ah, le pauvre enfant! sanglota Trémy, qui ne pouvait plus s'arrêter.

« Je ne vous enverrai cette lettre que lorsque ma triste science de mé- » decin m'aura appris que vous pouvez vous épargner le chagrin de me » répondre. Ai-je d'ailleurs besoin d'une lettre pour savoir que vous ac- » ceptez le dépôt que je vous confie, Marie, ma fille, l'enfant de Séra- » phine, que mon cœur, rétréci par un amour et une douleur sans fin, » n'a peut-être tant aimée que parce qu'elle ressemblait à sa mère? Vous » le savez, Marie n'a pas de famille; ils l'ont tous repoussée, parce que » Séraphine m'aima plus que son devoir. Ma bonne madame Trémy, Ma- » rie partira demain; ouvrez-lui vos bras : elle vous connaît déjà; je lui » ai souvent parlé de vous. Voulez-vous être sa mère adoptive? »

— Oh! oui, je le veux! dit la bonne vieille qui sanglotait aussi; n'est-ce pas, Trémy? dis. — Oui, ma femme, oui, et il lut encore :

« J'ai vendu tout ce que j'ai, même ma bibliothèque, mon bon maître, » excepté un prix que vous m'avez donné; c'est le seul souvenir de moi » qu'aura Marie. Par cette vente, j'ai réalisé 600 francs de rente; c'est » toute la fortune de ma pauvre enfant. La personne qui vous la conduira » vous remettra le titre de cette rente et une lettre qu'avant de mourir je

» vais écrire à Marie. Cette lettre, elle ne devra la lire que lorsqu'elle
» aura atteint l'âge de sa majorité. Jusqu'à ce moment, écoutez-moi bien,
» bons amis, et pardonnez-moi de parler ainsi; jusqu'à ce moment elle ne
» doit pas se marier; je le défends de mon lit de mort.

» Me voilà plus tranquille. La certitude que vous acceptez les devoirs que
» je vous lègue adoucit mon regret de n'avoir pas assez résisté peut-être
» au mal qui devait me rapprocher de Séraphine. Adieu, vous près de qui
» j'aurais trouvé des consolations, si j'avais consenti à être consolé. A ma
» fille maintenant votre tendresse; à elle aussi la bénédiction de son père,
» si elle sait vous aimer. Adieu encore; je croyais vous quitter pour *elle*
» avec moins de regret : c'est que vous avez été bien bons pour moi et
» que vous allez l'être encore pour Marie. Une dernière fois, adieu, père;
» adieu, mère. »

Depuis cette lettre, depuis que Marie, en pleurant au souvenir de son père qu'elle ne devait plus voir, souriait aux caresses des deux vieillards, cinq ans s'étaient écoulés jusqu'au moment où Dervant vint se réfugier à l'île Barbe. Marie avait dix-neuf ans; sa taille moyenne, mais bien prise, ses cheveux noirs séparés en bandeau sur son front, son teint un peu brun, mais au travers duquel la fraîcheur de l'âge et de la santé faisait briller son coloris, son œil vif et doux, tout cet ensemble pouvait bien être un objet d'adoration pour les deux Trémy, mais n'avait pas assez d'éclat pour attirer à elle les regards et les cœurs. Aussi Marie vivait dans le calme de sa famille d'adoption, sans bonheur, mais sans désirs et sans regret, croyant que la vie devait être ainsi faite, qu'à elle il appartenait de consacrer toutes ses facultés aux deux amis de son père, que plus tard un autre dévouement viendrait récompenser le sien pour la faire vieillir tranquille à son tour. Mais dans ces figures sur lesquelles l'œil glisse sans s'arrêter, il peut y avoir des richesses de physionomie ignorées; au fond de ces caractères qui semblent se perdre dans les nuances communes, il peut y avoir des trésors d'affection et de dévouement : car la femme doit avoir aussi sa pudeur de visage et d'ame; il faut qu'elle ait des regards qui soient pour un seul, des sentimens qui n'écloront que pour un seul et près d'un seul. Celle-là, voyez-vous, sera la bien-aimée.

IV.

Un an s'est écoulé encore: Dervant, tel que vous le connaissez, frappe à la porte d'une maison simple de Perrache, et la vieille Madelon vient lui ouvrir.—Bonjour, monsieur Dervant! lui dit-elle avec ce ton tout particulier que prennent les vieilles filles pour les visiteurs qu'elles aiment; bonjour, monsieur Dervant! Mme Trémy est sortie; monsieur est sur ses livres; mais entrez au salon, vous trouverez Mlle Marie qui travaille près du feu, car il ne fait pas encore chaud aujourd'hui, n'est-ce pas, monsieur Dervant?

— C'est vrai, ma bonne Madelon. Et Dervant entra dans le modeste salon où il aperçut Marie, qui, pour échapper à l'action trop vive du feu, s'était abritée derrière le chambranle de marbre de la cheminée, tandis que ses pieds reposaient sur le bâton d'une chaise plus petite tournée vers le foyer. Ce fut là que Dervant vint s'asseoir après un salut amical.

Les premiers instans de leur entretien n'auraient été que des lieux communs, si toutes ces questions, toutes ces réponses qui sont la plupart du temps des formules convenues n'avaient été dictées par un intérêt sincère. Au bout de quelque temps, Dervant parut plus grave, et son œil, sans rien voir, s'arrêtait sur les fantasques figures de la braise enflammée. Marie respectait sa rêverie, et le silence régna quelque temps. Puis enfin et comme avec un effort: « Je suis bien aise de vous trouver seule, mademoiselle, dit-il, car j'ai à vous parler.

— A moi! Et elle souriait.

— Oh, ne riez pas! c'est bien sérieux ce que j'ai à vous dire. Voyez, je n'ose vous regarder; ne sentez-vous pas que ma voix tremble?

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc, monsieur Dervant?

— J'ai découvert un secret qui est à vous, qui est à moi, et que nous ignorions tous deux: nous nous aimons.

Marie souriait encore. — Vraiment? dit-elle.

— Ne cherchez pas à vous donner le change; ce n'est pas de l'amitié, ce n'est point de l'intimité: c'est de l'amour.

Marie ne sourit plus, et son front tout rouge s'appuya sur le coin de la cheminée.

— Amie, continua Dervant en mettant sa main sur la main que Marie

avait laissée tomber sur son genou, si je vous avais aimée seul, j'aurais pu me taire; mais vous m'aimez aussi, et j'ai dû vous éclairer. Ne voyez dans mes paroles ni présomption, ni fatuité; vous m'aimez, Marie; le savez-vous?

— Hélas! non. Dans la retraite où j'ai vécu, dans la simplicité des affections qui se sont partagé mon ame, comment aurais-je pu deviner ce que vous-même n'avez pas vu tout de suite? Depuis que je vous connais, j'ai du plaisir à me trouver avec vous; votre entretien m'intéresse, votre approbation me touche; je crains de vous déplaire; il me semble qu'en votre présence ma conscience est plus éveillée. Est-ce pour tout cela que je vous aime?

— Il y a plus encore: ne vous êtes-vous pas aperçue que depuis six mois mes visites sont devenues plus fréquentes; que chaque fois que nous nous voyons, un hasard toujours heureux nous place l'un à côté de l'autre, à la maison, à la promenade, au spectacle? Si je discute une opinion, avec un modeste silence votre regard vient me dire: C'est comme vous que je pense. Si vous parlez, avant d'avoir achevé votre pensée, votre œil vient chercher le mien qui déjà l'attend. Me croyez-vous maintenant quand je vous dis: Nous nous aimons?

— Vous ne m'avez encore parlé que de moi.

— C'est que pour vous seulement l'ombre d'un doute pouvait exister. Moi j'ai bien interrogé ma conscience, j'ai sondé mon cœur, et j'ai reconnu cet élan qui me portait toujours vers vous, cet instinct qui faisait entrer comme un besoin votre présence dans ma vie de chaque jour, vous plaçait dans mes calculs d'avenir, et peuplait de votre souvenir toutes mes rêveries, tous mes songes. Un grand chagrin surtout a fini de m'éclairer. Vous rappelez-vous cette soirée où M. Trémy avait désiré que je vous présentasse avec lui? Vous dansiez, et moi, mes cheveux qui grisonnent, m'empêchaient de partager vos plaisirs; mais quand mon œil pouvait pénétrer à travers la folle jeunesse, je suivais tous vos mouvemens. Le plus souvent, retiré dans une salle voisine, j'attendais que la fin du quadrille vous y ramenât; je savais l'instant où vous alliez venir, et j'étais toujours le premier que votre œil aperçût. La nuit était déjà avancée, et vous m'aviez fait le sacrifice d'une contredanse, car je vis bien que c'était pour moi que vous restiez. De loin nous regardions l'heureuse figure de M. Trémy qui avait trouvé à se placer à un whuist; vous me parliez de lui, de sa tendresse pour vous, qui déjà s'inquiétait de l'avenir. Vous me ra-

contiez qu'il vous avait dit dans la soirée, en tournant autour de vous pour vous voir dans votre robe de bal : « Il n'est pas temps encore d'y songer, mais quand tu auras vingt et un ans, nous choisirons un bon mari, un homme lettré, et tu me donneras, pour les élever, pour les instruire, de beaux petits-fils. »

Tout cela, Marie, vous me le racontiez avec naïveté, et moi, en vous écoutant, j'avais été obligé de m'appuyer sur la table placée à côté du divan où nous étions assis, car une lame aiguë venait de me percer la poitrine. A ce projet d'un bonheur où je n'entrais pour rien, à cette image d'enfans que vous donneriez à un autre, mon cœur se soulevait comme d'une injustice, comme d'un vol. Quelques instans après il fallut vous quitter, et quand je fus seul dans le silence de la nuit, je me demandai : D'où me vient cette douleur que j'emporte avec moi? Il fallut bien me répondre : C'est que je l'aime!

— Et cela vous a fait mal?

— Oui, car j'ai ajouté aussitôt : Elle m'aime aussi.

— Ce serait donc un malheur?

— Je le crains, Marie; et comme je crois que les affections ont leurs devoirs de probité comme les affaires de la vie, je suis venu vous avertir.

— Mais vous êtes plus pâle, et votre voix a des sons que je n'ai pas encore entendus.

— C'est que je dois vous dire, Marie, de ne pas m'aimer, car je suis maudit.

— Mon Dieu, qu'avez-vous donc fait?

— Oh, ne retirez pas votre main! Depuis l'âge où m'est venue ma première pensée sérieuse, je n'ai eu qu'un but, celui d'être honnête homme, d'obtenir l'estime de tous, et j'y ai réussi, Marie, je vous le jure; mais cette estime stérile n'a compensé aucun des mécomptes d'une vie qui m'a paru bien longue. Une fatalité qui a toujours pesé sur moi a empoisonné toutes les sources où j'ai cherché le bonheur. Mes amitiés ont été trahies : dans ceux qui m'appelaient ami, je n'ai trouvé, aux jours d'épreuve, que des compagnons de plaisir à qui j'ai plu heureux, insouciant, et dont j'ai dû m'éloigner pour garder deux ou trois illusions, quand la lèpre du malheur a commencé à atteindre mon ame. J'ai aimé d'amour aussi, et quand je livrais mon cœur tout entier, je ne rencontrais que le vide, la légèreté, l'affectation, et je retombais sur moi-même avec dégoût. Je mis l'activité de mon esprit, le reste de ma fortune à faire quel-

que bien : ce bien fut oublié, calomnié; des gens qui m'aimaient auparavant payèrent mes services par des plaintes qu'on écouta. Alors bien des fois je songeai qu'il est doux de se reposer dans la mort. Vous frémissez, pauvre enfant! vous n'avez donc jamais pensé que ce bien qui nous est promis à tous est si grand que Dieu nous en a donné chaque jour comme un avant-goût dans le sommeil de notre vie; et que sur les vingt-quatre heures que nous mesure le soleil, sa bonté nous permet d'en mourir quelques-unes.

— Ah, monsieur Dervant, quelles funestes idées!

— Rassurez-vous, Marie, jamais je n'accueillerai le suicide, quoique je pense qu'il ait menti celui qui a dit que Dieu mesure le vent à la toison de l'agneau. Mais la nature sembla venir à mon secours; un mal sillonna ma poitrine, brûla mon cerveau; les médecins, dans leur impuissance, me conseillèrent les voyages. Ma fortune ne me les permettait plus. Je partis cependant pour cacher à l'intérêt fatigant des demi-amitiés les progrès d'une maladie que j'acceptais, et dont je ne voulais pas reculer le terme. On m'avait ordonné l'air du Midi, je crus avoir assez fait en venant jusqu'ici. Je laissais faire son œuvre au temps quand, il y a plus d'un an, le hasard m'a rapproché de vous, et par vous a redonné une saveur à ma vie.

— Vous étiez donc moins malheureux?

— Ah! oui, à vous aimer ainsi sans le savoir, à me retrouver chaque jour près de vous sans calcul, je me réconciliais avec l'existence.

— Pourquoi renoncer à ce qui vous fait du bien?

— Il le faut, car si vous alliez m'aimer comme moi je vous aime, vous entreriez dans la contagion de ma fortune. Qu'ai-je à vous offrir? Un cœur flétri! Sais-je si le mal que j'ai laissé marcher s'arrêtera? J'ai trente-six ans, à peine en avez-vous vingt, et tout en moi est bien plus vieux que mon âge. Ma fortune est détruite, j'ai conservé à peine de quoi suffire à la plus stricte économie. Voilà mon sort, à qui oserais-je dire : Prenez-en la moitié?

— J'avais bien pressenti que vous aviez souffert, mais je ne savais pas que vous eussiez éprouvé tant de douleurs. Quoi! toujours malheureux?

— Toujours.

— Mais vous aussi, comme moi, vous croyez que Dieu est juste; il vous doit votre part de bonheur : vous avez peut-être bien fait d'attendre.

—Telle est ma superstitieuse foi au malheur que je ne dirai pas un mot pour que vous m'aimiez. J'entrevois le ciel, et je n'ose lever la tête.

— Vous qui avez le cœur généreux, dites-moi, n'est-ce pas une belle part que celle de la femme que Dieu charge de porter le calme à une ame malade, de briller comme sa bonne étoile après l'orage, et de lui annoncer la bonne nouvelle que sa paix est faite avec le ciel ?

— Et si le malheur déborde du proscrit sur son ange?

— Les parts doivent être égales.

— Mais c'est souffrir!

— Un peu peut-être pour consoler beaucoup.

— C'est un dévouement; lâche celui qui l'accepte.

— Si on le lui cache?

— Ah, malheur quand il l'apprendra!

Dervant se débattait en vain contre le bonheur qui venait à lui si naïvement, si loyalement offert. Huit jours après cet entretien, il remerciait avec des larmes Marie de son amour, et, sûr de ce cœur qui n'avait jamais trompé, confiant en la vie à laquelle il se sentait renaître, il convint avec son sauveur de parler à M. Trémy.

V.

Le jour où, pour la première fois, Dervant parla à Marie de leur amour deviné, M. Trémy était encore dans son cabinet que déjà l'heure du repas avait sonné depuis plusieurs minutes au cartel arrondi suspendu au trumeau qui séparait les deux croisées de la salle à manger. Le potage était servi; Marie était assise, doucement pensive, la main sur sa serviette encore roulée. Mme Trémy, les deux bras croisés sur sa poitrine, autant que sa poitrine le lui permettait, attendait regardant, comme elle le faisait tous les jours, la pointe de terre que d'un côté ronge le Rhône, que de l'autre la Saône caresse. Madelon, qui apportait le bœuf, s'arrêta sur le pas de la porte en s'écriant : Comment, monsieur n'est pas encore là? Tout va être froid! En effet, dit Mme Trémy en regardant avec inquiétude les aiguilles du cartel, jamais *le père* n'a tardé si long-temps. — Il faut voir! s'écria vivement Marie qui avait suivi le regard de sa mère adoptive, et elle s'élança vers le cabinet retiré où M. Trémy avait goûté pendant tant d'années les pieuses joies de l'étude. Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle aperçut le bon professeur qui, la tête un peu renversée en arrière, et le visage plus pâle qu'à l'ordinaire, lui sourit en la voyant.

— Qu'as-tu donc, Trémy? dit sa femme qui était entrée derrière la jeune fille.

— Rien, femme! rien, Marie! Mais tout à l'heure, quand j'ai voulu me lever pour aller vous joindre à table, je n'ai plus senti les forces à leur place, et j'ai été enchanté que mon fauteuil fût encore derrière moi, car j'y suis retombé, malgré tout mon désir de ne pas vous faire attendre; mais voilà qui est passé : du reste, je n'ai pas éprouvé de mal.

— Ah! comme tu nous as fait peur! Eh bien! viens maintenant, mon vieux.

— Venez, bon père.

— C'est bien mon intention; mais donnez-moi chacune un bras, et cela me sera plus facile.

Ainsi appuyé, le vieillard arriva jusqu'à sa place pour le dîner; mais il eut beau chercher à cacher son malaise, les yeux fixés sur lui étaient trop clairvoyans : le triste repas à peine achevé, on le força à se mettre au lit où il se trouva mieux. On attendit avec plus de patience le docteur qui acheva de rassurer ces femmes aimantes, en leur disant qu'il ne trouvait chez le malade aucun symptôme alarmant, seulement un peu de faiblesse; le repos de quelques jours suffirait pour lui rendre la santé.

M. Trémy resta donc au lit les jours qui suivirent; mais quand même les paroles du médecin n'auraient pas détruit toutes les inquiétudes, elles auraient cédé à la douce gaieté du vieillard qui avait des joies d'enfant, de ces joies qu'on contemple avec bonheur, comme une fleur qui perce les premières neiges. Il était encore couché quand Dervant vint près de lui pour lui parler de Marie; il le trouva seul. Mme Trémy, prévenue par la fille de Villon, s'était discrètement retirée quand elle avait entendu sonner. Dervant aimait, estimait M. Trémy, parce qu'il fallait aimer sa candeur, estimer sa vie si simple et si pure. Il lui exposa avec franchise son amour, celui de Marie; il lui dit toute sa vie, la modicité de son bien; il ne plaida pas, il raconta. M. Trémy, presque assis sur son lit, le corps et la tête appuyés sur un double oreiller, écoutait dans un silence religieux un homme qu'il aimait aussi. Quand Dervant se tut, il lui tendit la main. « Pendant que vous parliez, lui dit-il, j'ai tâché de repousser mes affections, mes sympathies, mes goûts; de n'être plus moi, mais d'être Villon, ce père qui m'a remis sa fille avant de mourir, et m'a écrit : Je meurs plus tranquille! Je me suis rappelé les projets qu'il formait pour son enfant, les vœux qu'il me confiait, sans savoir qu'il me laisserait le soin de

les réaliser; et maintenant que je me suis bien pénétré de l'esprit de mon malheureux ami, en son nom je vous dis : J'accepte! au mien : Je vous remercie! » Son bras attirait Dervant vers lui. Dervant céda à ce mouvement, et, penché sur le lit, il embrassa le digne tuteur. En relevant la tête, il aperçut de grosses larmes dans ses yeux, et sa main serra plus fortement la main qu'il tenait.

— C'est de joie! dit Trémy en baissant la voix; car voilà que moi aussi je meurs tranquille.

— Vous mourez! s'écria Dervant.

— Chut! tais-toi! tais-toi donc, mon garçon! Veux-tu effrayer mes femmes? Je ne leur dis rien à elles; mais vous, vous êtes un homme.

— Comment de semblables idées...

— Ce ne sont pas des idées, ce sont des faits. Tenez.—Et avec toute la pudeur que mit Olympias à arranger le bas de sa robe lorsqu'elle tomba sous le fer des assassins, il fit sortir une de ses jambes, déjà amaigries, par le côté de son lit, et, à moitié soulevé comme il l'était, il désigna du doigt une place. « Voyez-vous là cette tache violacée? elle est déjà plus large que ce matin. C'est la trace d'un sang qui se décompose; je connais cela. Tenez, plus haut, près du genou, en voilà une autre qui commence à pointer. Il faudra que je regarde dans une heure; ce progrès du mal est curieux à observer. Il paraît que je n'en ai plus pour long-temps. »

— Je vais chercher le docteur, dit Dervant qui savait que Trémy ne se trompait pas.

— Enfant! dit le vieillard qui ne lâchait pas sa main, que veux-tu que fasse à cela le docteur? Le seul secours que le ciel pût me donner, il me l'a envoyé par toi; car je sais maintenant que Marie sera protégée, que ma bonne vieille femme ne sera pas seule; que tu me remplaceras... Pour elle, ce ne sera pas la même chose que moi.

Sa voix s'altérait un peu; il retira dans le lit sa jambe que, par distraction, il avait laissée à l'air, et en se rasseyant, il dit avec un sourire :—Je n'aurai pas si souvent expliqué la mort de Socrate pour être, quand mon tour vient, sans résignation et sans énergie!

— La vue de notre bonheur vous redonnera des forces, dit d'une voix mal assurée Dervant, cherchant des consolations qu'il n'admettait plus.

— J'aurais tort de compter sur ce remède; car votre bonheur, je ne le verrai pas.

— C'est trop exagérer vos craintes.

— Écoute; rien d'abord ne se prête moins que la maladie aux formes et délais exigés par la municipalité et l'église; mais ce retard ne sera pas le seul que tu auras à subir. Je ne t'ai pas dit, je n'ai pas dit à Marie (à quoi bon la mettre en présence d'un obstacle qui aurait pu éveiller des pensées qu'elle n'avait pas?), je ne vous ai pas dit que Marie ne pouvait pas se marier avant vingt et un ans; tu as donc encore près de dix mois à attendre.

Dervant paraissait vouloir parler.

— Oh! tu céderas sans combattre, ainsi l'a ordonné son père mourant; et il faut que ces volontés soient sacrées à tous pour que tous au dernier moment s'endorment plus doucement sur cette certitude. Comme ton respect pour cet ordre suprême de Villon me ferait du bien si j'avais, moi, à mon tour, quelque chose à te demander ce soir ou demain! Mais tu es homme de cœur. J'aurai cependant une prière à t'adresser, une seule prière; la prière est sainte aussi.—Oh! dites, dites!—Rends Marie heureuse long-temps.... Mme Trémy aussi.... pour elle ce sera moins long. »

Dervant promit, et une promesse de lui avait la force d'un serment.

— Je me sens un peu fatigué, reprit Trémy, je vais essayer de reposer quelques instans. Dites à Marie de venir me trouver dans une heure : j'ai à lui parler. Ne lui dites rien de son père; mais annoncez-lui, si vous voulez, que je suis content de son choix.

En revoyant Dervant, en l'entendant répéter les paroles de son père adoptif, Marie aurait été heureuse si la tristesse que ses traits conservaient malgré lui ne lui avait inspiré des inquiétudes. Mme Trémy, confiante au ciel comme on l'est pour les personnes qui n'ont jamais été malades, était retournée près de son mari qu'elle écouta, qu'elle regarda dormir, qu'elle embrassa à son réveil, et qu'elle quitta encore une fois avec peine pour venir dire à Marie qu'il l'attendait.

Le malade accueillit Marie avec un visage rayonnant, mais sa voix était plus faible et plus coupée. Il la complimenta avec cette douce ironie dont les bons vieillards se plaisent à tourmenter ceux qu'ils aiment. Prenant ensuite un ton plus grave : Si je retarde ton bonheur jusqu'à ta majorité, n'en accuse pas une affection égoïste et jalouse; tiens, vois! Et il lui tendit une lettre ouverte, celle que Villon expirant avait écrite à son vieux professeur en lui remettant sa fille.

Marie lut, non sans répandre d'abondantes larmes.

Quand elle eut achevé : « Tu vois, reprit Trémy, que je suis chargé d'un dépôt pour toi; et tirant une lettre cachetée de dessous son oreiller : le

voici, ajouta-t-il; c'est là qu'est enfermée la dernière pensée de ton père, mon élève chéri. Le jour où tu accompliras tes vingt et un ans, romps ce cachet, lis et obéis si c'est un ordre.

— Oh! je le jure.

— Et quand même je ne serais plus là, ni ta mère de cœur non plus, quel que soit ton amour pour Dervant, tu ne l'épouserais pas avant l'époque fixée par ton père?

— Oh, non! certainement non!

— Bien, chère enfant! maintenant puisqu'il faut nous quitter.....

— Que dites-vous? » s'écria Marie effrayée, reculant d'un pas et remarquant pour la première fois l'altération des traits du professeur émérite; que dites-vous? répéta-t-elle en se rapprochant et posant ses deux mains sur ses épaules, comme pour tenir sa tête à son point de vue.

Le malade reprit: « Ne faudra-t-il pas nous quitter quand tu te marieras?

— Ah! fit Marie, qui cependant n'était pas complétement rassurée.

— Eh bien! pour ce jour reçois.... d'avance.... le merci que je te dois pour le temps passé sous ma tutelle. Tu as été bonne fille pour moi, pour ma femme; tu nous as rendus bien heureux. Ne pleure pas et embrasse-moi. »

Marie alla serrer la lettre de son père; mais, moins discrète que Dervant, elle ne put cacher à Mme Trémy les inquiétudes qu'elle avait conçues. Celle-ci courut au lit du malade où arriva bientôt le docteur que Dervant était allé prévenir. La science confirma ce qu'avait deviné l'expérience de Trémy. D'instant en instant, la faiblesse augmentait, et une partie de la vie s'en allait; les mains devinrent froides; la voix s'éteignit; le regard vécut le dernier : sa dernière expression fut pour Mme Trémy; elle semblait parler de reconnaissance.

La pauvre femme! quand à quatre heures du matin la bonne tête chauve de son mari eut les yeux fermés, on eut bien de la peine à la décider à se mettre au lit, et Marie veilla près d'elle en tâchant qu'elle ne l'entendît pas pleurer, tandis que dans la chambre mortuaire, près du prêtre qui, à genoux, lisait dans un livre, Dervant priait aussi, non de la bouche, non du latin, mais de ces prières sans mots qui sont écoutées de Dieu.

Toute la journée qui suivit fut employée à ces tristes préparatifs, à ces détails dont un ami est toujours chargé; à peine Dervant put-il un instant le soir voir Marie, et Mme Trémy à qui le médecin avait défendu de se

lever. Le lendemain matin, avec le moins de bruit possible, eut lieu le triste départ. Cet homme qui vivait seul fut suivi à sa dernière demeure par bien des gens qui racontaient dans la route les bons traits de sa vie. Sur sa bière qui avait déjà reçu la terre jetée par le prêtre, on prononça des paroles que les journaux ne répétèrent pas, mais qui firent pleurer bien des yeux.

Lorsque Dervant rentra, Madelon, les yeux enflammés, mais sans larmes, courut à lui : Ah! venez, mon bon monsieur, venez, je ne puis pas arracher Mlle Marie d'auprès de Mme Trémy.

— Et pourquoi l'en séparer?

— Parce qu'elle est morte!

— Morte! et il s'élança dans la chambre où Marie sanglotait, couchée sur ce corps déjà froid.

L'ame qui avait vécu dans deux corps ne fut pas long-temps dédoublée.

VI.

Il fallut éloigner de cette triste maison la pauvre Marie, à qui ces deux pertes faisaient mieux comprendre et ressentir les malheurs passés qui avaient moins pénétré dans son ame d'enfant. Dervant l'emmena avec Madelon dans son petit logement de l'île Barbe, et lui-même resta dans cette maison déserte, où depuis un an il avait retrouvé tous ces bons sentimens qui font que l'homme chagrin se souffre et aime les autres.

A Perrache, Mme Racine put remplir les longues lacunes qu'elle avait été obligée de laisser dans l'histoire présente de Dervant. Madelon, avec qui elle se rencontra plus d'une fois dans cet échange de domicile, fut surtout pour elle un trésor sans prix. La femme de ménage écoutait pour apprendre et redire ce que la vieille bonne racontait pour louer ses anciens maîtres et pleurer plus à son aise.

Dans une douleur comme celle de Marie, c'est un grand soulagement qu'un changement complet de lieux, d'existence. Ainsi l'on échappe à ces habitudes où il y a un vide, où à chaque instant on cherche quelqu'un qui n'est plus là; mais, il faut bien l'avouer, ce qui console plus vite, plus certainement encore, c'est cet égoïsme à deux, cet amour qui déplace la vie, enveloppe le cœur pour le serrer ou l'épanouir à son gré. Sur une telle passion un grand chagrin peut bien un instant se superposer; mais

bientôt elle le repousse et le surmonte. C'est le liége qu'une main d'enfant s'efforce de plonger dans l'eau, et qui lui échappe pour jaillir à la surface et s'y étendre. Or Marie aimait Dervant autant que Dervant aimait Marie. Dans le caractère de cet homme il y avait d'ailleurs quelque chose qui convenait à un amour retenu par la douleur. Il avait été si peu habitué à voir ses vœux réalisés, que chaque fois (et c'était tous les jours) qu'il franchissait le long trajet qui séparait sa nouvelle demeure de celle de Marie, il craignait de ne plus la trouver aussi douce, aussi aimante. Arrivé en sa présence, il attendait avec anxiété que son regard fût venu à lui, que sa main eût été tendue à la sienne. Alors seulement s'effaçaient les dernières traces de son mauvais rêve. Il restait là, près d'elle, dans de délicieux entretiens, pendant des heures entières, de ces heures que le temps n'enlève vite ainsi qu'aux amans et aux condamnés à mort. Quelquefois il restait silencieux à la regarder, la main sur sa poitrine; et quand avec une tendre sollicitude Marie lui disait, après quelques instans d'attente : « Qu'avez-vous donc, Dervant? » Il répondait à demi-voix : « J'écoute que je vous aime et que je suis heureux d'être aimé de vous. »

Les bons Trémy avaient une part de pieux souvenirs dans tous leurs entretiens; mais peu à peu leur mémoire eut moins de larmes, et l'on parla davantage de projets dont la réalisation approchait. Cependant Marie disait avec tristesse quelquefois : « Ne nous flattons-nous pas? Nous avons tort peut-être d'oublier cette lettre de mon père. Si quelque révélation élevait entre nous un obstacle insurmontable! » Ils avaient peur alors; mais une demi-heure après, ils causaient avec une nouvelle sécurité de leur prochain avenir. Ils devaient quitter Lyon. Pour bien goûter le bonheur dont ils allaient jouir, il fallait moins de bruit, moins de monde; puis aussi leur revenu ne leur permettait pas le séjour d'une grande ville, car Trémy n'avait d'autre fortune que la pension qui s'était éteinte avec lui. Parfois alors Dervant parlait d'un ermitage qu'il s'était fait construire au milieu de la plaine de Villeneuve-Saint-George, avant que les médecins ne lui eussent ordonné d'aller vivre dans le midi de la France. Il racontait en souriant toutes les précautions qu'il avait prises pour s'isoler des hommes. « Un désert! disait-il, une retraite de trappiste! une folie de misanthrope! » et quoique depuis plus de deux ans il eût proposé cette maison à vendre ou à louer, personne encore ne s'était présenté, assez ennemi des autres, ou assez content de soi, pour songer à y habiter. Marie lui demandait alors s'il trouvait vraiment le monde moins méchant; et, en punition de sa

question malicieuse, sa main, qu'elle abandonnait, recevait mille baisers.

Ainsi s'écoula le temps jusqu'à la veille du jour où Marie devait atteindre sa vingt et unième année. Au moment où Dervant allait se retirer, après une entrevue où toutes les inquiétudes, toutes les espérances, avaient été exprimées : « Mon ami, dit Marie, laissez-moi vous faire une prière que vous comprendrez. Ne venez pas demain. Quelque chose que puisse contenir la lettre que je dois lire, laissez-moi donner cette journée tout entière à mon père; si je le puis, toutes celles qui suivront seront à vous. » Dervant ne dit pas un mot de l'horrible incertitude qui allait se prolonger pour lui; il baissa la tête, en signe de triste assentiment, et s'éloigna sans oser se demander s'il avait plus de crainte que d'espoir.

Le lendemain, sans un empressement puéril, sans des retards qui eussent été superstitieux, Marie donna à sa toilette les soins qu'elle eût pris si elle avait dû recevoir une personne honorée; elle fit ensuite une longue prière où vinrent se presser tous les souvenirs de son père, de sa mère, morte si jeune; de leur amour si malheureux, qu'elle invoquait en faveur du sien. Plus rassurée, elle tira d'un portefeuille la lettre écrite six ans auparavant, rompit le cachet d'une main un peu tremblante, et, tout émue à la vue de ces caractères qu'elle n'avait pas aperçus depuis si long-temps, elle lut :

« Ma fille, si malgré ma volonté, transmise par ton second père, tu es » mariée au moment où tu liras cette lettre, je te défends d'aller plus » loin, de jeter les yeux au-delà de cette ligne. Brûle ce papier; je le » veux : du fond de la tombe je te l'ordonne. »

Marie continua.

« Tu as donc respecté la dernière prière que j'ai faite. Hélas! ma pauvre » enfant, pour ton obéissance, la récompense que je t'apporte est bien » triste. Ma voix éteinte se ranime pour te dire que l'isolement auquel tu » t'es condamnée jusqu'à ce jour doit durer toute ta vie. Je maudis avec » toi la nature qui seule est coupable. Te rappelles-tu ta mère, ma Séra- » phine (c'est la dernière fois que ma main tracera ce nom)? te souviens- » tu de sa lente mort? O mon enfant! pardonne-lui, pardonne-moi; le » germe du mal qui l'a tuée t'a été transmis. N'en crois pas les alarmes » d'un père; mais j'ai interrogé la science : elle te condamne si tu te ma- » ries. Faut-il tout te dire? Oui; car ce nouveau malheur peut être une » consolation : Si, malgré cet arrêt, tu devenais épouse, tu ne serais ja- » mais mère. »

» Tout ce que je te dis là doit être bien affreux à apprendre, mais c'est » encore moins cruel que de te l'écrire. Oh! mon Dieu! me survivre ainsi » moi-même pour torturer mon enfant! venir comme un fantôme lui » crier : tu n'as plus les affections de la famille, et tu ne peux pas t'en » faire une, car tu mourrais; tu es seule, il faut rester seule, car tu » mourrais. Et si le bon Trémy me rejoint, que deviendras-tu? Oh! » maintenant je voudrais vivre, vivre pour toi, pour te consoler, pour » pleurer avec toi. Oh! maintenant j'ai des remords d'avoir ainsi accueilli » les ravages du mal dont je meurs. C'est un lâche suicide. Mon Dieu, si » vous ne me punissez pas trop sévèrement, permettez-moi, réuni à sa » mère, de veiller sur cette pauvre créature à qui vous avez retranché » tous les amours. Envoyez-lui la foi qui fait les saintes : pour se consoler » de ne rien aimer ici, il faut aspirer au ciel.

» Je sens que ma douleur épuise mes dernières forces. Marie, ange » qui ne dois aimer que Dieu, pardonne-moi ta vie; je t'en supplie, par- » donne-moi.... C'est de mon lit où je vais expirer que tout à l'heure je » priais le ciel; mais pour toi, me voilà à genoux, je veux t'écrire sur » ce fauteuil où tu me veilles, et de là te prier d'avoir pitié de ma mé- » moire.

» Adieu, il faut finir. Je n'ose pas te bénir; tu reculerais peut-être la » tête. Oh! mais tu trouveras ici bien des larmes, bien des baisers de » ton malheureux père. »

Marie avait tout lu d'abord à voix basse, puis elle avait prononcé les mots que ses yeux voyaient; mais à la fin on n'aurait pas distingué ce qu'elle disait, tant les larmes la suffoquaient. A ces mots : *La science te condamne, si tu te maries*, elle s'était interrompue pour prononcer le nom de Dervant, et quand elle lut : *Tu ne seras jamais mère!* on eût pu voir un frisson parcourir tous ses membres.

Lorsque dix fois elle eut relu ce funeste écrit, elle se félicita d'avoir prié celui qu'elle aimait de la laisser ce jour-là à elle-même, et une profonde méditation succéda à l'accès de sa douleur. Cette journée entière ne suffit pas aux pensées qui l'assaillirent. La nuit n'eut pas de sommeil pour elle, et le jour la retrouva la tête sur sa main, et le regard vaguement attaché sur le blanc mat d'une veilleuse en porcelaine. Elle était encore ainsi quand Madelon vint lui dire : Mademoiselle ne se lève pas? elle a oublié que M. Dervant viendra de bonne heure aujourd'hui.

VII.

Lorsque Dervant entra, Marie avait fait disparaître de son visage toutes les traces de ses tourmens qui pouvaient être effacées; elle était cependant bien pâle, mais Dervant était plus pâle encore. Il s'arrêta sans oser s'approcher d'elle, plus inquiet que jamais. Marie lui offrit la main, il accourut, la saisit, la pressa sur son cœur, comme si elle eût dû fermer la blessure dont il avait souffert.

— Vous ne m'êtes donc pas enlevée? Ah! cette lettre! cette lettre! que contenait-elle donc?

— Des recommandations paternelles qui me sont particulières.

— Et rien contre moi?

— Rien.

Près d'une demi-heure s'écoula ainsi en questions pour s'assurer que rien ne menaçait leur avenir, en réponses pour bannir toute crainte. Cependant la conviction et la sécurité n'entraient pas dans le cœur de Dervant; elles résistaient même à ces mots si puissans toujours sur ses doutes et ses chagrins, à ces mots : Mais je vous aime, ami! que Marie lui répétait chaque fois qu'il gardait le silence.

— D'où vient donc, dit-il enfin, cette gêne avec moi que vous n'aviez plus depuis long-temps? D'où vient que vos yeux sont encore rouges des pleurs que vous avez versés?

— Pouvez-vous donc m'en vouloir si de douloureux souvenirs se sont réveillés en moi; si, le jour où vous venez me demander de vous donner ma vie, quelques pensées plus sévères, plus profondes, ont marqué leur passage sur mon front?

— Ces pensées, dites-les-moi, chérie, que je les dissipe, si je puis; sinon, qu'elles m'affligent avec vous. Est-ce que nous pourrions vivre ainsi avec des ames en désaccord? Malgré vous d'ailleurs vos chagrins, même inconnus, viennent se refléter en moi, mais plus sombres, plus cuisans de toute mon incertitude. Votre silence ne m'épargne rien.

— Vous avez raison, Dervant; quelles qu'elles soient, je dois vous communiquer mes pensées; car moi aussi je veux connaître toutes les vôtres.

— Oh! merci d'une confiance qui est l'amour vrai, l'amour que j'ai rêvé toute ma vie, et que vous seule m'avez donné. Parlez à votre ami, à votre amant, Marie, à votre époux.

— Vous allez tout savoir : mais, à votre tour, si je vous adresse quelque question, vous répondrez dans toute la sincérité de votre cœur; vous me direz ce que vous pensez, ce que vous sentez, sans chercher ni pour moi, ni pour quelque motif que ce soit, à dissimuler, à attiédir l'ardeur d'un vœu, la chaleur d'un espoir.

— Je vous le promets.

— Eh bien! dites-moi, Dervant, n'avez-vous jamais en pensée sondé le cœur d'une jeune fille qui, ignorante des choses du monde, sans conseil, sans appui, va livrer sa vie, et cela sans retour, sa vie à jamais? N'avez-vous pas songé qu'il doit y avoir en elle des combats, des terreurs? Dites.

— Non, chérie, jamais je n'ai pensé cela pour la jeune fille qui, maîtresse de son choix, dirigée par son cœur seulement, se donne à l'homme qu'elle aime; car aimer c'est se confier, et ce n'est pas aimer tout-à-fait que de craindre encore. Avez-vous donc pressenti en moi un maître?

— Oh! non, mon ami, vous avez toujours été bon pour moi comme pour tout le monde, et votre amour est nécessaire à ma vie.

— Dites-moi donc, ange protecteur, quand vous vous soumettrez à cette tyrannie que vous avouez n'être pas trop cruelle... Qu'ai-je dit, mon Dieu? Vous détournez les yeux! Vous ai-je donc affligée?

— Eh bien! je l'avoue, près de contracter des nœuds dont je comprends la sainteté, l'éternité, j'hésite, je tremble; je voudrais rester aimée comme je le suis, vous aimer comme je vous aime.

— Vous ne pensez pas qu'elle me soit moins chère la femme qui, sans calcul de famille, de convenances, m'aura élu, moi que personne n'aimait, et m'aura dit : « Me voilà parce que je t'aime? »

— Non, j'espère que cela n'arriverait pas.

— Mon Dieu! que voulez-vous donc? Je ne vous comprends pas. Ah! parlez, parlez; ne voyez-vous pas que je suis brûlant?

— Et moi, Dervant, j'ai froid.

— Au nom du ciel, qu'est-il arrivé, qu'ai-je fait?

— Rien, mon ami, rien. Mais... Dervant, ne pourrions-nous pas rester comme nous sommes?

— Que dites-vous, vous qui si souvent?...

— Oh! d'abord, je vous en prie à genoux (elle s'y jetait en effet), ne croyez pas que je vous aie trompé, que je vous aie fait des promesses que je ne voulais pas tenir. Vous ne pensez pas que j'aie été fausse, que j'aie menti?

— Non, je n'accuse pas votre loyauté, votre franchise; mais je ne sais plus... Si, je sais qu'il y a là une épée qui me menace, et dont mon cœur commence à sentir le froid.

— Non, non, remettez-vous, calmez-vous. Si vous saviez comme je vous aime!

Elle s'était relevée aux prières de Dervant, et, assise près de lui, la main dans sa main, et sur son regard sombre, attristé, son regard plein de tendresse :

— Je suis si heureuse ainsi! Chaque matin je m'éveille avec joie, car je sais que je dois vous voir; chaque soir je m'endors au bruit de vos dernières paroles, qu'un écho, là, me répète encore quand vous m'avez quittée. Connaissez-vous félicité égale à celle de vous voir près de moi pendant des heures entières, d'entendre votre voix? Et quand vous me dites que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours, je vous crois si bien! que pourrais-je désirer de plus? Vous souriez?

— Oui, parce qu'il y a dans ce que vous me dites tant de douceur que j'en oublie ce que vous me demandez. Ce bonheur, que vous peignez si bien, je le sens aussi, moi. Il fait mon bonheur de chaque jour, de chaque heure; mais il s'y mêle ce trouble, ce doute... non pas ce doute, chérie... cet espoir, si vous voulez, qui fait que l'attente même la plus certaine a ses tourmens. Et voyez la mienne, si fondée, si bien assurée hier encore. Je vous afflige? Ne détournez pas la tête, rendez-moi vos regards. N'est-ce pas encore la même fatalité qui me poursuit? Je n'espérais plus être aimé, je le suis, et par un ange! Tout espoir m'est permis. Je dois un jour dire avec orgueil, avec ivresse : « Elle est à moi! c'est mon bien, c'est mon trésor! » Ce bonheur d'avenir s'ajoutait au bonheur présent; car, sachez-le, Marie, j'ai calculé les jours, les heures, jusqu'au jour, jusqu'à l'heure où vous m'appartiendrez. Et maintenant vous me dites : « Soyez mon frère! » Et moi qui vous ai chérie comme une amante, comme une épouse, comme une idole, est-ce que je peux vous aimer comme une sœur? Mais je mentirais si je vous le promettais. Est-ce qu'un frère qui quitte sa sœur éprouve chaque soir le serrement de cœur que donne le mot *adieu?* est-ce que l'image de sa sœur exclut toute autre pensée de sa tête, tout autre

sentiment de son cœur? Un frère aime sa sœur, et il aime encore une autre femme; aimerai-je donc une autre femme, moi, Marie? Et si je te retrouvais dans un fils, dans une fille!

Marie détourna son visage, qui devint plus pâle encore.

— Ah! pardon, continua Dervant, je vous offense; chaque jour ce serait là mon crime. Je ne pourrais pas enchaîner ma pensée; voudriez-vous donc que mes paroles la trahissent, que sans cesse je fusse en lutte contre moi-même, là, près de vous, tourmenté de vœux que je n'oserais même pas exprimer, haletant devant un bonheur toujours présent et toujours interdit, souffrant sans pouvoir dire : « Un jour je ne souffrirai plus! »

Dervant parlait avec passion; les mots ardens se pressaient dans son langage, qu'animait encore un regard où tour à tour se peignaient la crainte et l'espérance. Tantôt Marie l'écoutait sans pouvoir détourner les yeux de cette figure, où tout exprimait l'amour; tantôt, presque effrayée, elle levait les deux mains comme pour lui dire de se taire. Il obéit enfin; et alors elle, d'un ton qui avait quelque chose de solennel, lui dit : « Vous me connaissez assez pour ne pas m'accuser ici d'un caprice qui vous retirerait ce que je vous ai promis. Croyez-le donc, Dervant, il s'agit ici pour moi de quelque chose de grave. Regardez la pendule; vingt minutes vont s'écouler avant que l'heure ne sonne : pendant ce temps ne me parlez pas, que votre main même quitte la mienne; laissez-moi réfléchir à ce que vous m'avez dit; et vous, pensez, avec tout le sérieux de votre caractère, à cette question dont vous me direz la réponse quand l'heure sonnera : « Ainsi que je vous le propose, pourriez-vous être heureux? »

Vingt minutes entières, rien ne troubla le silence, et même ces regards qui se cherchaient toujours ne se rencontrèrent pas. Le timbre de la pendule résonna sous le marteau; Marie leva la tête, et Dervant, d'une voix triste mais assurée, dit : — Je ne serais pas heureux.

— Voici ma main, dit Marie, quand vous voudrez.

VIII.

Il fut court le temps qui s'écoula entre cet accord et le jour où des sermens déjà inscrits au ciel y furent encore portés par la voix d'un prêtre

qui les bénissait; mais jusque-là pas un mot ne rappela une conversation que tous deux paraissaient avoir oubliée; et si parfois Dervant, lorsqu'il parlait avec ivresse de l'époque qui approchait, entrevit une émotion sur les traits de Marie, il put la prendre pour le dernier combat de la pudeur, et peut-être était-ce à une torture qu'il souriait quand il croyait ne voir qu'un embarras dont il triompherait bientôt.

Depuis plusieurs jours ils étaient unis, et Dervant demandait à Marie si elle croyait qu'il pût y avoir un homme aussi heureux que lui.

— Si ce bonheur suffit à ton existence, répondit Marie, il faut songer à réaliser les projets de retraite que nous avons formés; Madelon ne peut nous suivre, elle veut rester dans son pays qu'elle n'a jamais quitté. Aux économies qu'elle a lentement amassées, nous joindrons chaque année une petite rente prélevée sur le peu que nous avons; ne sois pas inquiet, il nous restera encore assez. Mais écoute une prière que j'ai à t'adresser.

— Dis, bien-aimée, dis vite, que je puisse te plaire, te remercier ainsi.

— Tu m'as parlé d'une maison isolée que tu as fait construire au milieu d'une plaine, et que personne n'a encore habitée?

— C'est vrai.

— Allons y demeurer. Je ne te dirai pas que là nous serons plus riches, mais je crois que nous y serons plus heureux. Renonce à ces projets de travaux que tu nourrissais avec tant d'ardeur.

— Et le bien-être dont ainsi j'entourerai Marie?

— Et le temps que tu lui voleras? Oh! non, vois-tu, je suis jalouse de tout ce qui m'enlèverait une de tes pensées. Cette vie que tu m'as promise, je t'en demande tous les instans; et si la mienne allait être courte?

— Enfant! dit Dervant avec un sourire.

— Je veux du moins qu'elle t'ait appartenu tout entière.

Quinze jours après, Dervant et Marie avaient pris possession de leur retraite: la vieille Madelon, dernier reste des Trémy, à qui Marie n'avait pas dit adieu sans attendrissement, avait été remplacée par une jeune paysanne de Choisy-le-Roi. Propre et pleine de zèle, mais encore plus gauche, Ursule, par sa mine épanouie, réjouissait ses maîtres, dont l'indulgente patience s'expliquait par le calme, chaque jour nouveau, chaque jour plus heureux, de leur existence.

Dervant habitait le premier étage, d'où le mur interceptait toute vue; Marie, du second, pouvait du moins mesurer la solitude qui les entourait. Ursule, reléguée dans le petit bâtiment à gauche, ne troublait, que lorsqu'elle était appelée, cette vie où tout semblait calculé pour savourer des délices dont on paraissait craindre de laisser échapper une goutte. Chaque matin, Dervant entrait de bonne heure dans un cabinet de travail, où il se livrait à ses lectures favorites; là, sous la chambre à coucher de Marie, il entendait les premiers pas qu'elle faisait, et toutes les fois que le bruit de sa marche arrivait jusqu'à lui, il cherchait à travailler encore; mais d'abord il pensait qu'il allait bientôt la voir; il trouvait ensuite qu'elle tardait beaucoup ce jour-là, et s'étonnait que la pendule donnât un démenti à son impatience. Enfin, il l'entendait descendre; ses yeux ne quittaient plus la porte. Alors paraissait Marie, déjà parée de toute sa simplicité, qui accourait, avec du bonheur sur tous les traits, dans les bras que lui tendait son bien-aimé, et, assise sur son genou, les bras passés autour de son cou, donnait, recevait mille caresses, entrecoupées de questions, de réponses qui toutes disaient : Je t'aime! Et toi?

Le milieu du jour était occupé, d'un côté, par les travaux domestiques, de l'autre par ces études qui, en élevant notre ame, nous rendent plus dignes d'aimer et d'être aimés. Mais souvent les yeux du lecteur quittaient le livre pour contempler le visage de vierge qui posait près de lui; il la caressait ainsi du regard en silence jusqu'à ce qu'elle le sentît, levât la tête à son tour, et, laissant aller sur ses genoux ses deux mains qui tenaient son ouvrage, échangeât avec lui ces hymnes muets, où il n'y a pas plus d'amour que de reconnaissance à Dieu. Un geste de Marie, toujours plus raisonnable, disait : Travaillons, et soyons sages! Et tous deux, pas pour long-temps, reprenaient l'ouvrage interrompu, sans s'être embrassés, sans s'être touché la main; car à cette heure du jour ils s'éloignaient de quelques pas l'un de l'autre, comme Polycrate jetait son anneau à la mer.

Quelquefois ils se promenaient dans la belle avenue de Choisy ou sur la grande route. Si venait à passer un couple voyayeur : « Ils ont l'air d'être heureux, disaient-ils, mais pas tant que nous! » Et leurs bras enlacés se serraient plus étroitement. Si une chaise de poste entraînait au galop un homme impatient : « Il va la rejoindre! » murmuraient-ils en le regardant; car jamais ils ne supposaient un autre intérêt qu'un intérêt d'amour; mais c'était surtout le soir qu'ils s'appartenaient davantage; le soleil, la campagne, n'étaient plus là pour les distraire l'un de l'autre. Des

lectures où à chaque instant se rencontrait une allusion à leur tendresse, à eux-mêmes, où la voix de Dervant manquait tout à coup à un mot qu'il sentait trop bien, n'étaient interrompues que par ces conversations où le cœur se déploie plus aimant de mille manières; à cette heure aussi, ils étaient plus près l'un de l'autre que dans le jour.

Ainsi le temps s'écoulait pour eux; nulle secousse n'avertissait de sa fuite inaperçue. Pas de mois, pas de semaines, pas de dates, chaque jour du bonheur, de l'amour, comme la veille en avait donné, comme le lendemain en promettait encore.

Nulle visite ne troublait leur solitude. Si quelque étranger avait besoin de parler à Dervant, Marie s'enfuyait, comme si elle eût dû se soustraire à tous les regards; peut-être voulait-elle éviter ainsi que des yeux qui, comme ceux de Dervant, ne l'auraient pas vue à chaque instant du jour, remarquassent quelque changement. C'est qu'en effet six mois étaient à peine écoulés, et Marie était plus pâle, l'ovale de ses traits était plus allongé.

Un soir que leur promenade avait été un peu plus longue qu'à l'ordinaire, Dervant vit quelque altération dans les traits de Marie; il lui demanda si elle souffrait. « Non, répondit-elle, un peu de fatigue.

— Mais dans cette fatigue il y a de la tristesse! » Il la pressa si tendrement que le courage de Marie faiblit un instant, et une larme grossit lentement au bord de sa paupière. « Oh! du chagrin, s'écria Dervant, du chagrin à toi, et je ne le sais pas, et je n'ai encore rien fait pour t'en délivrer!

— Ce n'est rien, ami, une idée! un regret!

Mais les instances de Dervant devinrent si pressantes qu'il fallut bien céder une partie du secret.

— Je me souviens, dit-elle enfin, d'un jour où tu me parlais avec enivrement d'un fils, d'une fille... Ton espoir ne se réalise pas; il ne se réalisera jamais! ajouta-t-elle en sanglotant.

— Et tu crois que je m'en afflige, et tu te tourmentes d'une douleur que je n'ai pas! Écoute-moi, chérie; ce soir, moins que jamais, un pareil regret ne peut arriver jusqu'à mon cœur. Un enfant de toi! oh! oui, je l'aurais aimé, parce que c'eût été une partie de toi, un autre toi. Mais sais-tu par quel supplice il aurait fallu l'acheter cet enfant? Te voir souffrir, voir dès les premiers temps tes traits s'altérer et s'amaigrir, pendant des mois entiers être témoin de douleurs toujours croissantes, et attendre pour leur terme une crise affreuse, oh! j'en serais devenu fou! Songe

donc, il m'aurait fallu entendre tes cris, des cris d'angoisses, des cris que je t'aurais arrachés; oh! non, pas de fils, pas de fille à ce prix! mais toi, toujours toi, toi riante, heureuse, et moi à tes pieds!

Marie, rassurée par cet excès d'amour, ne craignit plus les regrets de Dervant, et fut heureuse de tout le bonheur qu'elle pouvait donner.

IX.

Il y eut cependant un matin où le sourire ne s'étendit que lentement et avec peine sur les traits souffrans de Marie. Dervant fut effrayé. Cette fois il ne l'attendit pas en lui tendant les bras; il courut à elle et la porta presque sur son fauteuil; il se mit à ses genoux pour mieux interroger tous les linéamens de son visage, et cet examen, que n'avait jamais précédé le soupçon d'une douleur, lui révéla d'affreux ravages. C'est que réellement Marie était bien changée; mais elle avait si bien caché ses souffrances! elle avait étudié avec une si divine coquetterie tout ce qui pouvait retarder le jour où son amant surprendrait le secret de ses douleurs! car elle avait compris que ce jour-là Dervant mourrait au bonheur; mais le matin dont nous parlons, tous ses efforts furent inutiles. Au demi-aveu qu'il lui arracha, il devina une partie de ce qu'elle dissimulait, et elle, qui sentait qu'elle était trahie, cessa un moment de s'imposer un masque. Alors ses traits, qui n'étaient plus soutenus par son courage, tombèrent avec un si grand abattement que, quelques minutes après, malgré les prières de Marie, Dervant courait sur la route de Paris; et, trois heures plus tard, un cheval couvert de sueur et d'écume s'arrêtait devant la porte de la Maison de la Plaine, et Dervant faisait descendre du cabriolet le docteur qu'il ramenait avec lui.

Marie désira être seule pour parler au médecin. Dervant descendit chez lui et attendit avec d'inexprimables angoisses le résultat de cette visite. Ce ne fut qu'au bout d'une heure qu'il entendit le docteur sortir de la chambre; il courut à sa rencontre, sur l'escalier, il l'engagea à entrer chez lui. Le docteur s'excusa, disant qu'il était trop pressé; il avait l'air embarrassé; mais surtout il était ému. Aux questions qui lui furent adressées il répondit d'une manière évasive, sans indiquer la nature de la maladie, mais sans dissimuler ses inquiétudes. Aussitôt après son départ, Dervant monta chez Marie; elle avait pleuré, mais paraissait mieux

cependant. Les regards de son mari l'interrogeaient en silence. « Te voilà tout consterné, lui dit-elle en l'attirant à un baiser; et ce jour, plus que jamais, tout ce que la parole a de douceur, tout ce que le regard a de charme, tout ce que les caresses ont d'enivrement, fut prodigué à Dervant. Était-ce de l'oubli qu'on lui versait? était-ce un adieu?

Mais le lendemain, mais tous les jours qui suivirent, quelles poignantes inquiétudes! quels tristes regards sur l'avenir! que de douleurs cachées, dissimulées! Oh! cela serait trop pénible à raconter, sous ce ciel sombre, près de cette maison abandonnée, où je suis encore, tandis que ma pensée vous redit cette histoire si simple. Voilà du froid qui me gagne, rien qu'à revoir en idée tant de maux. Ah! passons! passons!

Nous sommes au mois de mai, le 14; il est quatre heures du matin; le disque du soleil s'aperçoit au-dessus des basses collines qui bornent la plaine à l'orient, et à chaque instant ses rayons envahissent la campagne comme la poussière chassée par le vent. Regardons dans cette petite chambre bleue du second, où, pendant un an, il y a eu tant de bonheur et d'amour. Les premières clartés du jour luttent avec la lueur pâlissante d'une lampe qui, il y a quelques instans, éclairait toute cette pièce, excepté la tête de ce lit d'où les rideaux écartent une lumière trop vive. Là, sur un oreiller blanc, repose une tête plus blanche encore; du pied du lit, où il faut se placer pour la voir, on a peine à la distinguer, tant ses lèvres sont devenues blanches aussi. Sur un fauteuil et le corps penché vers le lit, est Dervant. Ses yeux, enflammés par la veille, ne quittent pas la figure pâle, dont la respiration semble régler la sienne. La regarder et pleurer, ce fut sans doute là toute l'occupation de sa nuit; car auprès de lui il n'y a pas de livres, pas de traces de travaux qui auraient pu un instant s'emparer de sa pensée.

A un signal qu'il entend, il se lève avec un mouvement d'impatience, comme si en ôtant son regard à Marie on la privait d'un soulagement. Il marche sur la pointe des pieds, ouvre la porte, la tête toujours tournée vers Marie, comme pour lui demander pardon du bruit qu'il pourrait faire, et descend l'escalier pour introduire dans la maison Ursule, que l'inquiétude a éveillée de bonne heure; car elle aussi aime Marie à sa manière.

— Comment va madame? dit-elle à Dervant, aussitôt qu'elle est entrée.

— La nuit a été assez calme, plus calme même qu'à l'ordinaire. Elle dort encore.

— Si vous alliez vous reposer un peu, monsieur? Depuis près de deux mois...

— Et quand, en s'éveillant, son regard me chercherait? Veux-tu donc que je lui cause un chagrin? Je remonte. Aussitôt que tu entendras le docteur, tu m'avertiras.

— Je ne pourrai pas, monsieur.

— Pourquoi donc?

— C'est que...

— Voyons.

— M. le médecin a dit qu'il ne reviendrait plus.

Dervant saisit les mains d'Ursule et fixa sur les deux yeux de la pauvre fille ses prunelles ardentes, pleines de menaces; il croyait plutôt à une atroce ironie qu'à la réalité de cet abandon. Il fallut qu'Ursule répétât encore que le docteur ne reviendrait pas et pourquoi il cessait ses visites. Quand il l'eut entendu, il s'élança sur l'escalier, dans la chambre, jusqu'auprès du lit sur lequel il se pencha; il sembla plus tranquille quand il vit qu'elle était encore là. Mais quelque précaution de silence qu'il eût prise dans sa course, il y avait eu du bruit, les rideaux s'étaient agités; Marie ouvrit les yeux, mais ils ne voyaient pas encore; aucune pensée ne les dirigeait, ne les animait; c'était le regard vague d'un enfant qu'une mère cherche à arrêter sur elle en lui disant des paroles d'affection; ainsi Dervant présentait sa tête du côté où Marie tournait la sienne. Mais il semblait qu'après une absence de la terre elle y revînt quelques instans et eût besoin de rapprendre ses douleurs et ses affections. Elle devina enfin celui qui était là, et sa main blanche, sillonnée de veines bleues fit un mouvement pour se lever; déjà Dervant s'était précipité à genoux et la couvrait de baisers et de larmes. Après quelques instans où il n'osa pas lui parler de peur que la secousse d'un bruit ne rompît le dernier fil de cette vie adorée: «Chérie, dit-il tout bas, chérie, comment te trouves-tu? — Bien, mon ami, bien; seulement il y a une force qui me saisit là, à la poitrine, et qui me retire de toi. Retiens-moi!» Par un dernier effort son bras se leva, vint retomber sur le cou de Dervant et entraîna sa tête près de la sienne; leurs joues pâles se touchaient; on n'aurait pas su qui des deux allait mourir. Un petit balancement faisait osciller ces deux têtes unies, semblable à ce mouvement donné à un enfant qu'on endort. Elles s'arrêtèrent; l'autre bras de Marie vint s'unir au

premier pour embrasser Dervant; ses lèvres s'agitèrent; il vit qu'elle allait parler; il retint son haleine. As-tu été heureux, dit-elle?

— Oh, oui! s'écria-t-il avec un horrible désespoir.

L'ame de Marie venait de s'envoler contente.

X.

Si ce sont d'horribles heures que celles qui suivent une mort, même lorsqu'on est entouré d'amis qui vous consolent, qui vous épargnent d'affreux détails, qui vous cachent les préparatifs de la dernière séparation, combien de tortures eut à supporter Dervant qui était seul, qui seul voulut suffire à tout et boire sa douleur jusqu'à la lie! Quand lui-même eut aidé à porter jusqu'au cimetière celle que lui-même avait parée pour le cercueil, quand il fut resté jusqu'au soir agenouillé sur le tertre frais, et qu'Ursule l'eut ramené avec cette espèce de violence qu'on emploie pour un vieillard tombé en enfance, il resta toute la nuit et les jours qui suivirent dans un stupide abattement qui faisait peur à la pauvre paysanne.

Au bout d'une semaine, il lui prit l'envie de repasser tous les souvenirs de son année de félicité. Ursule était allée à Choisy, il monta dans la chambre de Marie, et en entrant, quoiqu'il se fût bien armé de courage, quoiqu'il eût secoué son front ainsi qu'on le fait quand on prend une grande résolution, il tomba à genoux, et sa tête appuyée sur ses deux mains jointes par la prière frappa le carreau. Il se releva enfin, mais à travers ses larmes il la revoyait à chaque endroit où il l'avait vue; elle lui apparaissait sous chacun des vêtemens encore épars; et des sanglots, mais des sanglots affreux à entendre, soulevaient avec secousses son mouchoir pressé sur sa bouche. Il voulut voir si elle ne lui aurait pas laissé quelques mots d'adieu; il chercha dans ses papiers, et d'abord trouva toutes les lettres qu'il lui avait écrites, même ces petits billets par lesquels il se consolait le matin lorsqu'elle ne descendait pas aussitôt qu'à l'ordinaire. Parmi les feuilles qu'il parcourait avec avidité, il en trouva une à laquelle pendait encore un cachet noir; elle était signée *Villon*, de son père. Il lut, il sut tout.

Ses poings frappèrent son front; il s'appelait lâche, infâme; il se roula sur le lit avec des cris de pardon, grâce! Il étouffait. Il bondit hors de la chambre, hors de la maison, courut dans la campagne. En passant sur le

pont de Choisy, il fut aperçu par Ursule, qui le suivit en l'appelant. D'un pas rapide, sans rien entendre, il traversa les champs et arriva sur la route de Bicêtre à Paris. Quatre grandes voitures chargées de deux lignes d'hommes dont les jambes pendaient en dehors marchaient sur le pavé, escortées par des soldats portant un autre uniforme que celui de nos troupes.

— Ohé, mon pain qui est tombé! s'écria un des galériens.

Personne ne fit attention à ses cris.

Dervant, que ce spectacle avait presque rendu à lui-même, ramassa le pain et courut après la voiture pour le rendre au condamné.

— Merci, gredin! dit celui-ci.

Dervant fit un pas en arrière, réveillé par cette insulte; mais aussitôt il courba la tête, comme un homme qui se soumet à un arrêt, et continua à suivre la charrette sous les dégoûtantes injures que ces misérables faisaient pleuvoir sur lui.

Ursule, épuisée de fatigue, fut obligée de renoncer à sa poursuite.

Un de mes amis, qui, comme moi, connaissait cette histoire, visita au mois de septembre le bagne de Brest. Parmi les hommes de peine, il en remarqua un dont la chevelure blanche et touffue ombrageait des traits profondément creusés. Dans toute sa visite, il eut l'esprit frappé de cette figure, et demanda des renseignemens. On lui apprit que ce malheureux, attaché depuis plusieurs mois au service du bagne, était comme le souffre-douleurs des forçats, dont les outrages l'accablaient sans jamais lui arracher une plainte. Avant de sortir, mon ami retrouva dans une cour ce triste jouet des galériens. En passant près de lui, il affecta de prononcer le nom de Dervant. L'homme tressaillit, mais ne détourna pas la tête.

PROSPER DINAUX.

LE CARNAVAL DE MARSEILLE.

Il est des villes qui jouissent d'un carnaval perpétuel : Marseille peut être comptée parmi celles-là. Un peu plus vaste que le foyer de l'Opéra, son port voit passer chaque jour, à toute heure, sous un soleil ardent, sur des briques rouges, le long de ses maisons hâlées comme des matelots, le long de son bassin huileux et calme, des masques de caractères qui viennent de tous les pays; sous le cafetan de Constantinople et sous la barette de Tunis, dans les larges brayes du marin dieppois ou dans l'étroite tunique du pilote persan, ceux-ci touffus de barbe, ceux-là montrant leur menton jaune et imberbe de par-delà le Gange, population moins bigarrée encore que son langage; c'est un gazouillement dont n'approchent pas les dissonnances gutturales, nasales de la plus folle nuit de mardi-gras aux Variétés. Parmi les Italiens, le Génois pour parler serre la bouche comme un chien qui tient un os, le Napolitain l'ouvre comme un chien qui le lâche, le Sicilien hennit, le Sarde aboie, le Corse hurle, le Vénitien grasseie; parmi le Lévantins, le Maltais glapit, le Turc pérore. Bouchez-vous les oreilles, vous n'éviterez pas le geste de l'Espagnol, de l'habitant de Barcelone, de Malaga ou de Majorque, gens qui ont autant d'idiomes qu'ils ont de doigts; ils vous éblouissent, vous

fascinent, prient, répondent avec leurs mains; fermez les yeux comme vous vous êtes bouché les oreilles, et les odeurs vont vous assaillir. Cette odeur de morue annonce les Bretons, ce parfum de harengs les Normands; l'Arabe exhale le musc, le Turc l'ambre, l'Indien la vanille qu'il mâche, le Malais la cannelle. Je vous demande si l'on peut comparer le ballet de *Gustave*, des Turcs de carton, des Chinois en satin rose, des Grecs qui dansent un pas, avec ces Turcs, ces Chinois, ces Italiens, ces Espagnols, ces Anglais, ces Américains, ces Russes, ces Persans, qui ne dansent aucun pas, mais qui sont véritables?

Le carnaval augmente de bien peu en travestissemens la cité qui a toute l'année tant de turbans et de moustaches et de barbes à son service. Passerait-il dans la rue vingt Turcs, on dirait : Ce sont vingt Turcs! et voilà tout. Si ces vingt Turcs parlaient turc, on leur répondrait en turc. — Où est la parodie? Comment voulez-vous crier à *la chian lit! lit! lit!* à des sauvages presque nus, parce qu'ils sont noirs comme le diable au fond de leur bornous blanc; ce ne sont que des Bédouins, après tout; et pour Marseille, depuis la conquête d'Alger, le Bédouin est un compatriote plus intime que le Parisien.

Aussi le carnaval est-il à Marseille une obligation sans originalité, un devoir à accomplir, et ceux qui s'y plient ne recourent jamais, avec raison, au costume oriental, si cher au Parisien. On le sait, le Parisien raffole de l'Orient, et dans son enthousiasme, l'anachronisme ne lui coûte guère. Il revêt la robe du Persan et chausse les babouches brodées de Tunis, passe le pantalon du Klephte et se coiffe du bonnet de l'Archimandrite. Profanation! il renchérit sur les professeurs de littérature orientale à la Sorbonne! Marseille n'a donc, pour échapper à cette érudition qui l'écrase, pour éviter cette similitude qui l'attend à la porte du bal, que le fourreau à damier de polichinel et le lugubre domino; les nations qui la visitent lui ont laissé libres ces deux costumes. Dieu veuille, pour les Marseillais, qu'on ne découvre pas dans l'Océanie quelque peuple qui les ait adoptés.

Il y a cependant un beau jour pour Marseille à l'époque du car-

naval, c'est celui où on l'enterre. Enterrer est une antiphrase; car le carnaval est brûlé, puis, tout en flamme, jeté dans la mer; on le brûle et on le noie. Rien n'égale la pompe de ses funérailles, auxquelles se rendent tous les habitans, plus pâles des fatigues de la veille et du masque qui leur a pressé les joues pendant toute une nuit, que de la cendre posée le matin à leur front.

C'est une magnifique chaussée, celle par où passe le cortége du carnaval défunt, au sortir de la ville qui l'a tué dans ses joies. Elle a pour nom *Arenc*, d'*arena*, sable. Notre mémoire nous la représente comme un chemin blanc bordé d'un côté de maisons de campagne, bâties ou plutôt plantées sur le revers d'une colline. Cette colline marche avec vous, avec toutes ses guinguettes peintes et pavoisées, avec ses murs de roseaux et ses buveurs que vous apercevez derrière les roseaux, quand vous passez au front des roseaux, des buveurs, de ces guinguettes et de cette colline, dans quelque barque de la plage et sur la plage même. Ainsi, à droite la campagne, à gauche la mer. Et quelle mer! la Méditerranée.

Dès le matin du mercredi des cendres, Arenc n'est qu'une longue traînée de voitures. Longchamps en étale de plus fièrement attelées, d'un vernis plus brillant; mais Longchamps n'en a pas de formes plus disparates. C'est un cauchemar de carrosier, tout y est; depuis le landau d'osier qu'un cigarre malveillant pourrait embraser avec les deux chevaux-amadou qui le traînent, jusqu'à la voiture où se pavanent les prud'hommes de la ville, amirauté, qui, en bonne règle, devrait être remorquée par des veaux marins. Le crayon d'Henri Monnier, qui fait une figure d'homme avec les pièces d'un cabriolet, ne suffirait pas pour reproduire ces cabriolets qui ont toutes sortes de figures. Ce sont des apparences de casquettes, des façons de soufflets, ce sont des coquilles, des bateaux renversés, des portefeuilles de cuir, où se nichent, s'accrochent, s'encaquent des familles entières. On met les enfans sur le devant de l'équipage pour qu'ils ne soient pas asphyxiés; les domestiques sont à cheval, pour prévenir tout accident; mais les accidens sont impossibles. La tête du second cheval à la file s'appuie et s'endort sur le train de derrière de la

voiture qui précède; celui qui suit en fait autant; ainsi de tous jusqu'à la dernière voiture; en sorte que chaque voiture devient la litière d'une autre, et toutes n'en font qu'une seule et unique de deux lieues d'étendue : ce sont deux lieues de cuir et de cheval, de vingt-cinq au degré.

La mer, qui vient écumer et rouler des algues et des galets jusqu'au bas de cette chaussée, présente un coup d'œil non moins varié. Sorties de bonne heure du port, une foule de petites barques peintes, pavoisées, avec leurs tentes damassées, à la file les unes des autres, chargées de masques qu'on dirait arriver de Venise par le bon vent qui souffle et les soulève avec leur cargaison, croisent des bordées dans l'anse d'Arenc. Et sur la grève de cette anse, règne une activité extraordinaire. Renommés pour l'excellence de leurs mets au poisson, la fraîcheur de leurs coquillages, — deux spécialités qui ont des variétés infinies sous la main d'habiles cuisiniers, — les restaurans d'Arenc commencent ce jour-là leur vogue du printemps. Des barques de pêcheurs lancent sur le rivage des filets chargés de poissons ; et quels poissons ! Vivans, tout vivans encore ! Non ces poissons pâles de Paris, qui semblent sortir de l'Hôtel-Dieu après une longue et douloureuse maladie; mais des poissons frais comme de l'herbe; ils ont le parfum de l'algue marine; ils sont jaunes comme l'ambre, changeant dans leurs reflets de cristal; ces filets sont ramassés par les écaillères, et de la mer salée, ces poissons tombent dans une mer d'huile. Tout cela comme le vent, comme le feu. Vous mangez le premier service que le second nage encore ! D'autres pêcheurs viennent déposer leurs richesses conchyliologiques à vos pieds, sous la table. Les moules bâillent; elles s'attacheraient volontiers à votre assiette. Elles sont encore enveloppées de vase, de sable, d'algue, de mousse, humides d'eau salée. On boit la Méditerranée.

On nage au carnaval à Marseille ! Des nageurs au mois de mars ! et tandis que M. Chevalier fait insérer au *Journal de Paris* le degré de froid, et qu'on marche sur la Seine.

Pays d'imagination, il va sans dire que Marseille ne se contente pas d'une simple fiction en enterrant le carnaval; ce carna-

val est un être à peu près réel, qui a un costume, qui en a eu même plusieurs selon les temps; qui a un nom, *Karémentrant.* Nom significatif, dont l'étymologie ne nécessitera aucune recherche de la part des savans archéologues de l'académie locale. On entre en Carême : Carême-entrant. La lettre *K* est une prétention ridicule, un prétexte pour fonder un prix de 500 fr. destiné à celui qui expliquera le mot. Le *K* est un *C* : Donnez-moi 500 fr.

Carementrant était probablement, avant la révolution, un philosophe bourré de paille, les jambes pleines de son, ayant le *Contrat social* sous le bras; on le brûlait, lui et ses jambes, et son livre, au bord de la mer. Durant la révolution, *Carémentrant* philosophe passa dans les rangs du peuple souverain, et ce fut un prêtre qu'on brûla. On portait un cardinal au bout d'une perche et l'on criait à bas le tyran! puis on allumait le tyran. Sous l'empire on rôtit quelques nobles farcis de parchemin et de foin ; on n'en rôtit pas long-temps. Sous la restauration, il était difficile de brûler un cardinal, ou un roi, ou un prêtre, ou un noble; les Anglais payèrent pour tous. *Carémentrant*, revêtu d'un habit rouge, coiffé d'un chapeau pointu à plumes de coq couchées, chargé d'épaulettes d'or, appartenant à la marine, par l'ensemble de son costume, fut sacrifié aux Druides du mardi-gras.

Qui brûle-t-on aujourd'hui que nous ne vivons plus sous la révolution, sous l'empire, ni sous la restauration, comme chacun sait? Je l'ignore, et je ne le supposerai pas.

Le carnaval de je ne sais plus quelle année, — vous ne tenez pas plus que moi à fixer cette date, — finissait à Marseille au son des violons et des contrebasses. Mardi-gras allait sonner; heure suprême où celui qui s'est disloqué toute la semaine croit de son honneur de redoubler d'élan pour soutenir les fatigues d'une dernière nuit, de la plus belle, de la plus étincelante, de la plus folle; paroli d'extravagance! il faut faire sauter la banque; heure de séduction, où celui qui a résisté par piété, par économie ou par devoir, à l'entraînement de l'ivresse générale, sautant devant lui, sous ses croisées, sur sa tête, sort tout nu comme Archimède, ou presque nu, comme je crois que sortit Archimède,

et endosse le domino noir, l'arlequin rayé, ou l'éternel *Montauciel*, et s'en va, lui comme les autres et avec les autres, briser ses fibres rouillées par une année de plus. En avant !

— En avant! se dit aussi un membre de la confrérie des pénitens noirs — nous allons toucher un mot d'explication sur cette confrérie, — en courant louer un habit de polichinel dont il avait depuis long-temps admiré la coupe originale, les deux bosses bien relevées et la beauté du velours. Un polichinel en velours !

Venons à la confrérie des pénitens noirs. Marseille a dix ou douze corporations religieuses, sans vœu, ni profession, ni engagemens quelconques : carmélites, pénitens blancs, pénitens rouges, pénitens gris. Sous le capuchon se cachent de vertueux négocians, de braves portefaix, de pieux courtiers qui, ne voulant pas être connus dans les bienfaits qu'ils répandent, cachent leurs visages et leurs corps sous un habit de pénitent; — longue toile de couleur, qu'on noue à la ceinture par une corde terminée en deux os de mort, et couronnée d'un capuchon pointu, rabattu sur la tête, percée de deux trous à la place des yeux. Ils soignent les malades, s'entr'aident, visitent les prisonniers, enterrent sans frais les pauvres, et accompagnent les condamnés jusqu'à l'échafaud. Leurs actions sont nobles et louables; leur costume fait peur : celui des pénitens noirs épouvante; la nuit, les femmes les évitent avec terreur, quand elles les rencontrent venant vers elles, avec leurs os qui bruissent, leurs robes noires qui frôlent et leurs lanternes portées au bout d'un bâton noir, abritant, sous quatre lames d'ivoire, une flamme mourante.

Notre polichinel appartenait à la compagnie des pénitens noirs. Encore jeune, le carnaval le pique, un grelot retentit à ses oreilles, une latte le tape sur l'épaule, un bonnet de pierrot le râfle, et le voilà qui s'enflamme : il veut danser. Empêchez un méridional de danser !

Le chef des pénitens noirs trouva à redire à ce manque de gravité; il dissuada l'honnête confrère de changer la sainte aumusse pour le nez monstrueux, le menton indécent et la bouche impie de Polichinel. Le confrère promit et n'en fit rien. Il fut surveillé; on le

blâma en plein conseil, un jour qu'il était absent : il n'en tint compte. Le damné costume en velours ne le quittait pas; il s'y voyait dedans, fringant et joyeux, dansant la polichinelle, qu'il possédait à merveille. Cependant il résista jusqu'au mardi-gras. En passant devant le polichinel, il allait vite, fermait les yeux; il évitait ainsi la tentation. Ses pas étaient comptés : céderait-il ou ne céderait-il pas?

Il céda. Le mardi-gras était trop beau. Le carnaval allait par les rues, hurlant de joie, balancé aux bras de ces ravissantes Méridionales, femmes dont l'ame est dans l'œil, et dont l'œil est toujours sur le vôtre. Ces femmes passaient sous ses croisées, pieds lestes, épaules nues et les joues enflammées, l'appelant, l'invitant à descendre. Il bondissait dans son lit, il dansait la polichinelle horizontalement; il pleurait, se repentait, dansait toujours. Et le voilà hors de son lit, allant chez le loueur d'habits : — Votre polichinel? — Il n'est pas loué. — Combien? — Trente francs. — Voilà. Et il s'habille, il est habillé, et il s'écrie : — En avant donc, moi aussi!

Jamais la polichinelle ne fut si bien dansée. Le diable ne fait rien à demi. Le pénitent la dansa dix fois, vingt fois; il n'avait plus ses talons. Danse! danse! un œil te regarde! un œil de pénitent noir! — Confrère!

A trois heures après minuit, il rentra chez lui; nuit sombre en mars, à cette heure. Il se déshabille, se jette de lassitude sur son fauteuil et sommeille.

Mais qu'est-ce donc que ce bruit, cette clarté qui court au niveau de sa croisée? Le voilà debout; il croit dormir, rêver; il regarde mieux. Ce n'est pas une erreur : six pénitens noirs. Il les compte trois fois d'un doigt glacé : six pénitens noirs avec leurs lanternes noires à bâtons, leurs livres, leurs sandales, leurs aumusses noires, percées aux yeux : six pénitens, bannière de la confrérie déployée, psalmodiant en latin, s'arrêtent à sa porte. Ils ouvrent, ils s'étaient procuré une clef, les fantômes. Ils montent déjà l'escalier. C'est effrayant. La voix devient plus lugubre; déjà la clarté passe à travers les fentes de la porte de la chambre.

Ils cognent. Notre pénitent n'est pas facile à intimider, heureusement. Il était déshabillé. Que fait-il? Il coule dans son lit son habit de polichinel, et laisse paraître seulement le nez de carton, le menton pointu et le bonnet. Il revêt ensuite sa robe de pénitent noir : c'est la toilette d'une seconde. Il ouvre aux six pénitens, et se cache derrière la porte. Quand le sixième est passé, il se met derrière lui et marche.

Les six pénitens entourent le lit; leurs regards se portent avec colère sur ce polichinel désobéissant à l'ordre, coupable d'impiété; la prière des morts commence autour de lui. L'eau qui purge des maléfices tombe sur le masque de carton.

— Frère, combien étions-nous quand nous sommes partis de la chapelle pour venir ici?

— Six bien comptés.

— C'est ce que je me disais aussi. Comptez pourtant. Un, deux — trois ; autant de l'autre côté du lit; un de plus, c'est-à-dire, — mais nous sommes donc sept. — Il reprend son énumération . toujours sept. Celui-ci communique ses observations à un autre, qui compte et tremble. — Sept. Nous n'étions que six en partant, bien sûr. C'est moi qui ai distribué les livres de prière.

Un troisième est averti, un quatrième. — La terreur passe de bouche en bouche, et chaque capuchon, penché sur le capuchon voisin, souffle ce nombre de sept dans des oreilles crispées d'effroi.

On ne songeait plus au polichinel, qui paraissait plongé dans le sommeil du juste.

On veut fuir : pas de clef. — Et ils sont sept! Quand un Méridional est courageux, il l'est bien; quand il ne l'est pas, c'est curieux à voir; et quand six Méridionaux sont gagnés d'épouvante, c'est alors qu'ils sont beaux.

Un se dévoue et saute par la croisée, haute d'un petit étage ; un second, un troisième, tous les six y passent. Un seul reste qui, fermant la croisée, dit en ricanant d'un ton lugubre :

Beati qui moriuntur in DOMINO.

Épouvantable calembour que quelques-uns seuls entendirent en fuyant.

Deux pénitens noirs moururent de peur à la suite de cette plaisanterie de carnaval.

Le mercredi des cendres se glisse presque inaperçu à Paris, et pour notre part, nous n'avons jamais rencontré dans cette journée de mortification, un seul habitant ayant au front le symbole de son anéantissement ; tandis qu'à Marseille, au contraire, dès le matin du mercredi, la population se montre dans les rues, avec la tache cendrée, dont le vent emporte l'empreinte. Cette population, il est vrai, se compose de matelots, natifs de Malaga, ou de Malte, ou de Palerme, hommes crêpus, basanés, taillés dans le bloc du fanatisme. Sous un ciel qui est leur ciel, dans une cité qui est à eux bien plus qu'au roi de France, ils se livrent avec liberté à toutes les pratiques d'un catholicisme qui ne ressemble pas plus au catholicisme du nord que Jésus-Christ ne ressemble à Odin ou au Krista des Bramines. Quelques églises sont à eux exclusivement. Les prêtres y sont Génois ou Siciliens; les cloches répètent les airs de Civita-Vecchia; le pavé de la nef n'est couvert que de Majorcains priant leur Vierge spéciale, celle qui, dans sa main gracieuse, arrondit les citrons, et les anges blonds dont le souffle les dore, dans les jardins embaumés de Palma.

Or, cette population qui se nourrit de mets échauffans à Marseille comme à Bastia, qui retrouve sur les quais de Marseille la réverbération des dalles volcaniques de Naples, qui prie à Marseille des saints vénérés à Cadix, des saints qui du moins ne sont pas du nord et qui ne parlent pas français, cette nation qui poignarde dans les cabarets de Marseille comme à Venise; en se mêlant par le sang et par le commerce à la civilisation passive de Marseille, qui est trop à tous pour se posséder jamais ou se localiser, colore fortement celle-ci et déteint sur elle. Si la France un jour se fractionnait, de même que Calais serait une ville anglaise, Marseille deviendrait ville italienne, ainsi qu'elle le fut sous bien des rois de France, ou espagnole, ce qu'elle a aussi été.

Le sultan y a pourtant des droits. Le pacha d'Égypte compte à Marseille plus de six mille sujets, tous parqués dans un faubourg, colonie parlant arabe, qui fume aux étoiles sur sa porte le soir, et plante des concombres dans ses jardins. Les Catalans, depuis un temps immémorial, ont une ville à eux dans Marseille, et ils ne tiennent à la France que par les contributions directes; comme sympathie, c'est y tenir peu; les contributions indirectes disparaissent sous la contrebande dont ils sont les aigles. Les Grecs y possèdent également un quartier séparé, un fanar; ils en occupent même deux; ils se divisent en Grecs orthodoxes et en Grecs hétérodoxes. Ainsi leurs mœurs sont parfaitement conservées : ils s'abhorrent.

Parmi les églises où cette affluence mixte de naturels et d'étrangers se presse, le mercredi des cendres, celle de Saint-Victor est la plus célèbre, la plus renommée à cause des miracles qu'une Vierge noire y faisait et qu'elle n'y fait plus, quoiqu'elle y soit toujours vénérée et toujours noire.

Saint-Victor était autrefois une abbaye; la révolution guillotina l'abbaye, et sur une partie de son emplacement éleva une manufacture de tabac, le tabac à fumer passant avant Dieu dans la constitution des Droits de l'Homme. L'empire, sur les terrains vagues qui restaient encore, permit qu'on élevât des fabriques de soude factice. La restauration, achevant de bouleverser les jardins de cette malheureuse abbaye, les vendit à des raffineurs de soufre. L'église seule est debout : résistera-t-elle encore long-temps à ces trois fléaux réunis, le soufre, le tabac et la soude factice, comme elle a résisté à ces trois autres fléaux successifs, Robespierre, les préfets et la bande noire? Je parie pour le soufre.

Montons à sa tour noire, mais noire non à la manière des monumens de Paris, qui sont plutôt verts, mais noire du soleil comme un pontonnier, de l'air marin et de la fumée du goudron, cette fumée si bonne à respirer que si Marseille était une fleur, l'imagination de ses enfans ne lui prêterait pas d'autre parfum. De cette tour, le coup-d'œil est beau. Que voulez-vous voir? la ville? Ces vagues de briques rouges sont les toits de la ville; ces arbres qui

pointent entre les briques sont la cime des promenades ; ce dôme couleur de perle, c'est le ciel. Ce n'est pas un ciel sculpté par Jean Goujon ou Perrault, comme les Parisiens pourraient aisément se le figurer, eux qui en sont privés; c'est un ciel véritable, dont le soleil est chaud, l'air doux, la clarté vive.

Voulez-vous suivre mon doigt du regard, du haut de cette tour, d'où nous descendrons ensuite pour visiter, à l'heure de la prise des cendres, le caveau de la Vierge noire?

Regardez d'abord cet étranger qui s'avance jusqu'au rivage du port, les bras croisés, la tête pensive; là, arrêté dans sa course de par-delà le Rhin peut-être, par l'eau salée qui vient mouiller sa chaussure poudreuse. Il soupire, jette, désespéré, son bâton sur la vague de la grève, et attend la nuit pour se noyer.

Vernet a peint dans sa collection des ports de France celui de Marseille; mais il n'a rendu avec quelque vérité que certains détails matériels d'architecture navale qui n'existent plus aujourd'hui. Il n'a pas su fixer sur la toile, par impuissance de son art, ce qui caractérise essentiellement la physionomie de la grande cité méridionale, du Paris de la Méditerranée : le bruit et l'odeur. Les hommes se reconnaissent à la forme; les villes maritimes, à l'odeur et au bruit. Où entendre, confondus dans un ensemble constant, comme à Marseille, sans interruption durant le jour et pendant l'année, le cri de la corde sèche dans la poulie, le cri de l'oiseau de mer planant sur le bassin, le bruit d'airain des planches métalliques qu'on cloue au vaisseau, celui du marteau sur l'enclume, celui de la hache dans le chêne, celui des matelots, les mille voix des rameurs se hélant sur une bouée; par-dessus tous ces bruits, les cloches, et celles des vaisseaux, et celles de la ville; par-dessus les cloches, le murmure du vent du nord? On la reconnaît aussi à ses odeurs, et chaque odeur est un pays dont elle évoque le nom pour qui la respire. Foulez ses quais; ces boucaux de riz, à l'exhalaison végétale, ne vous représentent-ils pas les champs de la Caroline? ce sucre jaune, la Martinique et ses sucreries? ces coffres de cannelle, Ceylan? Ces barriques d'huile, les oliviers de la Canée? L'ame se laisse conduire par des rayons et

des parfums. On peut connaître l'Inde sans y être jamais allé; l'odorat, qui vous y mène, est un sens bien plus aimant que la vue. Marseille est la synthèse odorante du monde.

Au pied de cette tour, ne voyez-vous pas maintenant une large vallée, et dans cette vallée quelques hommes fixant dans la direction de l'horizon, sur des assises de chêne, une pièce de bois d'où ils élèvent de distance en distance, tandis que nous causons, des vertèbres et des côtes, jusqu'à ce que ces côtes et ces vertèbres réunies, plus nombreuses, offrent par leur savante anatomie l'aspect d'un cachalot dépouillé de ses chairs? C'est un vaisseau en construction. D'autres ouvriers viennent clouer à ses flancs d'épais bordages en bois du Nord, qu'on arrondit au feu comme des rubans. Ces rubans sont retenus par des clous de six pieds. Sous vous la clouterie. Ces cyclopes de suie au bras de fonte, au tablier gras, qui forgent ou fondent ces clous, ont aussi des vaisseaux sur les mers océanes : leurs clous leur ont valu des vaisseaux; leur première mise de fonds est un clou. Le chanvre, en longues charpies, pénètre partout dans les épaisseurs du vaisseau où l'air pourrait se faire jour. La précaution est bonne. Sur une fente de quatre-vingts pieds de longueur, si une ouverture grande comme le trou d'une petite vrille se faisait, le vaisseau, coque et gréemens, descendrait comme une ligne de plomb, en quelques heures, au fond de l'eau. Ce chanvre se durcit sous un enduit de goudron. Vous voyez d'ici, car d'ici nous voyons tout, fumer les chaudières dans lesquelles le goudron bout; où, depuis le point du jour jusqu'à la nuit, il est en fusion. Chaque vaisseau y puise comme à une gamelle commune; chaque nation y plonge une éponge ou un pinceau. Ouvrez vos sens à cette divine fumée rousse, parfum des peuples commerciaux. Le ciel en est obscurci; il sera plus bleu après de toute cette souillure. Le soleil et le vent criblent et balaient ces taches; le ciel redevient net.

Le vaisseau est goudronné, le grand vaisseau qui contient mille balles de laine de New-York, six cents barriques de vin, trente personnes d'équipage, cinquante passagers. Eh bien! qu'un enfant ôte cette cheville de bois, et, saluant à droite et à gauche,

comme un éléphant, le vaisseau ira triomphant à la mer, et il semblera s'y rafraîchir de tout le feu qu'ont subi ses flancs pendant qu'on le fabriquait; il se posera au milieu de la vaste écume qu'il aura soulevée sous ses nageoires, et puis, tranquille, de niveau, fatigué de sa course, le mastodonte de chêne s'appellera *l'Aimable Rose* ou *l'Heureuse Amélie;* car désormais il a une sœur ou une mère de ce nom; il a une famille : il existe.

Nous sommes bien placés ici pour étudier le mécanisme au moyen duquel un mât de cent pieds est soulevé, mis à pic et descendu dans le vaisseau, qui a pris rang dans le port. Ce mât, arbre entier, droit et uni, arrive de la Russie; il a été lancé sur les glaces, dans la Baltique; il a traversé la mer du Nord, l'Océan et la Méditerranée; il n'est pas venu tout seul : la forêt a suivi l'arbre; la forêt entière est ici sous nos yeux; au lieu d'être debout, elle est couchée. Ce vaste bassin contient des bois de mâture pour mille armemens. Que de tempêtes promises à ces mâts de toutes dimensions, sur lesquels des enfans s'amusent comme sur les roseaux d'une mare!

Les mâts sont à leur place; c'est déjà prêt. Aux mâts il faut des voiles et des cordes. De l'autre côté de la rive, examinez cette ligne de maisons qu'on dirait à l'ancre, tant elles touchent de près la rive. N'apercevez-vous pas des places blanches comme du linge au séchoir, et des mouvemens courant sur ces taches? Je vous ai désigné les magasins de voilures, où des milliers de femmes aux doigts armés d'un dé en fer et d'une aiguille d'un pied de long cousent la toile taillée en brigantine ou en foc. Ainsi, nous avons vu le vaisseau dans un hangar, les mâts dans un bassin, les toiles dans des boutiques. Singularité : chaque industrie s'exerce à part. Chaque métier a sa science indépendante. Car tous ces gens-là qui édifient si merveilleusement pièce à pièce le phénomène d'un vaisseau, n'en connaissent que certaines parties; il y a plus, c'est qu'ils ne sont pas marins; à certains égards, ils ne sont que tailleurs, peintres et menuisiers; la pensée du marin seule relie ces choses éparses, pour en être l'ame; par lui le bois marche, par lui la voile respire, les vergues vont saisir le vent.

Si sur l'autre rive on taille les voiles, sur celle où nous sommes on fait les cordes, nerfs du vaisseau. Tournons-nous. Poignée à poignée, regardez le chanvre qu'on sort du grenier; une main le tend, une roue de gayac le saisit, le tord; il est déjà tordu; il retiendrait bien une coquille de noix sans casser; mais il s'envole ailleurs, il est joint à un autre cordon; il est corde; hâtez-vous de la couper si vous voulez étayer vos mâts et armer vos vergues de drisses; sinon, la corde unie à la corde, l'aussière à l'aussière, serpentant l'une sur l'autre, en deux tours de roue, et la roue ne s'arrête pas, vont reparaître tressées en grelin, corde épaisse comme le bras; dans quelques minutes le grelin sera câble, un câble énorme, capable de retenir un vaisseau au milieu des brisans, par l'ouragan des équinoxes qui soulève la mer et déchire le ciel; mais le câble est à bord du vaisseau, roulé en spirale, et déjà son ancre se forge.

Entendez-vous la forge? elle luit là-bas dans ces cavités ardentes, le grincement monte jusqu'à nous. Ces hommes noirs qui se baissent, ramassent des poignées de vieux fer; ces hommes noirs qui soufflent, le font rougir et le pétrissent; ces hommes noirs dont nous ne distinguons que le dos en sueur, le découpent comme du papier. Ceux-ci façonnent des ancres, ceux-là coulent des canons, qui roulent enflammés jusqu'à la mer, où ils s'éteignent. Mais notre ancre est forgée.

Tout est prêt maintenant : chaque industrie a mis la dernière main au vaisseau, toutes en ont vécu, toutes en vivront; le charpentier, le négociant, le forgeron qui l'a prémuni contre la tempête, et l'assureur qui garantit l'œuvre du forgeron et en répond contre la destinée. Pour Marseille, chaque vaisseau est l'Arche, car tous ses habitans y ont un espoir embarqué.

Admirable création des hommes, adieu! Le vaisseau neuf va partir, il partira au soleil levé, quand la brise sera fraîche et viendra de la terre. La brise souffle, et le soleil est rouge : il part. Comme il glisse, voyez! au pied de ces tours, de celle où nous sommes qu'il salue avec le canon, auquel la cloche répond; respect ici, bénédiction là-bas. Voilà l'œuvre du voilier et du

forgeron! ou plutôt l'œuvre puissante, progressive, immortelle de l'industrie et du commerce. Et cet homme qui attendait la nuit pour se noyer, vous l'avez deviné, c'est le commerce. Descendu nu et pauvre avec un bâton, il monte au vaisseau, s'aventure, ose, travaille, souffre, pense, ne se décourage pas, aborde avec lui tous les rivages, échange une idée pour une plume d'autruche en Afrique, vend la plume d'autruche aux Cafres pour un peu de poudre d'or, échange, à cinq cents lieues de là, la poudre d'or pour un sac de perles, porte ses perles à Java et y reçoit en retour cent tonneaux de poivre; revient avec ses tonneaux, riche du monde qu'il sait, des langues qu'il a apprises, rentre au port sur un vaisseau à lui, dont il est maître après Dieu, jette l'ancre, et, considéré de tous, il monte les escaliers de marbre de la Bourse, capitole de la fortune.

On prétend que l'intercession de la Vierge noire était autrefois pour beaucoup dans ces prospérités acquises sur les rives étrangères par les Marseillais. Allons la saluer dans son caveau sombre et humide. D'ailleurs, je vous l'ai dit, reconnaissance ou respect, le mercredi des cendres est le jour de l'année où l'on se souvient encore d'elle.

Elle n'est plus riche; sa rivale, Notre-Dame-de-la-Garde, l'a saintement dépouillée des poissons d'argent, des petits vaisseaux votifs en vermeil, des œufs d'autruche, des ancres marines en diamant, dont elle aimait à se parer jadis; seulement elle est restée bonne et noire dans le malheur. L'obscurité de sa retraite n'est réjouie que par une bougie verte qui brûle à ses pieds, funèbre lueur qui éclaira, il y a quelque cinquante ans, une scène dont la tradition a conservé la terrible moralité.

Le carnaval finissait, il était fini même. Minuit avait sonné à Saint-Victor; l'abbaye était en prières; repentans de leurs folies de la veille, les fidèles s'humiliaient à deux genoux, dans le caveau, pour recevoir la cendre qui fait souvenir d'où l'on vient et rappelle où l'on ira. La sinistre bougie verte promenait sa lueur sur des visages blêmes de fatigue et de contrition. La moins morte

de tous était la Vierge noire de Saint-Victor. De son doigt funéraire le prêtre touchait les vivans avec la poudre des morts. Folie ou sacrilége, parmi ces personnages il en était un qui était resté masqué. La Vierge noire semblait le regarder et porter sa lueur verte sur lui, sur le carton jaune et hideux qui le comprimait. Pour le sauver de la damnation éternelle, elle inspira à quelques gens pieux l'idée de lui dire combien cela était mal et dangereux. Il résista, et on entendit même un ricanement odieux derrière le masque. S'étant approché pour lui effleurer le front, le prêtre recula de terreur; il dit à l'impie d'ôter le masque : un signe négatif répondit. Alors le prêtre imprima sur le carton athée, au milieu de l'effroi général, la cendre qu'il destinait au visage du chrétien. Là ne s'arrête pas la tradition.

Au sortir de l'église, quand le libertin chercha, dans son trouble, à retirer son masque pour respirer plus librement, une force invincible, un ciment qui faisait corps avec la peau, l'avait collé au visage. Ses efforts furent vains; ses doigts se fatiguèrent à cette tâche; ils se crispèrent contre cette surface glissante, ils eurent du sang : le masque resta; il s'était fait chair. Et cet homme, condamné à ne plus voir, à ne plus sentir, à ne plus respirer qu'à travers ce visage de quelque monstre; condamné à un éternel travestissement et à un carnaval dont il devait traîner le supplice à table et au lit, triste ou souffrant, devint fou, et il mourut déchiré par ses propres ongles.

A propos du carnaval, dont l'ivresse remplit Paris et demande une place à toutes nos préoccupations, nous avons écrit ces quelques lignes très-imparfaites sur un pays que nous aimons. Un prétexte frivole a servi d'occasion à un épanchement vrai. Nous serions désolé du ton de légèreté qu'il nous a fallu prendre dans le cours de cet article, si le véritable motif qui nous l'a dicté n'était pas compris. Ce n'est pas quand un fléau terrible éclaircit les rangs de nos amis et leur fait, à eux aussi, un masque livide, que nous aurions l'insouciance coupable d'être possédé par un autre

sentiment que celui d'une tristesse profonde. Allez au bal, vous autres, car vous avez eu aussi les mêmes douleurs; allez, le cœur gai, les mains pleines de fleurs, aux samedis fabuleux de M. Mira; mais pour nous qui ne sommes pas d'ici, — pas de bal, point de fêtes. — Prions.

Léon Gozlan.

CHRONIQUE.

M. Drouineau se meurt! M. Drouineau est mort! Un jour cette rumeur se répand dans Paris, et ce jour-là le maréchal Lobau assiste, comme d'habitude, à la parade des Tuileries; le bourdon de Notre-Dame reste muet, les théâtres ne sont pas fermés, des courriers ne sont pas expédiés sur les routes de Londres et de Pétersbourg, pas un pigeon n'est lâché pour en porter la nouvelle à Anvers! Les amis de M. Drouineau pleurent sa mort, et c'est bien légitime. On peut avoir écrit des romans assez mauvais, et en assez grand nombre, s'être livré aux nébulosités d'un néochristianisme, avoir trempé dans la rédaction du CONSTITUTIONNEL, *journal des commerces politiques et littéraires*, de M. Étienne, puis, quand Dieu vous appelle à lui, passer sans bruit comme une étoile qui file.

Néanmoins la gent littéraire ne laisse pas ainsi mourir un des siens sans jeter les hauts cris, sans injurier le sort qui vient frapper à plaisir nos jeunes gloires (il y a en France cent mille jeunes gloires!); il faut apitoyer cet indifférent public qui n'est sensible qu'aux impôts; il faut dire pourquoi la jeune gloire a été enlevée aux lettres dont elle était l'ornement; il faut jeter des fleurs, des couronnes d'immortelles, tressées de laurier, sur la tombe de la jeune gloire. Cette fois, c'est une jeune gloire qui a été arrêtée dans sa course par une méchanceté de M. Jouslin de la Salle, qui, espérant plus d'un DON JUAN D'AUTRICHE de M. Casimir Delavigne, a renvoyé aux calendes grecques un autre DON JUAN de M. Drouineau. Un ami, un de ces amis intimes qui ne voient leurs collègues qu'à leurs derniers momens, se charge d'apprendre que M. Drouineau est mort en chrétien et en homme de lettres. « Rien ne peut tra-
» duire son attitude courageuse à cet instant suprême et la délicatesse
» de ses dernières pensées. J'ai recueilli le dernier souffle du poète, je
» vous l'apporte. »

La commission des auteurs dramatiques s'est donc réunie pour pleurer

le membre défunt. M. Casimir Delavigne, honnête homme, s'il en fut, a tant pleuré qu'il a sacrifié son Don Juan, et exigé la priorité pour celui de M. Drouineau. La Comédie-Française a pleuré sur cette dure nécessité, et pendant trois jours M. Étienne a très-mal joué aux dominos. Que la terre lui soit légère! jusque-là le métier d'auteur mort réussissait assez à M. Drouineau; mais les pleurs de la commission dramatique, les larmes de M. Delavigne, les gémissemens de la Comédie-Française, les distractions de M. Étienne, qui mettait un double six à côté du double zéro, tout cela ne faisait pas le compte de la jeune gloire si tôt moissonnée; c'était de la nécrologie qu'il lui fallait; la nécrologie, cette industrie oisive, curieuse, inopportune, bavarde et indiscrète, qui analyse les rois et les comédiens, qui vit de princes allemands et de souffleurs de théâtre, la nécrologie négligeait Drouineau, dont le nom, dépouillé du *monsieur*, appartenait désormais à l'histoire.

Deux mois s'étant passés, et l'article nécrologique n'affluant pas, une autre rumeur se répandit dans Paris : feu M. Drouineau vit encore. Ennuyé de faire le mort, il joue au revenant, et cette incroyable lettre paraît dans tous les journaux, même dans le Constitutionnel, qui serre un peu ses annonces de *racahout* pour lui donner place.

« La Rochelle, 29 janvier 1835.

» Monsieur,

» Je me trouve fort heureux de pouvoir détruire par quelques lignes les bruits qui ont couru relativement à ma mort présumée. Je me suis réfugié dans une solitude où je m'efforce d'oublier des chagrins que m'ont suscités mes écrits. Des travaux étrangers au théâtre ne m'avaient pas permis de songer à mon drame de don Juan d'Autriche; mais je suis charmé d'avoir l'occasion de remercier vivement MM. les membres de la commission des auteurs dramatiques, et en particulier M. Casimir Delavigne de leur bienveillance pour un confrère absent, qui sait garder souvenir des services qui lui sont rendus. Les intentions de la Comédie-Française me sont précieuses, et j'espère pouvoir en profiter. G. Drouineau. »

Nous ne ferons pas observer que cette lettre est à peine écrite en français : il est permis aux fantômes d'oublier la syntaxe; il faut s'attacher seulement aux charmantes intentions qu'elle renferme, et la considérer comme l'expression de sentimens éprouvés dans la tombe; ma foi, les spectres sont bien doucereux et bien malins.

M. Drouineau (qui reprend désormais le monsieur) est *heureux de démentir le bruit de sa mort. Heureux?* — Je le crois, on le serait à moins; et tâche d'oublier *des chagrins que lui ont suscités ses écrits;* ces cha-

grins, nous ne les connaissons pas. A moins que ce ne soient ces interminables querelles que vous apporte la mauvaise humeur d'un libraire encombré d'exemplaires non vendus. *Les travaux étrangers au théâtre!* tout le monde sait qu'il s'agit là du *néochristianisme* dont la propagation était confiée à l'apostolat du pseudo-feu M. Drouineau. Ce bon revenant se propose, dit-il dans son langage tumulaire, de remercier les auteurs dramatiques et M. Casimir Delavigne. J'engage d'abord ces messieurs à se signer trois fois quand ces remerciemens viendront frapper à leur porte. Jusque-là on peut dire encore de M. Drouineau : *Les esprits dont on nous fait peur sont les meilleures gens du monde.* Mais voici venir la malice : *Les intentions de la Comédie-Française sont précieuses à M. Drouineau, et il espère pouvoir en profiter*, c'est-à-dire qu'il jouira, revenant, feu follet, fantôme qu'il est, du tour de faveur accordé à son ombre, à sa jeune gloire si tôt moissonnée : pas si bête pour un mort! On prétend que M. Casimir Delavigne lui dira : « Monsieur, votre mort m'a fait pleurer; votre résurrection me fait rire; reprenez votre linceul, ou je reprends mon tour.

Au reste, la Comédie-Française a bien d'autres affaires sur les bras; si elle est obligée de tenir envers M. Drouineau, revenant, la parole chevaleresque qu'elle a donnée à M. Drouineau mort, elle n'en a pas moins à ses trousses un auteur bien vivant, bien remuant, qui n'a pas recours aux subterfuges du tombeau, mais qui marche bien en règle avec huissiers, agréés et gens de loi. S'il avait connu le procédé Drouineau, M. Émile Vanderburck aurait essayé peut-être aussi de faire le mort pour obtenir la représentation de son Jacques II; mais les bonnes idées ne viennent pas à tout le monde; et M. Vanderburck a prosaïquement assigné M. Jouslin de La Salle devant le tribunal de commerce.

Un fait a été révélé à l'audience, au milieu des plaidoiries de ces hommes à petit collet qu'on nomme agréés, et à travers les interruptions âcres et plaisantes de l'auteur poursuivant : à savoir que la Comédie-Française a reçu depuis trente ans un si grand nombre de pièces qu'elle en avait en arrière cent cinquante qu'il faudrait jouer sur les poursuites des auteurs; que le Richelieu de M. Lemercier, dont l'admission remonte à vingt ans; que le Chatterton, de M. de Vigny, un drame de M. Victor Hugo, et enfin le don Juan d'Autriche de M. Drouineau, devaient avoir le pas sur Jacques II.

M. Vanderburck a répliqué que ce que voulait M. Jouslin de Lasalle, c'était de gagner l'été pour étouffer son drame dans les chaleurs.

Ce dernier trait a tellement touché le tribunal consulaire; il a pris tellement en pitié le pauvre Jacques II, que M. Jouslin de Lasalle veut asphyxier, si on le laisse faire, qu'il a condamné la Comédie-Française à

représenter JACQUES II dans le délai de deux mois, sinon de payer 100 fr. par chaque jour de retard.

Voilà JACQUES II échappé aux horreurs de la canicule; il n'a plus à craindre que les giboulées.

— Les habitués de notre élégant Théâtre-Italien ont remarqué la présence assidue d'une dame qui se passionne pour tous les succès de cette scène musicale. Favorisée par la nature d'une voix splendide, et douée d'un talent de premier ordre, elle ne porte pas aux représentations de MOSÈ et d'I PURITANI un enthousiasme de convention, une admiration de mode. L'exécution d'un bel opéra est pour elle un objet d'étude, une jouissance d'artiste; aussi les plus célèbres chanteurs, Mlle Sontag, Mme Malibran, Mlle Grisi, Garcia, Rubini, Tamburini, Lablache, ont brigué l'honneur de lui être présentés; et leurs talens éprouvés par les luttes de la scène n'ont pas fait pâlir le talent de l'amateur dans les brillans concerts qui les réunissaient.

Samedi dernier, Mme la comtesse Merlin, car c'est d'elle que nous parlons, a donné une grande soirée, où se sont rencontrés les premiers chanteurs de la salle Favart et l'élite de la société de Paris; la plus étourdissante, la plus merveilleuse musique, a rempli une grande partie de cette fête, délicatement ordonnée, remarquable surtout par le choix des morceaux exécutés : les femmes les plus élégantes, des ministres, des personnages diplomatiques, M. le duc d'Orléans, s'étaient rendus aux invitations de Mme Merlin. Vers une heure du matin, les salons ont été désertés peu à peu par les personnes assez malheureuses pour avoir plusieurs engagemens dans la même soirée. Alors a commencé un autre concert, un concert sans façon, et l'on s'est mis à faire de la musique intime. Assez de jolies femmes encore, entre autres Mme d'Orsay, assez d'auditeurs élégans et attentifs, entouraient le piano, pour entendre Mme Merlin et sa fille chanter des petits airs italiens, des boléros à plusieurs voix. Ces dames étaient secondées par l'admirable talent du prince Belj...., cet aimable réfugié italien qui dit aussi bien les chansonnettes de son pays que les airs d'OTELLO, de LA STRANIERA et de GUILLAUME TELL, et qui charme nos salons par l'éclat d'une voix qui ferait la fortune d'un théâtre.

— THÉATRE DU PALAIS-ROYAL. — LES DEUX NOURRICES. — LE FILS DE TRIBOULET. — Quand vous voyez dans la rue deux lattes en croix se balancer au bout d'une longue corde, prenez garde, les couvreurs sont là-haut qui vous envoient des tuiles et des briques; des corniches tout entières vont vous tomber sur la tête; il pleut des cheminées : passez au large. Passez au large aussi, quand le Palais-Royal vide ses cartons bour-

rés de vaudevilles moisis, rances, gâtés; c'est une infection qui désole le quartier. Toutes ces pièces, qui sentent le renfermé comme le buffet d'une vieille femme avare, arrivent coup sur coup, prennent le public à la gorge et l'empoisonnent. Quand le Palais-Royal vide ses cartons, passez au large! car c'est le théâtre de miséricorde, c'est la dernière espérance du vaudevilliste qui, ayant assoupi, abruti, ennuyé dix comités de lecture par son dialogue d'huissier et ses couplets de petit clerc, mesure de l'œil la hauteur du pont des Arts, ou marchande un boisseau de charbon. Il se rappelle alors qu'il existe un théâtre bon garçon, qui reçoit tout ce qu'on lui apporte, acteurs, pièces, musique, décors, tout, pourvu que ce soit bête, insipide, de mauvais goût et à bon marché. Ces conditions étant faciles à remplir et n'excédant pas les forces du commun des littérateurs dramatiques, il en résulte des engorgemens de répertoire dont l'entreprise ne peut se délivrer qu'en se saignant deux ou trois fois dans une semaine. C'est une de ces opérations salutaires pour le théâtre, mais fort repoussantes pour le public, qui nous a valu, à deux jours d'intervalle, LES DEUX NOURRICES et LE FILS DE TRIBOULET.

Je ne sais à quel préjugé attribuer l'usage qu'ont adopté les théâtres de réserver pour le carnaval les pièces les plus étrangement niaises. Je parle en général, car le Palais-Royal n'en a guère d'autre sorte à offrir dans tout le cours de l'année. Ce serait, au contraire, le moment de faire preuve d'esprit, si ce n'était pas une marchandise trop rare. Nos directeurs ont l'air de croire que pendant deux mois le public se promène, la bouche béante, le front déridé, le sourire fixe sur les lèvres, riant de tout comme un imbécile. Cependant le public n'éprouve pas des accès d'hilarité si spontanés, de tels sentimens d'indulgence, qu'il se laisse prendre à des parades de la force des DEUX NOURRICES. Il siffle très-bien une mauvaise farce dont tout le sel consiste dans un travestissement. Voyez le bel effort de génie! Le mari d'une nourrice s'habille lui-même en nourrice pour venir voir sa femme chez ses maîtres. Or M. Patouillet, apothicaire, ami de la maison, vient de conseiller l'expulsion de la nourrice Marie, parce qu'elle a résisté à ses efforts de séduction. Il trouve parfaitement à son goût son époux Grimouille, qu'il ne reconnaît pas sous ses habits de paysanne bretonne. Il lui propose la place de nourrice sur lieu, et, séance tenante, Grimouille accepte, moitié par bêtise, moitié par malice. Tous deux restant seuls, Patouillet entame le premier chapitre de ses galanteries, c'est-à-dire qu'il pince le bras de Grimouille, puis son menton, puis sa taille. A bas les pates! et à l'instant Patouillet est asphyxié sous la grêle de coups que lui administre la virile nourrice. Voilà le plaisant et le neuf : un homme éreinté par son semblable déguisé en femme; et pour rendre la farce plus délicate, Alcide Tousez, grossissant sa voix faubourienne sous

le bavolet de Saint-Malo : Alcide Tousez fait rire quelquefois ; tant mieux pour lui. Il ne faut pas moins le ranger parmi les cinq à six cents comiques sans art, sans étude, qui égaient la banlieue, Paris et les départemens, seulement avec un nez défectueux, des yeux de travers, de gros pieds, des manches d'habit idéalement courtes, un organe éraillé par le rogomme et une grande affectation d'idiotisme.

Des deux pièces que le Palais-Royal nous a servies à la hâte, comme font les garçons de restaurant pour des dominos qui viennent souper, je préfère encore LES DEUX NOURRICES, avec leur niaise stupidité, au FILS DE TRIBOULET, orné de prétentions historiques, de langage local et de couplets sans pointe. Le roi des ribauds et le fils de Triboulet ont fait un pari. Il s'agit de dissiper l'ennui de François Ier: tous deux se flattent d'y parvenir.

Le roi des ribauds, d'après l'avis d'un nécromancien, veut faire endosser au roi la chemise d'un homme heureux. Il trouve bien l'homme, mais l'homme n'a pas de chemise. Est-ce que les chausses n'auraient pas produit le même effet ?

De son côté, le fils de Triboulet présente à François Ier la duchesse d'Étampes sous le costume d'une villageoise. Le roi de France s'amuse, et le roi des Ribauds est vaincu. Ce vaudeville appartient à la raison sociale Burat et Cogniard frères, qui remplit l'univers de sa renommée.

— BALS MASQUÉS DE L'OPÉRA. — Chacun de ces bals attire une affluence plus grande. Par sa singularité, l'affiche de samedi dernier n'avait pas médiocrement allumé la curiosité publique. *Une jeune fille en loterie !* Quelle horreur ! Allons voir pourtant. Mais l'autorité n'a permis de rien voir ; et elle a voulu que les choses eussent lieu de la manière suivante. Une roue est sortie du plancher, escortée d'un enfant aux yeux bandés et d'un monsieur en habit noir, la face couverte d'un masque noir. L'enfant a tiré de la roue le n° 219, et le monsieur a proclamé que la jeune fille était dans l'instant même clouée dans le foyer ; car c'était une jeune fille en peinture, une tête de Creuze d'une bonne facture, et voilà tout, au lieu de la houri, de la bayadère que rêvaient quelques imaginations passablement dépravées, il faut en convenir. Une pancarte affichée à côté du tableau prévenait le gagnant qu'il serait libre de troquer sa capture contre un billet de 1,000 francs. 1,000 francs par le prix courant des bayadères et des sylphides ! La réalité aurait peut-être valu moins que l'image, mais on l'eût préférée.

Il nous faut pourtant expliquer le programme de la surprise que l'administration nous ménageait, au lieu de cette loterie honnête et pudibonde.

Après le tirage du numéro, un monsieur devait fendre la foule en criant :

« J'ai gagné! » Il devait pousser ce cri avec un accent particulièrement comique, et se présenter dans un costume soigneusement original. C'était Odry. « J'ai gagné! » répondait un second d'une voix nazillarde. C'était Lepeintre jeune; à quoi répliquait un troisième : « J'ai gagné! » C'était Arnal, également mêlé à la foule des spectateurs. Là-dessus débat, querelle, dispute, lazzis, bons ou mauvais mots. La jeune fille définitivement adjugée à Odry, cet infâme libertin s'avançait vers elle, allait la saisir, quand cet ange de beauté disparaissait et faisait place à un singe, un chat ou un chien, qui rendait la vie dure à Odry, et finissait par lui écorcher son nez triangulaire. »

Nous voudrions avoir à parler de l'Opéra sous d'autres rapports que celui de la danse; mais le moyen! Que nous reste-t-il à dire du PHILTRE, de LA RÉVOLTE AU SÉRAIL, et de LA TEMPÊTE? Et si nous ne disons rien de LA TEMPÊTE, de LA RÉVOLTE AU SÉRAIL et du PHILTRE, que dirons-nous de l'Opéra en lui-même?

Ses abonnés, rassasiés de ces chefs-d'œuvre, commencent à se demander impatiemment si l'on ne voit pas venir de l'horizon quelque autre chose. Ce n'est pas qu'on ose espérer maintenant de la musique à ce théâtre, après ce qu'il a fait du chant dans LA TENTATION, et plus récemment encore. La musique n'est-elle pas décidément reléguée au second plan? Mais par grâce, qu'on nous donne donc alors un peu de danse nouvelle et de nouveau spectacle, et que ce ne soit pas à perpétuité les mêmes tours de force de Mlle Elssler. Vienne quelque ballet moins niaisement inepte que NATALIE et LA RÉVOLTE AU SÉRAIL, et où il soit possible de voir sans impatience Mlle Taglioni, notre seule danseuse! Vienne enfin l'œuvre nouvelle qu'on est à enfanter depuis tant de mois, et qui variera, nous l'espérons, un peu le régime de l'immuable répertoire de la direction.

Au surplus, il paraît que le contingent de cette grande armée de LA JUIVE est presque au complet, cavalerie et infanterie. On a essayé les premières manœuvres, et il y a eu déjà une *répétition des armures*. L'empereur de LA JUIVE aurait, dit-on, récemment passé en personne une revue générale de ses troupes caparaçonnées, entouré de tout l'état-major, de ses aides-de-camp, et Sa Majesté se serait montrée fort satisfaite de la belle tenue de ses différens corps. Nous verrons, nous, ce qu'il en faut penser, dans peu de jours; car si l'Opéra renonce à l'art, l'art ne renonce pas à l'Opéra.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

— Le Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture se distingue de la foule des Dictionnaires. La disposition actuelle des esprits doit faire rechercher avec empressement cette encyclopédie, philosophiquement pensée, philosophiquement écrite, et qui se tient en dehors des passions politiques, des préjugés de sectes et des intérêts de coterie. Nous citerons parmi les articles remarquables des volumes parus : *Académie*, par M. Tissot, de l'Académie ; *Duchesse d'Angoulême*, par M. Jules Janin ; *Beaumarchais*, par M. Saint-Marc Girardin ; *Bonaparte*, par M. de Salvandy ; *Charlemagne*, par M. Guizot.

— Le bibliophile Jacob vient de publier la suite de ses Soirées de Walter Scott, sous un nouveau titre, le bon vieux temps. L'ouvrage forme deux volumes in-8°.

— M. de Barbé-Marbois avait fait imprimer à un petit nombre d'exemplaires, pour ses amis, son Journal d'un Déporté non jugé ; le succès que l'ouvrage a obtenu dans le monde a engagé deux libraires à en faire une édition publique ; elle vient d'être mise en vente.

— M. Félix Davin vient de publier chez le libraire Werdet un roman sous ce titre : Histoire d'un Suicide. Nous en rendrons compte.

— Il a manqué long-temps au Commerce un recueil qui lui présentât, avec méthode et de manière à être facilement retrouvés, tous les documens, tous les faits de nature à l'intéresser. Les Archives du Commerce, fondées, en janvier 1833, par M. Henrichs, attaché au ministère des affaires étrangères, nous paraissent devoir compléter cette lacune. Les négocians français et étrangers trouveront, dans la partie officielle de ce recueil, entre autres documens précieux, les tarifs et réglemens de douanes des États-Unis, de l'Amérique centrale, du Brésil, du Chili, du Mexique, de la Nouvelle-Grenade, de la Prusse, de la Belgique, du Portugal ; les nouvelles ordonnances et circulaires de douane, modifiant le tarif français, etc., etc.

— La librairie médicale de Crochard fils vient de publier deux ouvrages qui s'adressent aux gens du monde : l'un est le Précis analytique du Système de Lavater ; l'autre, celui du docteur Gall. Les deux ouvrages sont ornés de gravures au trait, pour l'explication des signes.

— Les petits traités de la BIBLIOTHÈQUE A 2 SOUS chaque ouvrage, sont d'utiles publications. Trente ont paru, et forment déjà une petite encyclopédie qui contribue à populariser l'instruction.

— Une de nos premières maisons de librairie, celle de MM. Rey et Gravier, nous prie d'annoncer que c'est à tort qu'on a imprimé dans un *prospectus* récemment publié, que l'ouvrage si justement estimé, et qui a fait la réputation de Dupuis, l'ORIGINE DE TOUS LES CULTES, *manquait au commerce de la librairie, et était devenu rare et d'un prix très-élevé.*

MM. Rey et Gravier sont propriétaires de plusieurs centaines d'exemplaires de la belle édition de 1822, la meilleure connue jusqu'à ce jour, et à laquelle M. Auguis, aujourd'hui député, a fait d'importantes améliorations. Cette édition, mise à l'*index* sous la restauration, n'a dû qu'à cette circonstance le faible débit qu'elle a eu; car, loin de l'offrir au public, il a fallu en nier l'existence.

Aujourd'hui qu'une édition pittoresque du même ouvrage porte à croire qu'il n'existe plus d'exemplaires de leur édition, MM. Rey et Gravier se décident à la publier par livraisons, en en réduisant le prix total à 35 francs, et en offrant *gratis* aux souscripteurs un bel ATLAS dressé et gravé par nos premiers artistes.

— Le libraire Mansut vient de publier la cinquième édition du MANUEL DES ASPIRANS AU BACCALAURÉAT ÈS-LETTRES, de M. Ponelle; les quatre premières éditions de cet ouvrage, justement estimé, ont été épuisées en peu de temps.

— Nous recommandons à nos lecteurs la belle édition de l'HISTOIRE DE l'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT, par Royaumont, ornée de 700 gravures sur bois, que publie l'éditeur Crunmer.

— Pour faire suite à leur belle édition de BERQUIN, les éditeurs Astoin et Renduel vont, dans quelques jours, faire paraître les premières livraisons des CONTES DES FÉES, par Perrault, Mme Leprince de Beaumont et Fénelon. Comme le premier de ces ouvrages, cette publication sera ornée de vignettes sur bois, par nos premiers artistes, et exécutée sur le même plan.

— Les éditeurs Furne, Gosselin et Perrotin, continuent avec un succès qui s'accroît tous les jours, leur belle édition des ŒUVRES COMPLÈTES DE WALTER SCOTT, par Defauconpret, avec gravures, cartes et plans. Les livraisons XIX et XX ont paru cette semaine.

— Parmi nos meilleurs ouvrages sur le Code civil, nous signalons et nous recommandons l'excellent traité de MM. Boileux et Poncelet, ayant pour titre : COMMENTAIRES SUR LE CODE CIVIL, et contenant l'explication de chaque article.

— Le libraire Furne publie en ce moment, sur le modèle de sa belle édition des OEuvres de M. de Chateaubriand, une nouvelle édition des OEUVRES DE J.-J. ROUSSEAU, qui formera quatre beaux volumes in-8°, ornés de belles vignettes. La collection, divisée en livraisons à 50 centimes, ne reviendra, complète, qu'à 40 francs. Le même éditeur publie, en outre et sur un plan semblable, une autre édition des OEUVRES DE BEAUMARCHAIS, également avec gravures, et aussi à raison de 50 centimes la livraison.

— Parmi les publications à bon marché, il faut distinguer celles qui, rédigées avec peu de prétention, n'ont pour but principal que de répandre dans le public des connaissances générales et variées. En restant dans cette ligne, elles pourront éveiller successivement dans l'esprit d'un grand nombre de personnes le goût de la lecture et le désir de s'initier plus promptement aux travaux de nos meilleurs écrivains. Sous ce rapport, nous rappelons à l'attention de nos lecteurs le MAGASIN PITTORESQUE, qui continue à poursuivre avec goût et avec convenance le but annoncé par ses fondateurs; il se maintient à la portée du plus grand nombre, en abordant néanmoins des sujets d'une importance réelle; et tandis qu'il se fait entendre des jeunes intelligences que les circonstances de la vie avaient privées d'éducation, il invite les personnes graves et instruites à le feuilleter pour y ranimer leurs souvenirs. Nous ne ferons pas l'éloge de leurs vignettes : tout le monde les connaît, et chacun peut apprécier par lui-même l'heureux emploi du crayon et du burin dans cette forme nouvelle d'éducation générale et populaire.

— Une nouvelle édition de l'ouvrage du général Foy sur la guerre de la Péninsule, se publie maintenant chez le libraire Houdaille. Cette publication, ornée de gravures, cartes, plans, etc., formera quatre volumes in-8°, divisés par livraisons à 50 centimes. Le public a, depuis longtemps, reconnu dans l'ouvrage de l'illustre orateur le talent dont l'impression est encore vivante.

— Le même éditeur vient aussi de publier une nouvelle édition de l'ouvrage de M. de Ségur sur la campagne de Russie, dont on se rappelle le brillant succès.

LE COMTE DE BAGNÈRES.

§ 1er. — PARIS.

Au dernier bal de M. d'Ofalia (ce bal eut lieu quelques jours avant les événemens de 1830), je fus témoin d'une scène qui ne sortira jamais de ma mémoire.

Nous étions encore dans l'un des salons de l'ambassade lorsque cinq heures du matin sonnèrent. La fête avait été magnifique. Ceux qui assistèrent à ce bal se souviendront sans doute que la cour de l'hôtel avait été transformée en salle de danse comme par un coup de baguette; Cicéri l'avait décorée des piliers moresques et des fruits de l'Alhambra. Des nègres aux colliers d'or, figurés sur les balustres, pareils aux nains empressés de Paul Véronèse, relevaient en grimaçant les draperies de cette belle salle. Les citronniers, plus blonds par la lueur des bougies, les fleurs, les grenades, faisaient de ce bal un véritable *pasëo*, un jardin coquet, un grand parterre émaillé des plus jolies femmes de la diplomatie française et espagnole. Ces deux natures s'y trouvaient partout confondues. Ici l'expression parisienne et indolente des belles comtesses de la rue de Bourbon, le turban sublime d'Herbault, les nœuds à l'épaule et l'étiquette élégante du faubourg Saint-Germain qui trônait alors, et qui avait le pas sur la Banque; plus loin, et par forme de rivalité galante, les suaves contours de vingt figures castillanes brunes et dorées de chauds reflets comme les fruits de ces arbres mouvans, si doucement agités par les brises de la valse, et sous lesquels dansaient, aux gerbes des lustres, les péris de cette magique soirée.

J'aime à croire, pour l'excuse de ceux qui restaient, qu'aucune des considérations ordinaires qui peuvent retenir un danseur ou un coureur de bals jusqu'à cinq heures du matin, ne leur manquait. Beaucoup d'entre eux avaient sans doute de vagues amours à poursuivre, une contredanse en retard, quelque jolie femme à reconduire, ou bien une revanche à prendre au whist. Quelques-uns soupaient, d'autres causaient politique. C'est une chose triste qu'un grand bal à l'agonie! Lorsque vous verrez l'archet s'arrêter, les mères jeter l'écharpe au cou de leurs filles, et les grands parens chercher leur claque, dites-vous que toute votre joie s'en va! Alors une inévitable tristesse vous prend au cœur, à voir cette décomposition subite. Adieu les galops promis, les feuilles de camélias qui se détachent, et que l'on ramasse, les romans d'amour créés au souffle de Tolbecque, les brouilles charmantes, les innocens rendez-vous! Adieu ce parfum et ces anges de poésie! L'inexorable grand-père, qui survient alors, gâte tout; le grand-père tue le bal, comme un vieux tyran de mélodrame, d'un air sournois et galant. Une fois désert, le bal, si joyeux quelques heures auparavant, vous épouvante; alors vous apparaissent les monstrueux débris du souper ravagé par tant de mains, ces cadavres de cétacées, dont les arêtes formidables vous répugnent à l'égal d'un tableau trop vrai de natures mortes, ces gazons factices qui masquent à peine d'énormes poêles, ces banquettes de velours à crépine d'or dépeuplées et veuves de leurs danseuses; alors vous entendez le cliquetis des fourchettes à l'office, car l'office dîne à son tour; les fontaines glacées, où dort le champagne, ne coulent plus que pour la livrée; les tables d'écarté rassemblent quelques habitués de la maison, le cercle des joueurs est pressé, les paris énormes, tant on a hâte d'en finir; car le jour, déjà bleu, glisse à travers les draperies, le givre des fenêtres se fond aux premiers rayons de l'aube. Encore quelques heures, et il ne restera de ce grand bal qu'un vague parfum, et un glorieux article dans *le Moniteur!*

Il n'est personne qui, s'étant attardé jusqu'au jour dans un *raout*, n'ait remarqué la tristesse de ce contraste. Dans le splendide hôtel de l'ambassade d'Espagne, les sons de l'orchestre venaient de s'éteindre, il ne restait guère que douze joueurs aux tables d'écarté. Le major de N... tenait les cartes en bâillant, personne ne se présentait; le major venait de battre trois auditeurs au conseil d'état, un colonel russe et un député. Tout à coup un jeune homme se présenta...

Rien qu'à son air gauche et à sa manière de mêler les cartes, confus et

rouge, les juges du camp reconnurent bientôt son manque d'habitude; il jouait vraiment d'une manière impardonnable. Pour ma part, je fus pris d'un véritable effroi en le voyant brouiller étourdiment ses rois et ses dames : il allait en homme insensé à ce jeu d'escrime et de science. Cependant le sort le favorisa tellement qu'il gagna cette partie. Vint une seconde, une troisième, une quatrième; *il passa* enfin dix-sept fois. D'abord il n'avait hasardé qu'un louis, ensuite il avait doublé cet enjeu; maintenant il avait ses deux mains pleines. Il se leva en effet, et, à notre grande surprise, ramassant brusquement sur le tapis sa poignée d'or, en essuyant de larges gouttes de sueur qui perlaient son front, il se leva sans avoir perdu et après un jeu d'atouts, c'est-à-dire quand c'eût été à son adversaire de se lever. Évidemment il n'était connu d'aucun des joueurs. La timidité de ce jeune homme et son peu d'usage du monde étaient visibles : il avait au plus vingt ans. Quand il eut ramassé précipitamment ses pièces d'or, il sortit bien vite, et ne salua pas même l'assemblée. La seconde d'après nous entendions les pièces rouler sur les marches de l'escalier. « Prenez, prenez tout! » avait-il dit aux laquais. Ceux-ci ne se firent pas répéter, et il sortit comme un fou par le péristyle, aussi désespéré qu'un homme qui aurait perdu.

Véritablement nous demeurâmes hébétés. Nous avions à peine remarqué ce jeune homme au milieu de ceux qui nous entouraient; il était venu comme tout le monde et à l'heure de tout le monde, c'est-à-dire sur les dix heures. Il portait un frac noir et des gants blancs; c'était, je vous l'ai dit, un très-jeune homme, de manières douces et polies. Moi, qui l'avais vu lever ses cartes, j'avais compris bien vite qu'il n'était ni fils de pair de France, ce qui signifiait alors quelque chose, ni auditeur au conseil d'état, ce qui n'a jamais rien signifié. Ce devait être au plus un modeste étudiant, dans la poche duquel se trouvait une carte signée du professeur Delvincourt; il me souvenait encore de l'avoir vu danser une galope avec la marquise de M...

Par malheur, il n'y avait là ni crâniologiste ni médecin homœopathique capable de l'examiner; ce qui nous fit conclure naturellement, et d'après son action, qu'il était fou.

Dans un salon de Paris, il se rencontre rarement de pareils drames; le jeu, ce grand théâtre parisien qui enrôle les provinciaux, les trouve le plus souvent et d'un seul coup au niveau de sa hauteur; l'absence d'études et l'inexpérience de ces novices se compensent par leur sang-froid.

Ici, au contraire, le jeune homme *anti-parisien* s'était trahi. Évidemment il ne devait avoir vécu qu'en Sologne; il n'avait joué qu'au loto chez un percepteur du Berry, aussi lourd que ses moutons. Comment expliquer sans cela une aussi brusque sortie? Comment absoudre de ce crime de lèse-politesse la conscience de ce joueur singulier?

J'allais me perdre dans un dédale d'hypothèses, lorsqu'un petit homme, qui avait à la lettre quatre pieds cinq pouces, me coudoya. Il marchait, bigarré de plusieurs ordres, dans son maillot de pygmée; on m'apprit que c'était un grand d'Espagne de première classe. Ce titre magnifique contrastait singulièrement avec sa taille. Quoi qu'il en soit, nous liâmes conversation. Gil Blas est la cause de mon amour respectueux pour les grands d'Espagne. Le seigneur Gil Blas de Santillane les a si bien vus; il les fait si doctes, si élégans, si polis, si charmans seigneurs quand ils ne veulent plus être grands seigneurs! Celui-ci conquit donc mon amitié.

— Monsieur, me dit-il en se rongeant les ongles d'un air méditatif et secouant son makouba sur l'ordre du Christ qu'il avait au côté gauche, pensez-vous que ce jeune homme ait bu du punch?

— Je vous avoue que je ne l'ai guère suivi.

— A quoi attribuez-vous son action?

— Mais, je pense, à sa libéralité. Il aura voulu payer en grand les valets de l'ambassade.

— Ce jeune homme n'a jamais joué?

— Il est de ma force, c'est-à-dire qu'il tient à peine ses cartes.

— J'aime à voir que vous ne lui faites pas l'affront de le soupçonner. Puisqu'il en est ainsi, monsieur, je veux bien vous dire que je le connais. J'avais les yeux sur lui, dans l'angle même de ce grand salon, où j'observe tout en philosophe, c'est-à-dire en ambassadeur émérite, car à cette heure, c'est, hélas! tout ce que je suis. Nous autres vieux diplomates, c'est notre métier d'étudier. Ce jeune homme, qui est de Bordeaux, habite depuis hier l'étage d'un hôtel voisin du mien, rue Saint-Paul; cet étage il l'a fait gratter, blanchir à la chaux et recrépir à ses frais, pendant huit grands jours, avec autant de soin et de précaution que s'il devait y loger une maîtresse. L'autre nuit, je dictais quelques lettres pour Barcelone, à mon secrétaire, quand j'ai vu se projeter à la persienne deux grandes ombres. Il n'habite donc pas seul son petit appartement. Maintenant, pourquoi a-t-il joué ce soir, et pourquoi a-t-il si inopinément quitté la table de jeu? C'est là, monsieur, une de ces énigmes dont vous chercheriez

vainement la clef, si je n'avais lu pendant un quart d'heure, avec ma vieille expérience, sur ce jeune front. Cette expérience, je vous la livre; elle ne m'a jamais trompé. Ce jeune homme est dans le monde de Paris depuis hier; il est venu à ce bal, il a joué, gagné, il a *passé* dix-sept fois devant des gens qui lui étaient inconnus. Vous remarquerez qu'il a *passé* ces dix-sept parties, confus et rouge comme une cerise. La sueur baignait ses joues, et sous la table ses genoux tremblaient. Plus les regards semblaient se fixer sur lui, plus son alarme était grande; il aura craint sans doute d'être flétri du nom de fripon dans la conscience des spectateurs; son bonheur l'aura glacé. Le vertige, un vertige réel, éblouissant, l'aura pris. Je suis trop vieil enfant de ma nature et trop jaloux de juger vite les hommes, de les fusiller dans mon opinion ou de les relever d'un seul coup, pour vous cacher que je l'ai suivi. Oui, je l'ai suivi jusqu'au bas de l'escalier. En s'enfuyant et en jetant l'or aux domestiques, il s'est écrié : *Quel malheur! quel malheur d'avoir gagné!* Cela fait, il s'est jeté dans un fiacre.

Maintenant, continua mon interlocuteur en tirant sa montre, je vous quitte, monsieur; il est six heures, et je loge île Saint-Louis.

Ce récit, ou plutôt cette confidence du grand d'Espagne en retraite, fit sur moi l'effet d'une noble apologie; la nature timide et farouche de ce jeune homme m'intéressa. Ce digne seigneur d'Espagne avait rempli près de moi l'office d'Asmodée, j'étais ce Cléofas auquel on explique les cheminées de Madrid. Du premier coup, je m'étais senti blessé au cœur pour ce jeune homme; j'aurais tout donné pour être son défenseur et plaider sa cause. Je le comprenais donc enfin cet inexplicable mouvement de colère, cette rage intime, cette honte honnête et pure; je voyais ce pauvre novice au milieu de vingt figures pressées et moqueuses à cette table de jeu, retournant sa première carte d'un air timide, et comme si son roi devait être *illégitime;* puis, tout d'un coup favorisé du hasard, à l'égal d'un vieux joueur poussé par ce qu'on nomme *la veine*, libre de saisir en vrai pirate son butin de pièces d'or. Je m'identifiais avec ce beau caractère qui me promettait de larges et nobles passions. Certainement j'irais trouver ce jeune homme, je l'empêcherais de jouer une autre fois et de jeter l'or aux domestiques d'ambassade; j'irais le voir et lui demander son amitié.

Délicieuses sympathies d'une ame jeune, rêves ébauchés et détruits par un même coup de vent, intimité d'une heure dans laquelle on se complaît,

sans qu'il vous soit permis par le hasard de l'accomplir! Un mois après, Olivier m'était encore inconnu.

La vie de Paris est féconde en désirs et en oublis de cette nature. Vous rencontrez une jeune et vive intelligence, une éloquence passionnée, électrique d'idées comme de paroles, une de ces ames sœurs de la vôtre, grave ou folle comme la vôtre, mais faite sur votre moule, étant enfin votre *moi*, d'après la suave définition de Montaigne. Eh bien! cette ame, il faudra vous en séparer, admettre entre elle et vous les hasards et les distances, renoncer à ses reflets et à son commerce. Paris, le grand *classificateur*, le veut ainsi; il a prescrit à chaque organisation comme à chaque douleur ses limites et son cercle; il s'est arrogé le droit de diviser ce qui devait être réuni, d'isoler les cœurs au lieu de les fondre : de là ces découragemens solitaires, ces isolemens pleins de tristesse et d'ennui. Tel homme qui aurait pu tendre la main à un autre, ne s'informera pas de sa vie, dès qu'elle n'a rien de commun avec la sienne; les tristesses humaines s'enveloppent d'un froid silence, les douces sympathies s'exilent, on est égoïste par le fait même de la société.

Ceux qui comprennent le regret sensible qu'on éprouve à quitter un beau portrait de Van Dyck que l'on n'a fait qu'entrevoir, apprécieront ma tristesse en ne retrouvant plus Olivier. J'avais aimé ce jeune homme l'espace de cinq minutes; son souvenir ne me quittait plus. Ce que m'en avait dit l'ex-ambassadeur était devenu pour moi le motif d'une insurmontable curiosité. Olivier habitait un quartier perdu, cela est vrai; mais j'y allais passer de longues heures dans un atelier voisin. J'essayai un jour de faire causer son concierge. La maison se trouvait soumise à de nombreuses réparations, ce qui en facilitait l'entrée, et donnait carte blanche au premier venu. La tactique de M. Prudhomme m'était connue, mais elle échoua près du concierge : il me dit, il est vrai, que M. Olivier Dumont habitait une partie de cet hôtel avec *une dame;* mais quand je l'interrogeai sur le nom et l'âge de cette personne, il répondit en homme à qui l'on a fait d'avance la leçon; c'est dire que je ne pus rien savoir. M. Olivier était un jeune homme bien mis, au dire du gantier qui faisait l'angle de la rue; l'autre printemps il avait un tilbury. Depuis quelques mois il allait au bal plus rarement; il travaillait et ne sortait guère de chez lui. Ces différens aveux me coûtèrent 3 fr. 50 cent., prix d'une paire de gants de Suède fort douteux que je payai au marchand.

J'avais alors la rage des armes gothiques; j'allais partout brocantant

chez Juste ou chez Lesueur, enviant jusqu'à en perdre le sommeil les belles armures de M. le marquis de Livry, les yataghans de mon ami Honoré de S..., cet antiquaire dandy de la Monnaie, les cuirasses et les heaumes de M. Dussomerard. C'était encore le temps des bals de Mme la duchesse de Berry; on dansait partout, fraisé et ganté comme d'Épernon.

La révolution de 1830 interrompit tellement les relations, et le bouleversement de certains salons fut si grand, que je ne revis plus Olivier. A cette époque commença la rage des *annonces*. Un marchand russe trouva donc prudent de se faire *annoncer* comme arrivant de Saint-Pétersbourg. Il s'intitula : *Xavier***, marchand d'ordres et de jouets d'enfans;* il demeurait rue de Seine, au coin des Quatre-Nations. Son commerce consistait bien, à la lettre, en décorations petites et grandes, en plaques diamantées, étoiles et brochettes de tous les pays et de toutes les cours. Il vendait aussi des poupées et des hussards de la mort à cheval sur des moutons mérinos; mais il trafiquait surtout de mille autres objets plus relevés, et je suis fondé à croire qu'il brocantait en homme fort instruit. Les belles dames de la rue de Tournon avaient leur pliant chez ce juif; il leur vendait des pastels et des éventails. Ayant réussi dans ce commerce au-delà de ses espérances de marchand, il afficha dans tous les journaux sa retraite définitive; il offrait pour la dernière fois son médaillier de bagues et de croix, ses fauteuils et ses moutons aux amateurs. L'affluence fut très-grande. Il se vendit ce jour-là de fort belles choses; les carrosses eux-mêmes prenaient la file à la porte du marchand. Cette boutique offrait au premier coup d'œil un mélange qui pouvait répugner à l'orgueil aristocratique; le tablier blanc des bonnes d'enfans, attirées par la vente des joujous, tranchait assez impertinemment avec les robes à fleurs et les petits manchons des belles marquises; le marchand avait annoncé, comme il arrive, qu'il accepterait aussi les échanges; mais nul amateur ne se présentait. Tout à coup un murmure s'éleva.

La porte à sonnette de la boutique venait de tinter, une femme s'avançait vers le comptoir du marchand. A la démarche tremblante de cette personne, plus encore qu'à la timidité de sa voix, les curieux pressentaient déjà le motif de sa visite : elle venait sans aucun doute proposer quelque objet de trafic à ce marchand. Le juif, comme un empereur païen, joyeux de raffiner un supplice, n'allait pas même au-devant de son embarras; il attendait qu'elle parlât plus haut, et riait avec les voisins. Lorsque cette

femme entra, les regards se portèrent naturellement sur elle: sa mise était des plus simples, et complétait à la première vue la tristesse que son visage inspirait. Si la finesse des proportions et des signes décèle une véritable noblesse de race, l'aristocratie la moins douteuse pouvait aussi bien s'applaudir d'avoir formé ces mains nobles et délicates, que la souffrance de les avoir flétries et sillonnées de grandes veines bleues, afin d'en faire mieux ressortir toute la pâleur. Ses cheveux servaient à voiler ses joues, dont le contour était déprimé. Elle portait une robe noire, un chapeau et un sac de même couleur, si bien que tout cela ressemblait à un deuil; elle était d'ailleurs si raide et si étriquée dans ce costume, que ses vêtemens avaient tout l'air de pleurer. Était-ce une suite d'économie ou de misère que cette toilette? La foule pouvait croire également, ou que cette femme était pauvre, ou qu'elle ne voulait point sembler riche. Dans ce dernier cas, elle se serait trahie par quelques restes d'élégance et de grandeur. Une dentelle de Bruges des plus fines formait son voile, elle était gantée coquettement; le soin le plus minutieux avait présidé à l'ajustement de ses épingles. En un mot, et malgré la maturité de son visage, elle donnait encore lieu aux *versions*.

— Quelque veuve de colonel ou de général tué à Moscou, dit sagacement à l'oreille de son voisin un opticien du quai des Lunettes.

— Dites, s'il vous plaît, une comtesse de la rue du Cherche-Midi; elle va aux conférences de M. d'Hermopolis et tient à la main son *Eucologe*.

— As-tu vu, Justine, le bel anneau de noces qu'elle a! Sont-elles heureuses, les duchesses!

Ah! bien oui, duchesse! c'est une revendeuse à la toilette; vous verrez! une femme de rien, qui vend à ces *dames*. Ces *reines-là* sont mises comme vous et moi.

Pendant que l'on faisait ainsi l'examen de sa personne, la dame s'était approchée du marchand, et après quelques mots d'hésitation, avait tiré précipitamment de son enveloppe une magnifique giberne, ornée de filigranes d'or, comme on en trouverait encore à grand'peine près d'Alger, et qui devait provenir au moins de la campagne d'Égypte. Ce fut pourtant avec une voix tremblante qu'elle en demanda six louis. Le marchand, trouvant sans doute son compte à cette affaire, les lui donna. Elle fendit la presse d'un air aussi gêné qu'auparavant, et tenant son voile rabattu sur son visage.

— En voilà du drôle, fit l'homme en examinant sa nouvelle acquisition, un portrait dans cette giberne! sans doute quelque oubli!

La giberne ouverte, un portrait venait réellement d'en tomber. Cette miniature représentait un homme de trente années, le front découvert, avec une seule mèche de cheveux avançant sur le front, comme il était de mode sous l'empereur, qui affectionnait ce genre de coiffure. Le personnage du portrait avait un uniforme de fournisseur, tel qu'en devaient porter, en 1807, les adjudans de M. Ouvrard. C'était une assez mauvaise peinture. Le cercle, déchâssé du médaillon, donnait à penser qu'on avait déjà commercé de ses brillans et de ses perles.

— Encore une *qui vend son oncle!* vous verrez! Dites donc, la Liégeoise, c'est comme chez ce bon M. Marty de la Gaieté! Dieu de Dieu! s'en consomme-t-il des oncles dans les vaudevilles où ce que M. Parent joue!

— La miniature est jolie, dit un amateur.

— Oui, un gros père, et qui devait être un *laridondé* dans ses jours gras.

— Je le donne pour cent sous! dit le marchand.

Les rires redoublèrent alors à un tel point, qu'il devint impossible de s'entendre dans la boutique; un hasard bouffon les déchaînait. Imaginez qu'au moment où chacun envisageait ce médaillon, le commentant et le retournant sans trop de respect, dans tous les sens, un nouvel acteur se présenta, comme pour assumer à lui seul les regards et les gorges-chaudes de l'assemblée. Ce personnage avait une si grande ressemblance avec celui du portrait, que chacun s'en tint les côtes. Il était drapé d'un manteau bordé de velours cramoisi, sur lequel retombait une grosse torsade à glands d'or. Quand le manteau s'entr'ouvrit, il laissa voir des jambes très-fines, bien prises dans un pantalon demi-collant. Au lustre intact de ses escarpins, à son petit jonc surmonté d'une pierre d'une très-belle eau, aussi bien qu'à la vague senteur de musc qu'il exhalait, on aurait pu affirmer sans crainte que le porteur du manteau revenait en voiture de la chambre des pairs; mais ses prédispositions n'étaient alors aucunement politiques. Il regardait tout ce monde avec une charmante fatuité, promenant d'un air assuré son lorgnon sur les figures. Le plus habile physionomiste eût été bien embarrassé de donner une date à ce personnage, tant l'art avait effacé chez lui la trace des années. Dès qu'il entra, le marchand courut à sa rencontre en

s'approchant d'un air empressé; et, après avoir donné un tour de clef à l'*original* vendu :

— L'écrin est prêt, dit-il en le saluant très-bas.

— C'est bien. Je vous rappelle les autres envois que vous devez me faire dans la journée. Voici votre argent, prenez.

L'acheteur, s'étant fait apporter le médaillier, choisit ensuite quelques bagues et plusieurs décorations. Cela fait, il tira de sa poche un petit rouleau de papier gris, se fit donner sa facture et se retira. Le marchand l'accompagna respectueusement jusqu'à sa voiture.

— Il paraît que le *monsieur* est un homme riche!

— Qui pis est, un décoré! As-tu vu les croix qu'il s'est choisies?

— C'est égal, le tour est bon : vendre ce petit vieux-là! *Madame son épouse*, à ce qu'il paraît, veut s'en *défaire*. Après les diamans, le mari : c'est dans l'ordre.

— Doit-il être heureux, l'amant de *celle-là!* Ils s'en vont manger à eux deux le vieux requin!

Ces conjectures injurieuses de cuisinières n'auraient peut-être pas discontinué sans un grand tumulte qui s'éleva subitement à la porte même de la boutique. La calèche du *monsieur*, attelée de deux mecklembourgeois assez lourds, venait pourtant de faire ce qu'on appelle *un malheur*. Au petit tournant du guichet de l'Institut, une femme, n'ayant pu se garer assez vite, avait trébuché devant les pieds des chevaux. C'était la dame qui venait de vendre le portrait et qui regagnait sans doute en ce moment sa demeure.

Ceux qui l'avaient vue s'arrêter au milieu de la rue pour considérer le personnage qui passait la tête à la portière pouvaient attribuer à la frayeur du danger qu'elle courait l'espèce de fascination dont cette femme avait manqué de devenir la victime; mais en examinant avec plus d'attention le bouleversement douloureux de ses traits, on eût reconnu facilement la trace de quelque chagrin profond, blessure à peine cicatrisée, rouverte par cette rencontre imprévue.

Le regard que la dame laissa tomber sur le propriétaire de la calèche exprima plus d'angoisses que je n'en saurais décrire dans une longue série de pages; mais cette expression, empreinte de mépris et de pitié tout à la fois, passa comme un éclair, ne laissant après elle que des nuages impénétrables. Le *monsieur*, lui, ne montra aucune altération sur le miroir poli de son visage; à peine fronça-t-il légèrement le sourcil en reprochant à son

cocher une maladresse qui retardait sa marche de plusieurs minutes; puis la calèche reprit son essor rapide, pendant qu'un jeune homme, que le hasard avait sans doute amené là, relevait la pauvre femme dans ses bras, et lançait un coup d'œil insultant à cet impassible écraseur de gens.

Le jeune homme transporta la dame chez le brocanteur, donnant des signes de tristesse tellement vrais que la foule perdit le courage de le plaisanter. Je me trouvai seul dans la boutique du marchand, lorsqu'il entra.

Dans ce jeune homme je reconnus Olivier. Olivier était pâle encore plus que cette femme; il arrivait de quelque conférence savante qui devait avoir eu lieu dans le quartier des études, car il jeta vivement sur la table un dossier qu'il rapportait.

Olivier avait demandé en vain la cause de cet évanouissement fatal : personne n'avait pu la lui apprendre. Il baisa alors respectueusement les mains de la dame et lui fit respirer un flacon de sels. Nous demeurions seuls; car, excepté moi, le marchand avait renvoyé tout le monde de la boutique. C'était la seconde fois que je me trouvais vis-à-vis de ce singulier jeune homme. J'ignorais les liens qui pouvaient l'unir à cette femme, cette femme encore belle et qui prit bien vite avec lui un air de tendresse, soutenu d'une véritable autorité. Quand elle fut revenue à elle, elle ne lui dit rien de l'accident; elle attribua tout à un malaise. Olivier ne put savoir non plus ce qu'elle était venue faire dans cette boutique. Lorsque le marchand voulut partir, elle lui fit un signe de silence en collant son doigt à ses lèvres. Olivier et cette femme se parlèrent alors à voix basse. Olivier était aussi assidu à prévenir ses moindres mouvemens de souffrances qu'à contenir les siens. Il bassina les tempes de la dame d'un air empressé; il lui ragrafa ses socques. Tous deux se parlèrent ensuite avec charme et passion. Je ne pouvais entendre ce qu'ils disaient, me tenant à distance, en homme qui sait le monde; mais je voyais bien qu'Olivier serait mort pour empêcher cette femme de mourir. Olivier, auprès d'elle, me parut parfaitement jeune et beau. Elle le regardait avec une sensible tristesse. Olivier lui alla chercher à boire, et elle but : c'était un simple verre d'eau. En vérité, l'on eût dit que ce jeune homme accomplissait un service, qu'il était le familier à gages de cette femme; il avait pour elle la politesse et l'effusion d'un vieil intendant. Il me parut encore tellement obséquieux en la faisant remonter en fiacre, un fiacre qu'il alla chercher lui-même, qu'il me vint d'étranges idées. Je dois le dire avec une franchise qui me fait honte, je soupçonnai le caractère de ce jeune homme; je crus ses relations

et ses empressemens d'amour moins généreux. Notre société est tellement féconde en commerces cachés de cette nature, elle fait si bon marché du déshonneur, que je n'hésitai pas à croire Olivier le héros d'un roman bâtard, roman exploité par tant de jeunes gens sans fortune, roman d'impudeur, dont le héros se cache ou se baffoue lui-même en plein jour; je crus enfin ce jeune homme esclave d'un lien qu'il avait tout intérêt de tenir obscur. La vente du portrait faite par la dame elle-même valida mes présomptions. *L'École du scandale* et les romans du dix-huitième siècle avaient depuis long-temps façonné mes résistances pudiques à cette manière de vendre ses proches. L'argent de ceux qu'on n'aime pas, employé à enrichir ceux qu'on aime, me paraissait l'explication la plus naïve de ce trafic féminin. Je n'avais pas entendu les mauvais propos de la foule, et déjà je pensais comme la foule. Olivier en était-il là? Spéculait-il sur quelque maîtresse éprise? était-il l'amant d'une *douairière*, enfin? Je connaissais plus d'un blond jeune homme, moins timide ou aussi courageux que lui dans de semblables relations. C'est là une des mille faces de notre société stupide et mal faite, que de ne pas savoir imprimer le signe de la vertu ou de la honte au front des siens, de manière que l'on ne s'y méprenne pas; un de ses torts graves, que de présenter le monde au monde comme une énigme, livre immense, composé de pages sans nul sens, de chapitres humains sans traducteurs!

J'étais donc ébranlé dans ma croyance, je soupçonnais Olivier. Le mystère dont il s'entourait me paraissait le fruit d'un désordre. Il m'en coûta d'abord singulièrement de renoncer à mes sympathies d'estime pour ce jeune homme. Olivier avait au front je ne sais quelle grâce triste; il portait sans doute au fond du cœur un secret douloureux; il ne pouvait pas être le jeune homme des folles joies, des orgies tumultueuses; sa vie devait se concentrer dans un malheur ou dans un amour. Je voulais connaître cette tristesse lente qui prenait sa vie, afin de la sécher dans sa fleur, l'aimer tout à l'aise et le consoler. Mais, je dois le dire, j'éprouvais une certaine inquiétude à me rendre complice de cette existence parisienne, à fouiller ce roman nouveau. J'avais peur d'y rencontrer de grandes taches à côté de grandes vertus. Mes forces répugnaient à ce fardeau.

Des circonstances assez indifférentes, mais qui me semblaient alors précieuses pour mon diagnostic moral, me mettaient à même cependant de rencontrer Olivier dans quelques cercles, notamment chez Mme la baronne de R..... La charmante Thébaïde qu'occupait alors à l'Abbaye-aux-

Bois cette femme remarquable, son cercle d'intimités illustres et son parfum d'anecdotes attiraient merveilleusement Olivier. Il ne manquait pas une seule de ses soirées. Là sans doute, au milieu de ces étranges solitaires, de ces gens du monde si gais dans ce salon ascétique, Olivier oubliait de vifs chagrins; il vivait un quart d'heure de la vie paisible du cloître. A ces réunions il venait seul, et dès qu'il parlait, ces hommes graves et forts se surprenaient eux-mêmes à l'écouter. Sa parole était puissante avec modestie; il entraînait avec un grand charme. Olivier appartenait évidemment à cette classe d'esprits jeunes et chaleureux qui ne marchandent pas avec les principes, quand même ces derniers blesseraient leurs affections; il voyait les choses en homme arrêté et invariable dans ses croyances. C'était l'applaudir que l'écouter, tant on éprouvait le besoin de correspondre avec son ame généreuse! La restauration a été féconde en organisations de cette nature; organisations brisées et devenues inutiles à l'heure qu'il est et dans le tripot d'aujourd'hui, parce qu'elles ne sauraient trouver un monde où se dépenser, et que la seule conscience de l'improbité du siècle les tue. Olivier demeurait comme un survivant ingénieux de cette époque, époque instruite, élégante et résumée, à notre sens, par l'esprit singulièrement exquis de l'un de ses ministres, M. de Martignac. Olivier comprenait les exigences du monde nouveau et les opinions arriérées de l'ancien. Mais ce courage spirituel et vif, ce génie inflammable comme celui des méridionaux, était devenu pour lui d'une grande inutilité : il n'avait ni place ni ambition; il jugeait les hommes tristement et sainement, avec cette amertume de poète qui souffre et regarde passer son siècle. Singulièrement délicat et probe, il vivait d'une vie pâle, sans autres études que celles du droit, études qui lui répugnaient étrangement. Tel était le profil d'Olivier aux yeux du monde.

Pour sa vie intérieure, j'ai dit qu'elle était murée. Sans doute que la femme que je n'avais fait qu'entrevoir en avait le parfum et le secret. Quoi qu'il en fût, la physionomie d'Olivier était à Paris une teinte neutre sur ce grand tableau où tout est tranché. Je le voyais bien au spectacle, aux cours de droit, quelquefois encore chez un de nos premiers peintres. Entre autres talens, il avait celui de causer admirablement *peinture*. Il avait lui-même un talent réel d'amateur. Enfin le hasard et un arbitrage d'architecte nous rapprochèrent. Un litige s'éleva, à quelques mois de là, entre la ville et l'un de mes parens, propriétaire de terrains contigus à l'hôtel où demeurait Olivier. A ce sujet, nous tînmes quelques conférences

pour nous entendre. Olivier paraissait craindre surtout que ces contestations ne troublassent la paix de sa solitude en lui amenant des visites. La saillie du bâtiment qu'il habitait, bâtiment qui formait le coin de la rue Saint-Paul, devait être déterminée, réglée pour la plus grande gloire de monsieur le préfet de police et l'agrandissement du quai de l'Arsenal. Grâce à cet incident, je me vis donc amené plusieurs fois dans ce quartier, où l'on trouve encore de beaux restes d'hôtels, et qui rivalise quelquefois, en fait de bals, avec les rues les plus réputées du Marais. Cependant la maison du jeune homme m'était fermée. A force de voir, de me mettre en quête, d'interroger, j'appris insensiblement et au jour le jour à pénétrer adroitement chaque mystère de sa retraite, et je m'en applaudis comme d'une réelle conquête.

Le lieu qu'habitait Olivier avait lui-même quelque chose de la bizarrerie qui distinguait si éminemment cet incompréhensible jeune homme. C'était un petit pavillon isolé, à l'extremité de la rue Saint-Paul, et séparé de la voie publique par un mur d'enceinte, percé d'une petite porte sombre. Son toit pointu, surmonté d'une girouette de cuivre; les volets de ses fenêtres, incrustés de bois exotiques, des restes de peintures qu'on apercevait du dehors sur les murailles intérieures du rez-de-chaussée, lorsque d'une maison voisine la vue pouvait planer sur le bouquet d'arbres qui masquait à demi le bâtiment, laissaient deviner que cette habitation avait été construite autrefois pour abriter quelques bonnes fortunes de grand seigneur, au temps des grands seigneurs et des bonnes fortunes; mais on voyait clairement aussi que ce séjour de délices, semblable à une coquette sur le retour, regrettait la fraîcheur de sa beauté première.

Le fard de satin et de velours dont les maîtres tapissiers de 1760 s'étaient plu à relever la monotone blancheur de ses délicates parois, était injurieusement tombé, et laissait à découvert des plâtres déchirés, rhabillés de rouleaux de papiers peints, que détachait à plaisir l'humidité de l'atmosphère. Des fauteuils de drap imprimé et des calicots à 2 francs l'aune avaient détrôné les tissus de Lyon, les crépines et les effilés d'argent. L'acajou plaqué et le marbre *poëkilose* usurpaient la place des bois dorés, des malaquites et des lapis-lazzuli. Plus de ces riches et moelleux tapis à sujets *historiés*, que des pieds de marquises avaient sans doute plus d'une fois foulés, le bouquet au corsage et des parfums dans les cheveux; plus de ces portraits de femmes, enfermés dans des cadres ovales, si bien enrubannées et poudrées, si lascivement décolletées, la bouche en cœur,

et qui semblent dire à tout venant : *Je vous aime!* Point d'orgie de laquais à l'office, ni, sur la rampe, de manteau couleur de muraille; pas de chevaux à l'écurie, de carrosse sous la remise, pas même une chaise dans la petite cour, avec ses porteurs en tenue d'aventure.

Hélas! plus rien de cela. Pas même une simple *bonne* dans la maison, une *bonne*, ce vulgaire représentant de la servitude réduite à sa plus simple expression, que le plus libéral des électeurs n'a pas encore jugé à propos de se refuser, attendu que le chapitre de la *bonne* n'est pas compris dans les *Droits de l'Homme et du Citoyen.*

Du reste, la maison d'Olivier, quoique mesquinement garnie de meubles et dépourvue de ces riens de prix qui font le luxe de nos appartemens modernes, n'en était pas moins tenue avec la plus exquise propreté. Des parquets luisans *comme des miroirs*, selon l'expression pittoresque du portier, des lithographies encadrées dans des passe-partout de bois de citronnier, des aquarelles *lavées* par le jeune homme lui-même, et exposées chaque matin à la vue des passans lorsque la femme de ménage venait ouvrir les fenêtres donnant sur la rue Saint-Paul, faisaient dire aux commères du quartier, quand on les questionnait sur cet intérieur, que c'étaient des gens *à leur aise*, mot élastique, vaste manteau parisien, recouvrant à la fois la richesse économe du bourgeois et la pauvreté habile qui sait, à force de privations personnelles, sauver l'apparence aux gens du monde.

L'une des pièces de l'appartement, la plus petite, servait de cabinet de travail à Olivier; elle confinait à une chambre à coucher fort modeste, et était garnie de rayons de sapin fort propres, lesquels figuraient une bibliothéque. Sur un bureau, placé au milieu de ce cabinet, on remarquait des livres de jurisprudence, entre autres *les Pandectes*, commentées en marge, et tout auprès du Code de Justinien, une thèse imprimée, avec le nom d'Olivier, qui devait la subir très-prochainement en la Faculté de Droit de Paris.

La pièce principale paraissait décorée avec plus de soin que toutes les autres; il y régnait même un certain parfum de coquetterie. Elle renfermait un beau lit d'acajou, à cuivres et à colonnes, sur lequel retombaient des rideaux de soie bleu clair. En face du lit on voyait une armoire à glace, et sur la commode et la cheminée, quelques-uns de ces colifichets qui attestent la présence d'une femme. Un châle déplié négligemment sur le lit, quelques chiffons de dentelles, restes demi-usés d'une

somptueuse parure, eussent trahi le secret d'Olivier, s'il est vrai qu'il eût dissimulé ce fait, bien connu de tous les gens du quartier, c'est-à-dire qu'une femme habitait avec lui. Que de jeunes gens cette circonstance, insignifiante au premier coup d'œil, a-t-elle arrêtés et perdus, quand la fortune semblait ne pouvoir leur échapper! Que de projets d'avenir avortés, que d'existences flétries dans leur fleur, que de mariages manqués, que de malheurs de toute espèce forgés sur cette enclume, au feu du préjugé, souvent attisé par la calomnie!

Olivier *vivait* donc avec une femme, selon l'expression consacrée. Elle partageait sa table, son appartement. Ici s'arrêtaient les certitudes et commençaient les suppositions. Il est vrai de dire que tout entier à d'autres pensées, il ne s'inquiétait guère de la traduction assez peu littérale qu'on ne manquait pas de faire de ses moindres démarches, de chacune de ses actions. Cependant, soit qu'il eût en effet à rougir de sa liaison, soit qu'un secret motif dictât cette singulière conduite, il sortait toujours seul, il se montrait seul dans les salons et dans les promenades. Le visage triste et préoccupé qu'il apportait dans ces réunions par lui fréquentées avec l'assiduité d'un homme qui aurait aimé le plaisir et le bruit, établissait une anomalie que nous ne savions expliquer. Ce chagrin inconnu ne pouvait être causé par un dérangement de fortune, car Olivier ne se jetait dans aucune dépense folle; il évitait les occasions coûteuses et n'avait pas usé une seule fois, même par forme d'emprunt, de la bourse de ses amis. Afin de ne pas égarer mon lecteur dans le dédale d'hypothèses qu'il me fallut battre en tout sens pour arriver à la pénétration de ce mystère, et aussi afin de ne pas laisser planer plus long-temps d'odieux soupçons sur le plus loyal jeune homme que j'aie jamais connu, je dois raconter un incident qui arriva dans la maison d'Olivier, à peu près à cette époque, incident que j'appris plus tard de sa bouche, et qui devint comme le nœud de cette vie intriguée à la façon des comédies de Beaumarchais.

Un soir, Olivier était sorti pour assister à un concert à l'ambassade de Russie; à peine entré dans les magnifiques salons de l'Excellence moscovite, un de ces violens chagrins qui naissent quelquefois de l'ame tout à coup et sans prétexte apparent, lui fit désirer de rentrer chez lui. Quittant brusquement la fête, il prit un fiacre et se fit descendre dans la rue Saint-Paul.

Il ouvrit lui-même la porte de sa maison, et il arriva, sans éveiller le moindre bruit, jusqu'à la chambre aux rideaux de soie bleue dont nous avons

parlé. Une dame assise dans un fauteuil s'était endormie auprès d'un guéridon sur lequel on voyait une cassette ouverte et une foule de petits papiers imprimés, rangés avec le plus grand ordre et enfilés dans une faveur rose. Il y avait aussi deux flambeaux sur la table. Dans le premier, brûlait une chandelle, ce qui surprit Olivier, car il laissait d'habitude l'usage de cet ignoble luminaire à la femme de ménage chargée du soin de sa cuisine; dans l'autre flambeau, une bougie éteinte attendait sans doute l'arrivée du jeune maître du logis. Olivier soupira en voyant la dame endormie. Il venait de surprendre une partie du secret qu'on lui cachait depuis long-temps; c'était sans aucun doute pour ménager les faibles ressources pécuniaires de la maison que cette compagne de sa solitude lui taisait ainsi les privations qu'elle s'imposait. Olivier se pencha doucement vers la dame, et lui donna sur le front un respectueux baiser.

Puis il parcourut négligemment des yeux les papiers disséminés sur la table; il y reconnut des mémoires de tailleurs et de gantiers acquittés et dûment en règle. Les chapeliers et les bottiers figuraient aussi dans ce congrès de marchands, à côté des parfumeurs et du caissier de l'école de droit, *quittançant* Olivier de ses dépenses du semestre. Olivier rougit en voyant cela comme s'il eût eu honte de lui-même. Il poursuivit son inventaire, et tous ses membres tremblèrent à la fois lorsque, non loin de ces mémoires de ses fournisseurs, il découvrit une liasse de bordereaux sur lesquels était écrit en belles lettres imprimées : « Mont-de-Piété. Bureau N° 12. Engagement d'un écrin, 3,000 francs; prêté sur un collier 1,200 francs; sur des dentelles, 150 francs; sur une bague, 60 francs! » Et tout cela, c'était pour lui! c'était pour assouvir ses folles fantaisies de jeune homme qu'une femme résignée et souffrante lui jetait ainsi sa vie, pièce à pièce, à son insu, comme on jette des brins de paille au feu!

Un cri sourd et étouffé s'échappa des lèvres d'Olivier après cette fatale découverte. Les deux mains collées à son front, le teint pâle et les yeux ardens, il semblait s'accuser lui-même de n'avoir pas plus tôt soupçonné ce sacrifice. Son désespoir était si menaçant que la dame qui s'était éveillée tout à coup, ne reconnut pas Olivier.

Lorsqu'elle fut remise de son effroi, elle pressa vivement sur son cœur Olivier qui pleurait de rage autant que de douleur, et posant un doigt sur la bouche du jeune homme, elle le suppliait du regard de ne pas l'accabler de ses reproches; mais Olivier n'y tint pas.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il, que vous ai-je fait pour m'hu-

milier de la sorte? Voulez-vous que j'expire de honte! En sommes-nous donc réduits à ce point que le pain que je mange doive être pétri de vos larmes! Pourquoi me forcer à courir le monde, les concerts, les fêtes, tous ces rassemblemens d'oisifs et d'indifférens qui ne m'accueillent que parce qu'ils me croient à l'abri du besoin? Qu'ai-je à faire avec ces heureux du jour? Et pourquoi m'affubler de ces colifichets dorés que je méprise et que je hais puisque chacun d'eux nous doit coûter une larme?

Et en disant ces mots, Olivier brisait entre ses doigts une chaîne d'or passée autour de son cou.

— Oh! pardonnez-moi, reprit-il d'une voix plus douce, en baisant les mains de la dame qui le regardait avec une morne stupeur. Pardonnez à mon indignation bien naturelle. Merci! merci de vos projets d'avenir! La richesse n'est pas nécessaire à un homme comme moi : le bonheur de ma mère suffirait au mien! Mon Dieu, pourquoi ai-je usé mes jours dans de vains et futiles travaux? Pourquoi n'avoir pas fait de moi un simple ouvrier? J'eusse gagné ma vie et la vôtre! Mais vous pleurez! J'ai tort! j'ai tort sans doute. Votre ambition pour moi va plus loin. Vous voulez me voir briller. Ah! si j'étais riche un jour, quelle satisfaction de vous rendre cette fortune que vous regrettez! Je ferai ce que vous voudrez, ma mère; dans quelques jours je passe ma thèse d'avocat. Eh bien! le barreau mène quelquefois à la fortune. Je puis aussi, dans mes heures perdues, travailler dans un atelier de peintre. J'ai déjà fait quelques portraits qu'on a eu la bonté de trouver passables. Allons, ne pleurez plus, mais avant tout, je vous supplie, n'exigez pas de moi plus long-temps que je taise le lien qui unit mon existence à la vôtre. Permettez à votre fils de vous appeler publiquement sa mère. Ne vous condamnez plus à cet isolement cruel, sous le prétexte que vos dépenses devraient réduire les miennes. Si pour faire mon chemin dans le monde il faut causer votre ennui, ma bonne mère, je renonce à tout avec joie, et je consacre à vous seule les jours que le ciel m'a comptés.

— Mon Olivier, fit la dame en passant ses doigts dans les cheveux du jeune homme, va, nous ne sommes pas entièrement ruinés. Je conserve même l'espoir d'effectuer quelques recouvremens, tristes débris de ma fortune passée. Aie bon courage, mon enfant, le temps viendra où nous pourrons rentrer ensemble dans le monde comme nous devons y paraître. Mais comment irais-je m'y présenter aujourd'hui pour subir la pitié de ceux que

je protégeais jadis ! Non. Il vaut mieux que je me condamne encore à la retraite dans ce quartier perdu où personne ne viendra me deviner. Pendant ce temps, toi, grâce à l'économie que j'apporte dans notre petit ménage, tu peux te montrer partout honorablement. Nous vivons dans une époque où le mérite personnel est tout dans le monde, et où le préjugé ne fait plus peser sur les fils les fautes de leurs parens ; embrasse-moi, mon pauvre Olivier.

Et la malheureuse mère pleurait encore plus fort en embrassant son fils.

— Ainsi donc, ma mère, reprit le jeune homme, vous doutiez assez de mon courage pour me cacher l'état de nos ressources ; vous ne vouliez pas me permettre de partager avec vous les privations que la nécessité nous impose ! Ah ! c'est mal de n'avoir pas eu de confiance dans votre enfant ! Vous ne savez donc pas que cet aveu va doubler mes forces ! Le premier argent que je gagnerai sera d'abord employé à racheter ces parures dont votre sollicitude pour moi vous a privée. Vos diamans, votre vaisselle, je vous rendrai tout. Et je commencerai, ajouta le jeune homme en tirant un objet contenu dans une triple enveloppe de papier Joseph, je commencerai par vous rendre cette précieuse giberne de filigrane d'argent que mon père, m'avez-vous dit, rapporta de sa campagne en Égypte. J'ai pensé que ce souvenir d'un ami que nous avons perdu, hélas ! lorsque j'étais trop jeune encore pour apprécier ses vertus, ne devait pas sortir de nos mains pour payer mes folies de jeunesse. Je l'ai rachetée avec le gain d'une soirée de jeu.

Madame Dumont pâlit en revoyant entre les mains de son fils le précieux joyau qu'elle avait vendu huit jours auparavant au brocanteur russe de la rue de Seine. Elle ouvrit la giberne précipitamment et d'une main tremblante, comme pour y chercher quelque chose qui l'intéressait ; mais, trompée dans son attente, elle demanda timidement à son fils s'il n'avait pas trouvé un portrait dans cette giberne.

Sur la réponse négative d'Olivier, Mme Dumont fit mine de sortir pour aller réclamer la miniature qu'elle n'avait jamais entendu vendre au marchand. Mais Olivier l'arrêta en lui annonçant que cet homme avait quitté Paris le matin, après avoir vendu une grande partie de sa riche collection.

Mme Dumont parut vivement affectée de ce malentendu, et Olivier n'insista pas davantage sur ce point, car il connaissait parfaitement ce portrait,

et il avait remarqué que sa mère ne pouvait le contempler sans que les larmes lui vinssent aux yeux. Il ne conçut aucune mauvaise pensée sur cette bizarre recherche d'une assez médiocre peinture : le cœur d'un fils a sa pudeur naïve comme celui d'une jeune fille.

Olivier laissant sa mère se retirer dans une pièce voisine, alla s'asseoir près d'une fenêtre qu'il ouvrit. Cette fenêtre dominait un magnifique jardin dépendant de l'hôtel d'un banquier qui faisait alors beaucoup d'affaires avec les colonies, et qui possédait une riche maison à Bordeaux. L'hôtel de M. N... étalait somptueusement sa façade à colonnes corinthiennes au fond du jardin, et du pavillon d'Olivier on pouvait apercevoir les lustres qui éclairaient les salons du rez-de-chaussée. L'élite du haut commerce parisien dansait ce soir-là chez M. N.

Pendant qu'Olivier reposait ses regards sur ces allées sablées si bien garnies d'arbres et de fleurs, on entendit une chaise de poste s'arrêter dans la ruelle voisine, vers l'une des petites portes du jardin. Le postillon descendit et sonna une clochette grêle qui fit accourir un domestique auquel le voyageur renfermé dans la chaise ordonna d'aller quérir secrètement son maître, pour recevoir une révélation importante que quelqu'un avait à lui faire. Le domestique revint bientôt avec le banquier en costume de bal, tête nue et gants beurre frais aux mains. M. N., d'un air maussade et boudeur, accueillit au seuil de la petite porte un homme en manteau de voyage, qui du premier abord se mit à lui parler à l'oreille, accompagnant son discours de gestes animés.

— Mais, c'est une horreur! s'écria le banquier! Une affaire de Cour d'Assises qui le mènerait tout droit aux galères! Il est chez moi à cette heure, au milieu de mon bal, arrivé ce matin de Bordeaux.

— Je le sais, continua le voyageur. Voilà 30,000 francs de ces créances simulées qu'il m'a remises, en me proposant d'en partager le profit avec moi. Reprenez-les, monsieur; vous pensez bien qu'en homme d'honneur, j'ai dû refuser de telles offres et accourir de Bordeaux pour vous avertir ce qui se tramait contre vous. Si vous tardez un instant, votre homme nous échappe; il faut le faire saisir au milieu de votre fête; on trouvera ur lui des preuves de ce que j'avance. Plus de 400,000 francs de valeurs sur l'étranger sont contenus dans son seul portefeuille. Quant à moi, permettez que je me retire et que je coure en hâte requérir la force armée!

Le voyageur remonta dans sa chaise, laissant le banquier tout ébahi de

ce qu'il venait d'entendre. Olivier, penché sur sa fenêtre et caché par un rideau de lilas, derrière lequel s'étendait encore un treillage couvert de vignes et de chèvrefeuilles, avait entendu tout ce qui s'était dit dans le jardin. Sa curiosité devenait pour le moins égale à la terreur du banquier. Il entrevoyait déjà sur cet heureux visage, encore radieux des joies du bal, le chagrin hâve et poignant, la terreur d'une banqueroute imminente, un reflet de misère et d'infamie tout à la fois. M. N. resta quelques minutes immobile, ne laissant échapper de sa poitrine haletante que de vagues gémissemens qu'on aurait pris pour le râle d'un homme qu'on égorge. Puis soudain le banquier se mit à courir comme un forcené à travers la pelouse qui aboutissait au perron de son hôtel. Sur les marches de ce perron, il rencontra un autre homme qu'il saisit par le bras avec un geste de fureur concentrée, et tous deux disparurent un instant dans la plus sombre allée. Olivier entendit des voix qui s'approchaient, et le banquier N. se montra de nouveau, étreignant toujours le bras de l'homme qu'il avait rencontré sur le perron de l'hôtel.

— Monsieur, lui disait-il avec un accent de rage mal étouffée, j'exige que vous me remettiez sur-le-champ le portefeuille que vous avez sur vous. Il faut que je sache à quoi m'en tenir sur votre conduite.

— Vous êtes fou, mon cher associé! répondait l'autre d'un air calme en cherchant à se dégager des mains du banquier, qui s'attachait obstinément à lui. Il est impossible que Raimbert, mon caissier, une *espèce* qui me doit tout, vous ait fait sérieusement un pareil rapport. Et quand il aurait été assez lâche pour me calomnier de cette façon, je ne vous pardonnerais jamais, monsieur, la préférence que vous accordez aux paroles d'un tel misérable.

— C'est toi qui es un misérable, répétait M. N... en secouant fortement le bras de son interlocuteur. Depuis long-temps je soupçonnais ta déloyauté; aujourd'hui j'ai des preuves certaines que tu as tout préparé pour me ruiner et m'entraîner dans la banqueroute frauduleuse que tu médites en ce moment.

— Monsieur, de semblables suppositions m'outragent, reprit l'associé de M. N..., emporté à son tour par un accès de fureur vraie ou simulée. Demain, monsieur, vous me rendrez raison de cette insulte, et toute liaison d'intérêt cessera d'exister entre nous. Je ne demeure pas une minute de plus dans cette maison. Laissez-moi partir, monsieur; lâchez-moi, ou je ne réponds pas plus long-temps de ma patience.

— Non, tu ne m'échapperas pas, infâme, criait de son côté M. N... ; tu vas rentrer dans mon salon, et là, devant tout le monde, je t'arracherai le masque et je te flétrirai du nom que tu as mérité.

Cette explication à brûle-pourpoints, accompagnée d'éclats de voix et de gestes menaçans, se faisait précisément devant la fenêtre d'Olivier. Ce jeune homme demeurait comme pétrifié en présence d'un si singulier spectacle. Il plaignait bien sincèrement le sort de M. N... A ce point de la discussion où, les paroles ne suffisant plus à l'insulte, on en vient d'ordinaire à de plus énergiques argumens, les deux disputeurs s'étaient saisis mutuellement par le collet de leur habit; et tandis que l'un cherchait à se débarrasser de son adversaire, l'autre employait tous ses efforts pour entraîner son ennemi dans la direction de l'hôtel. La force brutale devait seule trancher cette question, espèce de jugement de Dieu où combattaient corps à corps le crime et la loyauté.

L'animation était égale des deux parts, mais M. N..., vieillard moins robuste que son antagoniste, perdait du terrain à chaque pas. Lorsqu'il se vit acculé dans l'angle du mur formant l'extrémité du jardin, il appela du secours à grands cris, voulant empêcher le fugitif de s'évader par la petite porte qui donnait sur la ruelle. Mais celui-ci, dont le désespoir sans doute doublait en ce moment les forces, renversa le banquier par une impulsion terrible. L'infortuné alla donner de la tête contre l'angle de marbre d'un piédestal, et il roula sur le sable, baigné dans son sang.

Cependant les cris de M. N... avaient jeté l'alarme dans l'hôtel; les danseurs avaient quitté les salons, et, confondus avec les domestiques et des groupes de soldats en armes, ils se répandaient dans les allées du jardin, qui s'allumaient des clartés de mille flambeaux.

— Par ici! criait-on; emparez-vous de la petite porte, c'est la seule issue.

Le meurtrier essaya vainement d'ébranler la serrure de cette porte. La clef en avait été retirée.

Le cercle marqué par la lumière des flambeaux se rétrécissait de plus en plus, et derrière lui le fugitif ne voyait pour dernière retraite qu'une haute muraille qui lui parut inaccessible. Il se retrancha pourtant à l'abri du rideau de lilas qui tapissait cette muraille, résolu d'attendre là ceux qu'il ne pourrait éviter. Un mouvement d'Olivier lui fit lever la tête. Alors, mesurant d'un coup d'œil la hauteur qu'il avait à franchir, il sauta comme un chat sauvage sur le treillis du mur, et il grimpa jusqu'au niveau de

la fenêtre d'où le jeune homme le contemplait dans l'immobilité de la stupeur.

— Cachez-moi ! murmura cet homme en s'accrochant avec ses ongles au bras qu'Olivier avançait pour le repousser.

Et en suppliant ainsi, la menace sur les lèvres, il sondait d'un œil effaré la profondeur des taillis voisins, où bruissaient les voix de ceux qui le cherchaient.

— Non, répondait Olivier, ce serait me rendre votre complice.

— Sauvez de la mort et de l'infamie un faible vieillard qui réclame votre pitié, jeune homme, reprit le fugitif en serrant le bras d'Olivier à lui briser les os, et que le ciel vous rende ce bienfait, si vous avez sur cette terre un père ou une mère que vous chérissiez !

— Laissez-moi, vous dis-je; retirez-vous, malheureux, ou j'appelle ces gens.

— Les voilà qui viennent !... Par pitié pour mes cheveux blancs, permettez que je me réfugie dans cette chambre. Prêtez un appui, ô jeune homme, aux pas chancelans d'un vieillard.

En parlant ainsi, le fugitif, avec une vigueur incroyable, sauta d'un seul bond par-dessus l'appui de la fenêtre, et vint rouler dans la chambre avec Olivier renversé par ce choc inattendu.

La lueur des flambeaux du jardin éclairait en ce moment la petite façade du pavillon. Un cri d'Olivier suffisait pour attirer du secours.

— Tais-toi ! lui dit tout bas la voix de sa mère.

Et Mme Dumont referma aussitôt la fenêtre, sur laquelle elle eut soin de tirer avec précaution les doubles rideaux. Olivier ne comprenait rien à cette apparition. Sa mère était plus pâle et plus effrayée que le fugitif lui-même.

— Monsieur, lui dit-elle en prenant un flambeau dans sa main tremblante, ce n'était pas ainsi que j'espérais vous revoir. Quoi qu'il en soit, je rends grâces à Dieu qui permet que je sauve aujourd'hui l'honneur de votre nom. Suivez-moi, monsieur, je vais vous faire évader avant que l'on ait pu soupçonner votre présence dans cette maison.

Olivier resta pendant quelques minutes atteré par ce qu'il venait de voir et d'entendre. Quand sa mère rentra :

— Connaissez-vous cet homme? lui demanda-t-il.

— Je le connais, répondit Mme Dumont en baissant les yeux... Mon

fils, mon cher Olivier, la faillite de M. N... , qui va sans doute se déclarer demain, nous enlève nos dernières ressources. Il te faut maintenant travailler pour subvenir à tes besoins. Demain, mon enfant, demain tu devras quitter Paris. Je te dirai ce que tu as à faire et où tu dois aller, si tu veux que ta mère soit heureuse.

ROGER DE BEAUVOIR.

(*La suite au numéro prochain.*)

LES MASQUES PARISIENS

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

§ I.

Vers la seconde moitié du dix-huitième siècle, la folie prit en France un caractère tellement national, que les historiens de la révolution, grands et petits, réformistes ou conservateurs, gazettiers ou parlementaires, ont toujours quelque peu rattaché son origine à cette physionomie exceptionnelle de nos mœurs. Entre les diverses intronisations de la folie, le carnaval du dix-huitième siècle ne fut ni la moins piquante ni la moins sinistre; la mode avait fait jadis du carnaval un usage, elle en fit désormais un besoin; son culte annuel devint l'expression d'une frivolité de jour en jour plus nécessaire, et insensiblement, pour sa part, frondeuse et destructive. Le carnaval entreprit d'abord de réveiller un peuple ennuyé et un monarque éreinté; ensuite il voulut tuer les ridicules, puis il s'attaqua aux préjugés; puis plus tard au gouvernement, puis enfin à la monarchie. Dans ces démolitions successives, il fut constamment logicien et français, railleur et bon enfant; il se montra charitable envers la nation, impitoyable envers les rois; il amusa jusqu'au bout les esclaves, et il

persifla les maîtres à outrance; il expira de vieillesse, de colère et de gaieté, comme cette femme nerveuse qui mourut si dramatiquement, chatouillée par son mari. Mais, nous le répétons, durant la débauche sociale des cinquante dernières années, son attribut le plus sérieusement historique fut cette même déclivité morale si entraînante qui précipitait ses orgies, escomptait ses ressources et accumulait dans sa marche vers l'abîme les parades, les gaudrioles, les satires et les travestissemens.

Dans cette période, le carnaval fut surtout enivrant de souplesse et de variété. Il prit tous les costumes et tous les langages; il avait autant de figures et de sarcasmes que la société lui exposait de gangrènes et de catégories; pas un ridicule n'esquiva ses huées, pas un dos qui n'ait reçu les volées de sa batte. Il était jésuite au milieu du clergé, pasquin avec la canaille, balourd chez les bourgeois, libertin et impie chez les philosophes, cynique à Versailles, insolent sur le trône. Les Porcherons avaient leur mardi-gras à eux, comme Mlle de Charolais avait le sien. Tandis que le chansonnier Collé jouait à Villers-Coterets, pour le duc d'Orléans et sa maîtresse, des proverbes que seul, et au coin de votre feu vous ne liriez pas maintenant sans rougir, les convulsionnaires donnaient à huis clos les représentations burlesques de leur crucifiement dans la rue de Touraine, au Marais. En sortant du cénacle où, sous la figure symbolique et nue de notre père Adam, Cagliostro enseignait à ses néophytes la franc-maçonnerie égyptienne, les femmes du bel air allaient retremper leurs fibres et tonifier leurs organes au baquet mesmérien. Nulle passion contemporaine, nulle originalité, nul rare ou fort esprit ne trompait ces lois de la mode et cet entrain de l'époque.

Ainsi, pendant le carnaval de 1774, Beaumarchais, en habit de velours et en manchettes de dentelle, ivre encore des caresses et du champagne du prince de Conti, distribuait lui-même au public, dans le foyer de l'Opéra, des exemplaires de son fameux mémoire contre Goëzman. Plus tard, en 1781, lorsque sous le premier ministère de M. Necker, on publia un réglement sur les tripots de Paris, les joueurs consternés enterrèrent, avec le car-

naval, l'image funèbre de leur idole. Dans les derniers jours, un fiacre gigantesque parcourut lentement les rues du quartier Saint-Honoré, empire ténébreux des filles et des tripots; cette voiture, drapée de noir, traînait un mannequin représentant la divinité du pharaon et du lansquenet; autour du char, marchaient pêle-mêle, l'oreille basse et le chapeau enfoncé sur les yeux, toutes les centuries de l'association des joueurs, ceux-ci portant à la main des cartes qu'ils déchiraient avec rage, ceux-là des cornets renversés qu'ils brandissaient au nez des passans; leurs chemises débraillées, leurs jabots souillés de tabac et d'huile, leur physionomie livide, leur perruque sans poudre et leurs souliers sans boucles, accusaient une profonde amertume; et enfin, après des libations solennelles à la porte de l'hôtel d'Angleterre et des génuflexions multipliées devant l'idole, son mannequin fut jeté dans un grand trou. Les *tailleurs*, les *croupiers* et les *gobe-lins* pleurèrent abondamment sur sa tombe. Plus tard même, dans l'hiver de 1785, un autre char traversait Paris, bariolé d'emblèmes, escorté de fanatiques et promenant cérémonieusement une image; mais cette image était noble, populaire, sainte et votive; elle portait dans ses flancs d'osier et sous son masque de carton peint, les destinées de l'avenir. C'était la statue colossale de la liberté naissante, enfant, qui visitait, au son des grelots et au bruit des chansons, la cité où, jeune fille implacable, elle devait, après dix ans révolus, stationner sur la place de la Révolution pour l'heure des funérailles et des holocaustes. Treize cariatides soutenaient l'idole figurant les treize cantons d'Amérique récemment émancipés, couronnant la statue avec les treize pavillons des États-Unis. Les compagnons d'armes de Washington et de Lafayette ne demandaient encore aucune indemnité. Ils étaient libres par la France, intronisés dans son carnaval et salués à l'Opéra. La nouvelle république n'avait de créance que sur notre honneur, nos plaisirs et notre sang.

Les salons de la bourgeoisie, les soupers de la cour, les orgies de la finance, disputaient au peuple parisien le laurier un peu fangeux des bacchanales. Ici, le bailli de Fleury, ambassadeur

de Malte, donnait une fête magnifique où l'enfer était convié avec ses rivières de feu, ses tentateurs crochus, ses décorations virgiliennes et ses tortures expiatoires; on y entrait par le Ténare, on y voguait sur le Phlégéton, dans la barque fabuleuse; on y combattait des monstres, on y séduisait des Chimères et des jolies femmes; on en sortait ravi et légèrement brûlé, par l'Etna, dans un fiacre. Là, notre inépuisable Beaumarchais, traînant en laisse quarante musiciens faméliques et un ballot de partitions, grimpait hardiment dans les plus modestes ménages de procureur, installait avec sang-froid ses pupitres, son piano et ses chandelles, présentait d'un air grave aux gens de la maison le pauvre Saliéri, et forçait les oreilles parlementaires à goûter sur place la musique étrange de *Tarare*. Dans ce bienheureux siècle, le carnaval naturalisait en France des usages domestiques pleins de succulence, et, pour l'époque, merveilleux d'imagination. Le *café*, en 1765, était, à la danse près, le déjeuner-bal de 1829. Par exemple, on y faisait peu de diplomatie, mais on y faisait beaucoup de littérature, et dans une soirée plusieurs indigestions; on tenait un café comme de nos jours on donne un concert; seulement, il était indispensable d'y avoir, pour la montre, un personnage curieux que la maîtresse du logis claquemurait dans son comptoir, en guise d'attrayante limonadière. Ainsi David Hume, le gros historien britannique, dans un café tenu chez Mme de Tessé, joua le rôle d'un sultan, et, accroupi à la turque sur un sofa, présida la réunion entre deux odalisques improvisées. Dans ces raouts toujours philosophiques, la dame avait une robe simple et courte à l'anglaise, un tablier de mousseline, un fichu à pointe et un chapeau étroit; son comptoir était chargé de biscuits, d'oranges, de sorbets, de liqueurs et de gazettes, elle vous offrait gracieusement le *Pauvre Diable*, avec un cure-dent. Des trictracs, des damiers et des échecs couvraient une foule de petites tables où le bruit des dés, le rire des viveurs et le bavardage des femmes d'esprit se mêlaient ensemble; puis, à une certaine heure, on ne jouait plus, on soupait. Des laquais en veste blanche et en bonnet de coton servaient la poule au riz. Après le souper et durant les

parties, on exécutait des pantomimes, on représentait des proverbes, on chantait des ariettes, on dansait des chaconnes. Nos déjeuners finissent par des souscriptions, le café se terminait par une lecture.

Dans le monde littéraire, le carnaval ne déployait pas moins de séduction et de mobilité. En février 1778, quelle charmante parade que le séjour de Voltaire à l'hôtel du marquis de Villette! Dès la première semaine, elle revêtit un caractère très-significatif et très-plaisant. Lorsque le grand homme, enveloppé des fourrures de Catherine, la tête dans sa perruque à la Bachaumont, et coiffé d'un bonnet de velours rouge, traversait à pied le quai d'Orsay le matin, pour rendre visite à d'Argental, les polissons le suivaient en hurlant ce cri trivial des rues, toléré par la licence du moment, et que nous n'écrirons pas. Voltaire, ainsi accoutré, était pour la canaille le Jeannot le plus singulier qui eût encore barbotté dans nos carrefours. Elle rendait d'ailleurs au patriarche de Ferney les insultes dont elle avait déja couvert l'habit arménien de Jean-Jacques. A l'égard de Voltaire, le carnaval fut même plus impitoyable. Dans la scène où l'auteur de la *Pucelle* imposa ses longues mains décharnées sur la blonde chevelure du petit-fils de Francklin, en prononçant ces suaves paroles : *Dieu, liberté, tolérance*, on a vu une prophétique et religieuse bénédiction; mais il n'est pas défendu d'y reconnaître également une excellente bouffonnerie.

Le carnaval du dix-huitième siècle, tel qu'il était représenté par les bals de l'Opéra, prend une expression particulière de fougue depuis la mort de Louis XV. Alors, il n'est plus simplement la satire en action d'un monarque et d'un règne; il est maintenant le bélier qui détruit sans relâche, le ridicule qui frappe de mort, le sarcasme qui aiguise le couteau. On aperçoit les saturnales de 93 par-dessus les bacchanales de 1778. Tout s'y mêle et s'y altère dans une licence étourdie; tout s'y confond par un nivellement providentiel. Qu'on nous pardonne de citer ici une anecdote rebutante; mais ce document est précieux, même dans son infâme calomnie, et son existence est encore une autre preuve

morale. Il est impossible de trouver sur l'époque un fragment de libelle qui en peigne plus véridiquement les désordres. Nous respecterons le pamphlet jusque dans la plate incorrection de son style.

« — 4 mars 1778. — Un masque fort extraordinaire qui, la nuit du jeudi-gras, a beaucoup parlé à la reine durant le temps qu'elle a été dans sa loge de l'Opéra, qui a singulièrement réjoui sa majesté, au point d'être observé de tous les spectateurs et de les avoir intrigués, est encore un problème à résoudre. Ce masque était vêtu comme une poissarde, avec une coiffure déchirée sur la tête, et le reste de l'habillement à proportion. Dès que la reine a paru, il est venu au bas de sa loge et l'a entreprise avec une familiarité singulière, l'appelant *Antoinette*, et la gourmandant de n'être pas couchée auprès de son mari qui ronflait en ce moment. Il a soutenu la conversation que tout le monde entendait sur ce ton de liberté. Il y a mis tant de gaieté et d'intérêt, que sa majesté, pour mieux causer avec lui, se baissait vers lui et lui faisait presque toucher sa gorge. Après plus d'une demi-heure de propos, elle l'a quitté, en convenant qu'elle ne s'était jamais tant amusée; et, sur ce qu'il lui reprochait de s'en aller, elle lui a promis de revenir, ce qu'elle a fait. Le second entretien a été aussi long et aussi public, et cette farce a fini par l'honneur qu'a eu l'inconnu de baiser la main de la reine, familiarité qu'il a prise sans qu'elle s'en soit offensée. Le bruit général est que ce masque était le sieur *Dugazon*, de la Comédie-Française; mais on a peine à se le persuader. » (*Mémoires secrets.*)

Passons à des morsures moins déchirantes, à une satire active, mais sans dégoût et sans venin. Nous retrouvons dans le fait suivant toute la malice du bal, tout le feu de la caricature. Pour l'intelligence de cette pasquinade, il faut se rappeler qu'en 1771 le duc d'Orléans, grand-père de Louis-Philippe, blâma vivement d'abord l'érection du parlement Maupeou, et puis se réconcilia bientôt avec le chancelier. Le prix de sa défection fut le consen-

tement du roi à son mariage secret avec Mme de Montesson, sa maîtresse.

« — 8 mars 1775. — Une plaisanterie grave, arrivée au bal le lundi-gras, intrigue la maison d'Orléans qui fait des perquisitions pour en découvrir l'auteur. Cette nuit-là, entra seul dans la salle un masque déguisé en *mannequin ;* on sait qu'un mannequin, en terme de peinture, est une figure factice d'osier, dont les membres sont mobiles et souples à tous les mouvemens que l'artiste veut leur donner. Il avait la tête surmontée d'un moulin à vent, sur lequel était une petite lanterne. Ce masque fut se placer sous la loge des princes, et, au moyen d'une ficelle qu'il avait en dedans de son étui, il faisait aller les ailes de son moulin tantôt à droite et tantôt à gauche ; il éteignait et rallumait tour à tour sa lumière. Ce manége excita l'attention de quantité de spectateurs, et le duc d'Orléans sentant l'épigramme sanglante que renfermait cette pantomime, sortit de la loge et vint dans la salle pour reconnaître le plaisant, et voir si c'était bien à lui qu'on en voulait. Le masque aborde en effet son altesse et lui fait les reproches les plus vifs de sa défection, et sur les efforts qu'elle avait faits pour séduire et débaucher le prince de Conti. Il parlait assez haut, et les spectateurs, qui s'éloignaient par respect, sans entendre toute la conversation, en ont saisi une partie, comme celle-ci. Le duc d'Orléans, encore plus intrigué, et voulant absolument savoir qui a pris la liberté de l'attaquer ainsi, donne ordre à quelqu'un de suivre le masque et de ne le pas quitter. Celui-ci, plus fin que le prince, s'approche de l'orchestre des musiciens et se couche auprès d'eux. Il reste ainsi toute la nuit. Le bal finit, le monde se retire, et le mannequin y était encore. On l'approche, on vient l'avertir de se retirer, mais on ne trouve que le panier. Le plaisant s'était échappé. »

Louis XV entendait coquettement les mascarades ; la politique et l'égoïsme se confondaient toujours dans ses parties de carnaval, de manière à ne point blesser le gouvernement et la débauche ; il

exigeait que, même dans les paroxismes de la folie, on respectât ses jouissances et son trône. Mais cet admirable compromis entre le devoir et la licence ne résistait pas également à toutes les épreuves, et le vin délayait souvent les préjugés et la raison du monarque avec une si grande énergie, que l'homme et le roi disparaissaient ensemble pour faire place à la brute. Sous ce rapport, je ne connais rien de plus terrible que l'histoire de ce valet, que, dans un moment d'ivresse, il voulut lui-même juger, condamner et pendre.

Il y avait à cette grille du Luxembourg qui ouvre sur la rue d'Enfer, une fille de belle humeur nommée Thérèse, maîtresse du duc d'Aumont. Le père de Thérèse, concierge de la grille et bonneau du comte de Clermont, tenait là un cabaret dont elle était la servante et la Vénus. La jeune fille déploya tant de grace sous la tonnelle du concierge, que bientôt des bras du prince elle passa dans le lit du courtisan. Le duc d'Aumont, en vérité, l'aimait beaucoup, puisque, dans un transport de jalousie, il la frappa d'un canif à la tête. Quelque chose transpira de cette passion fabuleuse au lever du roi, qui voulut en connaître l'objet. Un matin, avant le jour, Thérèse décampa dans une voiture de poste, et, conduite par Lebel, soupa chez le monarque en petit comité; le duc de Duras, le maréchal de Richelieu, le comte de Saint-Florentin, le marquis de Chauvelin et le duc d'Aumont encourageaient de leurs propos le maître et la jeune fille. Jusque-là, l'histoire nous paraît très-ordinaire; mais voici bientôt l'épisode qui fait d'une orgie royale une singularité dans la procédure criminelle.

Le duc d'Aumont, distrait comme nos grands seigneurs, avait oublié un de ses laquais dans la galerie de Versailles, sur un canapé. Ce pauvre diable, recoquillé sous un manteau et blotti dans un coin, attendait là son duc, réfléchissant à l'inégalité des conditions humaines. Ennuyé de sa veille, il regarda par le trou de la serrure dans la chambre du festin; il aperçut le prince mélancolique, les convives babillards, Thérèse noyant son orgueil dans le vin; il trembla de son imprudence, mais il regarda long-

temps. Le domestique du duc d'Aumont entendit les plus étranges discours, si bien qu'il crut d'abord que ces messieurs jouaient une parade de circonstance. On buvait beaucoup, mais sans éclat; on riait peu; on disait sérieusement de gros mots. Cette ivresse tranquille des gens comme il faut bouleversa les idées du laquais; mais lorsque Louis XV, asseyant Thérèse sur ses genoux, eut plaisanté des cardinaux et turlupiné les parlemens, lorsque le maréchal de Richelieu eut scandaleusement mêlé dans ses nonchalantes moqueries les rois de l'Europe et les filles de l'Opéra, lorsque M. de Chauvelin se fut étendu sur le système alimentaire des bassets avec la science d'un piqueur, le valet ahuri, se souvenant plus que jamais des licences du carnaval, imagina fort naïvement que les convives étaient travestis ou que lui-même avait le cauchemar. Rassuré par cette alternative, il se coucha sur l'ottomane et s'endormit.

. . . . . Au bout d'une heure, le domestique fut réveillé par le bruit d'une porte qu'on ouvrait doucement. Sans se déranger, il leva un peu la tête et aperçut Louis XV. Les lustres de la galerie étaient presque tous éteints, l'air vif de la nuit avait rafraîchi l'appartement, on voyait déjà luire le petit jour sur la pièce d'eau des Suisses. Le roi jeta d'abord prudemment les regards à droite et à gauche, avançant avec hésitation dans la galerie et cherchant à percer l'ombre de ses yeux; enfin, persuadé qu'il était seul, il marcha avec plus d'assurance, se promena de long en large et s'arrêta devant une glace. Le valet ne perdant aucun de ses gestes et aucune de ses paroles, respirait à peine. Louis toussait de temps en temps; sa voix avait l'enrouement d'un homme ivre, et il paraissait tellement abruti ou rêveur qu'il heurtait les meubles. Quand il se fut examiné dans le trumeau, il poussa un gémissement profond. *Misérable!* se dit-il à mots entrecoupés, *tu te tues le corps et l'ame!* Ici le malheureux laquais fit un mouvement; le roi tressaillit et se retourna, mais il ne vit rien, et après quelques minutes de silence, il répéta comme s'il sortait d'un songe : *Il n'y a personne.* Et puis ses allées et venues, ses soupirs, ses monologues recommencèrent; il s'appro-

chait de la fenêtre, et demeurait là immobile, regardant d'un air hébété l'aube qui se levait derrière Trianon. Alors le reflet encore pâle de l'horizon, se confondant sur sa figure avec la lumière expirante des bougies, éclairait d'une manière hideuse le délabrement et la fatigue de ses traits. Le monarque se tâtait avec désespoir les joues, les cheveux, le menton.

— Tu ne mourras pas vieux, te dis-je... Et l'enfer?... l'enfer! Comme on gouverne la France! Ils sont là-dedans une demi-douzaine de fats qui se torturent l'esprit pour m'amuser, et ils ne m'amusent pas du tout... Oh! que je m'ennuie! Comme on gouverne la France!... Messieurs, vous êtes très-spirituels, et je ne doute pas que tôt ou tard vous ne perdiez fort gaiement le royaume; en attendant, donnez-moi du neuf. —Et cette créature? Passable, je vous l'accorde; mais rien de piquant, rien qui m'agace, qui me réveille... Autant vaudrait une fille sage : elle m'eût impatienté. Mais c'est toujours la même chose, et toujours l'ennui!

Louis rentra. Le domestique du duc d'Aumont se rendormit.

Le matin venu, tous les convives, à l'exception de Thérèse, sortirent en chancelant dans la galerie, et l'un d'eux s'en alla presque tomber sur le dormeur. A sa vue, les ivrognes furent épouvantés. Louis XV, le premier, s'écria : *Quoi! il y a ici un homme? Qu'on l'arrête...* On arrêta le domestique. Plus mort que vif, il ne fit d'abord aucune résistance. Toutefois, quand il eut distingué l'ivresse complète et l'exaspération des buveurs, quand il se fût aperçu que son maître même ne le reconnaissait plus, le malheureux devint pensif. On ne lui laissa pas le temps de la réflexion. Bégayant d'une manière qui eût été grotesque dans une autre circonstance, mais qui révélait, à ce moment, un effrayant délire, les courtisans se ruèrent sur le valet trop curieux; on le saisit à la gorge, on l'accabla de questions. Hors de lui, le monarque se rappela Damiens. Un de ces enragés proposa de juger le coupable à l'instant même et sur le lieu du délit. A cette idée, on battit des mains, et la cour de justice fut improvisée avec deux banquettes. Louis XV accepta la présidence; l'instruction s'ouvrit avec une si comique gravité, que le tribunal riait à

ses propres dépens. L'accusé riait aussi; mais lorsque l'arrêt, solennellement formulé et récité par le roi, prononça sa strangulation, il fut alarmé. Le laquais vit le maréchal de Richelieu détacher avec sang-froid sa jarretière; il sentit qu'on la lui passait au cou; il recula devant le monarque transformé de président en exécuteur et déjà tirant un des bouts de la corde. A ce dernier détail de la toilette, l'allusion lui parut si claire qu'il fut sur pieds d'un seul bond, et avec deux coups de poing renversa lestement tout le tribunal. Les juges et l'exécuteur se regardaient encore, que le patient galopait sur la route de Paris.

Ce fait curieux est peut-être ce qui nous reste de plus expressif sur la vie familière de Louis XV. A quelques années de cette pénible farce, dans le carnaval de 1773, Versailles fut encore le théâtre où se joua un drame moins sérieux, moins vil, et plus convenable aux démences annuelles dont il couronnait la saison. Les mémoires du temps rapportent une poétique fête que la comtesse Dubarry donna, pour ainsi dire, à l'agonie de son gouvernement, si remarquablement qualifié par Duclos d'un nom que nous ne pouvons plus écrire dans notre chaste langue. Cette fête royale de Jeanne Vaubernier répond au souper bourgeois de Thérèse; la dégradation du monarque n'avait pas été ici plus complète que ne le fut là-bas l'exaltation de la favorite. Ce sont vraiment les deux pôles crapuleux du règne.

André Delrieu.

(*La suite au prochain numéro.*)

DES ARTS

CONSIDÉRÉS A PARIS COMME OBJET DE NÉGOCE.

LETTRE D'UN ALLEMAND DE PARIS A UN ALLEMAND DE DRESDE. (1).

Oui, Théodore, les Parisiens ont le goût délicat, la main habile, l'amour du nouveau, le besoin d'être émus; — l'être singulier qui se nomme Amateur n'est pas inconnu dans cette ville étourdissante, le peintre d'histoire y abonde; — le peintre de portraits y est plus commun que l'herbe des rues désertes à Pise ou à Vérone, le peintre décorateur y fait de splendides absurdités qui ne ressemblent à rien et qui se moquent fièrement de la nature; — Paris est artiste, les lithographies couvrent ses murs, noircissent ses vitres, usurpent ses salons, remplissent ses albums; — la jeune fille sait ce que c'est que le *galbe*, le *chique*, le *flou* et l'*empâtement*; — vous trouvez des aquarelles sur tous les pupitres, et des dissertations sur les arts dans tous les journaux; bien, Théodore, très-bien. Mais ajoutez qu'à moins d'un miracle, Paris ne sera pas de long-temps la ville où l'art, proprement dit, doit éclore et fleurir.

(1) Nous nous gardons bien d'assumer la responsabilité des opinions exprimées dans le fragment que nous empruntons à une revue allemande, consacrée à la peinture des mœurs étrangères à l'Allemagne. Quelle que soit la dureté du jugement que porte sur l'état de nos arts l'écrivain germanique, il y a là de bonnes instructions, d'utiles enseignemens à recueillir. Pour mieux comprendre et pour excuser en partie la sévérité puritaine et exagérée de ces opinions, il faut se souvenir que l'art, en Allemagne, est l'objet d'un culte austère; que l'école allemande ne cherche que l'imitation des maîtres anciens; qu'elle dédaigne le prestige de la couleur, et qu'elle traite avec un sérieux vraiment estétique, toutes les questions relatives à l'art.

On a voulu faire de Paris une Sparte moderne; on a trouvé la métamorphose impossible. Napoléon est venu ensuite, qui a dit à la grande cité gauloise : « Tu seras Rome. » Paris n'a pas voulu devenir Rome. Aujourd'hui, vous lui diriez de devenir Athènes : elle n'y réussirait pas mieux.

L'art demande un certain calme, un repos solennel, qui se trouve difficilement dans la ville du monde où l'on vit le plus vite; où les jouissances sont les plus raffinées et les plus rapides; où le sentiment de la permanence et de la stabilité se laisse le moins comprendre et goûter; où l'on sait le mieux briller avec de petits moyens, faire de la gloire avec de petits bruits passagers, ébaucher sa renommée et jeter au vent son chef-d'œuvre; vivre de l'occasion et de l'impromptu; tourner rapidement dans un cercle étroit d'idées communes: sacrifier tout à l'effet extérieur; jouer un grand rôle à peu de frais; en un mot employer ses ressources, comme ces maîtres de ballets habiles, qui, de vingt comparses, tirent une armée entière, et les forcent de passer et repasser de tous les côtés de la scène, par groupes différens. C'est dommage. Il n'y a pas de ville plus éclairée, pas de foyer de civilisation plus actif; mais cette grande forge d'où jaillissent tant d'étincelles, est le pays du monde où l'on a le moins de patience; et quelques changemens extérieurs que l'ère représentative ait introduits dans la société française, c'est encore la société française d'autrefois.

On prétend que les nationalités s'effacent, que l'Europe se fond en une masse unique et homogène. — Bah! est-ce que l'Anglais a cessé d'être personnel, ou, comme il le dit lui-même, *comfortable?* L'Allemand de fumer? l'Italien de se complaire dans sa profonde paresse? et le Français de *faire claquer son fouet?*

Paris est toujours Paris : le pays où l'on imite artistement la partie extérieure, matérielle et industrielle des arts; où les organes ont de la souplesse, de l'activité, de la finesse; où la mode des tableaux et la mode des statues peuvent bien tenir leur place au milieu de tous les travers, de tous les caprices qui se succèdent; mais où le sentiment des arts n'est pas vif, ardent, brûlant, actif; où les maîtres se sont trop fréquemment montrés imitateurs; où le présent, ses intérêts, ses passions, l'emportent infailliblement sur la passion du beau. Quand la vie est très-sociable, et qu'elle marche par petites saccades impétueuses et contradictoires, le temps manque pour la formation de la pensée. C'est une fleur qui éclôt rarement, comme l'aloès, et dont la quiétude méditative est la véritable serre-chaude. Moi, Théodore, je crois que la sociabilité excessive des Français a perdu

leurs arts. Il n'y a peut-être pas de peuple mieux doué; mais il ne sait pas s'isoler; il ne peut parvenir à goûter et à comprendre l'indépendance. Il a besoin de vivre pour les autres et par les autres. De là quelque chose de théâtral, de médiocre et de prétentieux; je ne sais quel art mesquin et rétréci, suspendu entre la faiblesse et l'affectation, le coloris de Jouvenet et le fracas des batailles de Lebrun. Dans ces derniers temps Girodet, mais surtout le jeune Géricault, ont essayé de s'élever à de plus franches et de plus mâles inspirations. Ingres a étudié les anciens maîtres de Florence; Delacroix a étonné les Parisiens par l'audace admirable et la fougue impétueuse de sa couleur et de sa pensée. L'atmosphère dans laquelle ces hommes ont vécu ne leur a pas permis d'arriver à ce qui est grand, parfaitement complet, parfaitement beau.

Les grandes fortunes ont été détruites, d'autres fortunes financières se sont faites et sont encore, pour ainsi dire, militantes; les maisons sont petites, la distribution des appartemens n'admet pas les grands tableaux; les gouvernemens harcelés disposent de ressources fort restreintes. Puis vient la vanité, cette peste des nations très-civilisées, qui dit aux pères : *Faites de vos fils des artistes, le métier d'artiste est admirable!* Alors s'élance une nuée d'apprentis-artistes; il y a plus de *portraitistes* que de portraits à faire, plus de paysagistes que d'arbres dans les forêts. Cette troupe rivale épuise bientôt les ressources du domaine qu'elle exploite : ceux-ci exposent au Musée, dans l'espoir de fixer sur eux un rayon de gloire, un fragment de l'attention publique; dans l'espoir que l'on parlera d'eux pendant trois jours; ceux-là font des paravents, vernissent de la laque, peignent des éventails, descendent jusqu'à l'enseigne, exécutent des duplicata de tableaux, et l'on doit avouer que dans cette sphère très-inférieure, l'adresse des artistes parisiens est extrême.

Mais quel malheur pour l'art quand ce dernier ne vise qu'au pain quotidien, quand le boulanger et le pâtissier sont les dieux de l'artiste, quand ce culte grossier, que notre *Jean-Paul* appelle l'*artolâtrie*, s'établit sans conteste! L'innombrable quantité de physionomies bourgeoises qui s'exposaient elles-mêmes aux regards et à la raillerie du public, dans le dernier Salon, prouve cette tendance vers le lucre. Ajoutez-y l'anarchie intellectuelle, le conflit des écoles les plus divergentes, le chaos des pensées les plus contradictoires, des imitations de toute nature, mais toujours des imitations, ici du gothique affecté, là des vierges bisantines; enfin peu d'inspiration vraie et de haute originalité. Quelques artistes se sont

rapprochés très-habilement de l'école flamande; c'est peut-être la partie de l'art en France qui a le plus d'avenir; les tableaux de genre sont quelquefois excellens.

Pourquoi ne s'est-on pas familiarisé avec la grandeur et la pureté de l'inspiration artistique, à force de contempler dans les Musées de France les plus nobles produits de cette inspiration? C'est que les intérêts du jour dévorent tout l'espace et ne permettent à personne cet examen reposé, cette contemplation réfléchie qui seule conduit à une appréciation vraie des tableaux et des statues. Il faut encore faire la part des révolutions, des changemens, des inquiétudes et des mille circonstances qui ébranlent la société française; la génération actuelle a trop souffert, elle a trop agi, elle a trop vieilli; le loisir lui a manqué pour se créer des idées fixes et des principes certains, pour assurer la pureté de son goût, la sévérité de son jugement et pour goûter en repos ces jouissances fécondes. Il est incroyable avec quelle légèreté les directeurs même des Musées achètent des tableaux équivoques, imposent des noms arbitraires et nouveaux aux tableaux anciens, et se laissent diriger en tout par un caprice inconstant. N'a-t-on pas trouvé à Melos une belle statue qui représente évidemment un Génie féminin inscrivant des faits sur des tablettes;—et de ce Génie, le Catalogue n'a-t-il pas fait une Vénus?

Il n'y a dans tout Paris qu'un seul homme qui fasse un grand commerce de bronzes, vases antiques, et pierres gravées. Tout ce qu'ont produit de plus beau les fouilles de Corneto, de Viterbe, de Saturnie, se trouve dans ses galeries, dont les produits rempliraient une aile tout entière du Louvre. Je doute que beaucoup de Parisiens connaissent sa demeure, qui est une des curiosités les plus piquantes de Paris; il habite le boulevart Bonne-Nouvelle.

L'art, devenu gagne-pain, a envahi presque toute la sphère de la peinture et de la sculpture. A Paris, il menace de se concentrer dans les lithographies et les feuilles d'album; rien de plus commun que de louer pour un certain temps des aquarelles que l'on copie. Par cette habitude, les idées se rapetissent; on cesse de chercher le grandiose; on se contente des scènes de la vie privée et de quelques paysages dont l'effet est agréable ou piquant. M. Giroux, rue du Coq, possède un grand nombre de ces aquarelles. C'est aussi la coutume d'exposer les productions modernes dans des endroits fréquentés par le public, chez les encadreurs et marchands de tableaux. Si les artistes de talent trouvaient des patrons et des protecteurs

enthousiastes, une telle chose n'aurait pas lieu; on ne les verrait pas se mettre à l'encan; les riches occuperaient toujours les pinceaux et les crayons des hommes de mérite; on les verrait se presser dans les ateliers des Tony Johannot, des Roqueplan et des Isabey, et retenir d'avance l'œuvre qui se trouve encore sur le chevalet du maître. De la manière dont les choses sont arrangées, le marchand, placé comme intermédiaire entre le public et l'artiste, accapare la meilleure part des produits.

C'est ainsi que le lucre et le négoce se sont emparés de presque toute la civilisation française; la joaillerie, qui avait autrefois ses admirables artistes, est retombée dans le domaine industriel; les dessins souvent capricieux, prétentieux même, des vases, des pendules, des porcelaines, des tapis, n'annoncent pas un véritable bon goût. Un seul artiste à Paris, Wagner, a essayé de faire remonter l'orfévrerie et la ciselure au rang qu'elles occupaient autrefois. Rien de plus commun d'ailleurs que de rencontrer des objets fort chers qui sortent des ateliers parisiens, et où non-seulement tous les styles se trouvent confondus, mais où la commodité et la réalité se trouvent sacrifiées à la fantaisie et à l'affectation. Rien de plus commun que de voir des soucoupes dans lesquelles il est impossible de rien placer; des vases dont les anses sont chargées d'ornemens en saillie, et que la main ne peut saisir; des candélabres dont la forme est élégante et l'usage difficile; partout enfin le bon sens mis en oubli, et une certaine apparence extérieure dominant le reste. L'art-gagne-pain s'est emparé même des tombes. On voit chez les marbriers des centaines de cénotaphes, des milliers d'urnes, des bataillons de pierres sépulcrales qui n'attendent qu'une épitaphe. Tout cela est fait sur le même modèle, sans goût, sans originalité, sans poésie, sans invention. Cette uniformité matérielle est la mort de l'art.

A Paris, on trouve rarement des vases et des bronzes chez les antiquaires; quant aux marbres, il n'y en a pas. Les médailles et anciennes monnaies en ce genre sont communes : les connaisseurs et amateurs sont nombreux.

Les pierres gravées ne se rencontrent que chez les joailliers; quelquefois, mais rarement et comme par hasard, les marchands d'antiquités en ont de précieuses.

Paris n'a pas d'ouvrier supérieur pour la gravure sur pierres dures. On est aussi très-arriéré ici dans la réparation des marbres antiques. L'homme qui possède la plus belle collection en ce genre est M. Pourtalès de Neuf-

chatel. Celui qui est le plus riche en monumens gothiques est M. du Sommerard (hôtel de Cluny).

Le commerce des peintures est assez actif : hommes, femmes, nobles, plébéiens, tout le monde s'en mêle plus ou moins. Un Américain du Nord a même ouvert à ce trafic son bazar, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 11. Pendant au moins huit mois de l'année, des ventes de tableaux ont lieu tous les jours dans la salle des commissaires-priseurs, place de la Bourse (autrefois hôtel de Bullion), ainsi que dans la salle de la rue de Cléry, sans compter une foule d'autres petites ventes qui ont lieu sur tous les points et dans tous les quartiers de Paris. La dernière exhibition remarquable a été celle du célèbre facteur d'instrumens Erard.

Ces ventes ne se font pas comme à Londres. On expose les tableaux et on en distribue le catalogue la veille; l'adjudication est annoncée pour une heure, mais s'ouvre rarement avant deux heures, à moins que les personnes chargées de la vente n'aient quelque ami qui leur aient donné le mot et qui désire obtenir quelqu'un de ces tableaux à bas prix, avant l'arrivée des amateurs. Il est bien aussi de ne pas s'en rapporter entièrement aux numéros du catalogue, dans lequel les noms des maîtres sont désignés le plus souvent de travers, ce qui ne compromet personne.

Les tableaux de plus de trois pieds carrés trouvent rarement des acheteurs. Les tableaux de l'école flamande sont encore ceux qui sont le plus recherchés et le mieux payés. La plupart sont achetés par des Anglais.

La restauration des vieux tableaux est poussée ici à un haut degré de perfection. Lahaute, qui passe pour le plus adroit restaurateur, se fait payer fort cher. Fourquet travaille consciencieusement, et ses prix sont modiques. Vous trouvez souvent chez les marchands de Paris le nom d'un maître célèbre inscrit au bas d'un tableau. Cela ne prouve rien, sinon que, comme ceux qui font métier de rogner les ducats, ils attendent les dupes et les espèrent.

Le marchand de tableaux le plus marquant à Paris est sans contredit M. Dubois, rue Sainte-Anne, n° 50. Il a rapporté un grand nombre de tableaux d'Italie, et principalement de Gênes; il connaît bien l'école italienne. M. Delahaye de Bruxelles, rue des Martyrs, n° 54, possède également une fort jolie collection de tableaux, tant italiens qu'espagnols. M. Giroux, rue d'Enfer, tient le milieu entre le marchand et l'amateur; sa collection est petite, mais choisie.

Il serait fort à désirer que les galeries de tableaux d'Allemagne, qu'on

est loin de pouvoir regarder comme complètes, notamment celles de Berlin, Munich et Dresde, se complétassent maintenant, le moment étant on ne peut plus opportun. Un prince allemand vient de former en peu de temps, et sans trop de frais, une collection que plus d'une résidence se montrerait à bon droit fière de posséder. Il ne faudrait pas toutefois vouloir des Greuse, des Boucher; la mode les tient à des prix trop élevés; ni des tableaux de cabinet flamands : ces derniers sont trop chers.

L'achat des tableaux ne doit se faire ici qu'avec beaucoup de prudence. On ne saurait s'imaginer de combien de roueries ce trafic est entouré : ventes simulées, pour-boire donnés aux officieux qui vous indiquent une belle collection, etc. Il est aussi à remarquer que, dès qu'un connaisseur se présente dans une vente pour faire quelque achat, on lui force la main; et le prix du tableau sur lequel il a fixé son choix est vivement poussé, soit par jalousie, soit par concurrence : le Parisien est naturellement imitateur.

Il y a bien ici en ce moment plus de mille tableaux à vendre, parmi lesquels se trouve une vierge du Corrége supérieurement traitée et fort bien conservée; quelques Murillo, plusieurs beaux tableaux de Rubens, quelques-uns de l'école de Rome, beaucoup des écoles espagnole et hollandaise, plus encore des écoles vénitienne et milanaise. Mais ceux qui se rencontrent encore en plus grand nombre sont ceux de l'école flamande.

Du reste, l'exportation n'est pas défendue ici comme en Italie. Il arrive aussi rarement des accidens dans l'emballage et dans l'expédition des tableaux.

Il y a à Paris beaucoup de personnes qui font des collections de gravures. Les dessins originaux sont ici fort estimés, et néanmoins il n'y a pas de collection de premier ordre en ce genre, comme on ne pourrait pas citer non plus aucun portefeuille formé des œuvres d'un seul maître.

Vous le voyez, Théodore, il y a ici tous les élémens des arts; mais, je ne sais comment cela se fait, l'ébauche domine, le travail rapide emporte la palme. L'étude consciencieuse manque.

(Die Ausland.)

HISTOIRE

MONARCHIQUE ET CONSTITUTIONNELLE

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

D'APRÈS DES DOCUMENS INÉDITS [1].

La révolution française est un événement qui a déjà donné lieu à autant de livres de toute sorte que la guerre de Troie. Peut-être aussi pourrait-on dire que notre vieille monarchie était véritablement une autre Ilion. Elle a eu, comme elle, sa Cassandre, dans la philosophie du dix-huitième siècle, qui avait le don de prédire l'avenir, à la condition de n'être pas crue; elle a eu son Priam égorgé, lui aussi, au pied du myrthe qu'avaient planté ses pères; elle a eu ses fugitifs, emportant leurs dieux Lares, et embrassant, tout en pleurs, le seuil de la porte Scée; elle a eu enfin son Hélène, la Liberté, que le peuple, son Ménélas, alla prendre à la Bastille, cette autre tour de Pergame. La seule chose qui nous distingue de Troie, et malheureusement elle n'est pas à notre avantage, c'est que, si

[1] Par Eugène Labaume, lieutenant-colonel au corps royal d'état-major, tomes I et II. Chez Anselin et Treuttel et Würtz.

notre Ilion monarchique est à terre, si nous foulons aux pieds le champ où s'élevaient ses murs; si les bêtes fauves de quatre-vingt-treize ont caché paisiblement leurs petits sur les tombeaux d'Hector et de Priam, cette grande destruction ne nous a pas donné d'*Iliade*. Les Grecs rendirent plus à la Troade qu'ils ne lui avaient ôté : pour une pauvre cité de pierre et de bois, qui eût péri toute seule un jour, de la mort de toutes choses, qui eût péri comme Thèbes, comme Larisse, comme Pylos, ils lui ont bâti, avec la lyre d'Homère, une cité d'or et de sublime poésie qui ne périra point. Mais aussi, en vérité, ceux qui rasèrent notre Pergame, vieille de tant de siècles, n'étaient ni partis de l'Aulide, ni sortis de la race royale des Pélasges; ce n'étaient pas des Grecs.

Hélas! ni ceux qui nous ont écrit cette histoire non plus! Quelque épisode de cette grande lutte qu'ils nous aient chanté, ils ont été rarement aussi éloquens que leur matière. Les récits heurtés du temps disent quelquefois mieux et davantage. Chose singulière! ceux-là même qui paraissaient aimer le plus la révolution, et qui, en prenant la plume, avaient le plus arrêté dans leur esprit l'idée de l'exalter et de la montrer belle et glorieuse, ou n'ont pas su quels étaient ses titres réels au respect du monde, ou n'ont pas réussi à les expliquer et à les prouver. D'un autre côté, d'autres sont venus, annonçant, dès leurs premières paroles, la haine invincible qu'ils lui avaient vouée, et, comme Cham à son père, ils ont lâchement montré ses nudités. Les premiers n'ont pas su la louer; les seconds n'ont pas voulu l'excuser; les uns et les autres ont méconnu sa signification sociale et ignoré sa poésie; ils ont été, pour parler d'elle, peu historiens ou peu artistes.

L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons nous pardonnera de ne pas dire qu'il a été pleinement l'un et l'autre. Il y a de la gloire à moins que cela, et nous espérons bien que le public lui tiendra compte de la sienne. M. le lieutenant-colonel Labaume nous paraît avoir rempli des conditions auxquelles peu encore avaient satisfait; conditions importantes et essentielles, que nous ferons apprécier bientôt, et qui suffisent pour nous faire assurer qu'il a commencé la publication d'un très-bon livre. Cependant, nous nous faisons personnellement d'une histoire de la révolution française une idée à laquelle, nous devons le dire, personne encore n'a complétement répondu; ce qui ne signifie point, sans doute, que celles qu'on en a écrites soient mauvaises, mais seulement qu'elles ne répondent pas tout-à-fait à notre manière de voir, avec laquelle il est tout naturel que nous jugions.

Le tort général que nous trouvons à la plupart de ces livres, c'est de ne point envisager, en quelque sorte, l'époque de notre révolution comme un moment de l'histoire générale de la France, et de ne point s'attacher à faire voir comment toutes les grandes lignes tirées depuis le commencement de notre nationalité ont été, en 1789, plus ou moins tordues, gauchies ou brisées. Il nous semble que l'essentiel était là. Si l'on veut nous permettre une autre image, il nous semble encore que la monarchie de l'ancien régime venant se perdre dans la constituante, serait assez rigoureusement figurée par un vaisseau rempli de passagers, se laissant aller au fil d'un grand fleuve et se trouvant tout à coup devant une immense cataracte qui en occuperait toute la largeur. Le pilote louvoie, manœuvre; mais en vain : le fleuve marche, le vaisseau vogue, il faut s'engloutir. Précipité, le vaisseau plonge, lutte avec l'écume, laisse à la tourmente ses mâts et ses agrès, et il va reparaître au loin, meurtri, méconnaissable, presque désert. Celui qui ferait l'histoire de ce naufrage ne se bornerait certainement pas à peindre la chute dans l'abîme; il montrerait le vaisseau, quand il glissait à voiles pleines et stridentes; il compterait les passagers qui se pressaient à son bord; et, quand il le retrouverait vomi par les vagues, il compterait de nouveau les hommes, les mâts, les cordages, pour savoir ce qui était et ce qui est, ce qui a péri et ce qui est sauvé, ce qu'il faut pleurer et ce qu'il faut recueillir et étreindre; car enfin, le naufrage, c'est ce qui a disparu.

Il en devrait être de même pour une révolution, qui est une catastrophe dans l'histoire, comme un naufrage est une catastrophe dans une traversée. Pour la connaître véritablement, cette révolution, pour l'apprécier, pour la juger, il faudrait savoir quel nombre d'élémens sociaux composaient la civilisation avant sa venue; quel nombre a été englouti, quel nombre a surnagé. Il faudrait voir, et voir nettement, avant et après, le peuple qui l'a subie; car, une fois la crise passée et les moyens employés, les fins apparaissent; et ce sont les fins qui donnent la signification de tout. Danton comparait un pays révolutionné à du métal qui bout dans la fournaise; il avait raison : seulement, quand la révolution est accomplie, c'est-à-dire, quand la fournaise est éteinte, il faut regarder au fond du creuset ce que le feu a séparé de métal pur du minerai informe et des cendres grossières.

C'est à ce procédé d'examen, de comparaison appuyée sur les choses qui précèdent et qui suivent, que nous paraissent avoir manqué jusqu'ici la

plupart des histoires qu'on nous a faites de la révolution française. Elles nous semblent arriver au fait d'une façon trop brusque, et suivre mal à propos, au pied de la lettre, le précepte du poète, qui veut qu'on entraîne le spectateur sans ménagement, comme s'il savait d'où il vient, par où il passe et où il arrive, *haud secus ac nota*. Elles prennent juste leur matière aux états-généraux, et commencent, comme dans les contes de fées : Il y avait une fois un royaume qui fut surpris tout à coup par un embarras de finances! Mais évidemment, et d'ailleurs l'événement l'a prouvé, il devait y avoir autre chose qu'un embarras de finances; car, lorsque les députés de la France furent réunis, à peine songèrent-ils aux finances, tant ils furent assaillis par des questions inconnues et fondamentales. La révolution était prête à sortir de quatre ou cinq grands faits sociaux, que nous déduirons tout à l'heure, et non point des nécessités fiscales; la France était alors comme un canon trop chargé; la finance, qui prit feu, servit d'amorce; mais le gros de la poudre, qui devait faire éclater la monarchie, n'était pas là. Certes, les rois de France s'étaient vus plus nécessiteux : Louis XIII mit un jour une lettre à la poste, faute d'avoir de quoi payer un courrier.

Faute d'avoir aussi posé la main avec fermeté sur les causes radicales de la révolution, les historiens n'en ont pas suffisamment pénétré les profondeurs, discerné les masses, suivi les courans, démêlé les lignes. Ils ont vu et raconté un certain total, qui n'a division ni temps d'arrêt, et qui s'étend, tout d'un trait et sans prendre haleine, du 5 mai 1789 au 18 mai 1804, des états-généraux à l'empire. Au 5 mai, la révolution commence; au 18 mai, elle finit. Au 5 mai, pourquoi? Au 18 mai, pourquoi? Quelles sont les choses historiques et sociales qui meurent ou qui renaissent à ces époques! Les historiens ne le disent pas; ils sont arrivés au 18 mai à travers tant ou tant de volumes, leur révolution est faite; maintenant, à l'empire!

Aussi, tout ce long récit est-il quelquefois louche, vague, incertain. On ne peut y prendre les choses que par le milieu, jamais par les extrémités. Surtout les commencemens échappent. On va réunir les états-généraux. Quelle institution était-ce que ces états? en quoi différaient-ils des états de province? quelles provinces avaient des états? qui avait le droit de les réunir les uns et les autres? à quelles conditions en faisait-on partie? A toutes ces questions, qui se lèvent invinciblement dans l'esprit, les historiens ne répondent rien; ils passent. Le 12 juillet, une commune insur-

rectionnelle et provisoire s'organise, à Paris, au lieu et place de l'ancienne, et le dernier prévôt des marchands est assassiné. Est-ce qu'il n'est pas venu à tout le monde l'envie de savoir ce que c'était que l'ancienne commune de Paris? quelles classes elle contenait? comment elle était constituée? quelles étaient ses fonctions, ses prérogatives, ses agens? jusqu'à quel point sa vieille organisation fut maintenue ou modifiée dans la commune nouvelle? et quelle différence il y avait entre le prévôt des marchands, qui disparaît le 15, et le maire de Paris, qui se montre le 27? Mais à cela, comme au reste, les historiens se taisent et passent. Le 4 août, sont abolis les droits féodaux et les dîmes. Quel est celui qui, en présence d'une mesure si violente et si solennelle, devant laquelle tremblent presque ceux qui la décrètent, ne désire pas ardemment connaître l'origine historique de ces droits, leur étendue matérielle, leur diversité hiérarchique, leur nature légale? Mais les historiens se taisent encore et ils passent. Le 22 décembre, les anciennes provinces sont divisées en départemens, et leurs franchises administratives, fiscales et judiciaires abolies. Est-il possible de continuer sa route, sans demander qu'on vous initie à l'organisation si diverse de ces provinces; à leurs coutumes, qui venaient de tant de côtés et de si loin; à leur individualité nationale, qui est ainsi, en un seul jour, foulée aux pieds et brisée? Mais les historiens se taisent toujours et ils passent.

Et pourquoi donc écrivent-ils? Et si le lecteur n'a appris complétement en chemin ni l'histoire des états, ni celle des communes, ni celle des biens féodaux, ni celle des dîmes, ni celle des provinces, ni celle de la bourgeoisie, ni celle de la noblesse, ni celle de la royauté, quel sens pourra donc avoir pour lui la chute de toutes ces choses, dont il ignore l'origine, la valeur, la signification sociale? Quelle moralité en tirera-t-il? Ces choses étaient-elles bonnes, étaient-elles mauvaises? Et comment même lui prouverez-vous qu'elles ont été révolutionnées, si vous ne vous êtes pas mis à même de lui dire : elles étaient ainsi autrefois, elles sont ainsi maintenant; car, enfin, la portée de la révolution est tout entière dans cette métamorphose? Vous lui avez raconté des disputes parlementaires, des émotions publiques, des dissensions civiles, des massacres hideux, des lois décrétées au milieu du tumulte, et vous appelez cela l'histoire de la révolution! Mais il nous semble que ces choses, qui ne sont pas la révolution, se sont faites seulement à cause et autour d'elle; ces hommes ont lutté, quinze ans, de la parole, du poing et de l'épée, parce que les faits constitutifs de l'ancienne monarchie

étaient altérés; cela plaisait à ceux-ci, déplaisait à ceux-là; d'autres ne s'entendaient ni sur la conservation ni sur la ruine; et de ce désaccord naissait le tumulte; mais ce tumulte, que vous avez raconté, accompagnait la révolution, et n'était point la révolution elle-même.

A notre avis, comme toujours, la révolution a été tout entière dans la modification plus ou moins radicale survenue aux élémens constitutifs de l'ancienne société française. Son histoire embrasse donc nécessairement l'histoire de cette modification. Les élémens qui l'ont subie étaient nombreux. Au nombre des premiers et des plus importans, nous placerions : la royauté, pouvoir supérieur et prépondérant; le catholicisme, pouvoir propriétaire, seigneurial, administratif et justicier; la noblesse, classe, de sa nature, perpétuelle et hiérarchique; la bourgeoisie, corporation circonscrite, émulative et privilégiée, par rapport au simple peuple; la propriété religieuse et nobiliaire, élément immobile et conservateur; l'administration des provinces, reste et souvenir de l'indépendance primitive de ces petits royaumes, engloutis peu à peu par le grand. Ces choses debout, c'est l'ancien régime; ces choses croulant, c'est la révolution; ces choses se reconstituant, après s'être modifiées, c'est la société actuelle. La révolution, placée entre le passé et le présent des élémens de la nationalité française, est le rapport qui unit ces deux périodes; et un rapport, on le dit en mathématiques, c'est le résultat d'une comparaison. Donc, et nous revenons toujours à cette thèse, qui est la nôtre et que nous croyons solide, la connaissance de la révolution doit être tirée de l'appréciation des changemens survenus dans les élémens sociaux, et non point des crises et tumultes que ces changemens produisirent. Ces tumultes sont si peu la révolution, qu'à la rigueur, et dans des circonstances suffisamment appropriées, la société française aurait pu changer de base, c'est-à-dire, la révolution s'opérer tout-à-fait sans eux, et par des voies pacifiques et régulières. Il suit de là que les histoires que nous avons, et qui ont principalement ces déchiremens pour base, sont écrites non pas précisément sur la révolution, mais à côté de la révolution; ce qui était important à dire.

En raison de ce qui précède, nous arrivons à conclure, en résumant nos aperçus, que le tort essentiel des livres composés sur notre révolution, c'est d'avoir l'air d'ignorer qu'elle se passe en France, et de se dispenser de montrer les choses fondamentales de notre nationalité qui se trouvent foulées, dispersées et brisées par la crise même qu'ils racontent. Ces livres font ainsi beaucoup de bruit et fort peu de besogne; ils

étourdissent et n'instruisent pas. Faute d'un point d'arrêt solide, choisi au centre de quelque idée, le spectateur est entraîné par la débâcle, et ne demeure pas assez maître de son libre arbitre pour penser et pour juger. Il voit tomber autour de lui de fort grandes et vieilles choses; mais, comme il n'en sait pas l'histoire, il n'en comprend pas la signification sociale et n'en saisit pas la moralité. Il suit de là qu'on est sur le sol de ces histoires, comme sur un sol qui tremble et dont on ignorerait la nature volcanique. On voit les choses s'émouvoir, s'abîmer, disparaître, et l'ame ne saisit, de ce malheur, que le malheur. La cause reste inconnue; et l'on ne sait s'il faut s'en féliciter ou s'en plaindre, en remercier la Providence, ou en charger la fatalité.

Cette nécessité, à laquelle nous avons cru, de nous expliquer sur la nature même de la révolution française, afin de porter une opinion motivée sur les histoires qui en ont été écrites, ne nous a pas éloignés, autant qu'on pourrait le penser d'abord, de celle que nous annonçons aujourd'hui; car M. Eugène Labaume touche à notre idée par deux points, et nous serions assez disposés à en tirer avantage pour sa justesse. D'abord il a pensé, comme nous, qu'il n'était ni possible, ni rationnel d'arriver à la révolution de prime abord, et de la raconter en la prenant de trop court, sous peine de se jeter avec le lecteur au milieu de matières inconnues et d'événemens énigmatiques. Il a traité la France révolutionnaire comme un médecin habile traite un malade, s'informant, avant tout, de sa constitution naturelle et normale, et cherchant à découvrir en quel endroit laissent trace les premiers symptômes qui trahissent le dépérissement de la santé. M. Labaume a donc écrit une Introduction; elle forme le premier volume. C'est un peu de ce que nous aurions voulu; mais ce n'est pas tout. Pourquoi, par exemple, appeler cela une introduction? C'était bien, Dieu merci, la révolution elle-même. Elle a consisté, comme nous avons essayé de le faire voir, dans les modifications apportées à l'ancien régime; et, pour connaître l'ancien régime modifié, il est nécessaire de connaître d'abord l'ancien régime dans sa franche allure. C'est que M. Labaume paraît avoir eu le malheur de penser aussi que la révolution française gisait tout entière dans les luttes qui éclatent dès le 5 mai; et, d'un autre côté, comme il était persuadé, à juste titre, que son livre avait indispensablement besoin, pour lui-même, de l'exposition des choses antérieures, il l'a écrite; mais il a eu la faiblesse de l'appeler Introduction, tandis que c'était, en réalité, la tête même de son œuvre.

Toutefois, cette introduction n'est pas encore telle que nous l'aurions souhaitée; c'est de l'histoire générale, et nous aurions voulu sept ou huit dissertations bien spéciales, bien profondes, sur la nature des sept ou huit élémens sociaux qui étaient en lutte ou en souffrance en 1789, et dont la métamorphose, devenue inévitable, allait constituer la révolution. Nous ne trouvons donc rien à dire contre ce premier volume, une fois accepté tel que son auteur le donne; il est curieux, rapide, plein de choses intéressantes au dernier point, cueillies et choisies en mille endroits, et qui prouvent que M. Labaume apporte à son livre une grande conscience et un très-estimable talent. Mais nous sentons quelque regret à l'accepter tel quel; nous avons dit les motifs qui nous portaient à désirer autre chose.

Le second côté par lequel la nouvelle histoire touche à notre idée principale est exprimée dans son titre. Peut-être aura-t-il paru étrange à quelques-uns. Il semble, en effet, que l'idée d'une *Histoire monarchique et constitutionnelle* d'un fait comme la révolution, ait dû amener l'auteur à violenter la réalité, et l'ait provoqué à introduire sans prétexte la monarchie et la constitution au sein de luttes où la monarchie fut tuée avec la guillotine de la loi, et la constitution avec la pique de l'émeute. Il n'en est rien néanmoins; nous en avons acquis la certitude, et voici dans quel sens le titre veut et doit être entendu. M. Labaume pense, et en cela nous pensons comme lui, qu'à l'aspect d'un grand pays en ruines, il est impossible de ne point se passionner pour un ordre de faits quelconques, et de ne point donner tort ou raison à la catastrophe, selon que les idées auxquelles notre sympathie nous attache ont péri ou triomphé. Ceci nous paraît très-sage et très-juste; l'esprit humain qui assiste à un événement, aspire à le juger sous toutes ses faces, et il n'en recherche pas avec moins d'ardeur la moralité, qu'il n'en constate la certitude et n'en expérimente l'étendue. Or, les faits sociaux qui ont le plus vivement frappé et intéressé M. Labaume dans l'histoire de France, ce sont la royauté et la constitution, c'est-à-dire d'un côté le principe conservateur, et de l'autre le principe libre. Royauté et constitution, ou, en d'autres termes, stabilité et liberté, c'est, aux yeux de M. Labaume, la plus belle formule de l'idée d'ordre. Encore une fois, nous adhérons pleinement à cette conviction, et nous pensons qu'elle est de nature à rallier le plus grand nombre.

La royauté et la constitution, ce sont donc les deux objets de prédilection, de respect, en quelque sorte de foi, sur lesquels M. Labaume a les

yeux constamment fixés durant tout le cours de son histoire. Quand les flots de la révolution montent et se soulèvent, il regarde avec anxiété et douleur le moment où vont être englouties ses chères idées; il les suit encore par la pensée, quand elles sont disparues; il les salue quand elles renaissent; et la moralité des événemens politiques dépend tout-à-fait du plus ou moins de conformité qu'ils ont avec ces deux principes.

La base de ce livre nous semble ainsi parfaitement établie, quant à sa portée morale, et nous trouvons que c'est beaucoup; car rien n'est difficile, en parcourant le récit des actions humaines, comme de discerner avec facilité et promptitude ce qui est bien de ce qui est mal, en le rapportant à un sentiment élevé, noble et solide. Morale et sage d'abord, elle nous a paru jusqu'ici d'une grande variété et d'une aussi grande exactitude. Les petits faits s'abattent par nuées sur les pages, tous choisis, disciplinés et courant au but. Si les vingt volumes promis, et qui sont, à ce qu'il paraît, à peu près achevés, marchent ainsi, il n'y a pas un lecteur qui ne les suive.

Sous le rapport de son mérite littéraire, ce livre nous semble peut-être laisser un peu à désirer. M. Labaume devrait songer à ce mot de Buffon, qu'il n'y a que les livres bien écrits qui restent. Le tissu du style nous a paru quelquefois trop lâche, et ses fils inégalement tendus comme s'il était l'ouvrage de deux mains. Du reste, si nous sommes si sévères sur le côté pratique des idées littéraires de l'auteur, cela doit venir probablement de ce que nous différons d'opinion avec lui sur leur côté théorique. Personnellement, nous connaissons peu de choses plus inconsistantes que la prose de Mirabeau; plus tirées et plus théâtrales, que la peinture de David; plus traînantes et plus filandreuses, que les vers de Delille. C'est surtout l'histoire littéraire de la révolution et de l'empire que M. Labaume devrait écrire d'un point de vue *monarchique et constitutionnel;* d'un point de vue *monarchique*, c'est-à-dire y rechercher les élémens qui appartiennent aux traditions de l'art européen; d'un point de vue *constitutionnel*, c'est-à-dire constater ce que les intelligences y possèdent de spontanéité et de libre arbitre. Il verrait que rien n'est moins *monarchique* ou national que des Grecs et des Romains, comme David et Delille; et rien moins *constitutionnel* ou libre, que des esclaves des petits préjugés dramatiques du dix-huitième siècle, comme Ducis, Colin-d'Harleville et les autres.

A. Granier de Cassagnac.

ANTONIO GASPERONI.

Un soir j'étais entré à Terracine, en chantant les vers du voyage d'Horace sur l'air de la marche de *Fra-Diavolo;* j'avais trouvé un aubergiste désolé par la famine, comme tous ses confrères des grandes routes; je lui avais demandé de me servir des contes de voleurs en guise de dîner; sa mémoire était vide comme son hôtel garni; il n'avait rien à me conter. Quoi! me dis-je en moi-même, la sécurité prosaïque est donc acquise à ce territoire! on peut donc s'y promener, comme de Paris à Rouen, une bourse à la main, sans trouver un pistolet qui vous la demande? Fra-Diavolo est mort sans postérité! Ainsi s'éteignent les grandes dynasties! Que deviendront ces pauvres Anglais qui ont jeté aux bandits des marais Pontins plus d'or qu'il n'en faut pour les dessécher? ces Anglais qui comptent sur les émotions tragiques de la grande route; qui, dans leur budget du voyage d'Italie, se votent d'avance le chapitre des arrestations; qui fortifient une chaise de poste comme une demi-lune, et braquent des pierriers de brick sur les créneaux des lanternes? Grâce à notre saint père le pape, les épouses et les filles des huguenots n'auront plus d'attaques de nerfs sur la voie Appia; les dragons pontificaux ont fait l'exorcisme à coups de sabre; les démons de la montagne se sont convertis en temps pascal; dans les défilés de Terracine, minuit est une heure comme une autre; les douze coups qui sonnent à la

montre du lord ne sont plus l'ouverture d'un drame nocturne. Voyez donc à quoi en sont réduits maintenant les hommes d'émotions! L'autre nuit, le noble lord S***, après un simulacre de souper à Terracine, a jeté deux de ses piqueurs en avant sur la route; il les avait déguisés en bandits d'après les dessins de Robert; en pleine campagne romaine, le noble Anglais a été arrêté par ses piqueurs, qui ne savaient juste de la langue italienne que les cinq mots sacramentels de l'arrestation. Vingt coups de feu à poudre ont été échangés; malheureusement une balle, qui s'était glissée par distraction dramatique dans un pistolet du lord, a traversé la cuisse d'un piqueur; l'autre, s'effrayant du sérieux inattendu de l'affaire, s'est jeté à la nage dans un marais Pontin desséché par le dernier pape; il s'y serait noyé sans l'intervention d'une patrouille pontificale qui lui a sauvé la vie pour le fusiller. Le généreux lord a couru au-devant des dragons pour leur expliquer la plaisanterie en anglais; le brigadier romain était un Français de notre ex-garde qui était furieux contre les Anglais, et qui en cherchait un à manger depuis le camp de Boulogne; après vingt ans de service pontifical, il avait oublié le français et n'avait pas appris l'italien. Ne concevant pas qu'un voyageur osât prendre chaudement la défense des bandits qui l'arrêtaient, et entrevoyant là-dessous quelque chose qui ressemblait à de la complicité, il a fait garrotter le noble lord, qui lui criait toute la grammaire de Vénéroni avec un accent d'acier anglais. Le piqueur blessé, le piqueur sauvé des eaux et leur noble maître ont été enfermés dans une grange sous la garde de deux sentinelles. Au jour, l'Anglais a écrit à son ambassadeur et au commissaire-général de police, le cardinal Somaglia. L'ambassadeur était allé voir les fouilles à la villa Adriani; c'est le cardinal qui, dans sa bienveillance pour les citoyens britanniques, a seul arrangé l'affaire à l'amiable: il s'est contenté d'exiger du lord voyageur un don volontaire destiné à payer la belle statue colossale de saint Paul du sculpteur Torwalsen. Le piqueur a subi l'amputation.

Voilà les marais Pontins pacifiés. C'est bien. Passons du côté de Viterbe.

Une idée vous frappe à Viterbe : un jour de suspension de travail, c'est-à-dire tous les jours à peu près, cinq mille Viterbois se promènent fièrement, drapés de manteaux séculaires, en attendant qu'il plaise à Notre-Dame de Viterbe de leur envoyer du pain. Le plus grand nombre demande hardiment l'aumône, dès qu'il se présente quelqu'un de mine à la donner : ils sont tous prosternés devant une baïoque. Le voyageur qui raisonne sur les périls de la route, d'après la pauvreté du pays, est bien excusable si, en partant de Viterbe, il soigne l'amorce de ses pistolets. D'ailleurs, aux portes de la ville s'élève une montagne célèbre qui cache dans la brume sa forêt formidable semée d'arbres caverneux et de croix sanglantes. Ici point de dragons pontificaux; la garnison de Viterbe se compose de quatre spectres militaires, et d'un cardinal absent. Eh bien! on sort de la ville dans une berline aussi paresseuse qu'une diligence française; on gravit la montagne bien avant le rayon de l'aube; on passe devant une double fantasmagorie d'arbres tragiquement posés; on arrive au sommet de la montagne, où les brigands peuvent vous arrêter, sont de complicité avec les nuages, et nul être vivant n'apparaît sur cet antique cimetière de voyageurs : et l'on arrive sain et sauf à Ronciglione, après six heures d'innocente promenade sur les domaines de l'Ambigu-Comique et de la Gaîté. C'est à faire désespérer du crime!

Un seul instant j'ai élevé quelques doutes sur la moralité actuelle des Viterbois. C'était au lever du soleil, et sur le versant méridional de la montagne. Mes compagnons de voyage me firent remarquer, à droite, dans une éclaircie rocailleuse de la forêt, cinq hommes armés de fusils; ils contemplaient notre berline avec une immobilité méditative de convoitise. A n'envisager que la partie artistique de cette rencontre, ces hommes posaient admirablement pour le paysage. C'était comme l'original vivant du tableau des chasseurs de Salvator Rosa. A ma demande, notre postillon florentin avait répondu : « Ce sont des chasseurs; » et sans doute il disait vrai; mais ces hommes, partis chasseurs la veille, pouvaient s'improviser bandits le lendemain, dans la forêt de Viterbe, à la vue d'une berline. Que risquaient-ils à changer ainsi subitement

de profession? Ils avaient en main les outils du métier; la solitude du lieu était une mauvaise conseillère à l'oreille de cinq chasseurs drapés de haillons et courant après un gibier fabuleux. Honneur à la probité viterboise! Elle sera désormais proverbiale pour moi. Ces hommes nous tournèrent le dos, et descendirent par un sentier rude dans cette plaine où dorment les eaux mélancoliques du lac de Vico.

J'étais donc sur le point de quitter l'Italie sans avoir vu face de brigand; c'était pour moi une race éteinte, une autre mythologie morte sur la terre des fictions. Il m'était pourtant réservé de voir le dernier des bandits, comme Cooper a vu le dernier des Mohicans.

A Civita-Vecchia, nous étions assis à table d'hôte, et chacun causait pour tromper son appétit. J'avais demandé vingt fois un mets quelconque dans tous les idiomes de l'état romain, rien n'arrivait; je demandai la carte à payer, la carte arriva; elle ne mentionnait que le prix. Je payai six pauls le droit d'avoir attendu mon dîner, la serviette sur les genoux. Le maître de l'auberge me dit que toutes les provisions avaient été enlevées par quinze familles anglaises qui envahissaient la maison. Je le priai de me donner une chambre et un lit; le dernier lit disponible venait d'être livré à un amiral et à son équipage. «Alors je vais me promener dans votre ville, dis-je à l'aubergiste: qu'y a-t-il à voir à Civita-Vecchia? — Rien du tout, monsieur, à moins que vous n'obteniez la permission de visiter la citadelle; là vous verrez le fameux Antonio Gasperoni, le bandit de Terracine et des marais Pontins. — Eh! que ne disiez-vous cela plus tôt! A qui faut-il s'adresser pour cette permission?

— Allez chez votre consul, il vous obtiendra cela. — J'y cours.»

En un instant j'obtins ma carte d'entrée et un officier du pape pour m'accompagner.

La citadelle de Civita-Vecchia a été bâtie par Michel-Ange, qui était ingénieur aussi, parce qu'il était tout; elle est du style de ses fresques et de ses statues; elle est signée sur toutes ses pierres: ce sont des bastions largement assis, puissans à dévorer

la mer; des murailles de diamant. La citadelle se défend elle-même; elle n'a ni soldat, ni canons, et n'oppose à ses ennemis que l'écusson pontifical incrusté sur la porte: cela tient lieu de batteries et de garnison.

Chemin faisant, l'officier qui m'accompagnait me parlait d'Antonio Gasperoni et de ses quarante-cinq assassinats. « Il y a de quoi frémir, monsieur, me disait-il, quand on se trouve en présence de ce terrible bandit. Il a ravagé pendant dix-sept ans la campagne romaine. Voici le plus effrayant de ses crimes; écoutez, monsieur :

» Sur la route de Naples, il arrêta la chaise de poste d'un Anglais qui voyageait avec sa fille; il prit tout l'or de l'Anglais, ne lui fit aucun mal, et le laissa partir, mais il retint sa fille en son pouvoir; c'était une jeune personne extrêmement belle. Gasperoni l'emporta dans ses montagnes. Le malheureux père, en arrivant à Rome, mit à prix la tête du brigand. La fierté de Gasperoni se révolta contre cette prétention aristocratique du lord. Un simple citoyen anglais mettre à prix la tête d'un chef illustre qui avait déclaré la guerre aux papes, et livré vingt batailles rangées aux dragons pontificaux! C'était une insolence qui blessait l'orgueil du brigand. Un matin, l'Anglais reçut à Rome un coffret à son adresse; il s'empressa de l'ouvrir; le malheureux père y trouva la tête de sa fille! »

A ce dénoûment je reculai dix pas; j'eus même quelque regret d'être entré dans la citadelle; le monument de Michel-Ange n'était plus à mes yeux qu'une ménagerie de tigres. Cependant la curiosité l'emporta sur mes impressions d'horreur, je me fis ouvrir la terrible porte du bagne.

Une muraille percée de vingt cabanons était à ma gauche; j'avais à droite de longues croisées ouvertes sur une cour; dans cette galerie vingt brigands se promenaient; ils s'arrêtèrent tout court à mon entrée. Je ne pus m'empêcher de sourire à l'idée que j'avais ainsi arrêté la bande de Gasperoni . ils me saluèrent poliment, ce qui me rassura un peu, car je n'étais pas fort à mon aise au milieu de ces redoutables galériens. Je me hâtai de demander An-

tonio Gasperoni; toutes les mains me le désignèrent; il était debout et encadré dans la porte de son cabanon. Il ne daigna pas s'avancer vers moi; il se contenta de me saluer d'un air de bonté calme. La conversation était difficile à établir sur le pied des ménagemens; je l'entamai par une question insignifiante, en donnant à mon organe plus de hardiesse que je n'en avais au cœur. « Eh bien! Gasperoni, lui dis-je, vous trouvez-vous bien ici?

—On est toujours mal quand on n'est pas libre, me répondit-il en haussant les épaules. Ce mouvement lui était habituel.

—Vous vous êtes donc laissé prendre par les dragons?...

—Moi! jamais personne ne m'aurait pris; je me suis rendu avec toute ma troupe. Le saint-père m'avait promis la liberté; il ne m'a donné que la vie : le saint-père a manqué à sa parole. »

L'officier, mon cicérone, me tira à part dans un angle de la galerie, et me dit : « Je vais vous expliquer, monsieur, comment tout cela s'est passé. Gasperoni était ennuyé de la vie qu'il menait depuis quinze ans. Un jour il fut se confesser à un curé de village et lui fit part de son désir d'abandonner le métier de bandit. Le prêtre lui promit d'écrire au saint-père pour qu'il lui fût accordé sa grâce et le droit de rentrer dans la société. Gasperoni ajouta pour condition expresse de comprendre aussi ses compagnons dans la faveur demandée pour lui. Les négociations furent donc entamées. Notre gouvernement avait un grand intérêt à se débarrasser de ces bandits; ils désolaient la route de Naples, assassinaient les voyageurs, frappaient des contributions, commettaient mille excès. On leur envoyait des soldats; mais les soldats buvaient avec eux, au lieu de se battre. Les paysans prenaient d'ailleurs parti pour les bandits contre les soldats, parce qu'ils recevaient toujours une petite part du butin pris aux voyageurs. Les seuls dragons pontificaux n'entendaient pas raillerie; mais les montagnes servaient d'abri aux brigands contre ces terribles cavaliers. Aussi on ne balança pas de traiter avec Gasperoni par l'entremise du curé. Voici la décision qui fut rapportée au chef de bande par son confesseur : Le saint-père accorde la vie à Gasperoni; que le pécheur s'empresse de faire acte de soumis-

sion chrétienne, et tout lui sera pardonné; mais il faut d'abord qu'il se constitue prisonnier, avec sa bande, dans la citadelle de Civita-Vecchia. Le rusé Gasperoni balança long-temps; le curé usa de son influence : on dit même qu'il lui promit d'intercéder plus efficacement et d'obtenir un pardon entier s'il obéissait au saint-père, et qu'à coup sûr les portes de la prison se rouvriraient pour lui dès qu'il y serait entré en chrétien respectueux et soumis. Gasperoni, obsédé par le prêtre et toujours plus fatigué de sa vie criminelle, consentit enfin à se livrer. Ses compagnons, depuis long-temps habitués à lui obéir, le suivirent gaiement dans sa prison. Depuis quelques années ils attendent leur grâce; mais je pense qu'on ne la leur accordera jamais. D'ailleurs le saint-père a donné ce qu'il a promis; il s'en tiendra là : ce sont des hommes trop dangereux. »

Je m'avançai de nouveau vers Gasperoni, qui n'avait pas changé de position. Il ne ressemble nullement aux brigands de nos théâtres des boulevarts. Il a une figure douce, des traits forts réguliers et un sourire aimable et spirituel; ses cheveux sont noirs et plats, longs par derrière et noués négligemment avec une ficelle. Il raconte avec bonhomie; sa phrase est indolente; il est sobre de gestes, à l'inverse des Italiens, qui les prodiguent; mais lorsqu'une question hardie lui arrache une réponse à laquelle il répugne, alors seulement l'homme supérieur se trahit; son visage se fait menaçant, son œil orageux, sa lèvre convulsive; son langage vif, saccadé, pittoresque : on reconnaît le brigand aux quarante-cinq assassinats.

« Quel est votre véritable nom? lui dis-je. On m'a dit que vous vous nommiez Barbone.

—C'est mon surnom dans la montagne; mon nom est Antonio Gasperoni.

—Vous vous êtes fait une bien grande réputation; on parle de vous en Italie comme de Catilina, de Spartacus, et d'autres de vos compatriotes illustres qui avaient déclaré la guerre à Rome...

(Il sourit et s'inclina modestement.)

—Quel motif, Gasperoni, vous a jeté dans cette profession?

— Une rixe à Naples.

— Une rixe ! c'est bien peu de chose ; c'est un motif bien léger pour rompre avec la société.

— Oui ; mais dans la rixe je tuai mon ennemi.

— Ah ! c'est différent. Combien de temps avez-vous exercé votre profession ?

— Dix-sept ans.

— Avez-vous des blessures ?

— Partout.

— Vous vous êtes donc battu bien souvent ?

— Oh ! bien souvent, oui, bien souvent.

— Avec les soldats du pape ?

— Les soldats, non (il fit un geste de pitié) ; avec les dragons.

— On m'a parlé de votre aventure de la cabane des charbonniers (un éclair brilla dans ses yeux, et son visage devint sombre). Pourriez-vous avoir la bonté de me conter cette histoire ? Je vous serai reconnaissant. »

Toute la bande nous entoura pour écouter le terrible récit de la bouche de son chef.

« Ils étaient dix-sept, dit Gasperoni ; dix-sept, les charbonniers ; ils m'avaient vendu aux soldats du pape. Moi, je les croyais mes amis : nous mangions et buvions tranquillement dans leur cabane. Je n'avais point placé de sentinelle : grande faute, monsieur ; mais je m'étais toujours dit : Ces charbonniers sont de braves gens. Vous allez voir. Au milieu de la nuit, j'entends le pas des soldats ; mon oreille connaissait ce pas d'une lieue. — Trahis ! trahis ! mes camarades ! Nous sautons sur nos armes. Les papalins étaient à vingt pas de la cabane ; nous n'étions que douze, ils étaient trente. Nous nous fîmes jour à grands coups de fusil ; j'en tuai quatre pour ma part ; je fus blessé au bras, là : regardez la cicatrice. Les papalins nous laissèrent passer ; ils n'en prirent pas un seul des nôtres, ils n'en tuèrent point. Les papalins tirent fort mal le coup de fusil. S'il y avait eu des dragons, nous étions perdus. Ce n'est rien encore : écoutez. Trois jours après, dans la nuit,

nous descendons de la montagne ; je conduis ma troupe à la cabane des charbonniers : ils dormaient, les misérables! Une voix du dedans crie : — Qui frappe à la porte? — Ouvrez, nous répondons ; ouvrez à vos amis les soldats. Un charbonnier crie : — N'ouvrez pas ; c'est Gasperoni! Moi, j'enfonce la porte d'un coup de crosse de fusil. Nous entrons, l'écume à la bouche ; nous massacrons tout. C'était juste, n'est-ce pas? Il fallait bien tous les tuer, ces bandits, pour leur trahison! Après, je compte les cadavres ; il n'y en avait que quatorze! Je fouille la cabane, je regarde partout : rien ; trois s'étaient échappés : moitié de vengeance! J'avais des pleurs de rage sur les joues. Oh! je les trouverai! je les trouverai! criai-je à mes camarades. J'aurais couru toute l'Italie pour les trouver! Deux ans après, un soir, nous entrâmes pour boire dans une petite cabane isolée, près de la mer. Nous étions en connaissance de l'endroit. Il y avait des paysans assis autour d'une table. J'ai bon œil pour découvrir l'ennemi : j'aperçus nos trois charbonniers cachés dans un coin. Ah! que je fus content! — Les voilà enfin! me dis-je. Ici, ici, vous ; approchez, qu'on voie votre visage : vous avez peur? Ils étaient tremblans et pâles, les trois bandits. — Il y a bien long-temps que je vous cherche, leur dis-je en riant comme cela. Ils se jetèrent à mes pieds pour me demander grâce. Je fis un signe à mon homme d'exécution ; il leur tira trois coups de pistolet à bout portant. Pour moi, je ne verse le sang que dans le combat ; hors du combat, je n'ai jamais tué personne, pas même ces misérables charbonniers qui m'avaient vendu. »

Tous les brigands attestèrent le fait d'un signe de tête et de la main ; c'était un certificat de moralité en pantomime donné à leur respectable chef.

« On conte pourtant dans le monde bien des choses de vous, lui dis-je...

— Oui, oui, je sais, je sais ; on vous dira cent fables...

— La fille de cet Anglais qui mit votre tête à prix...

— Ce n'est pas vrai, dit-il en m'interrompant avec vivacité ; je n'ai jamais fait tuer des femmes.

— Vous en avez pourtant amené quelquefois dans vos montagnes ? »

Cette question le fit sourire, et il prit la pose d'un fat à bonnes fortunes qui se tait d'un air de réserve, pour laisser à son silence l'interprétation qu'on voudra bien lui donner.

— Vous devez peut-être regretter cette vie indépendante que vous avez quittée de votre plein gré. Si le saint-père vous donnait votre grâce, que feriez-vous de votre liberté ?

— Je serais honnête homme, j'irais à Naples et je travaillerais.

— Cela vous serait difficile, Gasperoni ; vous avez des habitudes...

— Non, non, monsieur, la vie des montagnes m'ennuie. Je l'ai faite dix-sept ans ; j'étais jeune, et la fatigue m'était agréable ; mais je vieillis, je souffre de mes blessures, j'ai besoin de repos.

— Répondriez-vous de tous vos camarades ?

— De tous !

— Est-il ici celui qui était votre..... homme d'exécution, celui qui tuait pour votre compte ?

— Oui, le voilà ! »

Un serpent glissé dans ma main ne m'aurait pas donné plus d'effroi. Ce hideux bourreau était juste à ma gauche, et pressait mon bras de son bras. Tout entier jusque-là aux paroles de Gasperoni, je n'avais pas remarqué l'exécuteur de ses hautes-œuvres. Il ne quitte jamais son maître ; il veille et dort à ses côtés comme sur la montagne, comme s'il attendait encore au cachot quelque ordre irrévocable d'exécution. Rien de plus horrible à voir parmi les êtres ; la stupidité du crime est empreinte sur sa longue, maigre et pâle figure ; son œil est recouvert de l'épiderme cadavéreux de l'œil de l'orfraie ; une contraction habituelle de faux sourire court sur ses joues ; mais son regard est glacé de sérieux. Pendant que je l'examinais, lui considérait avec une attention étrange les boutons de mon habit, comme s'il n'avait pu se lasser de les compter lentement. « Comment t'appelles-tu ? » lui dis-je pour le distraire de son singulier examen. Il resta courbé ; son regard ne prit pas la peine de remonter au mien, ses lèvres ne parurent pas se des-

serrer, sa poitrine rauque répondit : *Géronimo.* — C'est donc toi, lui dis-je, qui étais le bourreau? — Oui, monsieur (toujours l'œil sur mes boutons). — Et en as-tu beaucoup tué, Géronimo? — Eh, oui! toutes les fois qu'on m'a dit : *Tue!* (amazza). — Je te défie bien d'obtenir ta grâce du saint-père, toi! »

Un bruyant éclat de rire de toute la bande accueillit ma réflexion. Géronimo fit un signe d'insouciance, et poursuivit le compte des boutons de mon habit.

Je m'adressai à la compagnie. « Il paraît, leur dis-je, que vous êtes fort gais, et que vous ne maigrissez pas en prison? »

Un bandit, qui avait un ventre énorme, chose rare chez les bandits, me répondit que le saint-père les nourrissait fort bien. « Nous mangeons du poisson, de la viande, de bons légumes, me dit-il, de tout ce que nous voulons; nous avons chacun par jour une paie de deux pauls (22 sous).

— Mais vous êtes plus heureux ici que la moitié de l'Italie, que tous les mendians des états romains! Comment! on vous donne deux pauls par jour!

— Oui, monsieur, me répondit Gasperoni, c'est une bonne politique du gouvernement. Ceux qui font notre métier ou qui le feront savent qu'en se constituant prisonniers ils mangent bien, dorment dans de bons lits et sont bien payés; on ne trouve pas toujours cela dans la vie des montagnes. Cela peut engager à se livrer quand on est dégoûté de courir sur les grandes routes. Et puis il y a les gratifications des voyageurs.

— Allons, je suis charmé que vous soyez tous heureux. »

Mon guide me confirma tout ce qui venait de m'être dit sur la générosité du pape.

Avant de sortir de ce repaire, j'examinai long-temps et en détail la bande de Gasperoni. Il n'y a pas une figure à peindre, le chef et son bourreau exceptés; ils ont des faces si bourgeoises, si prosaïques, qu'on les prendrait pour des honnêtes gens victimes d'une méprise de police. J'ignore s'ils ont jamais porté le costume pittoresque que les artistes donnent aux bandits napolitains; leur vêtement de bagne est celui des ouvriers italiens : les pantalons

gris, les vestes brunes, les bas bleus, détruisent toute la poésie de leur profession. Ils n'avaient aucune de ces poses pittoresques qu'on admire dans les lithographies; ils contemplaient sans la moindre expression de souvenir le ciel lumineux, l'atmosphère romaine, le doux soleil de printemps qui dorait les arcades, et se glissait, comme un ami de la montagne, sous la voûte du cabanon. La mer, qui chantait au pied de la citadelle, ne les jetait pas en rêverie; ils paraissaient indifférens à tout, mais sans abattement, sans émotion visible d'espoir ou de désespoir; ils fumaient, le sourire sur les lèvres, les bras croisés, le front épanoui. Telle est la bande qui a désolé quinze ans les marais Pontins, qui a fait trembler les soldats du pape, livré bataille aux dragons, et dépouillé tant de riches Anglais, ces éternels contribuables de la voie Appienne. Probablement ils mourront dans la citadelle, en attendant leur grâce, et avec eux s'éteindra la dernière des bandes. Nous verrons bien encore quelques cas isolés de maraudeurs entre Viterbe et Ronciglione, entre Rome et Terracine, mais plus d'agglomération organisée de bandits, ayant chef, uniforme et drapeau. C'est un bonheur pour l'humanité voyageuse, un malheur pour les artistes. La campagne de Rome sans les bandits, c'est le désert de Syrie sans caravanes. Ainsi partout meurt la pauvre poésie, étouffée par la morale et la civilisation. L'Orient nous restait encore; hélas! voilà que les Turcs s'habillent de redingotes bleues : le fade Bavarois recueille l'héritage de Périclès : et le Sultan porte des bottes à l'écuyère et se coiffe d'un castor fin de Paris.

MÉRY.

CHRONIQUE.

M. Dupuytren est mort. C'était un de ces hommes qui ont le bonheur de résumer dans leur nom ou une science, ou un art, ou un gouvernement. La chirurgie, c'était M. Dupuytren. Demandez-le à ces savans qui se sont réunis autour de sa tombe, à ces élèves qui se trouvaient toujours moins actifs, moins exacts, moins ardens que leur maître, à tous ces malades de l'admirable hôpital où il a laissé tant de souvenirs, à tous ces malades du monde qui ont dû la vie à la promptitude, à la sublime intelligence de ses soins.

Agé de cinquante-six ans, M. Dupuytren a succombé à une pleurésie. Il y a deux ans, une attaque d'apoplexie était venue le frapper: des secours donnés à temps l'arrachèrent à une mort immédiate; mais la maladie laissa sur son visage des traces de décomposition. Les muscles de sa bouche péniblement contractés, son œil terni, sa difficulté à parler, affligeaient ses amis. Avant ce premier avertissement de la mort, M. Dupuytren était beau, actif, plein de mouvement et de chaleur; sa brillante clinique attirait sur ses pas une foule d'élèves et de médecins, qui ne se lassaient jamais d'admirer ce diagnostic prompt et sûr, et cette exécution non moins prompte, non moins assurée. Passionné pour la science, amoureux d'un art où tant d'autres ne trouvent que dégoût et découragement, il consacrait sa vie entière aux malades de l'Hôtel-Dieu, son domaine, son royaume. Un des plus beaux éloges qu'on puisse faire de ce savant illustre, c'est que pendant l'hiver, à six heures du matin, pendant l'été à cinq heures, il n'a jamais manqué un seul jour d'être à son poste: souvent, quand le souvenir d'une opération faite le matin le poursuivait jusque dans les travaux de la ville, il revenait interroger le malade de l'hôpital, lire dans ses yeux, lui apporter des soulagemens, des secours, des vins fortifians, le recommander lui-même aux infirmiers.

Nous ne citons pas ces faits comme des actes d'humanité. Il serait niais de croire qu'un médecin éprouvé par tant d'horribles spectacles puisse être attendri par les souffrances de malades qu'il ne connaît pas. La sensibilité est chose assez commune; mais ce qui est rare, malheureusement pour la science, pour les arts, c'est cette conscience du devoir, ce besoin de célébrité, qui ont fait de M. Dupuytren le premier chirurgien du monde.

Spirituel et poli dans toutes les relations sociales, M. Dupuytren s'honorait des plus illustres amitiés. Sa conversation était piquante, incisive, le son de sa voix doux et agréable; et cependant un préjugé fort singulier a fait passer M. Dupuytren pour un praticien brusque et intraitable. Voyez le beau malheur! Un homme qui a tant de membres à couper n'a qu'une chose à vous dire : « Monsieur, voulez-vous ou ne voulez-vous pas vous faire couper la jambe? Je vous donne cinq minutes pour réfléchir. » D'autres attendent. M. Dupuytren a fait des cures merveilleuses. Qui ne voudrait être brutalisé au prix d'une guérison?

Le style d'épitaphe s'est déjà emparé du nom du chirurgien. Laissant à d'autres un travail nécrologique, nous avons voulu rappeler seulement ce qu'était l'homme; les formes et les habitudes de cette chronique ne permettant d'ailleurs aucune énumération de ses traités et ouvrages scientifiques.

— Le bal de M. Dupin avait rassemblé un nombre suffisant d'avocats, d'huissiers, de gardes de commerce et de députés tiers-parti; les femmes de ces messieurs resplendissaient de parures de topaze, de faux camées, d'améthistes et de niccolos. Beaucoup de robes en châlis et en cachemire français, des fleurs de la rue Saint-Denis, des coiffures en coques, complétaient ce bel ensemble de toilettes de bazoche. On a consommé beaucoup de quarts de glace; des petits clercs se sont grisés avec de l'orgeat, et M. Étienne a perdu 4 francs aux dominos, pendant que l'orchestre exécutait des quadrilles composés sur des airs du Rossignol.

— THÉATRE FRANÇAIS. — CHATTERTON. — On a prétendu qu'il était impossible de représenter avec succès un poète au théâtre; que les lueurs d'inspiration dont il est éclairé rejetaient dans l'ombre tous les personnages qui l'approchent; on citait plusieurs faits, et un fait récent, le LORD BYRON de M. Ancelot. A l'appui du raisonnement contraire, on peut à présent apporter aussi un fait, CHATTERTON. S'il fallait absolument préciser de quelle école relève le drame de M. Alfred de Vigny, de quelles théories il est l'application, quelle voie il ouvre, quelles imitations il va provoquer, à l'instant même on pourrait déclarer que ce drame n'appar-

tient à aucune école, qu'il n'applique aucunes théories, n'ouvre aucune voie, et n'aura pas d'imitateurs. Simple et sûr dans sa marche, il n'a pas besoin de ressorts surnaturels pour atteindre une conclusion; écrit dans un style beau pour tous et pour tous les temps, il n'est pas placé dans une juridiction spéciale et temporaire; individuel, propre à M. de Vigny, par la conception et par la nature des développemens, il ne doit éveiller chez personne un stérile désir d'imitation, et même la pensée et la forme sont ici tellement dépendantes l'une de l'autre, qu'elles ont dû apparaître toutes deux à la fois à M. de Vigny; et quand vous avez vu le drame de Chatterton, après avoir lu l'épisode de Stello, vous pouvez dire que l'auteur avait bien plutôt réduit les proportions de son récit, qu'il n'a depuis été forcé de le paraphraser; ce complément qu'il a reçu dans les transformations de la scène, vous le désiriez, vous le deviniez. Aussi arrive-t-il là ce qui est inouï, c'est qu'un drame fait avec un livre ne détruit pas les impressions reçues, et qu'au contraire, les nouvelles impressions ravivent les premières. Cependant le récit du docteur suffit à remplir quelques pages; mais chaque mot porte si bien coup, que personne n'a été désappointé en écoutant ce récit traduit en pièce de théâtre, et recevant un développement que la pensée de chaque lecteur avait exécuté par anticipation.

Que le rideau se lève et vous découvre cet intérieur anglais, avec son aisance confortable, cette famille riche de son travail, de son économie et de ses beaux enfans, petites créatures qui viennent placer les boucles coquettes de leurs blonds cheveux sous les doigts de leur mère, vous reconnaissez Kitty Bell, la pâtissière, qui nourrissait de ses petits gâteaux le poète Chatterton, non parce qu'il était poète, mais parce qu'il était jeune et malheureux. Que son mari fasse entendre, d'une pièce voisine, sa voix rude et commerciale, vous saisissez d'un coup d'œil la nuance de ce ménage. Une femme aimante, sensible, contemplative, attachée à un époux brusque, avide, et simplement honnête homme : c'est une vie d'angoisses et de luttes, un combat perpétuel entre la délicatesse de l'un et la rudesse de l'autre; on est bien vite initié aux subterfuges qu'emploie l'ingénieuse humanité de Kitty, pour dérober aux regards de *master Bell* les miettes dont s'alimente le pauvre diable. Ces ruses pieuses, qui prennent pour point de départ la charité, et arrivent à cette conclusion fatale, l'amour, elles sont ignorées du fier et noble Chatterton, qui, dans son illusion de poète de dix-huit ans, croit vraiment que le travail de ses veilles sera assez rétribué, pour lui gagner cette mince subsistance, pour payer sa chambre humide; mais le vieux quaker, qui remplace ici le docteur noir, n'a pas l'esprit tellement simplifié par les pratiques de sa secte, qu'il ne puisse lire une grande passion dans ce qui se passe autour de lui; il ras-

semble toutes ses forces, toute son autorité de vieillard, pour détourner un si grand malheur.

Ingénieux à troubler les tête-à-tête, à empêcher les rencontres de Chatterton et de Kitty, il est bientôt forcé de quitter ce rôle, entrepris dans un but de pacification impossible. Le poète est tout à coup découvert dans sa solitude par de jeunes lords, ses camarades d'université. Leur ton railleur, leurs plaisanteries avinées, leur familiarité insultante, ont troublé sa tête rêveuse, détruit sa félicité d'isolement et les joies de sa misère. Il ne faut rien de plus que cette frivole circonstance pour conseiller à Chatterton la fuite... et le suicide. Ici l'humanité entraîne le quaker hors des limites de l'honnêteté. « Vous ne mourrez pas seul : une femme jeune, ver-» tueuse, mourra aussi... Kitty Bell vous aime. » Malgré le prix d'une pareille révélation, Chatterton paraît attristé de voir qu'un lien le retient à la vie. Il n'apprend pas l'amour de Kitty avec ces transports qui agitent un heureux du monde. L'infortuné! il semble demander à cette femme de quel droit elle s'est venue placer entre la mort et lui.

Alors, puisqu'il faut vivre, eh bien! il acceptera la protection du lord-maire, dont la bonté n'a jamais été sollicitée en vain; il attendra sa visite, car le lord-maire promet de venir lui-même. L'entrée de ce haut fonctionnaire, l'éclat qui l'entoure, la puissance de son nom et de ses actes, jettent un rayon de joie sur tous les visages de la maison. Master Bell est stupidement ébloui par la richesse des livrées qui suivent lord Beckford. Le vieux quaker espère; Kitty, tremblante, fait aux émotions qui l'assiégent une diversion maternelle; elle embrasse ses enfans : *la mère donne à ses fils un baiser d'amante.* Rien n'est rapide, senti, naturel, comme l'expression de ces divers sentimens. Mais Chatterton! seul il est calme, indifférent, pâle devant le lord-maire, froid sous l'influence de cet astre de la cité. Ici commence une des plus belles scènes du théâtre : comique par les interpellations du magistrat, terrible par les réponses du poète et par les arrière-pensées de chagrin et de mort qu'elle fait pressentir. La bonhomie insultante du lord-maire, ses poignantes exhortations, son dédain paternel, viennent précisément choquer toutes les saillies du caractère de Chatterton, l'orgueil, la persévérance, la conscience du talent.

« Jeune homme, vous faites des vers; eh! eh! c'est de votre âge, mon » beau garçon : cela plaît aux jolies femmes; mais, voyez-vous, moi, je » suis franc et je vous parle en père : quand même ils seraient très-beaux, » à quoi bon? je vous le demande, à quoi bon? Un bon Anglais qui veut » être utile à son pays doit prendre une carrière qui le mette dans une » ligne honnête et profitable. Voyons, enfant, répondez-moi. Quelle » idée vous faites-vous de nos devoirs? » Et Chatterton répond par une lumineuse et éclatante comparaison, qui traduit en langage poétique l'ap-

préciation la plus judicieuse des formes gouvernementales. — Relisez Stello.

Après cet interrogatoire comme en fait subir à son fils un père ignorant, dans les loisirs des vacances, lord Beckford sort content de lui, enchanté de ses façons populaires et cordiales, et va rejoindre à table une bande de jeunes chasseurs qui répandent du vin sur leurs habits rouges.

Chatterton remarque à peine que la protection du lord-maire s'est étendue jusqu'à lui. Les premières pensées qu'il exhale quand il est seul, expriment le dégoût pour la vie, son mépris pour les hommes, ses regrets de poète méconnu; mais enfin, puisqu'il le faut, il la subira, cette protection. Quelle est-elle? Il lit ces papiers que lui a laissés son protecteur : le premier qui s'offre à sa vue, c'est un journal qui le dénigre, qui le déchire, qui met en lambeaux et jette aux vents tous ses travaux péniblement amassés pendant des jours sans pain et des nuits sans sommeil; on l'accuse, lui Chatterton, d'avoir dépouillé un poète, de s'être paré de ses vers, comme un voleur de grand chemin prend à sa victime son argent et son passe-port! Malheureux! ne va pas plus loin : tu n'es que calomnié. Mais il faut que tu sois insulté en face, il faut que tu meures de désespoir, de faim, d'humiliation; que tu meures comme Gilbert: lis donc ce que te réserve la protection du premier magistrat de la cité, il te nomme premier valet de chambre dans sa maison, à lui lord-maire. Maintenant, bois les soixante grains d'opium que tu possèdes (pour le malheureux, il y a toujours du poison, jamais de pain), et meurs.

Mais Kitty a deviné cette résolution; elle a surpris Chatterton envoyant dans les flammes du brasier les lambeaux d'un poème qu'il déchire avec une froide rage; elle lit l'invasion de la mort sur ce visage déjà contracté, sur ces lèvres qui prononcent en frémissant : — Je vous aime, Kitty! — Ah! vous voulez donc mourir, puisque vous osez me le dire! Chatterton monte péniblement l'escalier et va mourir dans sa chambre.

Le pied de Kitty heurte la fiole vide qui a roulé sur le plancher : plus de doute. Elle appelle : le quaker arrive. — Kitty, crie la voix sonore, rude et pleine de master Bell. Kitty tombe morte sur sa chaise : — Vous ne mourrez pas seul, avait dit le quaker à Chatterton.

Il ne faut pas demander à ce drame les élémens d'action qui constituent une œuvre de théâtre faite dans les conditions ordinaires. Heureux de pouvoir s'en passer, il ne renferme pas, comme dit spirituellement le préambule du docteur noir, la moindre complication de personnages nouant leurs intérêts tout le long d'une petite ficelle entortillée que dénoue proprement le dernier chapitre ou le cinquième acte. Aussi point de ces coups inattendus, de ces effets de scène qui vivent de mouvement et se colorent des prestiges de l'arrangement; le sujet est simple, transparent,

ne demande pas mieux que de laisser deviner sa terrible péripétie. Vous pressentez que Chatterton mourra : eh bien! l'auteur ne fera rien pour vous susciter un doute, vous donner une espérance; mais cette certitude que vous avez ne vous fatigue pas, vous la préférez même à ces combinaisons qui constituent ce qu'on appelle l'intérêt : elle vous met plus à l'aise pour suivre cette horrible étude du suicide raisonné. Une fois dans la confidence de Chatterton, quand vous avez assisté à une de ces nuits de veilles où il se frappe le cerveau pour en tirer des idées qu'attend le libraire, où, abandonné de tous, assis sur un grabat mince et enfoncé, les épaules abritées par une couverture (car les autres ont un lit pour dormir, et lui il a un lit pour travailler), il accuse d'infertilité sa tête malade et plombée par le brouillard, alors vous dites : Chatterton, meurs! tu as raison.

Dans la rigueur du mot *drame,* qui veut dire *action*, l'œuvre de M. de Vigny ne serait pas un drame; que ce soit alors une belle méditation enrichie de tableaux pieux et chastes, de peintures fraîches, de détails intimes et suaves, féconde en révélations douloureuses. Appropriée pourtant aux besoins de la scène, elle a revêtu cette facilité de dialogue, cette tournure prompte et vive auxquelles le public est peu habitué, et qui soutiennent son attention. Il faut dire encore que peu d'ouvrages ont été représentés avec plus de talent et d'ensemble. Mme Dorval fait ressortir le rôle de Kitty par cette diction parfois si heureusement inspirée, parfois si heureusement simple. Dans tout le dernier acte, qui renferme les plus grandes beautés, elle a été d'autant plus sublime dans l'élan de sa passion qu'elle en avait plus artistement dissimulé les symptômes. Le talent de Geffroy devient plus vrai à mesure qu'il a plus d'occasions de se montrer varié. L'Ambitieux et Chatterton l'ont placé très-haut; Joanny est un assez bonhomme de quaker, et Guiaud un industriel fort tolérable. Qui ne voudrait être le père de ces deux charmans enfans qui voltigent comme deux anges autour de leur mère Kitty?

Le Chatterton de M. de Vigny aura, nous l'espérons, une longue suite de représentations; il s'agit ici d'une étude littéraire faite en conscience, et à ce titre nous examinerons prochainement plus en détail sa valeur et sa portée comme œuvre d'art.

— THÉATRE DES VARIÉTÉS. — AU CLAIR DE LA LUNE, OU LES AMOURS DU SOIR. — MM. Varin, Desvergers et Lubize ont fait comme le réverbère de la chanson de Désaugiers, ils comptent trop sur la lune, et l'obscurité qui règne dans ce vaudeville de leur façon ne permet pas toujours d'en suivre l'intrigue. Il faut convenir pourtant qu'on distingue à merveille

la façon dont le galant Blondeau est jeté par la fenêtre d'un hôtel, et que rien n'est plus risible que cet acte de brutalité commis par un mari jaloux. Personne, au reste, ne méritait mieux que Blondeau ce traitement, assez inusité, par bonheur. Après avoir abusé de la jeunesse de la mercière Thémire, femme violente, calcinée par les passions, telle enfin que Mlle Flore sait nous les représenter, le volage Blondeau veut échapper à des liens devenus odieux, et vient chercher un refuge dans la chambre de son ami Rémon, employé, comme lui, dans un ministère. Or, il n'y a pas de repos possible pour Blondeau; il est réclamé par son beau-père futur, M. Baget, et par la féroce Thémire, qui veut faire manquer son mariage; mais le libertin surnuméraire ne perd pas la tête quand il s'agit de galanterie, et, à la place de son ami Rémon, il vole à un rendez-vous qu'indiquait une baronne logée sur le boulevart. Cette lettre a été écrite par le mari de la baronne; mais la femme adultère a eu le temps de prévenir Rémon, par une seconde lettre, qu'il court risque de tomber dans un piége. Blondeau, croyant à une bonne fortune, court sur le boulevart comme un chat de gouttière, rencontrant Thémire, la mercière, qui ne veut plus le lâcher; puis son beau-père futur arrêté par la garde, et qui veut se faire réclamer par lui. Il échappe enfin à tous ces fâcheux; et, voyant une lumière placée derrière le rideau de la baronne, signal convenu, il s'élance dans l'hôtel, où il reçoit une volée atroce, et se fait, exactement, à la lettre, en propres termes, jeter par la fenêtre. Son corps vient rebondir sur le pavé; il n'a fallu pour cela que les soupçons du mari et l'aide de deux domestiques. Pendant cette galante expédition, Rémon a rencontré nuitamment Mlle Baget, égarée dans les rues, séparée de son père, qui, arrêté au spectacle par la garde municipale, a perdu du même coup sa canne et sa fille. Il résulte de tant d'épisodes accomplis au clair de la lune, que Mlle Baget est recueillie par Rémon, passe la nuit dans sa chambre, et l'épouse. Quant à Blondeau, il est tellement abasourdi par les réclamations de Thémire, qu'il consent à devenir son mari, pour voir sans doute si cela ne vaut pas mieux que d'être son amant. On ne saurait dire quel est le plus comique, dans cette pièce, de Cazot ou de sa canne. Cazot est charmant dans ce rôle de vieux provincial, à tête chaude, malencontreux, qui se fait de mauvaises querelles, que la garde arrête, qui perd tout, son mouchoir et sa bourse, sa fille et sa canne, cette canne qu'il aime plus que sa fille, puisqu'il demande des nouvelles de l'une avant de s'inquiéter de l'autre! Cette canne n'est pourtant qu'un jonc, mais l'adoration de Cazot la rend comique; et quand sa fille, sortie toute seule du spectacle, après la mise au violon de son père, se promène dans les rues, cette canne à la main, on conçoit que l'aimable enfant a recueilli dévotement ce fétiche paternel pour le lui rendre intact, persuadée

qu'une maladie de langueur lui enlèverait M. Baget, son père, s'il était condamné à passer sans canne les derniers jours de sa vie.

—La prochaine livraison des ÉTUDES PHILOSOPHIQUES de M. de Balzac doit contenir une œuvre d'une haute importance, dont le titre a déjà soulevé la curiosité de quelques administrateurs. En effet, les *Aventures administratives* offrent une histoire vraie qui met à nu les passions ignobles et les intérêts mesquins qui entravent, en France, la réalisation des idées les plus importantes. Le fait est encore vivant dans celle de nos administrations où devrait se rencontrer le plus de bonne foi, où sont beaucoup de gens à talent, et où néanmoins des intrigues pleines de petitesses arrêtent l'essor des idées les plus utiles.

— CODE DES CODES, par MM. Crémieux et Balson. Voici un ouvrage d'une grande importance et qui a dû exiger à la fois beaucoup de patience et de savoir. C'est la *codification de toutes nos lois;* ce n'est pas seulement une codification qui réunisse sous un même titre, dans un même cadre, toutes les lois qui traitent des mêmes matières, ce qui serait déjà d'une grande utilité; c'est une codification raisonnée, méditée, qui élague toutes les lois virtuellement ou formellement abrogées par des lois postérieures.

Cette publication, rédigée par MM. Crémieux et Balson, avec la collaboration des hommes les plus distingués des chambres, du barreau et de l'administration, doit fixer l'attention publique d'une manière particulière; c'est un travail précieux pour les juriconsultes, utile à tous.

— M. Michaud, aux soins duquel on doit la grande BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, le plus complet ouvrage qui existe dans ce genre, poursuit toujours avec le même zèle cette belle publication. Le tome LVIIe vient de paraître à sa librairie. Parmi les articles qui le composent, on distingue les suivans : BERGASSE, BOISSY-D'ANGLAS, par M. Villenave; BERVIC, par M. Artaud; BESCHI, par M. Klaproth; BONATI, par M. de Prony; BOISJOLIN, BERRY, par M. du Rozoir; BEURNONVILLE, BILLAUD-VARENNES, par M. Michaud; BERTHOLET, BOLIVAR, par M. Parisot; etc.

— Le même éditeur continue les publications des MÉMOIRES SECRETS TIRÉS DES PAPIERS D'UN HOMME D'ÉTAT, attribués généralement à un célèbre diplomate allemand, et dans lesquelles se trouvent des documens d'une haute importance. Le neuvième volume vient de paraître.

— M. Pillot, éditeur d'une belle édition de Buffon et de Lacépède, publie en ce moment, pour faire suite à ces deux ouvrages, une HISTOIRE NATURELLE DES INSECTES, par MM. Audouin et Brullé. Cette publication, pour laquelle l'éditeur n'a rien négligé, se recommande à toutes les personnes qui s'occupent d'entomologie, ainsi qu'aux souscripteurs de Buffon.

— Une publication qu'on annonce comme fort curieuse va paraître dans quelques jours chez le libraire Renduel ; c'est celle des MÉMOIRES et de la CORRESPONDANCE DU GÉNÉRAL DUMOURIEZ. Ses manuscrits autographes sont en la possession de l'éditeur chez qui l'on peut en prendre connaissance.

— Depuis quelques années, la littérature allemande s'est propagée en France avec rapidité; aussi, une librairie spéciale pour les ouvrages écrits en cette langue était-elle devenue indispensable à Paris. Nous signalons celle de MM. Heideloff et Campé, rue Vivienne, où l'on trouve un assortiment complet de tous les classiques allemands, anciens et modernes, les publications nouvelles de l'Allemagne et du Nord, les dictionnaires, grammaires, ouvrages de linguistique, etc., etc.

— LES MÉMOIRES DE LA DUCHESSE D'ABRANTÈS étaient depuis long temps épuisés; l'éditeur, M. Mame, vient de les réimprimer; la nouvelle édition, quoique aussi complète que la précédente, ne se composera que de douze volumes.

— M. Ch. Cauchois vient de publier, chez l'éditeur Dumont, l'ANNUAIRE CHRONOLOGIQUE DE 1834, contenant l'historique de tous les événemens de cette année.

Bulletin d'Annonces de la *Revue de Paris*.

PRIX : 75 C. LA LIGNE. **15 février 1835.**

M. CHARPENTIER, rue de Seine, n° 31, est *seul* chargé de la direction des annonces. Il se charge d'expédier dans les 24 heures, toutes les demandes qui lui seront adressées des départemens, lorsqu'elles seront accompagnées d'une remise sur Paris. *Affranchir.*

CODE DES CODES,

CONTENANT

1° LE CODE CONSTITUTIONNEL;
2° LE CODE CIVIL, avec les lois qui s'y rattachent;
3° LE CODE DE PROCÉDURE CIVILE, avec le tarif, etc.,
4° LE CODE DE COMMERCE, avec la loi nouvelle des faillites, etc.;
5° LES CODES D'INSTRUCTION CRIMINELLE ET PÉNAL; avec les lois qui s'y réfèrent, et qui en sont les annexes, et un traité *du système pénitentiaire;*
6° LE CODE DES EAUX ET FORETS, contenant les traités du régime des *eaux de toute espèce* et du régime forestier;
7° LE CODE MUNICIPAL ET RURAL, ou traité de la législation des communes et des *établissemens publics qui leur sont assimilés*, sous le rapport des personnes et des propriétés;
8° LE CODE MILITAIRE, renfermant toutes les lois d'administration et de juridiction relatives aux armées de terre et de mer, *le droit maritime et les prises:*
9° LE CODE ADMINISTRATIF, divisé en code de l'administration publique et Code du contentieux administratif;
10° LE CODE DES FINANCES OU DES REVENUS PUBLICS;
11° LE CODE INTERNATIONAL;
12° LE CODE OU RECUEIL DES FORMULES;

Avec des Notes, Analyses, Commentaires, tirés soit des débats parlementaires, soit de la jurisprudence, soit de la doctrine des auteurs, et tous les développemens nécessaires pour rendre faciles A TOUS LES CITOYENS l'interprétation et l'application des lois.

CHAQUE MATIÈRE PRÉCÉDÉE D'UN EXPOSÉ DES PRINCIPES ET DE L'HISTORIQUE DE LA LÉGISLATION, ET SUIVIE DES FORMULES D'ACTES QUI Y CORRESPONDENT :

Par M. CRÉMIEUX,

Avocat aux Conseils du Roi et à la Cour de cassation;

Et M. BALSON,

Avocat à la Cour royale de Paris.

AVEC LE CONCOURS ET LA COLLABORATION DE

MM. ODILON-BARROT, avocat, député;
LE DUC DE BASSANO, pair de France, ancien ministre;
BERRYER, avocat, député;
BLONDEAU, doyen de la Faculté de Droit de Paris;
CHASLES, maire de Chartres, député;
CORMENIN (DE), député;
DELANEUVILLE, infendant militaire;
DUPIN JEUNE, bâtonnier de l'ordre des avocats à la cour royale de Paris;
DUVERGIER, avocat, auteur de la *Collection complète des Lois.*
GERANDO (DE), conseiller d'état, professeur de droit administratif à la Faculté de Droit de Paris,
MM. HENNEQUIN, avocat, député;
JOBARD, substitut du procureur-général, député
MACAREL, conseiller d'état;
MAUGUIN, avocat, député;
MILLOT, ancien élève de l'École Polytechnique;
PAGÈS (DE L'ARIÉGE);
PARQUIN, avocat, ancien bâtonnier;
ROYER-COLLARD, professeur de droit des gens à la Faculté de Droit de Paris;
SAUZET, avocat, député;
TESTE, avocat, député;
VATISMÉNIL (DE), avocat, ancien ministre;
VIVIEN, conseiller d'état, député.

PLAN DE L'OUVRAGE.

Le *Code des Codes* sera divisé en douze parties distinctes, ou *Codes* particuliers de chaque matière.

Chaque *Code* sera précédé d'un exposé général du système de la législation.

Chaque *titre* ou *livre* du *Code* sera également précédé d'un exposé des principes.

Ces articles de doctrine seront rédigés et signés par les honorables collaborateurs qui veulent bien prêter leur concours à cette publication. Les articles de chaque loi seront expliqués et commentés par des notes et renvois qui épargneront des recherches laborieuses, indiqueront nettement le but et le véritable sens de la loi, et résoudront les difficultés que son interprétation fait naître. Indépendamment des tables des sommaires, une table alphabétique et analytique terminera chaque Code. Enfin l'ensemble sera complété par une table générale et raisonnée des matières. Les formules seront indiquées par des renvois et formeront une partie séparée pour ne pas jeter la confusion dans le système de l'ouvrage.

Tel est le plan que nous avons arrêté. *Nous ne voulons pas produire un corps de doctrines scientifiques, nous voulons fonder* un OUVRAGE POPULAIRE.

Puisse notre travail donner les fruits que nous en attendons! Dans un siècle où l'éducation du peuple doit tenir une si grande place, la pensée de mettre la connaissance des lois à la portée de tous les citoyens sera, nous en avons l'espoir, universellement approuvée. Nous aurons ouvert la route; plus tard, d'autres feront sans doute mieux que nous; les premiers, nous applaudirons de grand cœur à leur succès, puisqu'il devra tourner à l'avantage du pays!

AD. CRÉMIEUX. V. BALSON.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

LE CODE DES CODES sera publié en trois volumes très-grand in-8°, à colonnes, sur beau papier, et paraît, *à partir du 10 janvier 1835*, par livraison d'une feuille chaque semaine.

On peut s'abonner à une ou plusieurs livraisons; à un ou plusieurs Codes; à un seul volume ou à la collection des trois volumes, aux prix suivans:

CHAQUE LIVRAISON : Pour Paris. . . . . 30 cent. (6 sous) envoyés franc de port.
Pour les départemens. . 40 cent. (8 sous) *idem.*

Trois Livraisons sont en vente.

L'ouvrage entier composé de 12 Codes, 150 livr. et les Tables. . . 40 f. pour Paris, 50 fr. pour les départemens.

Si le nombre des livraisons dépassait celui que nous indiquons, les Souscripteurs recevraient *gratis* les livraisons supplémentaires, mais la repartition des livraisons sur chacun des douze Codes n'ayant été faite que d'une manière approximative, les Souscripteurs qui ne s'abonneraient pas à l'ouvrage entier, paieront 30 centimes chaque livraison qui dépasserait le nombre indiqué ci-dessus pour chaque Code en particulier.

Pour paraître le 25 de ce mois, à la librairie d'EUGÈNE RENDUEL.

Mémoires et Correspondance inédits du

GÉNÉRAL DUMOURIEZ,

Publiés sur les manuscrits autographes déposés chez l'éditeur, et précédés d'un *fac simile* de DUMOURIEZ.
2 vol. in-8°, prix : 15 fr. et 18 fr. par la poste.

En vente chez L.-G. MICHAUD, rue Richelieu, n° 67.

MÉMOIRES

TIRÉS DES PAPIERS D'UN

HOMME D'ÉTAT,

SUR LA POLITIQUE SECRÈTE DES CABINETS DANS LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

Tome IX. — Prix : 7 francs.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

Ancienne et Moderne, ouvrage entièrement neuf,

Rédigé par MM. Auger, de Barante, Boissonade, Cuvier, Daunou, Degérando, Guinguené, Lacretelle, Letronne Sismondi, Sicard, Villemain, Walckenaër, Weis, et autres gens de lettres et savans.

Tome 58e sur papier carré fin, 8 fr. — Grand-raisin, 12 fr. — Vélin, 24 fr. — On peut joindre à chaque volume, un cahier de 15 à 20 portraits au trait, dont le prix est de 3 fr. pour le papier ordinaire, 4 fr. pour le grand-raisin, et 6 fr. pour le vélin.

PAUL MÉQUIGNON et comp., libraires-éditeurs, 16, rue des Saints-Pères.
LOUIS MARTIN, éditeur, rue et hôtel Mignon.

MISE EN VENTE.

HISTOIRE

DE LA

NOUVELLE HÉRÉSIE

Du dix-neuvième siècle,

OU

RÉFUTATION COMPLÈTE

DES

Ouvrages de l'abbé de La Mennais.

PAR M. N.-S. GUILLON,

Professeur d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie de Paris.

3 volumes in-8°, prix : 15 francs et 18 francs franco.

En vente chez V. MAGEN, rue Hautefeuille, 10.

à 3 fr. 75 c. le volume.

Aloïse

ou **le Testament de Robert**, par l'auteur de **Charette** et de **Jules**.
2 vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50 c.

CONTES DE TOUTES LES COULEURS

Tomes 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 12.
Chacun de ces volumes se vend séparément 3 fr. 75 c. le volume.

NOUVELLE PUBLICATION.

Suite à toutes les éditions in-8° de BUFFON.

HISTOIRE NATURELLE DES INSECTES,

Par M. V. **AUDOUIN**, professeur administrateur au Muséum d'histoire naturelle, etc.; et M. A. **BRULLÉ**, aide-naturaliste au Muséum, membre de la Société entomologique de France, etc.

12 volumes in-8°, paraissant en 24 livraisons accompagnées de planches.

Prix de chaque livraison de texte, 1 fr. 75
— — cahier de planches noires, de 50 sujets environ, 2 fr. »
— — *Idem* coloriées avec le plus grand soin, 3 fr. 75

BUFFON,

ŒUVRES COMPLÈTES, augmentées par M. CUVIER, et suivies des ŒUVRES DE LACÉPÈDE.
42 volumes in-8°, et plus de 400 planches.

Bien que cette Édition soit terminée, on peut toujours y souscrire à raison de 2 fr. le volume, 1 fr. 25 c. le cahier de planches noires, et 3 fr. le cahier colorié.

Pour plus de renseignemens, voir les Prospectus qui se délivrent gratis à l'adresse ci-dessous.

On souscrit à Paris, chez F. D. PILLOT, éditeur, rue de Seine St Germ., 49. (Affranchir.)

Librairie de L. MAME, rue Guénégaud, n° 23.

MÉMOIRES

de madame la

DUCHESSE D'ABRANTÈS.

(SECONDE ÉDITION.)

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION : La 1re édition, en 18 volumes in 8°, coutait, à raison de 7 fr. 50 c. le volume, 135 fr.; la seconde édition, réduite en 12 volumes, à raison de 5 fr. le volume, ne coûtera que 60 fr. — L'ouvrage sera publié par demi-volumes ou livraisons. Il paraîtra un demi-volume tous les quinze jours. Il n'y aura aucune interruption dans la publication des demi-volumes tous les quinze jours — Le prix pour Paris de chaque demi-volume ou livraison est de 2 fr. 50 c.; le prix pour les départemens, franco par la poste est de 3 fr.

La première livraison est en vente.

La publication des 17e et 18e volumes qui complètent la première édition a été retardée par une maladie très-grave de l'auteur et paraîtra incessamment.

En vente chez CHARPENTIER, éditeur.

L'ÉCHELLE DE FEMMES,

La Femme du peuple, la Grisette, la Bourgeoise, la Grande Dame.

PAR ÉMILE SOUVESTRE. — 2 volumes in-8°. — Prix : 10 fr.

ANNUAIRE

Chronologique universel pour 1834,

Par M. C. CAUCHOIS, un vol. in-8°, prix : 6 fr. 50 chez DUMONT, Palais-Royal, 88.

FURNE, CHARLES GOSSELIN, PERROTIN, ÉDITEURS.

50 cent. la livraison de 48 pages avec gravure sur acier ou 80 pages sans gravure.

2 sous la feuille de texte, 16 pages. 4 sous la gravure sur acier. Une livraison tous les jeudis.

MISE EN VENTE DES 21e ET 22e LIVRAISONS, AVEC UNE GRAVURE, DES ŒUVRES COMPLÈTES DE

WALTER SCOTT,

TRADUCTION NOUVELLE PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET.

REVUE DES VOYAGES,

JOURNAL DE LA MARINE,

Colonies-Consulat, Relations de Naufrages et Expéditions maritimes, Episodes et Extraits de Voyages inédits, Nouvelles de mer, des Colonies, etc.;

Paraissant tous les mois et formant par année deux volumes grand in-8° d'environ 250 pages, avec cartes. Prix : 15 fr. par année; 10 fr. pour ceux qui ont souscrit ou souscrivent aux années 1833 et 1834.

La première livraison de la troisième année, ornée d'un joli portrait de Lapeyrouse, gravé sur acier, vient de paraître au bureau, rue de Lille, n° 11.

Par Brevet d'Invention

PÂTE DE REGNAULD AINÉ

Pharmacien, rue Caumartin, n° 45, au coin de la rue Neuve-des-Mathurins

AUTORISÉE PAR BREVET ET ORDONNANCE DU ROI.

Cette Pâte guérit les rhumes, catarrhes, toux, coqueluches, asthmes, enrouemens et autres maladies de la poitrine. NE CONTENANT POINT D'OPIUM, son usage n'apporte aucun trouble dans les fonctions digestives. Ce rare avantage d'être constamment efficace et de ne nuire jamais, lui a valu la préférence des médecins les plus distingués.

Dernièrement encore on vient de constater, par des expériences comparatives faites dans les hôpitaux de Paris, la SUPÉRIORITÉ MANIFESTE DE LA PATE DE RÉGNAULD AINÉ sur tous les autres pectoraux.

On la trouve également chez MM. DUBLANC, rue du Temple, 139; FONTAINE, rue du Mail, 8; LAILLET, rue du Bac, 19; TOUCHE, faub. Poissonnière, 20; TOUTAIN, rue Saint-André-des-Arts, 52; AUX PYRAMIDES, rue Saint-Honoré, 295.

Dépôts dans toutes les villes de France et de l'étranger.

L'invention du Chocolat
Analeptique au Salep de Perse
et du CHOCOLAT ADOUCISSANT
OU RAFRAICHISSANT AU LAIT D'AMANDES,

Appartient à MM. DEBAUVE et GALLAIS, anciens pharmaciens, rue des Saints-Pères, 26. — On ne peut donc espérer trouver que chez eux ces Chocolats préparés d'après les formules qui ont été l'objet des recommandations des médecins. (Voir la *Gazette de Santé*, 1er décembre 1806, 1er décembre 1809, 1er février 1813, 5 septembre 1829.)

AUX PYRAMIDES, RUE ST.-HONORÉ, 295.

EAUX NATURELLES de **VICHY**
Un franc la bouteille.

ÉTABLISSEMENT THERMAL DE VICHY

PASTILLES de **VICHY**
Deux francs la boîte. Un fr. la 1/2 boîte

Ces Pastilles, marquées du mot VICHY, ne se vendent qu'en boîtes portant le cachet (ci-dessus) et la signature des fermiers de Vichy. Elles excitent l'appétit, facilitent la digestion et neutralisent les aigreurs de l'estomac. Leur efficacité est aussi reconnue contre la pierre et la gravelle. (Voir l'instruction qui accompagne la boîte.)

Sous-dépôts : chez MM. Dublanc, rue du Temple, 139; Toutain rue Saint-André-des-Arts, 52; Delondre, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 18, et dans les villes de France et les principales de l'étranger.

Imprimerie d'EVERAT, rue du Cadran, n. 16.

LIBRAIRIE FRANÇAISE, ALLEMANDE ET ANGLAISE.

LIVRES CLASSIQUES

QUI SE TROUVENT CHEZ Heideloff und Campé, RUE VIVIENNE, N° 16,

A PARIS.

GOETHE'S

Sæmmtliche Werke, in 55 Bænden. Taschen Ausgabe, Velinpapier, 125 fr. — Druckpapier, 85 fr. — In gr. 8. Velinpap., 300 fr. — Schweizerp., 240 fr. — Druckpap., 200 fr.

On vend séparément :

	fr. c.
Westœstlicher Divan	16
Farbeolehre. 2 Bde mit Kupf.	40
Benvenuto Cellini. 2 Thle	14
Die Leiden des jungen Werther.	3 50
— Franzœs. u. deutsch. 2 Bde 8.	6
Wilhelm Meisters Lehrjahre 2 B.	14
Faust. 2 B. 10 fr. 50 c. — 1 B.	16. 4 50

	fr. c.
Gedichte. 2 Thle	14
—— 2 Thle in-12. Druckpapier.	6
Iphigenie auf Tauris	2
Mahomed	2
Tancred	2
Hermann und Dorothea. 10 gr. 8, Prachtausgabe	13

	fr. c.
—— In-18, mit Kupf.	4
—— In-12. mit Kupf.	1
Die Wahlverwandschaften	10
Was wir bringen	2
Theater. 12 Bde	30
Briefwechsel zwischen Goethe u. Zelter. 5 Bde, gr. 8.	45

A. BLUMAUER'S

Sæmmtliche Werke, 7 Thle in 3 Bden gr. 8, 9 fr.

L. BŒRNE.

Schriften. 14 Bde 12. 75 fr. — Briefe aus Paris. 1er-6er Bd, 42 fr. — Worte des Glaubens, aus dem franzœs. des de la Mennais. In-8, 3 fr.

Briefe eines Verstorbenen. 4 Bde in-8, 33 fr.

G. A. BUERGER'S

Sæmmtliche Werke. 6 Bde 12 fr. — Gedichte. 2 Bde in-18. 6 fr. — 2 Bde in-12, 7 fr.

A. VON CHAMISSO.

Gedichte. 2e Ausg. 1 vol. in-8, 12 fr.

H. CLAUREN'S

Novellen und kleine Romane. 30 Bændchen in-12, 20 fr.

ALIGHIERI DANTE.

Die gœttliche Komœdie, übers. und erlæutert von Karl Streckfuss. 2e Aufl. 1 Bd. 8, 9 fr.

A. G. EBERHARD'S

Gesammelte Schriften. 20 Bdchen in-18, 30 fr.

DE LA MOTTE FOUQUÉ.

Undine, in-8, 4 fr.

F. G. GELLERT'S

Sæmmtliche Fabeln und Erzæhlungen. In 3 Büchern, neue Original-Ausg. mit Kupf. 2 fr.

Fr. von Schiller's

Sæmmtliche Werke. Gr. 8. 1 Bd, mit deutschen Lett. Velp. mit Portr. cart. 27 fr. — Mit lat. Lett. 25 fr. — T.-Ausg. in 18 Bdchen, Drckp. 25 fr. — Geb. 45 fr. — In gr. 8. 12 Bde. Drckp. 50 fr.

On vend séparément :

	fr. c.
Fiesko oder die Verschwœrung zu Genua	2
Die Braut von Messina	3
Gedichte. In-8, 5 Fr. — In-12.	4 50
Geschichte des dreissigjæhrigen Krieges. Velinp.	5
Geschichte des Abfalls der Vereinigten Niederlande	5
Die Jungfrau von Orleans	2
— Geb. mit 12 Kupf.	3

	fr. c.
Don Karlos	3 50
Kabale und Liebe	1 50
Macbeth von Shakspeare	2 50
Der Neffe als Onkel	1 50
Der Parasit oder die Kunst sein Glück zu machen	2
Die Ræuber	2
Marie Stuart	3
Wilhelm Tell	2
Turandot	3

	fr. c.
Wallenstein. 2 Bde	6
Theater. 5 Bde in gr. 8. Schreibp. mit Kupf.	40
Druckp. ohne Kupf.	34
Schiller's Leben. 2 Thle	12
Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe, in den Jahren 1794-1805. 6 Bde in-8	40
Briefwechsel zwischen Schiller und W. von Humboldt	8

J. J. ENGELS

Sæmmtliche Schriften. 12 Thle in-8., 48 fr. — Velinpapier, 80 fr.

On vend séparément :

	fr. c.
Der Philosoph für die Welt. 2 T. in-8.	10
Fürstenspiegel In-8.	4 50
Schauspiele. 2 Thle in-8.	10
Eid und Pflicht Trauersp. in-8.	3 50
Ideen zu einer Mimik. 2 Th. 8.	20
Versuch über das Licht. In-8.	2
Herr Lorenz Stark. In-8.	6

S. GESSNER'S

Schriften. 3 Bænde in-12. 6 Fr. — 3 Bænde in-18, 7 fr. — 2 Bænde in-12, 5 fr.

On vend séparément :

	fr. c.
Der Tod Abels. 1 Bd in-12.	4 50
Der erste Schiffer. 1 Bd in-12.	4 50
Idyllen. 1 Bd in-12.	2 50

F. GRILLPARZER'S

Die Ahnfrau, Trauersp. in 5 Aufz.	4 fr.
Kœnig Otokar's Glück und Ende, Trauersp. in 5 Aufz.	5
Sapho, Trauersp. in 5 Aufz.	1 fr.
Melusina, Oper in 5 Aufz.	2
Das goldene Vliess. Gedicht.	8
Ein treuer Diener seines Herrn. Trauerspiel in 5 Aufz.	4 fr.

GLEIM'S

Sæmmtliche Werke. 4 Bænde in-8, 1820, 8 fr.

HEBEL'S

Sæmmtliche Werke. 8 Bde 8. 1832-34, 30 fr. —Allemannische Gedichte. 1 Bd à 2 fr. u. 4 fr.

HŒLTY.

Gedichte. In-12, 2 fr.

GRIMM'S (Gebrüder).

Kinder- und Hausmærchen. Verschiedene Ausgaben, 3 Thle à 4 fr., 6 fr., 8 fr. und 11 fr.

E. T. A. HOFFMANN'S

Sæmmtliche Schriften. 10 Bde, 50 fr. — Erzæhlende Scriften in einer Auswahl. 18 Bændchen in-16. 15 fr.

W. HAUFF'S

Sæmmtliche Schriften, nebst einer Biographie, von G. Schwab. 36 Bændchen in-32, 24 fr.

On vend séparément :

Lichtenstein. 3 Bde in-12.	16 fr.
—— 8 Bde in 32.	8
Mærchen. 1 Bd in-12.	6
—— 2 Bde in-18.	4
—— 4 Bde in-32.	4 fr.
Novellen. 2 Bde in-12.	16
—— 4 Bde in-12.	4
Mittheilungen aus den Memoiren des Satan. 3 Bde in-12.	18 fr.
—— 8 Bde in-32.	8
Phantasien im Bremer Raths-Keller. In-12, 4 fr. — In-32.	1

H. HEINE'S

Buch der Lieder.	5 fr.
Zur Geschichte der neuen schœnen Literatur. 2 Thle.	7
Reisebilder. 4 Bde.	30 fr.
Tragœdien, nebst einem lyrischen Intermezzo.	6
Französische Zustænde.	8 fr.
Der Salon. 1er Theil.	7

J. G. von Herder's.

Sæmmtliche Werke. Taschen-Ausg. in 60 Bdchen, Druckp. 80 fr. — In-8. 48 Bde, Druckp. 108 fr.

On vend séparément :

1ste Abtheilung in 16 Bden in-8. Philosophie und Geschichte.	16 fr.
2te Abtheilung in 16 Bden in-8. Schœne Literatur und Kunst.	16
3te Abtheilung in 16 Bden in-8. Religion und Theologie.	36 fr.
Briefe zur Beförderung der Humanität. 10 Thle in-8	12
Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit. 2 T. 8.	11
Adrastea. 6 Thle in-8.	20 fr.
Der Cid nach spanischen Romanzen. In-12.	5
Gedichte. 2 Thle in-8.	15

F. G. KLOPSTOCK'S

Sæmmtliche Werke. 12 Bænde in-8, 48 fr. — 18 Bde in-18, 36 fr.

On vend séparément :

Epigramme.	1 fr.
Messias. 4 Bde.	12
Oden und Elegien. 3 B. in-8.	18
Ausw. aus Klopstock's Briefen und Papieren. 2 Bde.	16 fr.

Th. KOERNER'S

Sæmmtliche Werke. In 1 Bde 8. Portrait. 12 fr. — 2 Bde, 8 fr.

On vend séparément :

Gedichte. In-12.	4 fr.
Leyer und Schwert.	4
Dramatische Beiträge. 2 Bde in-8.	6 fr
Poetischer Nachlass 2 Bde in-8, 2e Ausg.	10

E. VON HOUWALD'S

Buch der Kinder gebildeten Standes 3 Bde mit Kupf..... 20 fr.
Bilder für die Jugend. 3 B. m. K. 18
Die Seeräuber, ein Trauerspiel. 6

Das Bild..... 6 fr.
Die Feinde..... 5
Der Fürst u. der Burger. Drama. 4
Die alten Spielkamaraden. Lustsp. 2

Der Leuchtthurm — Die Heimkehr. .... 4 fr
Fluch und Segen, Drama..... 2

LESSING'S

Werke. In 30 Bænden in-8, 90 fr.

On vend séparément :

Zur Theologie und Literatur. 11 Bde..... 33 fr.
LESSING's Briefwechsel. 4 Bde..... 12 fr.
LESSING's Theat. 9 B. 27
Poesie u. Kunst. 6 B. 18

FR. VON MATTHISSON'S

Schriften. In 8 Bden, 24 fr.

On vend séparément :

Gedichte. 2 B. in-12. 2 fr.
Erinnerungen. 5 Bde in-8, mit Kupf.... 20
Literarischer Nachlass nebst einer Auswahl von Briefen seiner Freunde. 4 Bde.... 12 fr.

J. L. PYRKER'S

Sæmmtliche Werke. 3 Bænde in gr. 8, 22 fr.

On vend séparément :

Tuuisias..... 8
Rudolph von Habsburg. 8
Perlen der heiligen Vorzeit..... .... 8 fr.

J. VON MUELLER'S

Sæmmtliche Werke. 40 Bde, Taschen-Ausgabe, Druckpapier, 60 fr.

On vend séparément :

24 Bücher allgemeiner Geschichte. 3 B. 8. 24 fr.
Geschichte der schweizerischen Eidgenossenschaft. 5 Bde 8. 40 fr.

MUELLNER'S

Dramatische Werke. 2e rechtmæssige, vollstænd. und vom Verfasser verbesserte Gesammt-Ausg. in einem Bande, 9 fr.

On vend séparément :

Der 29ste Februar.... 2
Die Schuld..... 3
Die Albaneserin. Velp. 8 fr.
—— Druckpap..... 3

Oehlenschlaeger's

Sæmmtliche Werke. 18 Bde in-12, 45 fr.

On vend séparément :

Axel und Walburg..... 4 fr.
Correggio..... 5
Erich und Abel..... 4
Gedichte..... 6
Hagbarth und Signe..... 4
Hakon Jarl..... 4 fr.
Hroar in Lire..... 9
Inseln im Sudmeer. 4 Bde..... 27
Mæhrchen. 2 Bde..... 8
Palnatoke..... 4
Ræuberburg..... 4 fr.
Robinson in England..... 4
Starkother..... 4

A. W. IFFLAND'S

Dramatische Werke. Mit Kupfern. 16 Bde in-8. Druckp. 76 fr., Schreibp. 88 fr. — *Id.* Auswahl, in 11 Bænden in-16. 20 fr.

E. CH. VON KLEIST'S

Werke. 2 Bdchen in-18, 5 fr.

H. KLEIST'S

Schriften. Herausgegeben von L. TIECK. 3 Bde in-8, 18 fr.

A VON KNIGGE.

Ueber den Umgang mit Menschen. 3 Theile, 11e Auflage, 9 fr.

KOSEGARTEN'S

Dichtungen. 1 Bde in-12, 30 fr.

AUG. VON KOTZEBUE.

Sæmmtliche Theater, complett in 34 Bænden, in-12, 60 fr.

Chaque pièce se vend séparément.

LAFONTAINE.

Sæmmtliche Romane.

Chaque ouvrage séparément.

G. C. LICHTENBERG'S

Sæmmtliche Schriften. 9 Bændchen in-12, 27 fr.

J. A. MUSÆUS

Volksmæhrchen der Deutschen. Herausgegeben von Jacobs, 5 Bænde in-18, 12 fr.

NOVALIS

Schriften. Herausgegeben von L. TIECK. 1 Bd in-12, 6 fr.

PELLICO, SILVIO, VON SALLUZZO.

Sæmmtliche Werke. In einem Bande, Deutsch, von Dr KANNEGIESSER u. H. MÜLLER, 12 fr.

GRAF A. V. PLATEN HALLERMÜNDE.

Gedichte. In-8, 10 fr.

C. PICHLER'S

Sæmmtliche Werke. 60 Bændchen in-18, 30 fr.

E. RAUPACH'S

Dramatische Werke, komischer Gattung. 3 Thle mit Portrait, in-8. 22 fr. — Schauspiele und Trauerspiele. 1 Theil in-8. 7 fr.

Jean Paul Fr. Richter's

Sæmmtliche Werke. 60 Bde in-8, 180 fr.

On vend séparément :

	fr. c.
Aestetik. 3 Bde	20
Dæmmerungen in Deutschland.	43
Ueber Zusammensetzung der Doppelwærter	4
Politische Fastenpredigten	2
Herbstblumine 3 Bde	12
Mars und Phœbus	1 50
Hesperus oder 45 Hundsposttage, eine Lebensbeschreibung. 4 T. in-8	24
Leben des Quintus Fixlein. 8.	12
Der Komet, oder Nikolaus Margraf; eine komische Geschichte 3 Thle in-8	22
Titan. 4 Bde mit einem komischen Anhange, in 2 Bdchen 8.	28
Freiheitsbüchlein	2
Museum	2
Selina. 2 Thle	8
Kleine Buchersehau. 2 Bde	12
Ueber das Immergrün unserer Gefuhle	1 50
Dr Katzenbergers Badereise 3 B.	18
Die unsichtbare Loge. 2 Bde	14
Levana. 3 Thle	16
Blumen und Dornstiche in der Heiraths- und Ehestands-Geschichte des Armen-Advocaten Siebenkæs. 4 Bde	20

G. SCHILLING'S

Sæmmtliche Schriften. 50 Bændchen in-18, 60 fr.

FR. VON SCHLEGEL'S

Sæmmtliche Werke. 10 Bænde in-8, 70 fr.

JOHANNA SCHOPENHAUER.

Sæmmtliche Schriften Taschenausg. in 24 Bænden, 1829-32, 50 fr. Velinp. 64 fr.

ERNST SCHULZE.

Sæmmtliche poetische Werke. 4 B. 8. 1822, 24 fr.

J. G. SEUME.

Gedichte. In-8, 8 fr. — In-12, 6 fr. — Spaziergænge nach Syrakus im Jahre 1802. 4e Aufl., 2 Bænde, 15 fr.

SHAKSPEARE'S

Dramatische Werke, übers. von A. W. v. Schlegel, ergænzt und erlæutert von L. Tieck. 9 Bde in-8, Druckp. 20 fr., Weiss Pap. 24 fr., Velp. 33 fr — Dramatische Werke vollst. in einem Bande, 28 fr.

C. SPINDLER'S

Sæmmtliche Werke. 1er-26er Band, 190 Fr.

On vend séparément :

Der Invalide. 5 Bde.	26 fr.
Der Schwærmer	8
Blümlein Wunderhold	5
Moosrosen 3 Bde	20
Der Jesuit. 3 Bde	27
Der Jude. 3 Bde.	27 fr.
Sommermalven 3 Bde	12
Je læuger je lieber. 3 Bde	20
Winterspende. 2 Bde	12
Die Nonne von Gnadenzell. 3 B.	22
Kettenglieder. 2 Bde	17 fr.
Eugen von Kronstein. 2 Bde	10
Lenzblüthen. 2 Bde	16
Freund Pilgram	6

M. A. THUEME'S

Sæmmtliche Werke. 7 Bænde in-12, 16 fr. — Gedichte und Erzæhlungen, 1 Bd in-12, 2 fr.

L. TIECK'S

Gesammelte Schriften. 15 Bænde in-8, 80 fr. — Novellen, 7 Bænde in-8, 36 fr. — Novellenkranz, ein Almanach. 4 Jahrgænge mit Kupfern, 44 fr.

A. VON TROMLITZ.

Sæmmtliche Schriften. 36 Bdchen in-18, 80 fr.

L. UHLAND'S

Gedichte. In-12, 8e Aufl. mit Portr. Velinp. 9 fr.

C. F. VAN DER VELDE.

Sæmmtliche Schriften. 27 Bdchen in-18, 54 fr.

J. L. VOSS.

Sæmmtliche poetische Werke. Herausgegeben von Ab Voss, nebst einem Lebensbuch von Dr Schmid; In einem Bande 8. Portrait 12 fr. Louise, ein Gedicht. In-12, 2 fr. 50 c.

E. WAGNER'S

Sæmmtliche Schriften. Herausgegeben von Fr. Mosengeil. 12 Bde in-18, 24 fr.

C. M. WIELAND'S

Sæmmtliche Werke. 45 Bænde in-8, 70 fr.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

LE COMTE DE BAGNÈRES.

II. — BRUXELLES.

Les idées les plus tristes suivirent Olivier dans son voyage. Ce voyage n'était-il pas un exil? Sa mère lui avait dit de partir, avec une voix pleine de larmes; Olivier l'avait embrassée en homme blessé au cœur qui désespère des autres, de lui-même, de l'avenir. Il arrivait dans une ville où il n'avait pas d'ami; une ville de masques où personne n'a sa figure, où la société se barricade chez elle, tant elle a peur des nouveau-venus! Il allait voir un pays auquel il n'avait jamais songé, des gens dont il ignorait la vie, et qui se trouvaient également ignorer la sienne. Sa mère ne lui avait donné qu'une seule lettre de recommandation, une lettre écrite dans le trouble de ses idées; mais une lettre de mère, n'est-ce pas ce quelque chose de sublime qui reste souvent incompris? Quand la mère d'Olivier avait reconduit son fils à la voiture, elle avait pourtant au front quelques-uns de ces rayons divins qui ne tombent que sur les anges. Elle semblait tranquille et résignée à cet amer sacrifice. Les femmes ont de ces courages sublimes qui nous font rougir!

Il faut avoir monté, joyeux ou triste, le marchepied d'une diligence, pour comprendre les romans d'angoisse ou de bonheur que les esprits les plus indifférens poursuivent en route. Les objets et les sites les plus pittoresques parviendraient difficilement à les distraire. La route que parcourait Olivier par un mois assez rigoureux d'hiver n'était guère fertile en accidens ou en coquetteries de paysage. Ce fut donc avec un œil presque éteint

que le jeune homme observa ces tristes vallées de givre, ces terrains semés de rigoles tristement gonflées par les pluies. Bien avant Lille et Cambrai, il reconnut pourtant avec un certain amour de peintre les clochetons en échiquier, et les églises aux lourds bourrelets d'ardoise. Quelques tons de verdure fins et tristes, quelques saules mutilés, et de longues avant-gardes de moulins aux larges ailes, les unes ployées au repos comme les voiles d'un navire, d'autres animées et sifflantes; puis encore quelques chariots fort bas à quatre roues, et s'annonçant dans les bourgs par le bruit de leurs chaînettes; des circonvallations et des fossés de place forte; tout ce monotone coup d'œil ne pouvait offrir au jeune homme qu'un plus long sujet de méditations et d'ennui. Il se prenait alors à regretter sa vie parisienne, quelque triste et pâle qu'elle eût été. Il songeait à cet avenir perdu, à sa mère, son unique joie de famille et de bonheur. Dans cette grande capitale qu'il délaissait, Olivier ne regrettait aucun amour; il n'avait laissé à Paris d'autre femme triste que sa mère. Pour être aimé des femmes, il faut arriver chez elles la joie au front, et des phrases roses sur les lèvres. Or la tristesse d'Olivier, sa sauvagerie, et le poids du chagrin intime qu'il portait, cette stricte probité de cœur, et cette insouciance de réputation qui allait chez lui jusqu'au dédain, n'étaient pas de nature à l'avancer près des femmes. Les femmes comprennent rarement ces caractères, ces missions décolorées dans ce grand siècle de bruit. Se relever au milieu de ceux qui rampent, aspirer les fraîches brises, marcher pur et le front haut, n'être sali par aucun contact d'ambition, passer sans flétrissure et sans croix d'honneur à sa boutonnière, dormir libre de pensées d'envie, de pensées basses et mauvaises, se contempler enfin soi-même comme la prairie qui se mire dans l'eau avec son luxe de séve et de fleurs, c'est là une vie intime et noble, mais c'est une vie d'honnête homme qui joue son jeu sans s'inquiéter de la galerie, une vie que respectent les agaceries des femmes et la faveur des ministres. Olivier, ayant vécu de cette vie-là, avait donc encouru l'oubli.

Au premier coup d'œil, l'aspect de la ville où il entrait lui sembla en harmonie avec sa tristesse. Dans cette ville, les monumens eux-mêmes avaient une teinte de brouillard et de fumée. A compter le nombre des lanternes de gaz, à voir les tabagies, les rues sombres et montueuses, il se crut d'abord dans quelque quartier de Londres. Comme il arrive après une forte crise, il se laissa aller bien vite, et à son insu, à ce retentissement de voix et de carrefours. En vérité, pour un homme qui parcourt la

Flandre, Bruxelles est un singulier début. C'est une ville anglo-française au milieu de ce riche pays flamand, de ce pays si beau que ses peintures s'y épanouissent comme des roses! Olivier, dont les rêves d'artiste avaient deviné ces gais villages aux grandes pelouses, aux maisons peintes ainsi qu'un jouet d'enfant, maisons dont les portes vertes rayonnent au soleil avec leurs marteaux de cuivre et leurs grandes dalles lavées, se trouva bien triste de n'avoir rien vu de ces choses avant Bruxelles. Cette nature heureuse et grasse, opulente et pauvre à la fois, l'eût réjoui. L'impression des objets extérieurs agit souvent avec tant de force sur la pensée qu'elle l'endort et la maîtrise. Olivier n'éprouva point cet effet; il se sentit chagrin à la seule vue de Bruxelles. Bruxelles lui semblait une contre-épreuve de Paris. Supposez en effet un homme doué de la vue bizarre que Joseph Delorme a donnée à son héros des *rayons jaunes*, puis amenez-le par la main jusque dans Bruxelles: tous les objets se réfléchiront cette fois à sa prunelle avec la même teinte, de manière à rendre ce conte fantastique une vérité. Partout l'uniformité d'un reflet et d'une couleur unique, partout les rayons jaunes de ce grand centre nommé Paris. La contrefaçon de la librairie, contre laquelle on a tonné tant de fois, est la plus mince des contrefaçons. La contrefaçon de la douane et des places fortes vous attend à la frontière; celle de l'armée, de la garde nationale, des deux chambres, de la croix d'honneur et des arbres de la liberté à l'intérieur de la ville. La Seine elle-même, cette rivière huileuse dont Paris est si fier, donne son nom dans Bruxelles à un petit ruisseau qui s'écrit *Senne*. La contrefaçon de la vie anglaise nommée confortable est une mode. Olivier ne s'en plaignit donc pas, malgré les poêles, le thé et l'horrible charbon de terre. La contrefaçon de la langue française lui sembla plus curieuse. Il vit des ministres qui dans la même phrase se disaient *sais-tu* et *savez-vous;* plénipotentiaires charmans qui ne donnaient pas après tout de plus affreux crocs-en-jambe à la langue que ceux de notre chambre des députés. Il les entendit se harceler mesquinement à la tribune pour quelques dépenses bouffonnes, telles que les florins de poste de M. Lehon, et des comptes de frais de courrier qui feraient rougir la mesquinerie d'un maire de banlieue. Il trouva partout des sociétés d'agriculture et de beaux-arts, des sociétés de bienfaisance pour les provinces, et une société d'Apollon qui avait M. le bourgmestre de Bruxelles pour président honoraire. Il était disposé à applaudir à la découverte de ces philantropiques institutions, quand il se souvint de l'inutilité de celles de Paris, nommées con-

servatoires, instituts, académies. A peine arrivé, il retrouvait le monde parisien qu'il fuyait. Napoléon et Mayeux en plâtre le poursuivaient sous la vitre grasse des boutiques. Le monument belge dédié aux *martyrs* de septembre n'était guère plus avancé que celui dédié aux *martyrs* de juillet par le préfet de Paris. On lui fit voir la rue Vivienne dans la *Montagne de la cour;* il se demandait, au nombre des journaux épars dans les cafés, s'il n'était pas à Tortoni. La bière de Louvain et le faro, les estaminets et les tables d'hôtes ne lui promettaient que des jouissances matérielles, une vie de commis-marchand. Qu'allait-il faire, pauvre peintre, au milieu de ce monde si gourmet et si positif? Comment et sous quel nom s'annoncer dans cette ville où des gens déhontés changent leurs noms, sans doute afin de mettre leurs spéculations et leurs personnes à l'abri? Olivier pressentait déjà la défiance de cette société nouvelle qu'il allait voir, cette société dont l'ennemi le plus naturel est l'*étranger*. Son mince bagage d'artiste lui causait autant de honte que la malle d'un banqueroutier. Il lui semblait maintenant qu'il était pauvre, que chacun devait lui demander compte de sa vie. Olivier résolut de mettre à profit son talent pour la peinture. Il se souvint fort à propos de la lettre de recommandation que lui avait donnée sa mère; sans doute elle allait lui donner accès dans quelque *bonne* maison. Olivier fut très-surpris de lire sur l'adresse : *A M. Vanderhoëk, grainier du roi.*

M. Vanderhoëk habitait la place de l'Hôtel-de-Ville. Le jeune homme ressentit une véritable ivresse d'artiste en traversant ce magnifique marché. C'était par un jour de brillant soleil; les maisons à sculptures dorées, dont on retrouve encore aujourd'hui des traces dans tant de villes flamandes, formaient la draperie élégante de cette grande place, où tomba, le 1er juin 1568, la tête de l'ami de d'Egmont, la tête du comte de Hornes. Les ornemens bizarres de ces toits en escalier, les vitres innombrables, les balcons aux médaillons sales et empâtés, la grâce des lignes et le fini des détails, tout enfin conserve encore à cette grande place l'empreinte de la fantaisie espagnole. La ville une fois endormie et la lune haute à l'horizon, ces blanches maisons s'entourent d'ombres colossales; ces bâtimens et ces murs géans, aux mille fenêtres semées en gouttières sur leurs toits d'ardoise, se voilent de tristesse et de souvenirs. Olivier remercia le hasard du choix de ce grand quartier, où le bruit seul devait l'empêcher d'être reconnu. Là, personne sans doute ne s'inquièterait de sa vie et de ce qu'il venait chercher dans ce misérable pays d'aventuriers. Peut-être d'ailleurs se répandrait-il quelque charme imprévu sur son existence uniforme et triste... Il

sourit amèrement à cette pensée ; car il était de ceux chez qui le malheur tue les croyances : il avait trop nouvellement souffert pour espérer !

En côtoyant les hautes murailles de cette grande place, son œil s'arrêta, comme par instinct, sur une enseigne peinte qui représentait le bœuf Apis. Ce bœuf Apis, fruit de l'imagination flamande de quelque artiste en ornemens du pays, était enveloppé d'un immense collier de graines vertes et rouges, sur lesquelles il semblait marcher, au milieu d'un parterre de jacinthes de Hollande et de tulipes. C'était l'enseigne de ce bon M. Vanderhoëk, marchand grainier de Sa Majesté. Un parfum très-prononcé d'horticulture s'échappait de la porte proprette de cette maison, à laquelle on montait par trois degrés de pierre, semés de sacs et d'arbustes. Le commerce de M. Vanderhoëk s'annonçait au dehors par une foule de graines empaquetées, de giroflées en caisse et d'autres fleurs d'agrément, que le passant distinguait à travers les losanges de la croisée. On lisait sur ces sacs mille étiquettes différentes, étalées avec faste pour la plus grande tentation du botaniste, avec des noms inintelligibles, pour la plupart, à celui qui ne s'est point égaré sous les ombrages studieux du Jardin des Plantes. C'étaient le *rhododendrum pontique*, l'*hysope bicolor*, le *némophyle phacéolides*, l'*ononis* ou *bugrane natrix*, l'*ornithogale d'Amérique* et l'*orobe à pétales jaunes*. Il est vrai de dire qu'à peine entré dans l'établissement de M. Vanderhoëk, le désir d'étudier cette science cédait au mal de tête le plus invincible. Les tubéreuses et les violettes vous donnaient un véritable vertige. Le gros personnage coiffé d'une casquette de loutre, qui présidait alors à ce comptoir, n'en reçut pas moins Olivier avec cette dignité grotesque qui est le synonyme de la bêtise : il leva ses lunettes vertes sur son front, et brossa son toupet de ses deux mains, en homme qui sait ce qu'il vaut. Quand le jeune homme lui remit la lettre, il se redressa comme une cupidonne bleue sur sa tige, avec une coquetterie orgueilleuse, cherchant à rassembler quelques phrases semi-belges et semi-françaises, auxquelles sa prononciation flamande donnait un cachet de nouveauté pour Olivier.

« Cela est vrai, jeune homme, j'ai connu madame votre mère, une bien brave femme ; c'était la fleur de l'une de nos bonnes maisons de Malines, savez-vous? une *giroflée grecque* pour la beauté. Elle est veuve, je crois? Oh ! *ça, c'est vrai*, elle était bien jolie !

— Veuve, dit Olivier en regardant son interlocuteur d'un air triste. Ce seul mot lui avait rappelé la douloureuse image de sa mère.

— C'est bien; Catherine et moi nous aurons grand soin de vous. Catherine, qui est occupée *à jouer de la musique en haut*, va avoir fini tout de suite. Vous attendrez bien un peu? Nos chambres ne sont pas aussi grandes que celles de madame votre mère, *ça je ne peux pas vous donner*. Le duc de *chose*, le duc de..... attendez : comment il s'appelle donc? dit le bonhomme en se grattant le front, y a logé. La bonne madame que *ça faisait*, madame votre mère! Elle a passé, du temps des émigrés, chez ma défunte, jusqu'à l'heure où M. Dumont, votre père, l'a *mariée*. Attendez : *comment ce qu'il était donc*, monsieur votre père? Un des plus beaux *farceurs* qu'elle ait jamais vus, disait encore ma défunte, Mme Vanderhoëk. Ah ça, mais vous êtes pâle comme une *digitale blanche*... Est-ce que vous ne vous chauffez pas un peu?

Le grainier prit en sifflant des pincettes d'acier, avec lesquelles il attisa son feu de houille. Cela fait, il proposa au jeune homme un verre de *lambik* et un reste de fromage de Hollande. Olivier refusa modestement.

— *Conçois-tu*, jeune homme, dit l'honnête grainier, la bouche pleine (il employait, d'après les us du pays, le *toi* et le *vous* dans la même phrase sans aucune distinction), *concevez-vous* que l'on puisse chasser un peuple qui a de si bon fromage? C'est pourtant là le fruit des révolutions. Ils pillent chaque jour depuis votre glorieuse..... sans compter qu'ils n'ont rien fait en faveur des arbres à fruit... Aimez-vous la botanique?

— J'avoue mon ignorance, dit Olivier. Votre boutique me donnerait presque envie de l'apprendre.

— Et vous feriez bien. Nous avons un comte français qui s'en occupe beaucoup, un bien aimable homme, qui nous fait souvent l'honneur de nous visiter. Est-ce que vous le connaissez? C'est le comte de Bagnères.

Ce nom m'est étranger, dit le jeune homme.

La conversation fut interrompue en ce moment par l'arrivée de Catherine. Mlle Catherine Vanderhoëk salua son hôte nouveau d'un air assuré. C'était une fort belle fille de dix-neuf ans, parfaitement blonde et pâle comme toutes les Flamandes. Elle avait la coiffure la plus haute et la plus ridicule qui se pût imaginer. Le grainier sourit en voyant sa fille habillée ce jour-là comme pour une procession. En parcourant du regard sa robe à larges raies bleues, son petit corsage bombé, ses souliers hauts et ses manches à mitaines de velours, l'honnête M. Vanderhoëk s'applaudit de ce trésor de fille, sa charmante enfant, son enfant unique! Catherine avait les joues délicatement arrondies. Elle rachetait par la grâce de sa

personne le défaut d'une taille un peu trop forte. Ce qui manquait à cette physionomie de jeune fille, c'était l'animation; elle avait l'air indolent d'une femme de harem. Chez Catherine, ce n'était pas calcul, mais plutôt engourdissement. Sans doute que la jeune fille végétait dans cette boutique; l'air manquait à cette fleur. Rien que dans cette simple entrevue, l'instinct parisien d'Olivier découvrit dans la jeune fille le germe de toutes les coquetteries féminines, le besoin de plaire, le désir de briser sa chaîne. Il lui parut impossible que Catherine ne dépérît pas au milieu des amaryllis. Le grainier examina lui-même et avec l'attention scrupuleuse d'un maître de cérémonies chaque ruban et chaque boucle de sa fille. Il l'encourageait de son petit œil gris, allumé comme un charbon.

— Allons, Catherine, songe que je vais, à quatre heures, au jardin botanique. Tu recevras l'*étranger*, pendant ce temps, avec gentillesse : c'est moi, ton papa, principal membre de la société d'horticulture et grainier du roi, qui le veux. Je vous salue, monsieur Olivier; il y a aujourd'hui grande séance, et je ne peux pas rester. Catherine, donne-moi mes boucles d'argent et ma canne.

Le grainier, qui n'avait pas encore renoncé aux vieux usages, sortit donc, vêtu d'un large frac brun, dans les poches duquel il eût pu faire tenir deux *rhododendrum*. Olivier ne douta pas que la recommandation faite par le père Vanderhoëk à sa fille, au sujet de l'*étranger*, ne le concernât. Il prit un tabouret et s'assit respectueusement devant le comptoir, où Catherine, la jeune fille, trônait en reine. D'abord il ne lui dit rien, d'après le principe de tous les héros de roman, qui s'adressent à la corniche et à la voûte. Il suivit de l'œil les longues traverses du plafond, les casiers remplis d'herbes et les assortimens d'ognons en fleurs. Catherine brodait au tour pendant ce temps, et Olivier frappait en mesure du bout des doigts le ventre en plâtre d'un gros petit homme peinturluré de couleurs tranchantes, comme tous les dieux lares qui se trouvent sur les comptoirs de Bruxelles. De temps à autre il jetait un regard furtif à Catherine, comme pour s'assurer de sa bonne fortune, à laquelle il ne pouvait croire, tant ce début charmant l'intimidait. Pour Olivier, cette nature assoupie de jeune fille eut bien vite un irrésistible attrait : elle était conforme à ses sympathies d'organisation et de souffrance. Voilà une pauvre fille bien ennuyée, se dit-il; mais je parviendrai peut-être à m'en faire aimer. Alors je serai joyeux, et elle ne sera plus triste. Ma mère m'a souvent dit

que les mariages étaient écrits dans le ciel. Cela serait drôle si j'épousais la fille de ce M. Vanderhoëk !

Le champ des rêves est vaste à vingt-cinq ans. Olivier s'épuisait donc en illusions d'amour. De son côté, la fille du grainier, en entamant une conversation timide avec le jeune homme, en lui répondant d'un air distrait et gêné, cherchait peut-être à se dissimuler l'impression exercée sur elle par cette rencontre. Olivier devait trancher du premier coup sur la teinte monotone de sa vie de jeune fille. Bien qu'il fût dépouillé de sa fortune, Olivier avait encore dans sa mise un parfum d'élégance et de suavité charmante. Son habit de voyage consistait dans une veste de velours noir qui lui donnait l'air d'un chasseur anglais ; ses guêtres en cuir d'Espagne, son fouet de chasse et sa petite toque complétaient cet ajustement digne du crayon d'Halkins. Le jeune homme regardait encore Catherine, quand un équipage ébranla les dalles de la boutique, et, à sa grande surprise, Olivier en vit descendre un homme escorté de deux domestiques. Catherine se leva et s'en fut elle-même sur le pas de la salle, comme pour recevoir plus dignement cette visite. L'étranger, d'un air galant, la reconduisit jusqu'au comptoir.

Olivier, comme malgré lui, éprouva un frémissement de jalousie..... L'homme qui venait d'entrer avec fracas dans cette boutique avait fait sensation dans le quartier. Peut-être était-on en droit de s'étonner en voyant une si magnifique voiture à la porte du grainier du roi ; car, malgré son titre, les mœurs de M. Vanderhoëk étaient fort simples. Il n'avait jamais reçu ni ministre ni grand seigneur. Le coupé du personnage était attelé de deux grands chevaux bais sanguins, qui laissaient battre avec orgueil sur leur poitrail des martingales chargées de cuivre. Aux yeux de la foule, cet équipage devait être sublime ; mais aux regards exercés d'un Parisien tel qu'Olivier, le mauvais goût et l'éclat du faste le rendaient presque ridicule. Des compas d'argent plaqué formaient les cerceaux de la voiture ; les panneaux étaient couverts d'un écusson aussi riche et aussi large que celui de certains fiacres de Paris. Le mélange des couleurs rendait cet écusson tellement confus qu'il devenait impossible à un généalogiste d'expliquer l'arbre héraldique de ce blason, surmonté d'une large couronne de comte. Depuis 1830, le grainier n'était pas en grand parfum à la cour pour ses opinions : on le soupçonnait d'être orangiste. Les commentaires ne manquaient donc pas sur cette belle visite.

Olivier ne s'inquiétait en rien de ces bruits du dehors, mais il considé-

rait le nouveau-venu avec une attention dont il ne pouvait se rendre compte. Le pauvre Olivier se trouvait presque honteux du sentiment secret de sa misère devant ce brillant *monsieur*. Ce personnage, après quelques propos de fade galanterie adressés à Catherine, s'était moelleusement enfoncé dans le grand fauteuil à oreillères de l'excellent M. Vanderhoëk, en parcourant avec son binocle d'or le catalogue de fleurs et de plantes d'agrément, qui se trouvait sur le comptoir du grainier. C'était un homme gras comme un chanoine, pour me servir de l'expression consacrée, l'œil limpide et bleu, les mains potelées et bordées de manchettes d'un blanc parfait. Sa chair n'était aucunement plissée, mais fraîche, délicate, une chair d'Anglais. Il n'avait au front aucune de ces rides qui font présager la souffrance, les chagrins intimes et voilés. La quantité de bijoux et de bagues qu'il portait, lui donnait peut-être l'air d'un marchand de chaînes, mais l'ordre de la légion-d'honneur passé en losange à sa seconde boutonnière, annonçait plutôt un fonctionnaire public ou un général retiré. Il parlait très-haut et avec une grande volubilité. Sa valeur intrinsèque perçait dans l'assurance de son maintien; de temps à autre, et comme par habitude, il faisait tinter les pièces d'or contenues dans son gousset. La pureté de son jabot ne le disputait qu'à la grâce anglaise de son frac, un frac noir, ample et large de basques, comme ceux qu'affectionnait M. Canning. Il avait au moins trois gilets apposés avec méthode les uns sur les autres, de manière à former un véritable arc-en-ciel avec leurs couleurs. Ce qui complétait ce singulier homme, c'était un parfum de locutions parisiennes de l'ancien régime dont il embaumait ses phrases, avec la coquetterie surannée d'un marquis de la Comédie-Française, qui se barbouille le nez de tabac.

Le jour baissait quand ce personnage entra. En vérité et du premier coup, il formait un énergique contraste avec Olivier: ce jeune homme était souffrant et malheureux; le comte de Bagnères était riche, épanoui, dans toute la force de l'âge. Les cinquante-trois ans du comte ne le faisaient pas plus vieux que les vingt-trois ans d'Olivier; la jeunesse d'Olivier était un mensonge, un sol maigre et sans eau, comme aurait dit un poète. Olivier, on l'a vu déjà, éprouva lui-même un pressentiment jaloux, en voyant cet homme à broderies et à belles phrases, droit et insolent de toute la puissance de sa richesse et de son rang! Le pauvre enfant comprit bien vite l'énorme distance qui le séparait de ce comte, qu'il jugea devoir être au moins un millionnaire. Le comte minaudait avec la

fille du grainier de l'air d'un Moncade qui *s'encanaille*. Il prenait l'aiguille de Catherine et brodait devant elle avec la souplesse d'un chat. Il entonnait des airs de l'empire, tels que *la victoire est à nous*, ou bien encore : *Enfant chéri des dames*, avec une liberté de poitrine qui surprenait Olivier. Catherine était loin de le regarder avec amour, mais très-certainement elle le recevait avec plaisir. Ce devait être un homme *amusant*, puisqu'il savait ainsi chanter et broder. Olivier enrageait de ne pas connaître cet homme. Très-certainement, il ne l'avait rencontré dans aucun cercle parisien, et cependant on ne parlait que de lui dans les salons de Bruxelles! Voilà du moins ce que faisaient pressentir à Olivier les nombreuses commandes qu'inscrivaient les jolis doigts de Catherine sous la dictée nonchalante du comte.

—Un dahlia fleur pourpre, et un *dracocéphale de Virginie* pour la serre de Mme E.; un *zinnia* jaune et rouge pour l'ambassadeur du Brésil; une pervenche de Madagascar, fleur rose, pour moi. Savez-vous que vous êtes charmante aujourd'hui? dit-il à Catherine. *Petite masque!* Je suis sûr que le papa Vanderhoëk vous mariera avant la fin de l'année. N'oubliez pas mes *amaranthes tricolores*, et prenez aussi cette bague-là pour vous!

Olivier considéra en silence la rougeur de Catherine qui n'eut pas même le temps de remercier le comte, il était parti comme un trait. Le jeune homme la complimenta ironiquement sur son cadeau.

— Voilà, mademoiselle, un grand amateur de botanique, dit-il à Catherine d'un air piqué. L'œil plein de bonté de la jeune fille le rassura. Il semblait qu'elle devinât les réflexions secrètes du jeune homme. Olivier attribua ce mouvement à la pitié. Son père lui aura dit à l'oreille que j'étais pauvre! pensa-t-il, je vais être à la charge de ces gens-là!

Quelques jours se passèrent sans que le comte revînt. Olivier se façonnait déjà à sa nouvelle vie; il reprenait, à la lettre, comme une plante, et le grainier s'en applaudissait.—Vois, ma fille, dit-il un jour à Catherine, M. Olivier est gaillard comme un chevreuil, lui qui nous est venu comme une *citrouille tardive! Sais-tu* bien, jeune homme, qu'on fait des cancans sur *vous* dans le voisinage? On dit, monsieur le peintre, que vous n'allez au spectacle que pour croquer les belles dames? Ces farceurs de Français nous attrapent toutes nos *cadettes*. Ils ont volé notre citadelle d'Anvers! *Ça, les Belges auraient pu faire aussi!*

Ah! j'oubliais, jeune homme : j'ai passé à la poste où il n'y a point

de lettres pour vous. Après tout, fit le grainier avec un *hum* qu'il affectionnait, votre mère ne peut vous écrire tous les trois jours.

Olivier s'attrista de ce silence, malgré le *hum* du grainier. Il avait écrit à sa mère longuement et tendrement. Il lui avait expliqué en détail ses occupations et son nouveau genre de vie. « Je commence, bonne » mère, lui disait-il, à croire un peu plus en moi-même. J'ai des res- » sources et j'espère trouver un appui. J'ai été voir hier l'atelier de Ver- » boeckoven, un jeune peintre flamand qui fait à merveille les *animaux*. » C'est une singulière ménagerie que la sienne! Un loup, une chèvre et » un lion! Cela a l'air d'une fable de La Fontaine. Mais ce qui n'en est » pas une, c'est qu'il m'a promis de me pousser, et dès demain, je com- » mence le portrait d'une comtesse. Je te dirai que j'aimerais bien mieux » t'envoyer celui de Catherine, une jolie fille qui est mon hôtesse, et » mettre au bas : *Madame Olivier Dumont*. Mais cette *pauvre fille* » m'a l'air d'être encore condamnée pour long-temps au parfum des » graines et des tulipes. Le père Vanderhoëk m'a fort bien reçu. J'attends » des nouvelles de ta santé et de tes affaires; ne me cache rien sur-tout, et » songes, etc., etc. »

Le reste de la lettre était rempli des protestations filiales du jeune homme. Quelques jours après, Olivier se représenta vainement à la poste; il n'y avait rien pour lui. Cette journée resta dans sa mémoire comme le cauchemar d'un rêve. Il courut la ville en insensé, évitant de rentrer chez M. Vanderhoëk qui n'aurait pas manqué de l'ennuyer encore de ses excellentes excuses. Le soir venu, il entra machinalement au spectacle. On s'entretenait beaucoup au balcon d'un pari curieux qui avait eu lieu la veille entre un des premiers *dandys* de la ville et un Anglais. Ce jeune homme, qui avait gagné à l'insulaire 37,000 francs en divers paris aux eaux de Spa, lui proposa noblement une revanche. L'Anglais accepta, et posa en fait qu'il marcherait toute la nuit sans s'arrêter, dans sa chambre même. Les enjeux arrêtés, et les juges du camp choisis, l'Anglais qui avait pris des musiciens pour lui jouer des airs toute la nuit, commença à se promener dans la chambre. Il buvait du thé toujours en marchant, et pendant que l'orchestre allait. Enfin, il avait gagné.

On causait de ce pari et de mille autres choses encore, quand un chuchotement général circula dans la salle : c'était le comte de Bagnères qui venait à la comédie. Dès qu'il parut, les lorgnettes des femmes se braquèrent toutes sur lui; il était devenu le point de mire des réflexions et des

hypothèses. Plusieurs jeunes gens racontaient, à ce balcon, qu'il avait passé cette semaine trois nuits au bal, et il était aussi frais et aussi rosé que le plus brillant d'entre eux. Certainement, dans cette salle flamande, la figure du comte de Bagnères était une importation visible, une denrée parisienne. Il avait un air d'opulence et de conquête qui donnait envie à la plupart de ces jeunes hommes, lesquels n'osaient pas même se livrer envers lui à la moindre supposition injurieuse. Le comte de Bagnères, d'après les renseignemens que recueillit Olivier, devait être un homme cuirassé contre l'examen, un protée qui déconcertait l'analyse. Imaginez que dans le même soir il vous parlait bouffes, littérature, courtage et beaux-arts, assaisonnant le tout de noms propres, depuis ceux des premiers pairs de l'Irlande jusqu'à celui du ministre le mieux en cour à Paris. Il vous récitait des tirades entières de Voltaire, et prétendait écrire des sonates pour le piano. C'était une de ces natures souples et rompues à toutes les thèses; les systèmes et les hommes passaient par ses mains comme les boules par celles du jongleur. Il étourdissait dans le monde et fascinait. Il y a, dans Paris et dans toutes les capitales du monde, de ces sortes de gens qui courent les eaux, que l'on trouve en hiver au balcon de l'Opéra, au printemps à Rome, sur la voie Appienne, et l'été à Londres, sur les dalles de Picadilly. Interrogez la multitude sur la vie et la position de ces hommes, elle se taira; leur suisse lui-même serait embarrassé de vous la dire. Leur britska ou leur calèche demeure perpétuellement sous la remise, prêt et ficelé pour le départ, avec la paire de roues supplémentaires, en cas d'accidens de grande route. Les ordres étrangers ruissellent ordinairement sur leur frac. Ces gens-là sont de toutes les nations, Espagnols en France, Français en Espagne, Italiens en Russie. Quelquefois il se passe un laps de trois ans pendant lesquels ils s'abîment au fond de quelque province, loin des capitales et du monde; mais bientôt ils se ravisent; ils maîtrisent tout, même le hasard : vous les croyiez engloutis, et les voilà qui reparaissent, en plongeurs acharnés, au-dessus du gouffre. Le privilége de leur existence consiste dans ce mot : *illusion*. Ce sont des émigrés d'un nouveau genre, dans cette Belgique encore tiède des souvenirs charmans et empommadés des émigrés de Coblentz. Quand on exige d'eux la vérification de leurs titres, ils ont une réponse pleine et péremptoire : le pistolet. Vous pouvez les croire impudens ou vertueux, probes ou fripons; mais il vous est défendu de le leur dire. Voilà la vie de ces hommes, de ces *mystérieux des eaux*, comme on les nomme quelquefois tout bas.

En les observant, on comprend qu'ils aient dû choisir Bruxelles. Bruxelles a des rues larges où l'on respire tout à l'aise, des rues tortueuses où l'on peut aussi se cacher. Bruxelles est proche de Paris, et à Bruxelles on ne vous demande pas compte de votre mouchoir troué ou de vos deux millions. Que vous soyez diplomate, escroc, faux dauphin, mangeur d'opium, écrivain, vendeur de sabres d'Alger, journaliste français payé à gage pour écrire dans les journaux belges contre la France, soyez certain que votre passeport est inutile : les franchises du sol le veulent ainsi. Sans doute il doit y avoir pour cette indolente société d'affreux mécomptes, pour elle qui accepte ainsi sans douane préalable tous les visages nouveaux. Mais cette galerie d'acteurs et de portraits amuse sa paresse. Il faut de ces drames à son apathie flamande, et ces drames ne lui manquent pas. Leur commencement fait peu d'effet; leur dénoûment a seul de l'éclat. Olivier qui, en d'autres circonstances, eût partagé cette indifférence générale, ne pouvait cette fois s'y livrer à l'égard du comte. La figure de cet homme réveillait en lui la plus sinistrs impression. Il l'avait trouvé sur sa route dès le premier jour; Catherine lui parlait aussi trop souvent de lui pour qu'il ne le détestât pas bientôt. Quand le comte sortit du spectacle, Olivier le suivit d'un air envieux et triste. En arrivant au logis du grainier, et quand il fut remonté dans la petite chambre qu'il occupait, il trouva Mlle Vanderhoëk, un bougeoir de cuivre à la main, sur l'escalier. — M. le comte de Bagnères vous prie de vous rendre demain chez lui, dit-elle au jeune homme. Mon père lui a parlé de votre talent de peintre, et il veut sans doute que vous fassiez son portrait.

— Pour quelque maîtresse? pensa Olivier. Je n'irai pas, je ne suis point à ses ordres. Il n'avait qu'à me prévenir d'ailleurs, à m'en parler. Très-certainement je n'irai pas.

Mais il lui devint impossible de se soustraire à cette envie implacable d'approcher et de pénétrer plus profondément cet homme; il se fit conduire à l'hôtel du comte qui demeurait à deux pas du parc. Olivier le trouva à déjeuner, enveloppé d'une robe de chambre à fleurs : il cassait sa mouillette avec la grâce d'un *incroyable* de Carle Vernet.

— Vous vous appelez Olivier? dit-il au jeune homme. C'est, je crois, le nom que m'a dit M. Vanderhoëk.

— Olivier, répondit-il en rougissant. Il tremblait que l'imprudent grainier auquel il avait demandé instamment de ne l'appeler jamais que de son nom de baptême, eût trahi ses intentions. Mais comme la lettre écrite

par sa mère à M. Vanderhoëk contenait la même recommandation, il se trouvait à l'abri.

— Olivier, reprit le comte en regardant ses pantoufles," c'est par Dieu un fort joli nom. Et *nos* parens? continua-t-il d'un air négligent.

— Je n'ai plus que ma mère, dit le peintre. — Puis, comme s'il eût été pressé : Monsieur le comte veut il me donner une séance?

Le comte de Bagnères sonna un domestique, lequel l'arrangea de son mieux dans son fauteuil, lui passa les cheveux au fer, lui mit des manchettes blanches et une cravate. Ce *mannequin* nouveau une fois arrangé, Olivier se mit à l'œuvre. Le comte ouvrait vingt albums; il était entouré de cartons comme un homme d'affaires. Olivier ne s'expliquait pas comment la main lui tremblait en poursuivant le vague croquis de cette figure; il ne se rendait pas compte de ce frémissement et de cet effroi. En étudiant pour ainsi dire à la loupe chaque trait du comte, il s'étonnait de sa facilité à les reproduire comme s'il les avait entrevus déjà. Une observation qui frappa le peintre, ce fut la teinte étrange des cheveux de son modèle; ils étaient d'un noir mort, tué par les préparations chimiques, un noir de travestissement. Le comte parcourait encore quelques journaux d'un air soucieux quand Olivier le quitta; il marchait toujours en rêvant à cette figure, quand, à la rue du Pont-de-Fer, son œil rencontra sous la vitre d'un magasin un médaillon de moyenne grandeur. Olivier ne l'envisagea pas plus d'une seconde; il venait de reconnaître le médaillon vendu à Paris par sa mère. Cette rencontre l'indisposa; il n'avait jamais entrevu ce portrait sans une secrète amertume. Ce portrait était pour ainsi dire le livre des douleurs intimes de sa mère; quand elle le regardait, des larmes tombaient de ses joues.

— De qui tenez-vous ce portrait? demanda-t-il au marchand.

— D'une femme qui me l'a cédé, reprit celui-ci. C'est une drôle d'histoire! continua le marchand qui ne se rappela pas les traits d'Olivier; cette femme avait besoin d'argent, elle me l'a vendu pour payer les dettes de son amant.

Le jeune homme allait s'emporter en entendant un aussi injurieux mensonge, quand il discerna dans l'ombre la figure du brocanteur russe. Il fit valoir près de lui sa qualité d'artiste, et paya ce portrait d'un prix fort mince, du prix qu'il valait. Il l'emporta chez lui, radieux et triomphant. La nuit était venue, et Catherine avait allumé la lampe de la chambre d'Olivier. Le jeune homme s'épuisait en conjectures vaines sur cette figure

inconnue... Il avait développé sur une table ses crayons et ses pinceaux. Soudain, et en voulant passer une teinte sur les cheveux détériorés de ce portrait, cheveux jadis blonds, il se trompa, et les couvrit par mégarde d'un ton de bistre... Cette nouvelle couleur pensa le faire crier de surprise... car avec ses cheveux noirs l'original du portrait ressemblait entièrement au comte de Bagnères !

Et le jeune homme haletant rapprocha dans sa stupeur ces deux visages, l'un soigneusement fini, c'était le médaillon vendu; l'autre seulement ébauché, c'était son esquisse du comte faite le matin. Ces deux hommes n'en formaient qu'un !

Pour comprendre en même temps la rage secrète d'Olivier, il faut se souvenir de l'influence fatidique de cette peinture. Le chaos de ses soupçons commençait donc à se débrouiller : c'était bien le visage de l'homme qui avait pesé sur les jours douloureux de sa mère, l'homme de la voiture qui avait causé son évanouissement. Olivier alla plus loin, et cette fois sa découverte fut terrible ! Un procureur du roi qui cherche un coupable aurait moins frémi qu'Olivier en reconnaissant encore dans cette figure, pour dernier trait de lumière, le fantôme inexplicable de la fenêtre, l'homme de cette lutte nocturne dans le jardin, l'homme enfin dont le souvenir demeurait ardent comme un fer rouge au cœur d'Olivier. Tout allait donc seconder enfin sa haine. Ce rival séduisant, qu'il craignait encore le matin, était le héros de quelque secrète infamie. Olivier conçut dès lors le projet de le démasquer, de se venger sur lui, et d'un seul coup, de tous les tourmens et de toutes les anxiétés de sa mère. Il saurait enfin pourquoi elle avait protégé la fuite de cet homme qui ne lui avait pas même dit merci ! Pourquoi ce comte de Bagnères, brillant et doré, avait été cette nuit un fuyard pâle et honteux? Il voulait jouir de cette vengeance devant Catherine, il assassinerait cet homme de questions; et au besoin même il aurait recours à l'épée. Olivier ne dormit pas de joie et de bonheur ce soir-là; il allait se venger et venger sa mère.

Le lendemain, de fort bonne heure, il avait pris son parti. Il voulait dénoncer cet homme, le flétrir tout haut du nom de banqueroutier, le démasquer à ses risques et périls; il alla trouver la police de Bruxelles. La police de Bruxelles est toute flamande, une bonne police qui abandonne la ville aux voleurs, une police qui dort dans son bonnet de bourgmestre. C'est la police de Bruxelles qui regarde, en se croisant les bras, les pillages du peuple pendant le jour, et qui livre ensuite le peuple aux voleurs,

après minuit, dans ses rues. Le prince de Ligne a fait à cette police la plus spirituelle des insultes. On avait enlévé son argenterie, et il porta plainte; les tribunaux renvoyèrent les auteurs du vol absous. Le gouvernement voulut rendre alors au prince de Ligne sa vaisselle : « Gardez tout, dit-il; puisque vous les avez absous, c'est que probablement la vaisselle était à eux. »

— Ceci ne nous regarde en rien, répondit un chef à Olivier. D'ailleurs, que nous importe l'arrestation de votre homme de Paris? Nous avons, mon cher monsieur, bien assez de nos écrivains d'opposition! Ce n'est pas d'ailleurs avec 25,000 francs qu'on vous fera du Fouché. Or nous n'avons, monsieur, que 50,000 francs pour la police entière du royaume (1). Adressez-vous à monsieur le bourgmestre!

Le jeune peintre ayant laissé une plainte écrite, rentra chez lui plus sombre que jamais. Depuis quelque temps, je crois l'avoir dit, il ne recevait aucune nouvelle de sa mère; cette lacune, qu'il ne pouvait s'expliquer, mettait le comble à son chagrin. Toutefois il rentra fier chez le grainier, en songeant que lui seul, dans cette maison, avait le secret du comte. Le comte de Bagnères n'était pour le jeune homme qu'un honteux banqueroutier! Olivier le voyait toujours le pied sur la treille de sa cour, les cheveux en désordre et la prière sur les lèvres. Il le voyait rampant comme un criminel devant son juge. Quelques jours se passèrent, pendant lesquels Olivier compta sur l'arrestation du comte. Sans doute, se disait le jeune homme, on est aux aguets, et l'on a l'œil sur ce parvenu. La police m'a dit ce qu'elle dit toujours; mais son bras vengeur est là! Hélas! le pauvre jeune homme se faisait à lui-même des phrases d'avocat du roi; il ignorait que la loi d'extradition n'était pas encore promulguée; il n'osait d'ailleurs attaquer lui-même, comme un voleur de grand chemin, un homme lié à des intérêts si chers, un homme dont sa mère avait protégé la fuite. Quand il en parlait en termes vagues à la fille du grainier, il s'étonnait de trouver dans Catherine une sympathie étrange pour cet homme, un amour de fascination. Catherine excusait toujours le comte aux yeux du peintre. Le comte était un seigneur de manières charmantes, un *gaillard très-farce*, disait le père Vanderoëk; l'apathie de Catherine s'accommodait plus volontiers des saillies et des contes plaisans de M. de Bagnères, que de la préoccupation d'Olivier. Les longues soirées d'hiver por-

(1) Historique.

taient leur fruit, la petite aimait le comte; elle lui avait entendu dire tant de belles choses; il avait été pour elle prévenant à l'égal des vieillards rusés de comédie; il lui apportait chaque mois des chaînes, des perles de prix. Olivier, à côté de lui, n'était qu'un jeune homme sans jeunesse; Olivier était le vieillard, lui qui ne riait jamais. Peut-être d'ailleurs existe-t-il dans l'organisation des femmes d'inexplicables mystères de choix et de cœur. Il y a des filles de dix-neuf ans qui préfèrent le bras d'un sexagénaire aux baisers ardens d'un jeune homme. Olivier souffrit moins pourtant de ce dédain oublieux de la belle Catherine; maintenant il pouvait y mettre un terme, il pouvait reconquérir cet amour dès qu'il le voudrait.

Au sujet de cette *pauvre fille*, nom sous lequel Olivier désignait Catherine dans une lettre à sa mère, nom qu'il lui donnait sans doute, en raison de l'ennui de son commerce, le jeune homme ignorait une particularité secrète : elle possédait un million. Ceux qui auraient vu Catherine, au grand matin, ouvrant les volets de la boutique du grainier, époussetant les sacs de crin du bonhomme, et rangeant ses jonquilles avec une sorte d'amour, n'auraient certes pas soupçonné une *héritière* dans la pauvre jeune fille. Le père Vanderhoëk avait eu grand soin lui-même de cacher à Catherine sa fortune; il l'élevait, disait-il à quelques intimes, comme une *iris en serre chaude*. Seulement, de temps à autre, les petits yeux du grainier du roi s'animaient, et il s'écriait en pirouettant : Je veux que Catherine soit comtesse! elle épousera un officier des guides ou un lancier!

Un jour que M. Vanderhoëk, établi dans son fauteuil, se livrait à ses paternelles réflexions, le comte de Bagnères entra. Il y avait bien huit jours que le digne grainier n'avait entrevu le comte. Celui-ci, après lui avoir pris amicalement les deux mains, et les avoir croisées, en signe d'attention, sur l'abdomen du marchand, baissa la voix d'un air mystérieux pour lui dire :

— Nous sommes seuls, papa Vanderhoëk?

Le grainier fit alors un signe d'assentiment, non sans regarder une petite porte par laquelle il venait de sortir, et qui conduisait à son cabinet d'*études*. Elle était encore échancrée par une gerbe de lumière.

— Je travaillais dans mon *laborandum* dit le grainier d'un air important; mais parlez, monsieur le comte.

— Papa Vanderhoëk, reprit M. de Bagnères, il ne s'agit pas ici de renoncules ou de tulipes simples; l'affaire mérite attention. Vous savez si,

dans le peu de rapports que nous avons eu tous deux, la probité la plus sévère n'a pas été la base de ma conduite. C'est dans le sang des Bagnères, ces choses-là! On voit un homme de cœur, un botaniste distingué, que la foule appelle *Grainier du roi*, mais qui est digne de figurer à l'Institut de France, et l'on se dit : Pourquoi ne figurerait-il pas à l'Institut? Goûtez un peu ce raisonnement-là. Que vous manque-t-il pour être un parfait académicien? Vous savez le nom du *Tilhonia tagetiflo* et celui du *Lupin varié*. Vous avez fourni des graines à son altesse le prince d'Orange, et la force des circonstances vous oblige encore d'en fournir à sa majesté le roi Léopold. Vous êtes honnête homme et de la garde civique de Bruxelles. A coup sûr, voilà des titres; mais il vous manque une exploitation. Il vous manque l'idée, l'idée mère!! Écoutez, papa Vanderhoëk. Je veux bien vous la donner, moi, cette idée. Il n'y a que nous deux, dans toute l'Europe, qui puissions d'abord faire le coup. Une partie de la province de Virginie m'appartient. Voulez-vous du tabac de Virginie? (Ici le comte entr'ouvrit sa boîte.) Eh bien! là-dessus je greffe mon plan; vous avez quelques capitaux, et là-dessus je respecte vos secrets. Chacun est libre de montrer ou de voiler ses capitaux. De plus, papa, vous avez des graines en bloc. Eh bien! je vous propose, dans le seul but de l'art, et comme exploitation agricole des plus nouvelles, de fondre vos graines avec mes terrains, d'ensemencer celles-ci à l'aide de celles-là!

Le grainier sourit.

— C'est comme si je vous proposais, cher papa Vanderhoëk, de planter de la manne de la Chine en Chine même. Songez un peu à ce terrain-là. Un sol admirable, un sol tiède, chauffé au bain-marie, pour ainsi dire, et dans lequel pousseront des gesses odorantes, des lins vivaces, des pieds d'alouette, des résédas d'Égypte et des nigelles de Damas! A votre retour, je vous compose un mémoire pour l'Académie des sciences, sur le psorasea bitumineux. Vous quittez Bruxelles avec moi, cette Bruxelles où vous baissez... parce qu'on accuse votre opinion, vous ancien grainier de l'ancien gouvernement! Mes nègres de Virginie vous portent à bras; vous êtes le La Fayette de la capucine! Et moi, continua-t-il, moi, je suis l'esclave à côté du char de triomphe; je vous rappelle seulement que vous êtes homme... et grainier du roi! Cela vous va-t-il? papa Vanderhoëk.

— Je vous remercie, disait le grainier, je vous remercie, monsieur le comte; assurément l'idée est fort belle... Mais j'admire ici les similitudes d'esprits. J'ai là quelqu'un, dans ce cabinet, qui m'a fait une proposition

semblable. C'est un planteur américain, avec lequel je veux vous aboucher, si cela ne vous répugne pas. Il a de fort bonnes manières, et je le crois versé dans la partie.

Le comte de Bagnères avait sans doute alors d'excellentes raisons pour redouter un véritable savant d'Amérique; mais il n'osa tirer le grainier par la basque de son habit. Le bonhomme s'en fut ouvrir la porte du cabinet, en se frottant les mains d'un air de prince. Il se voyait déjà, peut-être, ensemençant ses graines sur le sol du comte, et roi d'une colonie.

— Je vous laisse, dit-il; nous reparlerons de cela, Messieurs. En même temps il les reconduisit sur le pas de la boutique.

Lorsque le *planteur américain* et le comte se trouvèrent en présence, ce dernier, profitant du bec de gaz apposé près de l'enseigne du marchand, reconnut le personnage.

— Monsieur le planteur, dit-il, vous m'avez tout l'air d'un gentilhomme appartenant à la maison des Raimbert!

— Monsieur le comte de Bagnères, autrefois Dumont, répondit l'*Américain*, je ne chercherai point à me justifier de ma conduite. C'est bien moi, je ne le nierai pas; moi, Raimberg, qui vous ai donné la chasse, et cela pendant que vous dansiez en gants jaunes... Lorsqu'il vous vint à l'idée de simuler ces créances maudites, dont vous m'avez fait attendre si long-temps ma part, je trouvai bouffon de vous laisser là et de revenir ici. J'aime la Belgique, moi! Je conviens, ajouta Raimbert, du côté fâcheux de la plaisanterie... Mais aussi, mon cher Pylade, pourquoi ne confier que trente mille francs à ma loyauté? N'aviez-vous pas la contre-lettre? Mais comme, grâce au ciel, j'espère bien entamer d'autres affaires avec vous, je vous rends, à cette heure, votre moitié intacte des quinze mille francs...

Il fit mine d'entr'ouvrir majestueusement son portefeuille... Le comte, par un geste grotesquement généreux, l'en empêcha.

— Allons donc, lui dit-il en l'attirant avec une politesse charmante; allons donc, mon cher ami, ne parlons plus de cela; j'ai bien autre chose à vous proposer. Et d'abord, combien veux-tu? (Le comte en était venu au tutoiement.)

— J'aimerais assez cent mille francs, dit Raimbert. Cent mille francs à gagner! cela m'irait. J'aime les affaires en grand. Tes projets sur le grainier sont licites?

— Licites, dit le comte; mais il me semble que, pour un planteur américain, tu as bien de l'ambition.

Le bonhomme a un million, je le sais. Nous *opérons* sur un million. Je veux donc mes cent mille francs.

— Tu promets de me seconder?

— Je serai l'homme de la chose. En tout et pour tout, comme à la loge maçonnique du G.·. O.·., où je viens d'être reçu rose-croix. Mais que veux-tu faire, *ensemenceur*?

— Mon ami Raimbert, dit le comte en s'asseyant sur la marche même d'un perron qui formait l'angle de la rue où ils causaient, je me fais vieux et cassé. Te rappelles-tu le temps où je dansais chez la citoyenne Tallien? et me vois-tu, plus tard, aux petits-soupers de Cambacérès? J'étais loin alors, tu le sais, de songer à m'établir. Je pris une femme qui m'*ennuya*, une véritable bégueule, une fille noble qui ne comprenait rien à son mari! J'étais né avec la bosse du million! Tâte mon crâne, à gauche; elle est là, Raimbert! D'un autre côté, j'avais en amour le vin et les femmes; j'étais, tu ne l'ignores pas, perdu de dettes à vingt ans. Dans ce monde, où il faut avoir les pieds chauds, j'ai donc réussi bien vite, parce que je l'ai voulu. Vouloir, Raimbert, c'est la vie! Donc, j'ai réfléchi, et je me suis dit : Puisque je puis faire mon bonheur par des vices qui me sont naturels, que j'ai acquis sans travail et que je conserve sans effort; que ces vices, d'ailleurs, cadrent parfaitement avec les mœurs de mon temps et sont du goût de mes amis, j'y tiens et je m'y cramponne, à ces chers vices. J'ai donc usé de toute cette énergie-là. J'ai mené d'abord la vie du directoire, tu le sais, la vie qui commence à minuit et près des tapis verts où l'or flamboie; la vie des munitionnaires qui rongeaient l'armée, et qui n'avaient pas même besoin d'être hypocrites: tant cela était de mode. J'ai pratiqué avec toi, en mille circonstances, la science de l'*alibi*. Aux eaux de Bagnères, comte de Spa; à celles de Spa, comte de Bagnères. Je dois à ta perspicacité philosophique la progression ascendante de ma vie. Tu m'as fait voir, Raimbert, que nous autres, gens ruinés, nous pouvions fort bien encore *tenir le monde* avec trois étapes : la Belgique, où nous prenons l'argent des dupes; l'Angleterre, où nous l'exploitons; et l'Amérique enfin, où nous finissons par le manger. Je t'avouerai que, pour la troisième fois, j'en suis revenu à la Belgique, *première étape*. La Belgique a du charme pour un vieux *Macédonien* comme moi; elle a des dots de satrape. Le papa Vanderhoëk est un trésor, une graine de niais délicieuse. De son côté, je crois

que je ne suis pas indifférent à la petite; c'est un oiseau que je tiens en cage, Raimbert. Tu ne comprends pas? Je te paie sur ma dot. Oh! ne crains rien, continua Dumont; les écritures seront franches, je n'ai qu'un mot à dire, et le père me la donne. Quant à mon nom, j'ai là-dessus mon dossier en règle. Toi, de ton côté, presse l'ensemençage des graines. Adieu, monsieur le planteur d'Amérique!

— Au revoir, comte de Bagnères!

Pendant que ces deux hommes échangent encore, en se quittant, quelques signes d'intelligence, l'obscurité de la nuit a enveloppé la place de l'Hôtel-de-Ville; on ne voit guère, par les rues, que quelques femmes encapuchonnées de leur *faille*, qui regagnent au pas de course leurs portes vertes. Une seule vitre est éclairée sur la grande place, c'est celle d'Olivier. Enfin le jeune homme a reçu une lettre de sa mère! Il tient entre ses doigts ces caractères chéris, à demi effacés sous des larmes. C'est Catherine elle-même qui vient de la lui donner, cette lettre; elle était adressée sous un pli à M. Vanderhoëk. Le secret terrible qu'y devait lire Olivier semble déjà tout empreint sur son visage. Sa respiration était pressée quand il en brisa le cachet. Cette missive était de deux écritures très distinctes: l'une effacée, tremblante, l'autre ferme, et contenue dans un mince postscriptum.

De l'Abbaye-au-Bois, 17 septembre.

« C'est te récrire bien tard, mon cher Olivier, te récrire du fond d'une » retraite dans laquelle tu ne croyais pas me voir confinée. Depuis six » jours, je suis morte au monde, moi qui n'y ai pas du reste vécu plus » de six ans, c'est-à-dire pendant mon mariage. Je trouve ici un parfum » de douceur et de repos qui peut-être rendra la force à ma santé. Je le » désire avec ardeur, mon cher Olivier, non pour moi que le temps doit » atteindre, après tous les coups affreux qu'il m'a portés, mais pour toi, » cher enfant, dont le bonheur doit racheter ma souffrance. Non, je le li- » sais hier encore dans saint Augustin, *il est impossible que le fils de* » *tant de larmes périsse.* La désolation de mes jours est pour moi seule; » si tu savais combien j'ai souffert, mon Olivier! Que de fois tu m'as » dit, les yeux au ciel, et avec des larmes: Ma mère, est-ce là-haut » que vous pleurez? Par ce mot, tu semblais exclure, Olivier, toutes les » douleurs terrestres. Tu rêvais pour moi un culte de tristesse ayant son » étoile et sa mémoire dans les cieux; tu croyais, sans doute, que c'était

» un souvenir adoré que je pleurais! Hélas! cher enfant, ce que j'ai à te
» verser de douleurs est bien amer, et je voudrais, au prix de mon sang,
» éloigner ce calice impur de tes lèvres. Cette lettre, rassure-toi, n'est
» point dictée par mon confesseur, et je ne suis pas si affaiblie que je
» n'entrevoie encore ta blonde tête à côté de mon chevet. Écoute-moi
» donc, en posant ta main dans la mienne, mon Olivier. »

La pauvre mère reprenait, comme si Olivier eût pressé en effet sa pâle main :

« Tu sens battre mes artères; tu vois, n'est-ce pas, que je suis exempte
» de fièvre? Eh bien! cher Olivier, du jour où je t'ai fait un mensonge,
» je la sentis s'éteindre, cette fièvre qui me brûlait! Oui, Olivier, je t'ai
» menti; le mensonge que je t'ai fait était un crime de mère, une mère
» seule pouvait te cacher pendant six ans que ton père vivait! Oui, Oli-
» vier, vous vous êtes mépris sur ce deuil qui a trompé tout le monde,
» vous avez cru que votre père était mort. Votre père existe, il est près
» de vous, à deux pas de vous, Olivier! Vous l'avez cru enseveli, et
» c'est moi qui l'avais enseveli, mort depuis long-temps, et c'est lui qui
» m'a fait mourir! Cet homme, Olivier, que vos larmes pieuses ont ho-
» noré, n'était pas digne de ces larmes; je vous le dis, pâle de honte,
» il promenait d'ignobles maîtresses le jour même que vous portiez son
» deuil. Olivier, je ne voulais pas que vous puissiez mépriser votre père.
» J'ai placé pendant six ans un ange dans les cieux, pendant que le dé-
» mon de mes nuits et de mes jours promenait encore sa honte ici-bas. Qui te
» dira, mon cher fils, cette longue vie de larmes? Je me relevais et m'étaignais
» comme la flamme d'une lampe; j'achetais, par les tourmens du martyre,
» mes journées de joie et d'orgueil avec mon enfant. M. D... s'emporta
» un jour jusqu'à lever sur moi la cravache qu'il tenait. « Je suis votre
» maître, dit-il, je vous ai achetée, vous n'aviez rien! » Notre famille
» était en effet très-pauvre. Ton grand-père, Olivier, était un honnête
» marchand; les spéculations les plus absurdes amenèrent la ruine de
» M. D... En se séparant de moi, il m'enleva sans honte le peu de res-
» sources qui me restaient. Tu ne pourras jamais approfondir, Olivier,
» l'héroïsme d'excuses qu'une femme emploie pour défendre son mari!
» Dans tous les cercles où l'on accusait ton père, c'était moi qui le défen-
» dais, moi, la victime opprimée! Tu te rappelles ce bizarre portrait,

» ce portrait fatal que tu avais toi-même pris en dégoût, Olivier, c'était
» le sien! Tu te souviens aussi de cette soirée et de cet homme poursuivi,
» n'est-ce pas? Olivier, c'était ton père!

» Et maintenant, ajoutait encore la pauvre femme, si tu me demandes
» pourquoi je te dis ces choses, c'est que tu dois les savoir. Olivier, tu
» es homme, et ta douleur ne répand pas des larmes de sang, comme la
» mienne, sur ces pages. Cette lettre m'a bien coûté! Mais il fallait l'écrire, et
» Dieu m'est témoin que je m'étais promis depuis long-temps de t'apprendre
» la vérité. Tu vis dans une ville où se cache ton père, m'a-t-on écrit,
» une ville où d'ailleurs son nom peut chaque jour t'être jeté comme une
» insulte. Il s'y montre avec éclat sous le nom du comte de Bagnères! Ne
» le provoque pas, mon cher Olivier! souviens-toi qu'il est ton père, et
» pense à Dieu. Dieu est le père des orphelins, le tuteur des pauvres veuves!
» Ma tête est lourde, je te quitte, mon cher enfant! Adieu, et prie pour
» celle... »

Une date postérieure précédait ces autres lignes.

« Mme Dumont est fort mal. Si vous pouvez venir, venez.

» Le docteur Mag.... »

Olivier tordit ses mains. Sa mère expirante, et son agonie annoncée par un froid billet de médecin! Puis toutes les émotions horribles de cette lecture, le secret le plus horrible dévoilé, sa haine contre le comte devenue impossible, car cet homme était son père! Courons et prenons des chevaux de poste, dit Olivier, en poussant du pied la porte de sa chambre.

La pluie tombait; le jeune homme entra machinalement dans une porte ouverte, c'était la poste. « Encore une lettre timbrée de Paris! » Mais cette fois les dents lui claquaient. La lettre était timbrée d'un cachet noir... et de l'écriture du médecin...

Ce soir-là, un concours inaccoutumé de gens franchit le seuil du grainier. Le jeune homme ignorait sans doute que c'était le soir choisi pour le contrat de mariage avec Catherine. Le mariage devait recevoir sa légalisation définitive dans le cabinet même de M. Vanderhoëck. Il y eut encombrement de carrosses sur la place de l'Hôtel-de-Ville, non pas de ces brillans coupés à panneaux armoriés, mais de ces confortables berlines

numérotées qui placent si haut la variété bruxelloise dans la grande espèce des fiacres européens. Les tartines de beurre et les tranches de jambon farci circulèrent dès huit heures du soir parmi les nombreux invités. Toutes les qualités de bière qui se brassent de Bruxelles à Louvain y furent profusément versées par les mains de la vieille Mieke, servante sexagénaire de la maison, laquelle suppléait ce soir-là la charmante Catherine dans les fonctions de sommelier.

Catherine était adorable dans sa robe neuve de jaconas anglais. Ses jolies épaules débarrassées, pour la première fois de la guimpe qui les voilait d'habitude, semblaient rougir d'un sentiment de pudeur et de honte enfantine. Le regard de son futur époux faisait palpiter sa poitrine délicate comme une touffe de roses sous la dent d'un bouc affamé. Catherine se sentait heureuse d'être la femme du comte de Bagnères, soit que la vanité l'éblouît, soit que les manières inaccoutumées de cet homme eussent véritablement séduit cette petite fille, neuve aux impressions du monde qu'elle n'avait pas jusqu'alors entrevu.

M. Vanderhoëck n'avait rien changé à son costume non plus qu'à ses façons d'agir, si ce n'est qu'il prononçait plus souvent que de coutume l'interpellation de *mon gendre* ou de *M. le comte*, *notre gendre*; et cela particulièrement quand une nouvelle figure s'introduisait dans le salon. Le notaire vint compléter la fête, et son style officiel dissipa le nuage odorant des madrigaux ambrés que le comte faisait pleuvoir autour de lui à mains pleines. Bientôt parens, alliés et amis, tout le monde eut apposé sa signature au bas de la minute. Raimbert lui-même exécuta son calligraphique paraphe, comme témoin du marié. L'homme de loi se leva pour prendre congé de la compagnie. Alors le comte souleva délicatement du bout des doigts la main potelée de Catherine, et la portant à ses lèvres qu'enjolivait le plus élégant sourire :

— Me sera-t-il permis, dit-il, de vous donner le titre de comtesse qui vous ira si bien, ma chère Catherine. Là! là! ne baissez point la tête avec cet air ingénu. Il faut vous résigner aux adorations dont je ne cesserai de vous entourer, mon ange, puisque, grâce au ciel et à l'heureuse idée de votre excellent père, me voici votre protecteur et votre mari.

— Son mari! murmura une voix sourde au milieu de la foule. Oui, monsieur, vous pouvez prendre ce titre désormais, puisque vous venez de tuer votre femme!...

Tous les yeux se portèrent sur l'homme qui avait parlé. Le comte lui-

même perdit un instant l'assurance de son maintien. Il se fût même évadé sans en entendre davantage, si la retraite n'était devenue pour lui plus périlleuse que le combat. Force lui fut de faire tête à l'orage. Il se jeta donc bravement au-devant de son audacieux agresseur.

Olivier s'avança, pâle et défait, les cheveux en désordre, portant dans ses yeux la marque du plus profond abattement. Il se trouvait en présence de son père, tenant à la main l'arme dont il pouvait l'écraser : la lettre d'une mère expirée dans la douleur de l'abandon. Et celui pour qui sa mère était morte, il le voyait là, devant lui ; et cet homme, chargé des crimes les plus odieux, cet homme, c'était son père, et c'était sur son père que sa vengeance devait éclater. Olivier, glacé d'horreur, essaya vainement d'articuler une parole. On l'aurait pris pour le coupable; pendant que le comte, le front levé et l'œil serein, semblait un juge appelé à prononcer sur lui.

Olivier ne répondit pas aux premières interpellations du gendre de M. Vanderhoëck. Il évita aussi le regard de Catherine, comme s'il eût craint d'ajouter une nouvelle étincelle au feu intérieur qui le consumait. Cependant les atteintes du comte devinrent tellement insultantes que la fureur du jeune homme déborda.

— Oui, vous avez tué votre femme ! reprit-il d'une voix tonnante et frappant du poing sur la table où venait de se signer le contrat. Vous l'avez tuée, non à la façon des meurtriers vulgaires, avec le fer ou le poison, mais par les désespoirs dont vous n'avez cessé d'abreuver sa vie. Vous n'avez pas de sang aux mains, aucune souillure n'a rejailli sur votre visage, mais dans votre conscience, monsieur, ne tremblez-vous pas quelquefois d'y pénétrer? Lisez! lisez, monsieur, ces dernières paroles d'une mourante, poursuivit-il en étalant sous les yeux du prétendu comte la terrible lettre datée de l'Abbaye-aux-Bois ; vous saurez à quel titre je viens vous adresser ces reproches, et vous comprendrez pourquoi je ne m'explique pas ici davantage.

Puis se tournant vers le grainier et sa fille :

— Permettez que j'aie quelques instans d'entretien avec M. le comte de Bagnères. Dans un quart d'heure j'aurai quitté votre maison et cette ville.

Le gendre de M. Vanderhoëck, un peu rassuré par la discrétion d'Olivier, fit mine d'user de grandeur d'ame vis-à-vis d'un jeune fou qui venait de l'insulter sans motifs, et il daigna consentir à l'entrevue qu'il sollicitait de lui. Laissant donc la compagnie encore tout étonnée de la scène

qu'elle venait d'entendre, le comte serra en souriant la main de son beau-père, et suivi d'Olivier, il passsa dans une pièce voisine.

Quand ils furent seuls :

— Écoutez bien ceci, monsieur, lui dit le jeune homme : je n'avais qu'une croyance, vous me l'avez ôtée. Je pensais que ce père que je n'avais pas connu, ce père sans caresses et sans baisers pour mon enfance, cet homme dont la voix est à peine chez moi un vague souvenir, et que chacun me disait s'appeler mon père, ne pouvait me donner le nom de fils que là-haut! là-haut! c'est-à-dire où est ma mère. J'entends et j'exige que mon père soit toujours mort. Oui, vous êtes mort! monsieur le comte, et je ne vois plus en vous qu'un cadavre. Je n'insulterai pas la tombe d'un mort, je ne clouerai pas la honte à votre épitaphe. Monsieur le comte de Bagnères, sortez!

Et voyant qu'il hésitait :

— Soyez tranquille, monsieur, je protégerai votre fuite; je ferai plus, je vous donnerai mon bras. Un vieillard au bras d'un jeune homme est toujours respecté, dit Olivier avec un amer sourire; d'ailleurs on ignore ici votre vrai nom. Partons donc, partons tous deux! Vous n'avez rien à craindre sous le masque du comte de Bagnères; demain peut-être il serait trop tard pour sauver M. Dumont.

Ces dernières paroles d'Olivier retentissaient encore; il se fit dans le salon de M. Vanderhoëk une rumeur soudaine, au milieu de laquelle on distinguait des pas lourds et des voix d'hommes qui paraissaient disputer. M. Dumont pencha l'oreille vers la porte, semblable à un vieux soldat toujours sur le qui-vive d'une embuscade. Olivier lui-même se tut, et quelques mots de la conversation du dehors purent de la sorte arriver jusqu'à eux; le nom du comte de Bagnères était prononcé, mêlé aux épithètes d'escroc et de banqueroutier. Raimbert tremblant comme une feuille, ne répondait aux charges dont on l'accablait que par de simples paroles.

— Je défie que l'on produise une preuve contre moi. Monsieur le commissaire, mon arrestation est un abus de pouvoir, un acte arbitraire dont je demanderai justice à la chambre des représentans.

— Nous sommes perdus! s'écria Dumont. Qui donc a pu nous dénoncer?

La porte s'ouvrit au même instant; un homme s'avança, vêtu d'une longue redingote indigo, traversée d'un baudrier noir avec une plaque de Saint-Michel sur la poitrine. Les genoux de Dumont se dérobèrent sous

lui quand il reconnut cet odieux uniforme. Il eut pourtant assez de force encore pour demander sur quelle preuve reposait l'accusation. L'officier de police lui présenta une lettre signée Olivier Dumont.

—J'ai dénoncé mon père ! murmura douloureusement le jeune homme ; et maintenant me voici le fils d'un banqueroutier !

Dumont suivit l'agent ; Catherine s'évanouit ; Olivier ne rencontra même pas le regard de la jeune fille : elle se cachait dans le sein de M. Vanderhoëk. Cette noce lugubre avait vu disparaître tous ses acteurs. Le lendemain, Olivier, un crêpe au bras, sortit de la ville.

Quand il partit, le digne grainier fut le seul qui l'accompagna.

A quelques mois de ceci, dans la galerie de M. Skamps, à Gand, je rencontrai un peintre qui considérait attentivement l'esquisse du magnifique tableau appelé *la Peste de Rubens*. Il portait un mauvais manteau à collet de martre. Son visage fiévreux et ses yeux éteints annonçaient une vive souffrance. Je persistais à le croire jeune ; mais quand il ôta sa casquette de voyage, je vis avec une indicible surprise que ses cheveux étaient blancs.

Ce vieillard, c'était Olivier.

Il avait ainsi résumé lui-même sa génération, génération passive des fautes de ses pères, étouffée par eux, comme les enfans de Saturne ; fruit d'une époque malheureuse, en ce qu'elle récolte les torts de cette ancienne société qu'elle n'a pas connue et qu'ont perdue les sophismes ; génération où s'est éteint le respect du nom, et où le nom se venge en vous poursuivant toujours !

ROGER DE BEAUVOIR.

LES MASQUES PARISIENS

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

§ II.

Fatiguée de promener sa vue à Luciennes sur les clous d'or de sa chambre, dont les têtes figuraient en relief des images lascives, et sur les pastorales de Fragonard, Mme Dubarry se sauvait fréquemment à Versailles, dans son pavillon de l'Avenue, où elle conviait l'Opéra et le danseur Dauberval au loisir de ses nuits. Dans les derniers jours de février 1775, ne sachant plus comment réveiller les sens de Louis, elle imagina de monter au pavillon même *Endymion*, ballet inédit de Vestris, œuvre chorégraphique où toutes les lubricités de la pantomime étaient savamment réunies. Les appartemens de la favorite se changèrent en coulisses; les lieux les plus secrets devinrent des loges et des vestiaires; les écuries accueillirent le personnel de la danse et de la musique. L'hospitalité était de bon goût comme la fête, et rien ne manquait à l'illusion du spectacle.

Jamais les grands hôtels de Versailles, aujourd'hui muettes et régulières nécropoles, n'avaient répété des cris plus désordonnés sous leurs voûtes, et des figures plus ivres dans leurs trumeaux.

Je me trompe : il y eut un moment, plus tard, où les bottes ferrées du Nord, insolentes comme des talons rouges, résonnèrent dans l'escalier monumental de ces palais. Alors ce ne furent pas des cris, mais des hurlemens; ce ne fut pas de l'ivresse, mais de la rage. A l'orgie des Prussiens en 1815, il ne manquait pour convives dans cette Palmyre, que les squelettes des roués qu'ils vengeaient avec tant d'imagination. Et puis, aux plaines de Cassel, un vieil Hessois qui fume sa pipe, sa belle pipe de Hongrie, le bras en collier autour du cou de sa jument, ce vieillard aura dit un jour à ses fils qu'il a vu Versailles, le bazar du grand roi et de la grande révolution, Versailles où l'or ruisselle sur les murs, l'eau dans des bassins de marbre, et la verdure en mille rivières de gazon. Le Hessois a dit cela, et tandis qu'il parlait ainsi, ses fils regardaient à l'Ouest, la jument intelligente hennissait en grattant la terre du sabot; car ses quatre jambes ont volé à travers la mitraille de Waterloo, ses naseaux ont rougi la Seine, et son œil fauve brillait le soir à la fenêtre des métairies champenoises. A son flanc est restée l'estampille d'une blessure. Elle avait écrasé l'enfant d'un laboureur, et l'épieu d'un paysan lui ouvrit le ventre.

Mais le pavillon de la comtesse Dubarry, festonné de médaillons érotiques et scintillant de bougies colorées, n'était pour le moment que la *petite maison* du roi. On n'y connaissait encore l'étranger que d'après les dessins tartares envoyés de Pékin par l'empereur à son cousin d'Europe. D'ailleurs Louis avait le cœur trop fier pour être Chinois, Italien ou Saxon dans la débauche. Ses jouissances les plus neuves, ses raffinemens les plus imprévus, ses maîtresses même, tout cela fut gravement national. A Versailles on exécutait avec une rage patriotique *Castor et Pollux;* on toisait avec impertinence le chevalier Gluck, cet Allemand barbare. Il y avait des roses partout : des roses au collier des petits chiens, des roses aux branches des candélabres, et en guirlande dans les aubussons du parquet, des roses à la gorge des femmes demi-nues, des roses au soc des pendules, où le temps passait avec sa faux et sa longue barbe sur des fleurs. Vous le voyez, rien n'était plus français. Si

le comte de Saint-Germain eût prédit aux violons de la courtisane que les trompettes de Blucher étoufferaient un jour le dernier écho de leurs gammes, l'orchestre, en belle humeur, eût pendu en effigie, comme Jean-Jacques, le Cassandre empirique et Prussien lui-même. Le règne du Bien-Aimé paraissait éternel comme la gloire de Rameau.

Le 28 février, Jeanne Vaubernier vint prendre place en face de son théâtre, au milieu de sa cour, entre Mmes de Valentinois, de Mirepoix et de L'Hospital. Au-dessus de la chaise longue de la favorite on voyait le portrait en pied de Charles Ier, roi d'Angleterre, cette précieuse toile de Vandyck que vous admirez maintenant au Louvre, et que la comtesse nous garda pour dix mille écus. Tout se réunissait pour exalter jusqu'au délire l'orgueil de Jeanne : le matin, dans l'atelier de Vernet, elle avait signé de ses jolis doigts, et sur un bout de papier, une ordonnance de 50,000 livres payables à vue à l'artiste par Beaujon, le banquier du roi, et le soir, en se montrant dans la salle où les trois premiers théâtres de la nation députaient humblement à sa fête leur répertoire et leurs coryphées, elle tenait à la main une lettre de Voltaire. Au moment où la foule s'ouvrait avec le plus d'ivresse sur son passage, un œuf énorme se fit jour entre les aigrettes de plumes et les robes à queues, et sembla tout à coup éclore sous les pas des duchesses; œuf en carton peint, œuf ravissant de blancheur et poli comme le fruit d'un pigeon. L'œuf ainsi tombé du ciel se brisa, et il en sortit un enfant ailé, armé, frisé, nu, mais encore à cet âge où la nudité s'ignore; l'enfant repoussa de son pied mignon la coquille, arracha d'une main le bandeau qui lui meurtrissait les yeux, et de l'autre déposa sur les genoux de la comtesse ses flèches et son arc. A cette ingénieuse surprise, il s'éleva un murmure d'admiration; le maréchal de Richelieu lui-même, balançant son vieux corps de bouquin, chuchota à l'oreille de la sultane, et lui dit avec agrément : « Vénus a paru, et l'Amour est né. »

L'Amour sans bandeau, c'était Louis XV. Toutes les fois que les allégories sont inintelligibles, on les saisit. En 1773, Louis,

roi de France, devait ressembler à Cupidon à peu près comme M. de Richelieu ressemblait à Mercure. Mais ce rapport de physionomie était officiel, indiqué par le programme, et sous les ordres du premier gentilhomme de service : nul ne s'y trompa, le roi fut reconnu. Un peu confuse, les yeux brillans, la comtesse étala magnifiquement son bonheur et son pouff. Le *pouff au sentiment*, coiffure intellectuelle, édifice toujours encyclopédique, était une œuvre supérieure où les plus petits détails représentaient des idées. Ordinairement le pouff racontait une histoire. Si l'histoire de Jeanne Vaubernier était écrite sur sa tête, il y a beaucoup de romans au dix-huitième siècle qui ne valaient pas seulement une mèche de ses cheveux. Pour le succès d'une telle coiffure, il fallait la vie et le rang de la comtesse. Quel génie dans l'artiste qui, tous les soirs, de son peigne léger, en crêpait amoureusement les boucles en repentir, et les nattes indiscrètes! — J'ai dit encore que Mme Dubarry était aussi rayonnante de son bonheur que de son pouff. Oui, pendant cinq années, ce fut la plus heureuse créature ! Elle posa son joli pied, chaussé de la mule royale, sur la mitre des évêques; le premier trône du monde a été sa chaise longue, et le fils bien-aimé de l'Église la préférait à ses autels ; religion, ministère, argent, intelligence, dynastie, elle a tout serré dans sa main mignonne. Hier, pour un écu, la France entière possédait cette femme; aujourd'hui, pour un baiser, cette femme possède la France entière. Si ce roman-là ne méritait pas l'échafaud, il méritait bien un pouff.

Mais tandis que Guimard, Dauberval et Vestris faisaient agréablement de la mythologie avec leurs jambes, que faisait donc le roi, ce véritable maître des ballets? A quelques toises du pavillon, dans la tribune de la chapelle de Versailles, il écoutait le troisième sermon de l'abbé de Beauvais. Le roi était assis à la même place et dans le même fauteuil d'où Louis XIV, vieillard faible, monarque déchu, entendait, avec une terreur si profonde, les harangues diversement chrétiennes de Massillon, de Fléchier et de Letellier. Quand la voix du jeune prédicateur montait vers les orgues avec plus de courage et d'éclat, le roi, caché par les

piliers, mais ne déguisant pas son émotion, se penchait involontairement sur le balustre; il regardait dans l'église; et, au milieu des courtisans, des gardes et des gens de sa maison qui étaient là debout, chapeau bas, immobiles, épouvantés de la hardiesse du lévite, à travers la vaporeuse lumière de la nef et les lourdes draperies du chœur, il croyait voir la bière de son aïeul. Depuis le jour de la Purification, toutes les semaines, l'abbé de Beauvais changeait ainsi le carnaval du monarque en austère examen de conscience. Le zèle du prêtre fut démenti par l'issue profane du carême, et pour effrayer Louis XV d'une manière décisive, il ne fallut rien moins, dans l'automne suivant, que la mort de Chauvelin, foudroyé d'apoplexie sous ses yeux, comme le pauvre marquis ramassait l'éventail de Mme de Mirepoix; mais, dans ce moment, aux tonnantes paroles de son prédicateur, le roi était déjà sérieusement triste. Il se fit donc un silence extraordinaire autour de la comtesse, lorsque M. de Bissy, entrant dans le salon avec fracas, s'écria d'un air d'importance : *sa majesté ne viendra pas*. A ces mots, Diane, qui allait embrasser Endymion, remonta dans ses nuages. Le rideau tomba, les panaches se dispersèrent, l'Amour-Vestris resta seul en tête-à-tête avec ses coquilles d'œuf, encore éparses sur le parquet. On n'entendit bientôt plus dans le pavillon que les voix bruyantes des valets, qui appelaient les équipages. Atterrée par ces dévotions imprévues de son amant, la favorite se jeta dans sa voiture et s'enfuit à Luciennes pour se consoler en artiste. Mlle Raucour et *Phèdre* l'y attendaient.

Voilà comme le carnaval du dernier siècle, à tous les étages de la société parisienne, se montrait inépuisable de forme, dramatique en ses allures, tantôt frivole et tantôt grave, réjouissant et mordant. Il y aurait des volumes à écrire sur son histoire. Nous aurions pu dire, en leçon aux fils de famille, l'incroyable farce de ce M. de Chalus qui renouvela, dans le carnaval de 1785, la bouffonnerie du *légataire*, se mit au lit à la place de son oncle, dicta un testament où il s'instituait lui-même pour héritier unique, et le lendemain se présenta effrontément chez le notaire pour toucher les espèces du défunt. Nous aurions pu vous dire comment

en 1770, M. de La Harpe dévora, heure pour heure, à lui seul, l'hiver entier par les irrésistibles lectures qu'il faisait de sa larmoyante *Mélanie* aux femmes de Paris, et comment la religieuse qui s'était pendue de désespoir dans le parloir du couvent de la Conception, rue Saint-Honoré, devint tout à coup et en même temps, un épisode de carnaval, un sujet de tragédie, et une victime à la mode, de l'intolérance, grâce aux poumons de cet adorable auteur. Nous aurions pu encore vous dire que le comte d'Artois, maintenant à Prague, fit la plaisanterie d'envoyer à Londres un courrier diplomatique, afin d'avoir l'opinion des joueurs anglais sur une partie de creps qu'il suspendit jusqu'au retour de ce messager extraordinaire. Mais aujourd'hui, ces inspirations de la folie ne réveilleraient que des sentimens de pitié ou d'orgueil. Le Français, quoique *né malin*, ne se permet cependant plus d'être fou, même dans le vaudeville.

Le carnaval actuel n'est plus qu'ombre, fumée, néant, je ne sais quoi de vide, de terne, de sali et de crispé; à sa vue, il me souvient toujours de ces boutiques où les revendeuses viennent régulièrement, après chaque saison d'hiver, déposer ses falbalas huileux, ses caprices affadis et ses toilettes détrempées, comme des bancs de quartz ou des alluvions marines; le tumulus croît et s'élève, les cristallisations se forment; bientôt il ne restera de la folie primitive que déboires, loques et ennuis, ruines de toute espèce et de toute laideur. Si les masques ont encore gardé une signification, cherchez-la dans le tombereau fangeux qui, le premier matin du carême, nous voiture de la Courtille : ces femmes ivres de danse et brisées de sommeil, ces têtes enluminées qui ballent aux cahots du fiacre, ces flambantes joues où les taches de vin lavent maintenant les mouches, ces paillasses endormis sur un cheval étique, ces torches qui pétillent avec un éclat funèbre, n'est-ce pas Sodome entière, agonisante et rendue? La gastronomie elle-même a répudié le carnaval; on ne mange plus démesurément, *à mort*, comme mangeaient nos pères. Parmi les élucubrations sensuelles et les voluptés abdominales, le dix-hui-

tième siècle, lui, n'a rien oublié. Aussi terminerons-nous ces simples notes par le récit d'une orgie à la fois historique et privée. Nous la citons comme document; nous la donnons pour exemple.

Le carnaval de 1783 fut rempli par un homme. En des années moins socialement tourmentées, sous l'influence de Law ou de Mme de Châteauroux, cette circonstance seule eût apporté des entraves à la marche du gouvernement; en 1783, elle n'amena qu'un personnage de plus sur le trône de la mode où déjà Montgolfier prenait place hardiment entre l'inoculation et Beaumarchais; pendant six semaines, de la Chandeleur au mercredi des Cendres, ce personnage gouverna despotiquement les idées, les femmes et les mœurs, en dépit de M. Necker, plus célèbre par l'hôpital qu'il a fondé que par le ministère qu'il a conduit : nous voulons parler de maître Grimod de la Reynière, avocat au parlement, Zoïle des fermiers généraux et flatteur du cochon. C'est un des originaux du dix-huitième siècle qui ont fait le plus d'ingrats dans le nôtre.

Grimod de la Reynière, fils unique de l'administrateur en chef des postes du royaume, menait un genre de vie si bizarre que ses contemporains ont toujours hésité à le reconnaître, soit pour un garçon d'esprit, soit pour un grand fou. La nature, qui lui avait donné tout ce qu'elle n'accorde jamais qu'aux plus heureux, lui refusa des mains. Il était extrêmement riche, beau diseur, écrivain spirituel : sa figure avait de l'agrément, son cœur des qualités généreuses; il plaisait aux femmes, aimait beaucoup sa mère, jetait l'argent par les fenêtres : mais à l'extrémité de ses avant-bras, il portait un moignon terminé en pattes d'oie et renfermé dans un gant. Otez cette rare difformité à Grimod, et peut-être le siècle de la philosophie eût-il compté une lumière de plus. Sans la fameuse chanson : *Mon plus beau surplis*, Boufflers n'eût jamais été qu'un évêque; Grimod, se voyant des moignons, resta culinophile. Ainsi va le monde. Grimod cependant fut un philosophe, mais à la manière d'un homme qui a des pattes; il résolut de pa-

raître moins extraordinaire encore par ses mains que par sa conduite, et c'est à une semblable détermination qu'il est redevable d'avoir survécu à son époque; tant la gloire tient à peu de chose! Issu de la ferme générale, il se déclara pour le peuple; il appela hautement les fermiers généraux oppresseurs, tyrans et sangsues. Figurez-vous un gros banquier, soutenant de la parole et de sa caisse un journal républicain! Poursuivant jusqu'au bout sa chimère absurde, Grimod demeura simple avocat au parlement; il plaidait les affaires des misérables, ne recevait aucun salaire et ne perdait aucune occasion de fouetter en ses discours la finance, l'aristocratie et les abus. Et puis, avec sa fortune, il devint ce qu'il voulut, littérateur, musicien, chansonnier, journaliste, mais principalement et toujours culinophile. A ces mérites de genre, la Reynière fils joignait des originalités estimables. Il fit rencontre d'un mécanicien génevois fort habile qui utilisa ses moignons, en y adaptant des doigts artificiels; dès ce moment, il imita d'Alembert dans l'exagération de sa reconnaissance pour la vitrière de la rue Michel-le-Comte, et transporta sur le mécanicien la meilleure partie de sa tendresse filiale. Le mépris qu'il affichait pour son père était d'ailleurs moins un effet honteux de l'égoïsme qu'une amusante monomanie. A cet égard, il dit un mot remarquable. On lui demandait pourquoi il n'avait pas acheté une charge de conseiller au parlement. « En devenant juge, répondit Grimod, je me plaçais dans le cas de faire pendre mon père; en restant avocat, je conserve le droit de le défendre. »

Comme Restif de la Bretonne et Mercier, il avait pour Jean-Jacques Rousseau un enthousiasme religieux; il copiait scrupuleusement le grand homme dans ses manies, et à son exemple, il vendait avec un sang-froid très-sérieux des ustensiles de toilette qu'il fabriquait malgré ses doigts. Son atelier était établi dans le somptueux hôtel de l'administrateur des postes, rue des Champs-Élysées; on vit l'empereur Joseph et le grand duc de Russie ne pas résister à l'envie d'y marchander eux-mêmes les produits de M. Grimod; l'appartement et le locataire excitaient une double curiosité. Lorsque M. de la Reynière reconduisait un ami dans sa

voiture, il exigeait le prix de la course, jouait le rôle d'un cocher de fiacre, et gardait ses profits pour des aumônes et des souscriptions. Le caractère burlesque de ces fantaisies était parfaitement rendu par le blason significatif de ses armes, qu'il portait de gueules, à une croix d'argent, relevées par deux chats tigres et entourées des emblèmes de la justice, de la liberté, de l'éloquence et de la folie, avec cette devise : *quieti et musis.* Jamais devise, comme vous en verrez bientôt la preuve, ne fut mieux justifiée. Dans la plus élégante de ses bouffonneries, Grimod choisit le carnaval de 1785 pour occasion; mais le prétexte en était dramatique et même lugubre. Nous ne sommes plus de force vraiment à la comprendre.

Au commencement de janvier était morte à quatre-vingt-trois ans, comme elle s'appliquait une mouche devant sa toilette, et dans l'impénitence finale, Mlle Quinault, soubrette émérite de la Comédie-Française, la plus célèbre et la meilleure des Lisettes de Marivaux. Cette dame avait succédé à Mlle Lespinasse, à Mme Geoffrin, dans la charge de premier cordon-bleu de la coterie encyclopédique; Mme Necker n'était que le second. Rousseau, Duclos, Saint-Lambert, d'Alembert, Fagan, Grimod, Mme d'Epinay, étaient les habitués de la vieille comédienne. Au dessert, on renvoyait les valets et la nièce; on supprimait les carafes, on mettait les coudes sur table, et on entamait la conversation avec une tournure si expressive que Jean-Jacques, un certain soir, n'y tenant plus, jeta sa serviette, se leva précipitamment et demanda son chapeau. C'est là que Saint-Lambert, inspiré par le vin, réclamait, dans une sortie brûlante, la consommation du mariage en public sur l'autel de la nature; c'est aussi là que Duclos, pénétrant d'autant moins l'existence de Dieu qu'il avait bu plus de champagne, se trouvait à la fin du souper ivre et matérialiste. Mme d'Épinay, ou plutôt Grim, a soin de nous transmettre fort crûment des détails encore plus étranges dans ses Mémoires. M. de la Reynière trouvait beaucoup de charme dans ces réunions philosophiques où ses apologies du cochon excitaient de sincères applaudissemens. La mort du cordon-bleu lui causa une vive douleur; il rêva long-temps au moyen de

célébrer, à sa manière, les funérailles de la vieille soubrette, et enfin imagina une parade dont l'exécution satisfaisait à la fois la noblesse de ses regrets et la trempe de son esprit. Ajoutons que le carnaval n'y perdit rien de ses droits.

Mlle Quinault expira le 20 janvier, au matin. Quelques heures après cet événement, la folie du jour étalant toutes ses paillettes et vidant toutes ses pintes, Grimod saisit aux cheveux la circonstance, laissa deux ruisseaux de larmes maculer dignement ses joues, et de sa main artificielle traça le brouillon de la circulaire suivante :

— « Vous êtes prié d'assister au convoi et enterrement d'un *gueuleton* qui sera donné le samedi, premier février 1783, par maître Alexandre-Balthazar-Laurent Grimod de la Reynière, écuyer, avocat au parlement, membre de l'Académie des Arcades de Rome, associé libre du Musée de Paris, correspondant pour la partie dramatique du *Journal de Neufchâtel*, en sa maison, rue des Champs-Elysées, paroisse de la Magdeleine-l'Evêque. On fera son possible pour vous recevoir selon vos mérites; et sans se flatter encore que vous soyez pleinement satisfait, on ose vous assurer dès aujourd'hui que, du côté de l'huile et du cochon, vous n'aurez rien à désirer. On s'assemblera à neuf heures et demie pour souper à dix. Vous êtes instamment supplié de n'amener ni chien ni valet, le service devant être fait par des servantes *ad hoc*.

Vingt-deux copies de ce brouillon, magnifiquement libellées, furent envoyées à vingt-deux convives choisis de manière à former du banquet une véritable mosaïque sociale. Les garçons tailleurs devaient y prendre place à côté des jurisconsultes, les comédiens tendre la main aux apothicaires, le philosophe toaster sans rancune avec le jésuite. Sauf le but et la teneur de l'invitation, les circulaires ressemblaient, à s'y méprendre, pour la figure, à des billets d'enterrement; au lieu des crânes hideux que les graveurs de l'époque disposaient avec coquetterie au frontis-

pice, M. Grimod y fit ouvrir en taille-douce, et sur des faces rebondies, une rangée de bouches artistement béantes, allégorie que les gourmands interprétèrent dans un sens profane. Ces lettres, en raison de leur petit nombre et de leur format, eurent même tant de vogue dans ce siècle de chiffons, que Louis XVI s'en procura difficilement un exemplaire qu'il exposa sous un cadre aux yeux et aux rires de ses courtisans.

Mais ce n'était pas tout que d'inviter au banquet vingt-deux représentans de la société française au dix-huitième siècle; il fallait encore que l'administrateur des postes, *ce publicain*, comme disait évangéliquement son fils, prêtât sa vaisselle et l'hôtel des Champs-Élysées aux burlesques fantaisies de maître Grimod. L'avocat au parlement connaissait le faible de l'administrateur des postes; il savait que le bonhomme, redoutant beaucoup le tonnerre et la poudre, s'était réservé un appartement dans sa cave, où il se réfugiait à l'approche d'un orage ou au bruit d'une explosion. Comme il ne pouvait pas amonceler un orage, Grimod s'en tint aux chandelles romaines et aux girandes. On venait de conclure la paix avec l'Angleterre; les dames raffolaient déjà de Franklin et des lunettes vertes, et l'engouement du peuple pour la jeune république descendait même, vous l'avez vu, jusque dans les facéties du carnaval. M. Grimod dit à son père qu'il avait commandé des feux pyriques à La Varinière, artificier en vogue, et qu'il se proposait de brûler dans les jardins de l'hôtel une certaine quantité de poudre nationale en l'honneur de la liberté américaine. Ces mots suffirent; l'administrateur décampa, et Grimod resta maître des clefs qu'il remit à Dugazon. Comédien spirituel, effronté viveur, Dugazon était le poète ordonnateur de la parade. Elle coûta dix mille écus.

Et d'abord, en arrivant au rendez-vous, aux portes de l'hôtel des Champs-Élysées, le convive, gentilhomme, robin, ou petit collet, trouva un premier suisse, personnage cabalistique et muet, dont les doigts châtoyans de bagues et empêtrés de manchettes, ouvrirent lentement son billet d'invitation. Ce concierge fit au papier une mystérieuse corne, et adressa le néophyte à un second

suisse plus éloquent; celui-ci demanda d'une voix basse au convive s'il était invité par M. de la Reynière *l'oppresseur du peuple*, ou par M. de la Reynière *le défenseur du peuple*. Après avoir répondu d'un manière satisfaisante à cette question, l'invité monta rapidement un escalier, et fut reçu dans une espèce de corps-de-garde par des savoyards vêtus en hérauts d'armes, et brandissant des hallebardes dorées. De ce corps-de-garde, le convive passa dans une galerie, où *un frère terrible*, un inconnu, comme dans les loges maçonniques, ayant le casque en tête, la visière baissée, la cotte de mailles et la dague, marqua une seconde fois le billet et introduisit son homme dans l'avant-dernière salle. Là se tenait un monsieur habillé d'une robe noire, coiffé d'un bonnet carré; il ressemblait à ce prêtre égyptien qui gourmandait ses morts et leur disait : Qui êtes-vous? Le prêtre de M. Grimod, qui n'était peut-être que Dugazon lui-même, questionna le convive sur ses inventions, sur sa demeure, sur ses mœurs, ses qualités et son appétit; puis il dressa procès-verbal, et enfin prenant le mystifié par la main, l'annonça à voix haute dans la salle d'assemblée, dont la porte à deux battans se referma sur ses pas. Ce dernier salon gardait au convive la plus douce et la plus flatteuse des surprises; il y fut accueili par deux enfans de chœur qui balançaient respectueusement sous ses narines leurs encensoirs, où fumaient des parfums d'Orient; M. de la Reynière, en habit de cour, et avec le maintien le plus grave, tempérait ou accélérait du geste l'hommage de ces lévites. Les invités réunis, l'assemblée, silencieuse et pensive, se rendit dans une pièce où ne brillait pas une seule lumière; on y retint les convives près d'un quart d'heure, les portes soigneusement closes. Au bout de ce temps, elles se rouvrirent avec fracas, et on vit la table du festin éclairée de mille bougies et dressée sur un théâtre; une balustrade régnait circulairement; les hérauts d'armes, la hallebarde toujours au poing, s'y montraient dans une majestueuse immobilité; les encensoirs et les marmots reparurent aux quatre coins de ces tréteaux de la foire. Au milieu de la table s'élevait pour garniture un catafalque bariolé de charades et flanqué de lampes à l'antique.

Les vingt-deux chalands ébahis prirent place, et l'Amphitryon ayant déplié sa serviette, le souper commença.

La collation sembla magnifique; neuf services y figurèrent tour à tour, mais le premier fut exclusivement offert en cochon. Les assaisonnemens étaient variés; le fond de la langue, comme dit Figaro, restait le même. Quand les jeux de fourchette se furent un peu ralentis, le correspondant pour la partie dramatique du *Journal de Neufchâtel* suspendit tout à coup ses morceaux et s'écria plaisamment :

— Messieurs, cette entrée me paraît de votre goût; elle vient des officines de M. ***, charcutier, demeurant rue Saint-Denis, et le *cousin de mon père*. Je vous recommande ses saucisses. »

C'était là une parole évidemment incendiaire. Personne avant Grimod n'avait encore exprimé d'une manière plus saisissante et plus nette les conditions d'égalité civile et les besoins d'un nivellement prochain. Son bref discours était rationaliste, provoquant, irrésistible; car les circonstances politiques, le sombre éclat de la fête, les vapeurs de l'orgie, exaltaient les vingt-deux appétits mandataires de la civilisation parisienne. Il formulait une vérité triviale, mais de jour en jour, de saucisse en saucisse, plus remarquablement lumineuse : il mêlait le sang du charcutier au sang de l'ex-fermier-général; il trahissait avec fierté une généalogie plébéienne; il réhabilitait sans vergogne une classe honorable de producteurs et de produits. Aussi le retentissement de ce discours fut vif, la commotion électrique; le tiers-état du banquet déclara le porc frais en harmonie avec les idées de l'époque, et on ficha pour couronne, sur la perruque de Grimod, un laurier de Mayence. Le cochon fut mangé.

Au second service, M. de La Reynière, d'origine provençale, régala ses convives de toutes les variétés de la sauce à l'huile. Entre deux coulis, le jurisconsulte gastromythe fit cette nouvelle rocambole :

— Messieurs, dit le membre de l'Académie des Arcades de Rome,

cette huile d'Aix sort des magasins de M***, épicier, demeurant rue de la Verrerie, à l'enseigne des Trois-Jarres, et le *cousin de mon père*. Obligez-moi de lui donner votre pratique. »

Ce qui était vrai pour les saucisses le fut encore pour l'huile. Les harangues de Grimod étaient là des prévisions sociales. Il ramenait successivement à la crise qui devait éclater bientôt dans le sein des Notables les saillies décochées à la vanité de son père. Il se moquait fatalement des roturiers parvenus; il cherchait dans l'ombre, il tirait aux lumières de la révolution, il amenait sur la scène, aux applaudissemens du public, le charcutier, l'épicier et le reste. Et si vous réfléchissez qu'à l'issue du banquet les vingt-deux mystifiés se répandirent dans la capitale, emportant chacun, avec la fumée des rasades, l'émotion philosophique des paroles de M. Grimod, écrivons-nous donc aujourd'hui sans vraisemblance que le retentissement de ce gala fut un écho de révolte, une semence de bouleversement et d'anarchie? Le souper de M. de La Reynière nota politiquement dans la gastronomie le carnaval de 1785, de même que le triomphe de Voltaire, la mise en scène de *Figaro* et toutes les autres bonnes folies de l'époque installèrent la révolution par des mascarades. Ce n'eût pas été même trop d'un carnaval par spécialité.

Le poisson, le fruit, la volaille, les pâtisseries, le vin et presque tout l'ordinaire de ce fantastique repas amenèrent des scènes et des discours du même genre. Malheureux trois fois les absens que des liens de famille et des intérêts de commerce rattachaient à la fois à M. Grimod de La Reynière et au débit des vivres! Depuis le marchand d'olives jusqu'au fournisseur de moutarde, tout le monde fut épigrammatiquement désigné. Ni les souvenirs d'enfance, ni les droits collatéraux, ni même les services culinaires, n'affranchirent leur mémoire et leur nom du sarcasme. La mordante verve de l'amphitryon ne fit pas grâce à leur roture d'une seule laitue. Enfin cet associé libre du Musée de Paris termina ses pantalonnades et son festin par une allocution ainsi conçue :

—Messieurs, à l'égard des cassolettes orientales qui brûlent

devant vous et pour vous, je dois à l'honorable assemblée une explication qui ne satisfera pas moins son esprit que son odorat. Lorsque M. Grimod, mon père, festoie des parasites, il rencontre à sa table autant d'encensoirs que de convives. C'est une économie pour le maître; c'est un travail pour ses hôtes. Ici les cassolettes fument indépendamment de votre personnel; les mâchoires n'ont qu'un labeur, l'estomac n'a qu'une pensée. Ces enfans de chœur interprètent avec innocence vos sentimens, le parfum les exprime, et l'encens circule, comme la musique, pour tout le monde. »

M. Grimod de La Reynière, véritablement *poète*, suivant la noblesse d'une locution qu'en son hommage il faut ramener à sa grecque origine, auteur du *Censeur dramatique*, des *Réflexions sur le Plaisir* et de l'*Almanach des Gourmands*, ouvrages qui n'ont jamais été couronnés par l'Institut et n'ont remporté aucune espèce de prix Monthyon, M. Grimod vit encore, à peu de chose près octogénaire : il est long, maigre, sérieux; il digère toujours. Retiré à Villiers-Saint-Georges, dans une profonde et charmante solitude, il y rumine la gastronomie du dernier siècle, qui n'a plus dans le nôtre pour représentans que M. de La Reynière et M. de C..., le célèbre intendant des menus au cercle de Grammont. On a écrit que deux augures, dans l'ancienne Rome, ne se regardaient jamais sans rire; on écrirait beaucoup mieux que MM. de La Reynière et de C..... ne peuvent aujourd'hui se rencontrer au milieu de notre civilisation famélique sans éprouver beaucoup de regrets et fort peu d'appétit. Ces deux grands hommes, débris vivans d'un art qu'on ne comprend plus, professeurs illuminés d'une science morte, ont trouvé peut-être la plus énergique formule de la révolution française. « Autrefois, disent-ils gravement dans leur langage maçonnique, les cuisiniers du prince de Soubise exprimaient vingt livres de jus de quarante livres de viande; maintenant, de quarante livres de viande les cuisiniers de M. Rotschild n'en expriment que dix livres. L'industrie humaine a donc perdu moitié de sa force. »

C'est encore, sous une autre forme, le mot de Mlle Delaunay.

La femme de chambre de la duchesse du Maine avait un amant dont elle raconte en peu de mots, mais très-spirituellement, l'histoire sentimentale. « Il ne manquait pas, dit la fine baronne, de me reconduire jusque chez moi; il y avait une place à passer, et dans les commencemens de notre connaissance il prenait son chemin par les côtés de cette place. Je vis plus tard qu'il la traversait vers le milieu, d'où je jugeai que son amour était au moins diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré. »

Jamais sans doute l'amour et la bonne chère ne s'étaient plus philosophiquement rapprochés dans un même esprit de calcul supérieur.

André Delrieu.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE EN FRANCHE-COMTÉ.

EXCURSION A LUXEUIL.

Je partis de Vesoul à six heures du matin. C'était vers la mi-septembre, par une de ces matinées brumeuses, froides, pénétrantes, qui mordent les doigts et le visage, comme dit Horace, mais qui donnent de si belles espérances pour la journée. Vesoul est au milieu de riantes prairies bornées par des collines; il fallait traverser une de ces prairies pour gagner une des collines de l'est, d'où part le vaste plateau qui conduit à Luxeuil. Je ne voyais rien à vingt pas devant moi. La prairie était noyée sous la brume; la colline, à un quart de lieue de la ville, avait disparu; je ne la reconnus que quand je me sentis monter. Arrivé au sommet, comme la capote de mon cabriolet de louage dépassait la ligne de l'horizon devant moi, par-dessus les têtes des Vosges, je vis le soleil se lever, ce beau soleil qui pendant huit mois de l'année ne nous avait pas manqué plus de deux jours. J'eus son premier rayon, le

seul que puisse soutenir le regard de l'homme. Singulière harmonie, ou plutôt singulière parodie! à deux horizons si différens, l'un reculé par-delà les mondes, l'autre formé par la petite crête d'une petite colline sur un petit point de ce globe qu'un rayon du soleil levant suffit pour embraser et vêtir de lumière, se rencontraient en même temps, comme de propos délibéré, le soleil, le dieu visible, et deux des plus petits de ces myriades d'êtres animés auxquels il donne la vie, à savoir mon cheval de louage et moi, moi supérieur seulement à mon cheval par ce seul point, disent les philosophes, que j'ai conscience de ma petitesse infinie, mais mon cheval supérieur à moi par ce seul point qu'il ne s'occupait pas de la santé de sa petitesse non moins infinie.

C'était alors le moment le plus froid du matin. Tous ceux qui voyagent avant le jour savent que le lever du soleil est l'instant où l'air est le plus piquant; mais, comme c'est surtout par l'imagination que nous avons froid et chaud, le premier rayon du soleil nous réchauffe, quoiqu'il soit sans chaleur. Je le sentis pénétrer en moi et y réveiller la pensée encore engourdie des suites d'un sommeil interrompu. Un quart d'heure après, j'eus un spectacle splendide. La route longeait une petite vallée, à gauche, toute plongée dans la brume, et qui ressemblait au lit d'un fleuve roulant à pleins bords des eaux molles et vaporeuses. Ce même rayon de soleil qui était venu me réjouir au fond de mon cabriolet avait comme enfilé la vallée, et chassait devant lui ces vagues silencieuses; le fleuve s'affaissait peu à peu et s'encaissait de plus en plus dans ses deux rives. Bientôt quelques pointes de peupliers sortirent tout humides, comme ces plantes fluviatiles qui montrent leur tête au-dessus des eaux; puis insensiblement les cheminées de quelques fermes éparses dans la vallée, puis le moulin, dont le toit et le tic-tac semblèrent émerger en même temps; puis le meunier tout blanc fumant sa pipe devant sa porte; enfin çà et là, sur le lit du fleuve desséché comme par enchantement, des faucheurs coupant les regains de septembre, des vaches tondant l'herbe mouillée et emplissant leurs mamelles pour le déjeuner des habitans de Vesoul; un ruisseau d'eau véritable où le soleil se mire

tout l'été sans le dessécher, et tout le long de ce ruisseau des saules et des frênes formant une allée capricieuse; et sur le petit sentier qui côtoie le ruisseau, sous les saules, une femme plus matinale que les autres poussant un âne vers la ville, pour y vendre ses provisions la première, et revenir de bonne heure à la ferme.

J'allais voir à Luxeuil un illustre malade. Celui-là est malade pour avoir aimé la science plus que la vie, et la gloire plus que la santé. Il a voulu dire des choses nouvelles avec la langue de nos grands écrivains, il a voulu être original en restant dans la tradition. Il a écrit pour ce siècle qui renie la langue de ses pères, comme il aurait écrit pour le public d'élite du dix-septième et du dix-huitième siècle; il a donné au-delà de ce qu'on lui demandait. On l'aurait honoré, loué, enrichi à moins; c'est lui qui s'est fait à lui-même les conditions de sa propre gloire, et qui s'est accablé de responsabilités et de devoirs; sa santé y a péri. J'allais le voir, j'allais le remercier du plaisir nourrissant que m'ont donné ses livres, triste et touchant pélerinage dont je suis revenu avec cette arrière-pensée : la plus belle gloire vaut-elle qu'on l'achète à ce prix?

La route de Vesoul à Luxeuil traverse un beau pays, des champs bien cultivés, des villages aisés, de jolis bouquets de bois, quelques vignobles; du reste, rien de pittoresque, rien qui demeure dans la mémoire, rien qui fournisse une description au *touriste;* et c'est tant mieux : car là où le *touriste* ne trouve pas à prendre de notes sur son calepin banal, l'homme a le pain et le vin en abondance. Là au contraire où le touriste s'échauffe, s'exalte, et donne carrière à son imagination moutonnière et à sa verve de convention, dites-vous que l'homme vit misérable et ne mange que de mauvais pain. J'aime un site pittoresque, mais j'y trouve moins de prix quand le chétif paysan qui y perd ses sueurs vient sur le bord de la route me demander l'aumône et me faire payer le spectacle de sa montagne et de sa cabane délabrée qui *y fait si bien.* Le touriste ne tient compte que des paysages qui font un tableau. Il dit : Ici une montagne, là un pauvre petit champ

de pierre d'où une vieille femme courbée jusqu'à terre tire un à un quelques brins de lin; ailleurs un mendiant qui attend le voyageur..... à merveille! Mais, dans un tableau, ni cette vieille femme, ni ce mendiant n'ont faim. Je fais grand cas du paysage que le touriste dédaigne, car il en sort comme un bruit lointain d'activité et de vie, de travail heureux et béni du ciel, de santé, de danses joyeuses le dimanche, de noces fécondes, de mariages où l'on ne craint pas la venue des enfans, de procès entre gens qui s'arrondissent et s'accroissent; — bruit réjouissant qui vaut bien une sensation de curiosité mêlée de tristesse à la vue d'un paysage où la nature est rude à l'homme, et où la terre jalouse semble ne jouir que pour elle-même de sa sauvage beauté.

Après trois heures de route, on arrive à l'entrée d'une plaine immense, fermée par des collines, au pied desquelles l'œil distingue à peine des formes confuses de maisons, d'où s'élance un clocher; c'est Luxeuil. C'est là que je devais trouver mon illustre malade, ce noble martyr de la science et de l'art, aveugle, brisé par le mal, et, quoique doué de l'énergie des ames supérieures, ne pouvant pas rendre par sa volonté la vie et le mouvement à son corps qui plie sous lui, ni faire passer dans ses membres amaigris quelque peu de cette flamme qui anime et fait marcher les créations de sa pensée. Qu'allais-je lui dire? de quel air me présenter devant lui? de quel air... qu'importe? Il ne devait pas me voir! Mais que lui dirais-je? Comment lui cacher que je venais de parcourir un beau pays, c'est-à-dire que j'avais les membres agiles, le corps souple, l'œil bon; — à lui qui passe sa vie sur un fauteuil, où ni ses yeux, ni ses jambes ne le peuvent mener; à lui qui, jeune encore, enfant de ce siècle, avec la noble beauté de la jeunesse sur le visage, est déjà frappé de la raideur sépulcrale des vieillards? Comment lui taire que j'avais vu du haut des collines du Jura se lever le magnifique soleil qui fait étinceler les glaciers des Alpes, — à lui qui ne voit plus le soleil que dans sa pensée, quand il a besoin de s'en souvenir pour éclairer quelque scène de ses livres; à lui qui a fait *depuis long-temps amitié avec les ténèbres*, selon sa noble et touchante parole? Et quand il s'in-

formera de ma santé, comme c'est l'usage entre gens qui se retrouvent, je ne puis pas dire qui se revoient, lui avec une bonté particulière, parce qu'il sait que le travail m'a déjà fait tomber une première fois, comment lui dire que je suis valide et en bonne santé, sans qu'il fasse un amer retour sur lui-même? ou comment lui répondre que je souffre, moi aussi, et que je paie bien cher des travaux sans gloire, sans qu'il soit blessé que je parle de mes maux devant les siens, sans qu'il se dise intérieurement qu'il voudrait bien pour toute santé de ces équivoques maladies qui permettent au patient d'aller voir lever le soleil sur les hauteurs du Jura? car l'homme est ainsi fait, pensais-je en moi-même. Il est difficile que le malade ne trouve pas un air triomphant et injurieux à l'homme valide, et que l'homme valide, ou qui l'est comparativement, ne sente pas une honteuse joie en présence du malade. Un égoïsme secret perce à travers les protestations les plus sincères de sympathie. Ce sont comme des arrière-pensées toutes physiques qui se mêlent aux sentimens de l'ame. Entre deux amis, d'inégale santé, qui se demandent réciproquement de leurs nouvelles, le plus valide, en souhaitant de tout son cœur sa santé à son ami, ne sent-il pas en lui quelque chose qui s'applaudit d'avoir plutôt à faire ce vœu qu'à le recevoir?

Je pensais, tout en cheminant, à bien d'autres choses encore. Je ne le connaissais point, je ne l'avais jamais vu. Un lien d'admiration de mon côté, quelques lettres échangées, des amitiés communes, c'était tout ce qui me le faisait aller voir. De quel esprit était-il? comment ce noble jeune homme supportait-il sa précoce vieillesse? était-ce lui plaire que de le plaindre? fallait-il le tromper sur son état, étouffer mes émotions à la vue d'une si touchante ruine, jouer l'indifférence, et, comme on fait pour certains malades de l'espèce de Louis XI et de Mazarin, dont l'un, à demi mort, parait son cadavre de fourrures splendides, et dont l'autre se faisait farder sur son lit d'agonie, — offrir mon bras au paralytique pour faire une promenade dans le jardin? Ou bien, était-il de cette espèce plus commune de dolens qui changent leur médecin s'il refuse de classer, qualifier et traiter leur mala-

die, qu'on flatte et qu'on capte sûrement à s'attendrir sur leur sort, à leur trouver l'œil nerveux, la figure tirée; auxquels on craint de souhaiter la santé, de peur qu'ils ne prennent ce souhait pour une injure, et qu'on soulage en en désespérant? Dans tout homme, me disais-je, il y a deux hommes : dans l'homme de génie, il y a l'esprit supérieur, il y a ensuite l'homme ordinaire, et c'est souvent le bon moyen d'arriver à l'un que de se mettre bien avec l'autre; c'est en flattant les petites faiblesses de l'homme ordinaire qu'on gagne la confiance de l'esprit supérieur. Y avait-il aussi deux hommes en lui? et de quelle nature était l'homme ordinaire? Spéculations puériles, je le sais, mais où j'étais naturellement porté, d'abord parce qu'on ne peut guère mieux faire que spéculer sur une longue route, droite et nue, à travers une plaine moissonnée ou vendangée, ensuite parce qu'il est assez dans notre nature d'anticiper sur le futur, et de se composer un rôle pour une pièce qui peut-être ne se jouera pas.

Ce que j'y gagnai, ce fut d'abréger le chemin. Je me trouvai bientôt dans une rue longue et étroite, bordée de vieilles maisons, la plupart insignifiantes, quelques-unes d'une antiquité intéressante, c'était le bourg de Luxeuil. Je demandai la demeure de mon malade, on ne la savait pas. Je me fis conduire tout au bout de la rue. Il y a là une maison du quinzième siècle, admirablement conservée, avec un balcon en pierre, au premier étage, d'une jolie forme et d'une construction hardie. Je pensai que ce pouvait bien être là qu'il demeurait; que cet homme, qui vit au milieu des générations passées, avait dû se loger dans une maison historique, d'autant plus que cette maison a un jardin sur le derrière, et qu'il y a je ne sais quelles harmonies naturelles entre un artiste et un monument d'art, entre un malade et un petit jardin solitaire : j'entrai; c'était bien là. Deux dames, propriétaires de la maison, me reçurent avec bonté. Mon cœur battait; j'avais peur d'apprendre de mauvaises nouvelles; je le savais ayant beaucoup souffert dans ces derniers temps. — Comment va-t-il? — Bien mieux. — Je respirai; les complimens réciproques vinrent après.

Sa femme fut avertie de mon arrivée. Sa femme, noble femme, le bâton de sa vieillesse prématurée, si bonne, si empressée, si tendre pour lui, dont j'admirais le dévouement avant de le comprendre. Je l'ai bien compris depuis que j'ai vu le pauvre malade; un tel homme n'en pouvait inspirer plus, mais il n'en pouvait inspirer moins. Elle me dit qu'il se faisait une joie de *me voir*. Quelle dérision! toujours le mot voir, quoiqu'il n'ait plus d'yeux! Lui-même dit aussi : Je suis content de vous *voir!* Il est vrai qu'il voit par le cœur. — Ayez la bonté d'attendre un peu, on va le porter au jardin, sous la charmille; c'est là qu'il se tient tous les jours, pendant quelques heures, à l'ombre, et je lui fais une lecture, ou nous causons, de Paris surtout, et des amis qu'il y a laissés, et dont quelques-uns l'oublient.

— Il le croit?

— Il s'en attriste. Vous pourrez le consoler là-dessus.

— Oublié! non, me dis-je à moi-même; mais peut-être passe sous silence, omis; c'est la manière d'oublier des amis de jeunesse. Les vrais amis de l'écrivain supérieur ne sont-ils pas dans la génération qui vient après eux?

La conversation fut interrompue. On était venu nous dire qu'il nous recevrait sous la charmille; j'y allai. J'entendis une voix douce qui me demandait pardon de m'avoir fait attendre. Je ne le voyais pas encore. Cette voix me pénétra. J'entrai; je le vis qui étendait sa main du côté où il pensait que j'allais m'asseoir; je la serrai avec affection et respect. Il demanda s'il faisait du soleil —je pouvais à peine en soutenir le reflet sur les feuilles brillantes de la charmille—, et si je n'en serais pas incommodé. Je le rassurai, et m'assis près de lui. Ses paroles venaient lentement; il s'était promis de m'en tant dire! Je le regardai et l'écoutai avidement, des yeux, des oreilles et du cœur. Imaginez-vous une belle figure douce et souriante, un front élevé, harmonieux, d'une grande blancheur, qui m'a rappelé celui de Benjamin Constant, d'illustre mémoire; de beaux yeux noirs qui ne voient plus, mais qui parlent encore; qui se lèvent lentement, et quelquefois inégalement, l'un un peu plus que l'autre; qui ont de l'expression

et n'ont pas de regard; qui ne sont que tournés vers vous et qui pourtant vous pénètrent; et, au-dessus de ces yeux, des sourcils noirs, épais, dessinés gracieusement; et, sur ce front, des cheveux de même couleur, abondans, soyeux, qui se bouclent naturellement; une tête de beau jeune homme mûri par la pensée, avec un mélange de grâce et de gravité; une voix vibrante, maladive, mais assez animée; un nez fin; une bouche d'une belle forme, quoique légèrement contractée par l'habitude de la souffrance; et, sur toute cette figure, dans tous ces traits que la maladie n'a pas déformés, un bon sens bienveillant, de l'élévation et de la naïveté, les qualités de ses livres, intelligence, sagacité critique, sentiment de la vie. Je lui trouvai le visage calme, reposé, comme s'il avait le pouvoir d'empêcher ses souffrances intérieures d'altérer ce pur miroir où se réfléchit tout ce qu'il y a de bon, d'élevé, d'intelligent, hélas! et le peu qu'il y a de bonheur en lui. J'en fus d'autant plus surpris, que je venais d'apprendre par les siens qu'il avait tous les jours quelques momens de douleur aiguë; c'est là le prix que la nature impitoyable lui fait payer ce peu de belles pages qu'il écrit dans les courtes trèves de ses souffrances. C'est un dur marché que celui-là, une page pour une heure d'angoisses! Mais la crise passe et la page reste; il sait cela; il y a foi, et il ne se plaint pas du marché.

Aucun détail n'est petit, d'un personnage si intéressant. Un de ses gestes habituels, quand il cause, est de porter sa main droite à son nez, et de le prendre entre ses deux premiers doigts, comme s'il le voulait effiler et polir. Pendant qu'il me parlait, la tête tournée et les yeux errans de mon côté, je regardais au fond de ces yeux avec une curiosité respectueuse, mais vive, comme si j'y avais voulu chercher quelque espérance lointaine de guérison. Je m'y voyais parfaitement, comme dans un œil qui regarde, réfléchi dans leur mobile et profonde prunelle; c'est toujours un miroir qui reçoit les objets, mais qui ne les renvoie plus à l'intérieur, au fond de cette pensée que le spectacle du monde visible ne réjouit plus; la maladie a tendu un voile noir entre son ame et ses yeux; je m'y voyais, mais je n'y pouvais voir toutes les

nuances si délicates de sa pensée. Sauf une expression invariable de douceur et d'intelligence, n'y cherchez rien de plus : quand ses idées sont riantes,—et, grâce à Dieu, il lui en vient quelquefois au milieu des siens, — son regard ne rit pas; il reste grave, triste, douloureux; mais toutes ces nuances qu'il ne peut plus reproduire s'épanouissent sur tous ceux des traits de son visage que la maladie a respectés. Si vous ne pouvez pénétrer par les yeux dans cette ame choisie, vous le pouvez par le reste de sa figure, qui trahit toutes ses pensées par le jeu de toutes ses fibres vives et délicates, et qui n'en trahit que de nobles, de bienveillantes, d'inspirées. De temps en temps, un doux vent de septembre écartait les feuilles de la charmille, et laissait passer un rayon de soleil, un dard aigu, qui aurait blessé, même sous la paupière, un œil doué de la vue, et qui plongeait impunément dans le sien; il n'en sentait ni l'aiguillon ni la chaleur. Amère parodie du regard de l'aigle, qui fixe le soleil, mais qui le voit!

Je trouvai toutes mes spéculations et précautions de la route bien ridicules. Il ne me dit rien de sa maladie, rien de ses yeux éteints, rien de ses angoisses de chaque jour, rien de ses nuits sans sommeil; il me parla de Paris, de son amour de l'art, de ses travaux en train, de ses travaux projetés, de ses merveilleux desseins. Il traite la douleur comme une perte de temps dont il ne faut pas se vanter. Je m'attendais à quelques retours plaintifs vers les belles années où il avait vu le soleil; et, par je ne sais quelle pointe d'égoïsme misérable, je les craignais, pour l'embarras de trouver en moi une sympathie et des consolations qui fussent à la hauteur de confidences si poignantes; il me les épargna; peut-être parce qu'il se méfie même de la sensibilité d'un ami, et qu'il ne veut pas mettre les gens dans la gêne de se faire plus attristés qu'ils ne sont, et de parler au-delà de ce qu'ils sentent. Mais non. Pourquoi chercher une explication à mes dépens? S'il ne dit rien de ses maux, n'est-ce point qu'il ne trouve pas qu'on paie trop cher d'une vie mutilée une des premières places dans l'art; ou que, se sentant valide dans sa pensée, alerte, infatigable, cheminant librement dans les âges passés, ayant de la vie, non-seulement

pour lui, mais encore pour tous ces hommes de l'histoire qu'il ressuscite et remet sur leurs pieds, il ne veut pas donner à la maladie l'avantage de la croire plus forte que sa volonté, et, comme les Stoïciens, mais non dogmatiquement, il nie la douleur? S'il ne regrette pas le soleil sensible, n'est-ce point que dans cette tête où toute la vie s'est retirée, son imagination fébrile a allumé un soleil qui lui semble bien plus beau que le nôtre? car il en est le maître, il le peut à volonté faire lever sur son monde intérieur, il le regarde en face, il le crée.

J'avais déjà passé deux heures avec lui; je craignais de le fatiguer; je demandai à voir la ville, et d'abord la maison. Le médecin inspecteur des bains de Luxeuil, M. Monin, homme instruit et obligeant, s'offrit à m'accompagner.

— Je ne puis vous donner un meilleur cicérone, me dit le malade: — Oui, voyez d'abord la maison; elle est d'une belle conservation, et d'un style curieux.

L'avait-il donc vue? non. Il est venu à Luxeuil aveugle. Mais, sur de simples notes, il l'a devinée par la science et l'imagination, les deux yeux de son esprit; et s'il la voulait peindre, il serait moins embarrassé que moi qui n'ai pas la première et ne veux pas courir après la seconde.

Nous sortîmes, M. Monin et moi. A peine dans la rue: — Eh bien, docteur, que pensez-vous de notre pauvre malade?

— J'en pense bien, et j'en espère mieux.

— Quoi! il pourrait vivre long-temps encore?

— Vivre vie d'homme, comme vous, comme moi.

— Allons, docteur, je suis prêt à tout admirer dans votre petite ville.

Nous étions alors en face de la maison, dans la rue. L'architecture est du commencement du quinzième siècle; des fenêtres inégalement percées, disposées sans symétrie, coupées par la moitié, mais délicatement sculptées tout autour; à gauche, une jolie tourelle, toute festonnée, en saillie sur l'angle de la maison, d'un bout touchant le toit, de l'autre descendant jusqu'au premier étage, sortant à moitié du mur, et qui semble comme un ornement

délicat qu'on y aurait collé. Au premier, ce balcon dont j'ai déjà parlé, admiré pour sa hardiesse, tout en pierre, régnant dans toute la longueur de l'étage, d'une élégance comparative, si les enthousiastes me veulent pardonner ce blasphème, beau vu le temps, mais hardi dans tous les temps. Dans le dernier siècle, l'un des propriétaires de cette maison, peut-être quelque bailli (c'était la maison officielle des baillis), fit élever des colonnettes pour alléger la charge du balcon qui originairement portait tout entière sur de simples avances en pierre, doublement fatiguées par le poids et le temps. Ce prudent propriétaire a été traité de barbare par les puristes; mais sans ce barbare, le balcon serait peut-être à bas.

Dans l'intérieur, les planchers et les plafonds des chambres sont restés les mêmes; c'est l'art grossier mais solide des charpentiers du quinzième siècle. Deux cheminées, de forme grandiose et élégante, sous le manteau desquelles pourrait se chauffer debout un tambour major, sont restées intactes, sauf des recrépissages au vernis qui ont émoussé les profils des pieux bas-reliefs qui les surmontent, et dont l'un, si je m'en souviens bien, représente Adam et Ève chassés du paradis. L'une de ces cheminées, plus endommagée que l'autre, est l'inutile ornement d'une chambre où l'on fait sécher du linge, et où l'on garde des ognons; l'autre chauffe encore, en hiver, une chambre vaste, commode, avec un lit pour les hôtes : c'est cette chambre que les maîtresses de la maison avaient obligeamment préparée pour moi, pensant que j'y passerais une nuit, et m'y invitant avec toute la grâce possible. Si mon temps m'eût permis de répondre à cette offre, peut-être, sur ce bon lit, haut et moelleux, enfoncé dans la plume qui porte aux bizarres rêveries, j'aurais songé que je voyais au coin de cette cheminée béante, les pieds étendus devant un feu doux et languissant, le corps plongé dans un vaste fauteuil, l'ambitieux abbé de Jouffroy, rêvant tout éveillé au chapeau de cardinal, pendant que le vent gémissait dans la cheminée, et que la cloche de l'abbaye sonnait le couvre-feu; — ou peut-être, me serais-je imaginé voir mon pauvre paralytique, levé dès le matin, avec le soleil qu'il aurait revu, une canne de voyageur à la main, au lieu d'un bâton

d'aveugle, me venant éveiller dans ma chambre historique, pour aller passer avec lui les heures brûlantes du midi sous la fraîche feuillée du Val-Dajoux, nous entretenant du passé et du présent, dans des causeries molles et oisives, lui me parlant des morts, moi lui parlant des vivans!

C'est au cardinal Jouffroy que cette jolie maison doit son intérêt historique. Il était de Luxeuil, où ses parens tenaient un beau rang. Élevé pour l'Église, orateur goûté dans les conciles du quinzième siècle, ambassadeur du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, il fut distingué de Louis XI, qui débauchait au duc, son rival, tous ses hommes distingués, et qui fit obtenir à Jouffroy le chapeau de cardinal, le nomma son aumônier, le combla de bénéfices et d'abbayes, lui donna des troupes à commander et des mariages à négocier, et lui bâtit une fortune qui resta toujours au-dessous de l'ambition de Jouffroy. Son titre historique est d'avoir aidé à l'abolition de la *Pragmatique Sanction*, qui gênait le pape, et que Louis XI échangea un peu trop vite contre des promesses que le pape ne tint pas. Cette abolition, entre autres choses, rendait au Saint-Siége la nomination des évêques français, que la *Pragmatique Sanction* avait attribuée au libre suffrage des chapitres. Plus tard, Jouffroy, trompé par la cour de Rome, dans une ambassade qui avait pour but de régler des affaires temporelles, travailla au rétablissement de cette même ordonnance qu'il avait contribué à abolir, et il ne tint pas à lui que la nomination des évêques ne revînt aux chapitres. Son zèle pour la papauté n'était pas, comme on voit, purement religieux. Ce fut un de ces mille prêtres qui faisaient leur fortune par leur habit, et se poussaient aux honneurs spirituels pour leurs profits temporels : exemple assez commun d'une vie agitée, d'une ambition mondaine et d'une ardeur insatiable pour les biens de ce monde, sous la triple robe de prieur d'abbaye, d'évêque et de cardinal; triple cilice d'orgueil, d'impureté et de convoitise, à cette époque et depuis.

Tout en face de la maison du cardinal Jouffroy il y en a une autre, d'une architecture moins ornée, qui servait sans doute de dépendance à la première. Elle est flanquée à gauche d'une tour

assez élevée : à droite une petite tourelle comme celle que j'ai déjà décrite, mais d'un travail encore plus délicat, si mes souvenirs ne me trompent, sort à moitié du mur, sur lequel elle dessine un élégant *cul-de-lampe*, qui en forme comme le pied et d'où pendent des figures bizarres, dont les profils sont aussi fins que si la tourelle sortait des mains du sculpteur. Sauf la couleur noirâtre que le temps y a répandue, vous diriez un travail d'hier. Les échafauds viennent d'être enlevés. Quant à la tour, elle n'a pas d'ornemens à sa paroi extérieure et circulaire; mais le dedans en est curieux. C'est un escalier large et doux, dont les marches s'étalent mollement, comme s'il avait été construit pour le pas débile et la respiration courte d'un vieillard; il mène à différentes chambres carrées et spacieuses, habitées par de pauvres gens, avec leurs vastes cheminées d'autrefois, et ces manteaux béans qui attendent des *ormes tout entiers*, et sous lesquels s'accroupit, ramassée autour d'un petit feu de fagots, quelque pauvre famille qui a succédé aux gens de monsieur le cardinal. Cette tour se termine par une toiture en charpente, d'un beau travail, et qui est percée de lucarnes, d'où on a vue sur un riche paysage, et d'où le guet de monsieur le cardinal pouvait regarder loin dans la plaine. L'escalier est éclairé en dedans par plusieurs petites fenêtres pratiquées dans le mur circulaire, et au-dessus desquelles on lit, sculpté en caractères gothiques, alternativement *Ave* et *Maria*. Le marbre ne retient pas si bien que la pierre de Luxeuil les délicatesses du ciseau.

De la tour, M. Monin me conduisit à l'établissement des bains. Les bains sont le plus beau titre de Luxeuil et assurément son monument le plus populaire, en ce qu'il y attire des étrangers et de l'argent. Cet édifice est du dix-huitième siècle. On a gardé, dans sa construction, quelques traditions de l'architecture romaine. La façade est un portique à plein cintre, avec un étage au-dessus. Tout l'édifice n'est pas de trop mauvais goût, vu le temps. On a comme respecté ce sol chargé d'antiquité, et qui porta d'abord des bains romains, lesquels, d'après une inscription trouvée dans le dernier siècle, existaient dès le temps de César qui donna ordre

à son lieutenant Labienus de les faire réparer. Tout auprès est un jardin avec des arbres mutilés en berceaux, à la manière du dix-huitième siècle, et deux belles allées, où des platanes robustes étendent librement leurs branches et déploient leurs larges feuilles sur la tête des promeneurs qui viennent y attendre, à l'ombre, l'heure du bain.

L'intérieur de ces bains m'a vivement intéressé, par l'abondance des eaux surtout : il y en aurait de quoi faire courir une rivière. Je comprends très-bien l'étymologie du mot Luxeuil, *lixivium*, lessive; car les bains suffiraient à lessiver toutes les hardes de la petite ville, ou au moins toutes les santés inquiètes de la Franche-Comté. M. Monin, en particulier, ne doute pas de l'efficacité de ces eaux. Qui donc y croirait, si ce n'est d'abord l'inspecteur? Les eaux de Luxeuil, dont la température est graduée, depuis la tiède jusqu'à la brûlante, tombent dans des bassins circulaires, séparés par compartimens; chaque compartiment reçoit un degré de chaleur différent. J'admirais cette libéralité de la nature qui, dans un espace de quelques pieds carrés, fait jaillir des eaux de toutes les températures, et à côté d'une source simplement tépide, en amène une autre où l'on ferait cuire des œufs; de telle sorte qu'on peut prendre, sous le même toit, un bain froid et une douche de vapeur. Les bassins servent de baignoires communes. On s'y met à l'eau, hommes et femmes, comme à une piscine probatique, jeunes et vieux, vierges et grand'mères,

. . . . . Pueri, innuptæque puellæ,

dans des peignoirs qui ne laissent voir que le visage. Tout autour des bassins règnent circulairement des cellules particulières où les baigneurs se déshabillent; et c'est de là qu'à une heure dite sortent, comme de blancs fantômes, soixante malades de tous les degrés et de tous les âges, malades de leur fait ou du fait de leurs pères; vieux qui veulent se rajeunir, et jeunes qui veulent vieillir; étourdis qui espèrent piper, à la faveur de la liberté du bain commun, quelque agnès malade de désirs rentrés, et pêcher quelque poisson dans

cette eau trouble. Tous descendent pêle-mêle dans ces bassins ; les uns restent assis sur les degrés : ce sont ceux qui prennent le bain au sérieux ; les autres s'étendent en long sur les dalles ; ceux-ci s'agenouillent, ceux-là s'accroupissent ; les plus pétulans barbottent : on rit, on cause, on chuchote, on éclate, on projette des bals, des soirées, des parties de campagne ; on dit du bien de M. Monin : — du plus malade de tous, du nôtre, on ne dit rien ; car qui est-ce qui le connaît dans la Basse-Franche-Comté ? La vapeur qui s'exhale de ces eaux et de ces corps monte, se répand dans la salle, fait des verres de Bohême de tous les carreaux de vitre, dégoutte des murs qui ruissèlent ; les propos redoublent ; tous ces peignoirs anguleux s'animent ; les malades oublient leurs maladies douteuses ; les grand'mères se croient dans la fontaine de Jouvence ; les agnès s'enhardissent..... la gaieté du bain commun, c'est le plus clair de l'effet des eaux.

— Et la morale, docteur ?

— La morale n'en souffre pas. Il ne se fait rien par les bains qui ne se fût fait sans les bains. Le peignoir et l'eau tuent l'illusion et l'amour. J'ai vu des jeunes gens attirés par cette promiscuité, et qui pensaient trouver la femme libre dans quelqu'un de ces compartimens, qui s'en sont allés comme ils étaient venus.

— A la bonne heure.

Au-dessus des cellules sont quelques bustes de grands personnages romains, les uns antiques, les autres imités de l'antique. Les premiers ont été trouvés à l'endroit même où s'élèvent les bains, dans les décombres de ceux de Labiénus. Ils président aux innocens bavardages des chétifs descendans des Gaulois, eux qui ont vu peut-être à cette même place se consommer les sales débauches de la Vénus des Thermes, et grouiller dans l'eau les centurions et les courtisanes, lesquels venaient se hâter de vivre là où les cliens et clientes de M. Monin viennent faire durer leurs petites santés.

Luxeuil fut l'une de ces mille villes sur lesquelles passa le cheval d'Attila, ce cheval qui, au dire du barbare, ne foulait aucune terre sans que l'herbe cessât d'y croître. Les ruines de la

ville romaine servirent de sol à la ville française. C'est ainsi que faisait Attila : il mettait dessous ce qui était dessus, il retournait une terre chargée de villes, comme le laboureur retourne un champ couvert de chaume; il défrichait le vieux monde pour le christianisme, lequel venait après lui, avec des maçons pour architectes, et les peuples pour ouvriers, bâtir des abbayes à l'abri desquelles se groupaient quelques cabanes de serfs, puis un village, puis un château et son châtelain pour exploiter la petite population de compte à demi avec l'abbaye, puis une commune qui devait dévorer le châtelain et l'abbé.

Environ cent trente ans après Attila, saint Colomban, ce moine irlandais qui allait semant l'Europe de fondations pieuses, et l'édifiant par ses lumières et ses vertus, vint à Luxeuil et y fonda une abbaye où trois cents religieux, se relevant à tour de rôle dans l'église, comme une pieuse troupe à un poste d'honneur, chantaient éternellement les louanges de Dieu. Au septième siècle, on venait de tous les pays à l'abbaye de Saint-Colomban pour ses écoles, qui étaient célèbres. Les abbés avaient le droit de faire grâce et de battre monnaie. Détruite deux fois par la guerre, l'abbaye de Luxeuil se releva deux fois; mais, comme il arrive, s'affaiblissant et perdant de son importance à chaque fois. Celle que M. Monin me mena voir coûta 500 livres à rebâtir, somme si modique, même en tenant compte de la valeur plus élevée de la livre à cette époque, qu'il faut bien croire que les habitans y aidèrent par des dons en nature, et que les seigneurs du pays permirent qu'on en coupât les charpentes dans leurs bois. L'abbé de Luxeuil était encore souverain au temps de Charles-Quint; l'abbé régnant abdiqua même sa souveraineté en faveur de ce prince.

Aujourd'hui cette abbaye est délabrée. Les dalles des corridors se disjoignent, les murs se lézardent; l'édifice menace ruine. S'il tombe, ce sera pour ne plus se relever, car la piété du conseil municipal et les centimes additionnels ne suffiraient pas à une telle œuvre. On ne gagne plus le paradis à apporter sa pierre à la fondation des monastères. A la place des trois cents religieux de Saint-Colomban, l'abbaye de Luxeuil est habitée par quelques

séminaristes, maigres recrues du clergé de la Franche-Comté, trop peu nombreux pour empêcher l'herbe de croître dans les cours, et pour remplir de leurs chants la vaste nef de l'église. Ils apprennent la théologie et le latin de la Vulgate, pour le psalmodier quelque jour au fond d'un village, dont le principal propriétaire les aura à dîner tous les dimanches, par un reste d'habitude seigneuriale à laquelle les esprits forts ne manquent pas.

Le jardin de l'abbaye fournit des légumes au séminaire. J'y ai remarqué, à l'entrée, un beau débris de bas-relief antique, que les séminaristes ont rayé avec la pointe de leurs couteaux, non pas dans une de ces pensées chrétiennes de l'espèce de celle qui poussait le pape Adrien VI à vouloir qu'on fît du plâtre avec l'Apollon du Belvédère, mais par une innocente distraction d'écoliers.

L'église est assez belle; elle a un magnifique buffet d'orgue qui descend le long du mur jusqu'à hauteur d'homme, et pose sur une sorte d'Atlas assez ridicule ; les sculptures en bois en sont convenables.

Tout près de l'église est une maison particulière, du même temps, je pense, que la maison du cardinal Jouffroy, avec des fenêtres doubles, et au-dessus des fenêtres et de la porte, dans l'intervalle du rez-de-chaussée au premier étage, des enroulemens et des guirlandes de pierre, d'une légèreté et d'une grâce admirables : tout cela conservé, on ne sait comment. Vous diriez que cette jolie maison a été gardée sous une cloche de verre, dont on aurait enlevé l'air avec la machine pneumatique. Ni le froid ni le chaud ne mordent sur cette pierre de Luxeuil, et la teinte noirâtre que le temps y répand est d'un ton si doux à l'œil, que je ne sais si je ne l'aime pas mieux que la couleur feuille-morte dont le soleil dore la vieillesse des monumens du midi. Cette maison, près de l'église, m'a d'autant plus intéressé qu'elle ne figure dans aucun recueil, ni album, ni keepsake anglais ou français ; elle est cachée comme dans un coin de la ville, à l'ombre de la vieille abbaye, oubliée et comme inaperçue du temps et des hommes.

En rentrant dans la grande rue de Luxeuil, un peu avant d'arriver à la maison du cardinal Jouffroy, à gauche, une maison très-

remarquée et très-dessinée, encore de la même époque et d'une conservation non moins étonnante, a été badigeonnée dans ces derniers temps par le propriétaire ou principal locataire qui y tient un café. Indignation d'usage, exclamations contre le vandalisme, toutes les apparences d'un désespoir d'antiquaire, en présence d'une telle profanation. Ni le peu d'artistes ni le peu de commis-marchands que l'amour de l'art ou que le commerce des vins amènent à Luxeuil, n'y font faute. Quel dommage d'avoir allourdi par des couches de chaux jaunâtre et blafarde les piliers qui soutiennent ce portique à plein cintre, d'avoir émoussé ces reliefs délicats en emplissant les creux de badigeon, d'avoir hébété ces profils et détruit ce jeu de la lumière et des ombres, si délicat sur des pierres déjà noires! Oui, quel dommage! et je l'ai dit comme un autre, et je me suis battu les flancs pour être à la hauteur de ces Jérémies de l'art du moyen âge; mais qu'y faire? Quand cette maison était noire, ce portique humide, ces piliers sombres et absorbant le jour du café, sur les vitres duquel ils reflètent maintenant leur brillante teinte jaune, le café chômait; les sous-officiers et les officiers en retraite allaient ailleurs. Le limonadier, qui vit de pratiques plus que de curieux, et qui préfère les consommateurs qui entrent dans son café aux antiquaires et aux gens de lettres qui passent devant, a fait habiller de jaune la vieille maison, qui reluit maintenant au loin et lui tient lieu de transparent et d'enseigne. A la place de ce cafetier, j'en eusse fait autant; lui, à ma place, m'eût traité de barbare, et nous aurions eu tous deux raison.

Ce ne sont pas là toutes les curiosités de Luxeuil; mais c'est tout ce qu'on peut en voir en deux heures, avec un guide comme celui que j'avais, qui ne vous fait pas perdre une minute.

Je revins voir mon pauvre malade. Il reposait sur son lit. J'attendis dans la chambre voisine; je n'aurais pas voulu qu'on lui ôtât pour moi une seconde de ce repos qui suspend ses douleurs, qui rafraîchit son imagination, qui est tout son soleil. Je m'entretins tout bas de lui avec sa femme, qui ne peut parler que de lui, qui n'aime à parler que de lui : femme admirable qui est venue

offrir à l'écrivain aveugle sa main, son cœur, son esprit, ses nuits et ses jours, pour le veiller, le soutenir, lui faire voir par ses yeux, marcher par ses pieds, écrire par ses mains; qui s'est absorbée et confondue en lui. C'est l'éternel honneur des femmes, qu'un aveugle puisse trouver une épouse fidèle qui se colle à son bras comme Antigone au bras d'OEdipe, et lui pose le pied sur cette terre où tout est ronces et cailloux, même pour le voyant et le valide. Je voulais en louer celle dont je parle; mais elle m'en témoignait du déplaisir, disant que si on le connaissait bien on la trouverait au-dessous de son devoir. Je sentis que j'avais fait une faute. Mais l'homme est si peu désintéressé qu'il lui échappe d'admirer naïvement ce qu'il ne serait pas de force et de cœur à faire, ne pensant pas qu'il y a toujours dans une admiration de ce genre un peu de surprise, et que la surprise suppose qu'on s'attendait à moins. C'est par-là que certains éloges peuvent être très désobligeans.

La nuit est bien longue pour notre malade. Il dort peu, et d'un sommeil troublé par les souffrances, agité par toutes les passions des héros de ses histoires, auxquels il donne la vie aux dépens de la sienne : car il n'a pas l'heureuse condition de l'historien spéculatif qui disserte sur les faits du passé sans en être affecté, et qui glisse au milieu des époques les plus remuantes sans en éprouver le contrecoup; d'autant plus calme que tout est plus agité autour de lui, et se retirant du milieu des scènes passionnées dans le calme de sa raison; — lui, il vit dans le passé comme vous vivez dans le présent; à mesure qu'il bâtit son drame, il en ressent toutes les péripéties; à mesure qu'il évoque ses héros, il se mêle parmi eux comme un frère parmi des frères; il fait le drame et il y assiste; il ressuscite un monde et se jette tout au travers avec la sensibilité douloureuse d'un homme de ce temps-ci, d'un malade et d'un poète. Le jour, il se fait lire les vieux livres où sont les données grossières de ses histoires, et la nuit, après quelques heures de premier sommeil, il s'agite tout à coup sur son lit, il murmure, il gémit : ce sont des scènes qui s'arrangent dans son imagination surexcitée par la fièvre; c'est une bataille où les na-

tionaux périssent sous le glaive du conquérant; c'est une commune qui tend des chaînes dans ses rues, ou se prépare à assiéger son évêque; c'est un meurtre qui se consomme dans une église, au pied de l'autel; c'est un mariage funèbre, c'est une fuite, c'est un amour plein de malheur, et qui doit finir par le meurtre; que sais-je! c'est quelque partie du grand drame de l'histoire qui arrive dans son cerveau à ce degré de réalité et de vie où il ne la pourrait plus garder sans une vive douleur; il faut donc qu'elle sorte, il faut qu'une oreille soit près de lui, toute prête pour entendre ce qu'il va dire, il faut qu'une main soit toujours là qui aille aussi vite que son inspiration fébrile. Cette oreille, cette main, il ne les obtiendrait de personne à prix d'or, le dévouement libre les lui donne : c'est sa femme qui tient la plume quand il dicte.

Je ne sais pas si je manque à la discrétion en trahissant le secret de vertus si touchantes; mais en ce siècle de désordre intellectuel, où la moralité des romanciers veut donner pour toute fin à la femme l'amour physique, et ne sait où classer celle qui n'est que l'ange gardien d'un mari aveugle et moribond, n'est-il pas du devoir de quiconque a pu rencontrer un bon exemple de le publier à haute voix, comme une protestation de la bonne nature humaine contre ceux qui la travestissent, faute de la savoir observer? Elle donc ne s'endort jamais sans avoir sur sa table un crayon et du papier, avec une veilleuse pour lumière. Au moindre bruit, elle s'éveille, elle écoute, elle attend. Il n'y a guère de nuit où le pauvre poète ne l'appelle : tantôt c'est pour lui dicter à la hâte quelque ébauche brûlante dont il fera le lendemain un splendide tableau sous la charmille du petit jardin, quand le doux souffle d'une belle matinée aura reposé son visage et fécondé son esprit; tantôt c'est pour refaire quelque scène péniblement imaginée la veille, à cause d'un léger surcroît de souffrances, et qui se sentait de la fatigue du corps; c'est peut-être pour y répandre plus de soleil et de lumière; ou bien c'est pour rendre aux actions leur vrai motif qui avait fui son intelligence raidie en vain contre le mal : tantôt c'est pour moins que cela. C'est pour quelque phrase d'abord mal

venue, où l'expression était incertaine, et qui, parmi les mille ressouvenirs vagues des rêves, lui sera apparue vive et colorée; c'est pour un mot qui jurait, ou qui laissait échapper la pensée, ou qui entreprenait trop sur le génie sévère de la langue; car cet homme-là aussi est esclave de la langue, et, comme notre grand prosateur Chateaubriand, il a le courage de douter de sa pensée, s'il voit que la langue lui résiste et s'y refuse. Quand il est soulagé, il se rendort, et elle après lui, plus heureuse et plus reposée de ce sommeil troublé, que s'il s'était contraint pour ne pas l'interrompre; et cette page crayonnée d'une main engourdie, à la lueur d'une veilleuse, dictée par un malade, de son lit de souffrance, vous en admirerez demain la fraîcheur, la grâce, la facilité, comme s'il était vrai qu'il n'y a pas de plus doux sourire que celui d'une bouche souffrante, ni d'imagination plus fleurie que celle qui brille à travers les douleurs du corps!

Je le revis bientôt. Il me parla d'une préface à laquelle il travaillait depuis quelques jours; cette préface devait précéder un recueil de morceaux de critique historique publiés avant ses grands ouvrages, recueil qui a paru depuis. Je lui demandai à voir ce qu'il en avait déjà fait : celle qui l'avait écrite sous sa dictée voulut bien se charger de la lire. Elle y mit un ton que je ne saurais rendre; il y avait dans sa voix tremblante je ne sais quel mélange délicat d'orgueil tendre pour les belles choses qu'elle lisait, et de crainte de ne les pas faire valoir assez par le débit, ou de paraître les faire valoir plus qu'il n'en était besoin. Lui la suivait avidement, lisant intérieurement ce qu'elle lisait, à ce que je vis aux mouvemens de ses lèvres qui accompagnaient ceux de la lectrice. J'étais touché par tous les points sensibles ; de la chose lue, par mon esprit; de la lecture, par mon cœur. J'éprouvais tous les sentimens à la fois, curiosité, sympathie, admiration.

On se mit à table dans une belle salle, au premier, ayant deux fenêtres sur le petit jardin, et deux sur la rue, ouvrant sur le joli balcon de pierre évidé, d'où son éminence le cardinal Jouffroy bénissait les vilains de Luxeuil. On voulut bien me faire remarquer que je mangeais peu : outre des habitudes qui me suivent

même en voyage, comment penser à manger, quand j'avais tant à voir et tant à écouter? Tantôt le domestique, tantôt sa femme, celle-ci plus souvent, emplissent sa cuiller, ou piquent ses morceaux, et lui mettent la fourchette dans la main, et avec ce double secours, il mange. Il mange comme un homme à qui le docteur Monin promet longue vie, et Dieu l'entende! avec appétit, mais en apparence sans plaisir. Il mange pour vivre. Je ne le quittais pas des yeux. Il n'est pas aveugle comme j'en ai vu d'autres, cherchant, s'ingéniant, expérimentant pour suppléer à la vue qui leur manque, et, par l'habitude, finissant par voir par les mains. Lui n'a fait aucun progrès en ce genre, depuis sept ans qu'il est aveugle. Sa main est toujours incertaine, ses mouvemens toujours sans but; s'il ne trouve pas à l'instant ce qu'il veut prendre, il s'arrête; il n'emploie pas une seule réflexion, pas même une réflexion d'instinct, au service de ses besoins physiques. Cette différence entre cet aveugle et les aveugles dont je parle ne s'explique que trop bien. Ceux-là n'étaient point distraits de la satisfaction de leurs besoins par une vie tout intellectuelle; ils n'avaient ni la pensée qui fait oublier les soins du corps, ni sans doute une femme dont tous les sens leur appartinssent, qui vécût, qui marchât, qui respirât pour eux.

Sa conversation était spirituelle, simple, bienveillante; il ne cherchait pas à la hausser au niveau de sa réputation d'écrivain, ni à soutenir par des traits cherchés le prestige de ses écrits, comme font quelques auteurs distingués, jaloux de l'être toujours et partout, même à table; il causait pour se soulager, pour se détendre, pour faire changer de cours à ses pensées, et reposer son esprit par la variété et l'abandon. Je le trouvai très-préoccupé de la littérature bruyante, de cette littérature qui s'agite dans les régions inférieures, mais qui n'arrive pas jusqu'aux esprits choisis; il en savait, dans sa solitude, plus que moi qui vis au milieu du feu; il me citait des vers et de la prose que j'avais vus, mais que je n'avais pas lus; il a une mémoire admirable qui retient Trissotin aussi bien que Racine. Et n'était-ce pas piquant, d'entendre dans un coin de la Basse-Franche-Comté, un solitaire, un aveugle,

égayant le dessert par quelques citations de la langue *reconstituée* du dix-neuvième siècle?

Il fallait pourtant retourner à Vesoul. Nous nous quittâmes avec effusion, lui plein de bonté et d'offres d'amitié, moi ayant soin, dans la familiarité qui m'était permise, de garder les convenances de la plus sacrée des hiérarchies, et de tenir les distances d'un homme de ma génération à un homme de la sienne, d'un inconnu à un écrivain illustre. Je remontai dans ma carriole, emportant avec moi une de ces *lettres* tant admirées, que je n'avais point lues, que j'allais lire tout en cheminant, pour abréger l'ennui de repasser par la même route. Je fis deux lieues ainsi sans m'en apercevoir, transporté dans ce monde de nos origines nationales, où il a mis la lumière de la création, et dont il a peint avec tant de naïveté et de grâce les mœurs primitives, les courages simples, les passions brutales et les vices moitié d'instinct, moitié appris, recouverts d'une civilisation importée, pareille à un oripeau dont se serait affublé un sauvage. Se peut-il, me disais-je, qu'un homme sache lire si sûrement avec les yeux d'autrui au fond d'annales confuses et incertaines, dans des livres écrits sans art et sans goût, en une langue dégénérée et corrompue; qu'il puisse écrire avec les mains d'autrui des pages si animées, si frémissantes, si pénétrées de la chaleur de vie d'un être entier; que des récits si bien liés aient été faits lambeaux par lambeaux, dans l'intervalle des souffrances, et avec les intermissions exigées par le médecin; qu'un souffle si égal échauffe des pages morcelées; que des fêtes décrites par un malade soient si riantes; que des amours rêvés dans la fièvre soient si frais et si naïfs; qu'un ton si ferme, une philosophie si sûre, un sens critique si droit et si prévenu contre les illusions, se rencontrent en un être si chancelant? Se peut-il que ce joyau de l'art du dix-neuvième siècle soit l'œuvre de l'homme que je viens de quitter, si frêle et si chétif, dévoré par le zèle de l'art, noble ouvrier qui pour un travail où il faudrait des mains, des yeux, des pieds, et la pensée, n'a que la pensée pour suffire à tout? M. Villemain, notre maître en critique, a dit des romans historiques qu'ils pouvaient être plus vrais que l'histoire; mais c'était avant

que le malade de Luxeuil eût créé une histoire qui fût vraie comme un roman, sans cesser d'être de l'histoire.

Comme je finissais ma lecture, le soleil se couchait derrière les collines qui dominent la petite ville de Vesoul, et ses derniers rayons doraient les légères vapeurs qui montaient déjà du sein de la terre refroidie, et qui devaient donner le lendemain à d'autres voyageurs la fantasmagorie du grand fleuve de vapeurs se dissipant au lever du soleil.

A la vue de ce soleil qui se couchait pour se lever le lendemain, une pensée me dut venir naturellement :

Être au premier rang des écrivains de son époque, avoir la gloire si populaire de l'historien, écrire avec originalité dans la vieille langue, innover en restant fidèle à la tradition, laisser des pages dignes des siècles d'or dans un siècle de décadence, savoir parler au cœur et à l'esprit, être admiré et aimé tout ensemble;

Tout cela vaut-il ne plus voir le soleil ?

Vaut-il mieux languir dans les ténèbres, avec la gloire, — que vivre inconnu et stérile, à la douce lumière du soleil ?

Oui ! si l'homme ne vit pas que pour lui seul, si la pensée de l'individu appartient à tous;

Oui ! si comme nous le disent les hommes qui ont eu l'empire des intelligences, la gloire a une sévère douceur qui adoucit le sacrifice, et quelque miel qui fait trouver le calice moins amer.

Ce n'est pas moi qui dirai non !

NISARD.

CHRONIQUE.

Si le commerce attend avec impatience la nouvelle loi sur les faillites, il est permis de croire que la chambre des députés n'est pas moins pressée d'en finir avec ces discussions de bilan et de concordat qui fatiguent son attention et démontrent que dans une assemblée, élite de la nation, il n'y a pas vingt hommes d'affaires : les articles de la loi se succèdent, se votent, et sont administrés aux honorables, par doses progressives, comme des grains d'opium. Agitées par des questions plus vives, les chambres anglaises attirent à présent les regards de nos hommes politiques, qui vont se hâter de livrer aux sagaces interprétations de MM. les juges-épiciers, chandeliers-corroyeurs du tribunal de commerce, une loi faite à coups de serpe et votée avec des bâillemens. Le succès obtenu par sir Abercromby sur sir Charles Manners Sutton est un événement plein de portée qui prend au débotté notre nouvel ambassadeur. M. Sébastiani, dit-on, prend à cœur sa nomination : il ne veut rien négliger pour la justifier aux yeux des Anglais, pas même ces effets de luxe et de fracas qui allaient si bien à M. de Talleyrand : pourvu que M. Sébastiani fasse nos affaires en dérangeant les siennes !

M. de Salvandy a trouvé aux ennuis actuels de la députation un soulagement dans les suffrages de l'Académie. Manquant de temps et d'espace pour trier le bagage littéraire de M. de Salvandy, nous signalons seulement ce côté louable de son élection : savoir, que M. Arnault fils ne sera pas académicien par codicille de monsieur son père.

— C'était par des sermons que saint Vincent de Paul, Massillon, ces prêtres sublimes, réchauffaient la bienfaisance des riches de leur temps; aujourd'hui, c'est le violon, le flageolet, le cornet à piston, qui viennent

ROYAL TIMBRE SEINE 5c.

en aide à la charité, cette grande vertu chrétienne. Un quadrille fait plus circuler d'aumônes qu'une prédication chaleureuse, et les accords partis d'un orchestre en délire persuadent mieux que les belles paroles lancées, du haut de la chaire évangélique, contre l'indifférence des heureux du monde. Les bals au profit des indigens se multiplient, et la somptueuse salle des concerts Laffitte se sanctifie par les raouts charitables dont elle est le rendez-vous nécessaire. Jeudi dernier, le cinquième arrondissement s'était abattu là tout entier, avec ses coiffures de fête, ses robes de gaze, ses escarpins et ses bas de soie. Pour émouvoir tant de bonnes ames, rassembler tant de danseurs et de jeunes femmes, les dames patronesses avaient fait une louable dépense d'activité; tous leurs billets étaient placés. Il faut féliciter de ce résultat Mmes de Rambuteau, de la Riboissière, Lobau, Merlin, Bonnaire, Amédée Grehan, Chaix d'Est-Ange, Grillon, Haber, Charles Delon, Tresca, Baudelocque.

— Un duel terrible a eu lieu cette semaine : les deux combattans ne se connaissaient pas; il n'y avait entre eux aucun sujet d'animosité personnelle : l'un n'avait pas ruiné l'autre, enlevé sa femme ou séduit sa fille; indifférens aux questions politiques qui divisent la société, on ne peut dire qu'ils se soient battus pour la défense d'une opinion. Ces deux braves chiens, appartenant à lord S... et à lord C..., auraient pu passer cent fois côte à côte dans la rue sans se toucher seulement du bout de la queue, si lord S... n'avait parié 100 livres sterling que le sien étranglerait celui de lord C... Le manége Pellier avait été choisi pour la rencontre. Des juges du combat, en grand nombre, étaient rangés autour de la salle. A un signal donné, les deux adversaires se présentent dans la lice. Le dogue de lord S... est gigantesque, athlétique; celui de lord C... petit, rablé, rageur. Au signal donné, ce dernier s'élance sur le grand dogue, le saisit par la patte de derrière, s'y cramponne avec une fureur concentrée, ne lâche plus cette patte, fait tournoyer son ennemi, jusqu'à ce qu'il tombe sur le dos, et, profitant de cet avantage, le saisit à la gorge et l'étrangle. David était petit, et pourtant il tua Goliath.

— UNE SUITE DU DERNIER BAL MASQUÉ DE L'OPÉRA. — Bientôt le carnaval touche à son terme; quinze jours encore, et le mercredi des Cendres va saisir le Mardi-Gras, barbouillé de vin, perclus d'orgie, pour le noyer dans ses ablutions. La nécessité du plaisir remue à présent les retardataires, et chaque bal de l'Opéra voit grossir la foule de ses cliens, qui viennent chercher des intrigues à petit bruit, des révélations indiscrètes, et gagner les lorgnettes de la petite tombola. Le bal si brillant de samedi 14 février a donné lieu à une aventure digne des beaux jours du dix-huitième

siècle. Quatre femmes d'une grâce extrême, qui se décelait, sous les plis de leurs sombres dominos, à plusieurs signes infaillibles, la coquetterie du pied, l'accent de la voix, la souplesse de la taille, accostèrent successivement quatre hommes connus, l'un par ses habitudes fashionables, l'autre par ses saillies spirituelles, les deux autres par d'éclatans succès littéraires. A ces titres, l'un de ces derniers joint la célébrité d'une coiffure qui dispute à Tamburini l'attention des habitués de Favart. Une invitation à souper fut sollicitée par les quatre dominos, qui trouvèrent dans les protestations et les promesses des quatre privilégiés les plus rassurantes garanties de convenance et de moralité. Un petit salon du Café de Paris fut témoin d'une orgie brillante, animée, où dominaient cependant les façons de la meilleure compagnie. Toute la société de Paris fut passée en revue par les quatre élégantes inconnues, qui semblaient en savoir tous les mystères; tout, depuis les intrigues de cour jusqu'aux plus petits mouvemens politiques, fut dévoilé dans cette brillante réunion. C'était un coup d'œil piquant que de voir tous les spectateurs qui se pressaient à la porte du salon pour saisir un mot, recueillir une de ces saillies pétillantes comme le champagne qui débordait tous les verres. Enfin l'un des masques fit signe qu'il était temps de prononcer la clôture de la séance, et, saisissant un des coins de la nappe, fit voler en éclats les verres, les flacons et tout ce qui se trouvait sur la table; puis les trois autres se levèrent et gagnèrent deux voitures, ce jour-là sans blason, près desquelles veillaient des valets de pied sans livrée. Ce fut en vain que l'un des heureux convives essaya de les suivre, car le premier des masques, celui qui avait consommé l'hécatombe du festin, lui laissa voir le bout visiblement menaçant d'un joli petit pistolet de poche galamment caché sous le satin de son camail. Depuis ce moment, les quatre élus parcourent sans cesse le bois de Boulogne, les bals, les Italiens et l'Opéra; aucune femme n'a encore souri en les voyant, et ils attendaient avec impatience le bal d'hier, espérant bien atteindre le dénoûment de cette aventure.

— THÉATRES. — PORTE-SAINT-MARTIN. — LA NONNE SANGLANTE, *mélodrame en quatre entr'actes et six décors.* — Depuis quelque temps M. Harel fatiguait la fortune, et la fortune fatiguait M. Harel. Ni Jocko ressuscité, ni la façade de la Porte-Saint-Martin ornée d'un transparent sur lequel se dessinait chaque soir la silhouette du singe immortel, ni les programmes bourrés de LA TOUR DE NESLE, de PINTO, de LUCRÈCE BORGIA, ni les bals de l'Odéon, tolérans pour la pipe et le cigare, et enrichis de soupers gratuits, rien enfin de ce que peut créer l'esprit inventif de ce directeur philosophe et latiniste n'avait pu détruire le charme qui ensorcelait son entre-

prise engourdie comme LA BELLE AU BOIS DORMANT. L'homme qui sait le mieux lancer un paradoxe, dont la vie entière est elle-même un paradoxe persévérant, M. Harel se fit donc un jour à lui-même cette argumentation, qui se trouva logique : Quand je donne au public une première représentation quelconque, celle de PINTO, par exemple, le public ne s'amuse pas; quand je lui offre quinze actes à dévorer le même soir, il me témoigne par la frénésie de son absence qu'il s'ennuie dix fois plus. Il y a là un vice : cherchons ce vice. Si quinze actes l'ennuient, si cinq actes ne l'amusent pas, c'est la faute des actes : supprimons les actes, et demandons à M. Gisquet vingt municipaux à cheval pour comprimer la foule et régler la file des voitures; car une ère nouvelle va commencer pour le théâtre. Je fais désormais représenter des *Entr'actes*. Les auteurs ne me manqueront pas. LA NONNE SANGLANTE fut commandée, faite en peu de jours, et la représentation n'en a été si long-temps retardée que par la mise en scène et les nombreuses répétitions des entr'actes, qui surpassent en magnificence, en développemens, tout ce que l'art théâtral a produit de plus pompeux. Plusieurs feuilletonistes nous semblent donc avoir mal compris la pensée du directeur en donnant aux cinq actes du drame et aux décors une importance dont ne veut plus M. Harel; et c'est rentrer dans l'appréciation exacte de son brevet d'invention que de donner une analyse consciencieuse des quatre entr'actes dont les cinq actes ne sont que le prétexte. Si cela pouvait faire question, la question pourrait être résolue montre en main : chaque acte durant un quart d'heure, chaque entr'acte 75 minutes, terme moyen.

AVANT LE LEVER DU RIDEAU. — Grand défoncement de portes, coups de crosse distribués aux plus pressés, chapeaux de femme aplatis comme le portefeuille d'un *coulissier en liquidation*, ouvreuses aux abois. « Par ici, madame, un petit banc.—Par là, madame, le n° 17. » Irruption dans le parterre, qui se montre en un clin d'œil diapré de casquettes de loutre, de vestes de conducteurs et de calottes prolétaires. La troisième galerie se couronne d'enfans déguenillés, de marchandes de pommes, d'hommes gorgés de coco, espèces de chauves-souris brunes et coriaces qui s'accrochent aux parois du cintre avec les ongles, les pieds, les dents, hurlant des cris de caverne, l'œil ébloui par les flammes du lustre. La jeune-france garnit peu à peu le balcon et la première galerie, laissant au vestiaire ses manteaux de muraille, ses gourdins, et gardant ses barbes qui retombent comme des crépines de velours noir sur l'appui de la balustrade. Vous comptez là des journalistes, des auteurs dramatiques, des peintres et autres artistes, enfin tout ce qui remue et s'agite, par état ou par goût, aux appels de la nouveauté. Dans les loges apparaissent des têtes de femmes serrées, étouffées, agglomérées. L'aristocratie des premières re

présentations se blasonne dans les avant-scènes. Des frémissemens insaisissables parcourent la salle du comble au faîte : querelles de place, braquement de lorgnettes, pieds écrasés, soufflets, explications, chut! M. Piccini commence : son ouverture est un chef-d'œuvre, c'est l'exposition claire et lumineuse des quatre entr'actes.

Passons sur le premier acte.

PREMIER ENTR'ACTE de 65 minutes. — Le parterre se lève comme un seul homme, ainsi que disent les feuilletons du CONSTITUTIONNEL; des mouchoirs de couleur, des foulards sans couleur, sont fixés sur les banquettes, dont ils sanglent le foin et la toile pour marquer la place des premiers occupans, et à l'instant s'établit un va-et-vient de porteurs de L'ENTR'ACTE (journal de circonstance), de bâtons de sucre d'orge qui ont à peine servi, de pommes écarlates, d'oranges blafardes et de marrons rôtis. Ces programmes, ce sucre d'orge, ces pommes, ces marrons, ce sont les élémens du drame qui va sommeiller encore pendant deux entr'actes pour éclater plus tard avec les plus beaux effets de mise en scène. En attendant, voilà des conversations qui s'allument entre le parterre et le paradis; des rendez-vous sont pris, des propositions de vin à douze, de canon, de litre, échangées et acceptées. Les habitans des loges se font des visites : du mouvement, de la joie, de l'agitation, un intérêt puissant. Et M. Harel, encadrant son œil dans le trou de la toile, laissant passer sa botte frémissante sous la tringle du rideau, s'écrie : « Mais, ça va bien. Voilà un premier entr'acte qui marche. Courage, embrassons-nous. »

Passons sur le second acte.

SECOND ENTR'ACTE, de 70 minutes. — Un grognement sourd semble annoncer la présence d'un jeune chien qui souffre; sa voix augmente par degrés et traduit en admirables aboiemens la faim, la soif et l'abandon. A ces accens répondent bientôt les provocations d'un gros dogue qui hurle la menace. Sa voix est forte et vibrante : c'est un chien de boucher, un de ces chiens replets, sanglans, égoïstes, qui battent les roquets. L'intrigue se noue. Le dialogue se suit jusqu'à l'intervention d'un chat qui miaule dans plusieurs tons, et l'arrivée subite d'un coq qui chante sa victoire et ses amours, comme fait M. Étienne, quand il a vu jouer LE ROSSIGNOL, ou gagné une partie de dominos. Des chapeaux sont enlevés sur la tête de leurs propriétaires, et jetés du paradis sur le parterre, qui accepte le défi, et paie en calottes grecques. Les aboiemens redoublent, les miaulemens se multiplient; des épluchures de toutes sortes, des coiffures tourbillonnent dans les régions du lustre, les quinquets sont désarmés de leurs verres, dont les éclats retombent en pluie de cristal; et le public transporté demande

pourquoi ce plaisir dure si peu. Un seul récalcitrant a osé regarder sa montre et pincer les lèvres en signe d'impatience. *Nous ne sommes pas nourrices, nos enfans ne crient pas!* lui dit vertement un prud'homme placé près d'Henri Monnier.

Passons sur le troisième acte.

TROISIÈME ENTR'ACTE, de 80 minutes. — Ici l'action languit un peu. Autant les cris du chien, du chat et du coq de l'administration avaient ému l'assemblée, autant ce silence et ce calme la glacent à présent. M. Harel l'a vu. « La neige! la neige! Me donneront-ils ma neige! A quoi » servent donc tant de programmes distribués à foison? Les voyez-vous, » tristes et bêtes, qui bâillent et ne font rien! Si l'on ne court pas avertir » les préposés à la neige, si Piccini n'est pas là pour se faire demander » impérieusement un chant patriotique, messieurs les auteurs, je ne ré- » ponds plus de cet entr'acte. » Mais la voix du maître a été entendue, et les préposés à la neige sont en besogne. Commence alors ce déchiquetement de papier dont les petits lambeaux, jetés du cintre, viennent blanchir la tête des spectateurs infrà-posés. En un instant Mme Montessu, placée à la deuxième galerie, se voit poudrée comme dans son rôle de la fée *Nabote*. Cette neige s'épaissit. Tous les préposés travaillent, coupent, morcellent; une hilarité générale se fait jour à travers le nuage qui se balance dans l'atmosphère, et ce beau coup de théâtre est accompagné de LA PARISIENNE, dont les accens sortent, vibrans et électriques, de cent bouches faubouriennes; le succès de cet entr'acte, le plus beau de tous, n'a pas été douteux. Il est à lui seul d'un si puissant effet qu'il peut être détaché et donné séparément dans des représentations à bénéfice.

Passons sur le quatrième acte.

QUATRIÈME ENTR'ACTE, de 85 minutes. — Cet entr'acte étant exclusivement musical, nous laissons à des juges plus compétens le soin de dire dans quels différens tons a été exécutée LA MARSEILLAISE, puis ÇA IRA. Quelques flocons de neige ont encore voltigé; mais cette réminiscence de l'entr'acte précédent n'a pas semblé heureuse. Celui-ci s'est terminé au refrain du CHANT DU DÉPART, et au bruit de trois mille voix qui demandaient l'auteur.

« Messieurs, l'auteur des entr'actes que nous venons de représenter » devant vous est M. Harel. »

Tout le monde était parti avant le cinquième acte.

Toute notre attention, absorbée par la contemplation des épisodes que nous avons rappelés, n'a pu s'appliquer qu'à regret à l'intelligence des cinq

actes du drame de MM. Anicet Bourgeois et Maillan, actes qui, du reste, se trouvent refoulés, par la création de M. Harel, dans la catégorie des intermèdes. A la rigueur pourtant nous avons compris qu'un jeune seigneur allemand, nommé Waldorf, veut perdre sa maîtresse dans les catacombes de Rome, et qu'il la poignarde plus tard, la retrouvant sous le voile d'une nonne; mais la nonne, plus vivace qu'un chat, échappe au poignard et joue au revenant, de manière à effrayer toute la contrée. Elle apparaît souvent à Waldorf, qui veut épouser une autre femme, et la première nuit de ses noces, vient se placer entre les deux époux. Par une volte-face assez habile de la nonne sanglante, Waldorf, qui veut encore jouer du couteau sur elle, poignarde sa jeune épouse. La nonne sanglante avoue alors qu'elle est de chair et d'os, et propose à Waldorf la fuite et de nouvelles amours; mais le château est à l'instant même dévoré par un incendie dont la fumée traverse le plancher. Cet effet se trouve parfaitement rendu, au moyen de trois hommes qui fument leur pipe dans le premier dessous. Deux autres décors ont demandé plus de travail et de talent; mais tous deux rappellent le bal et le clair de lune de GUSTAVE, moins la richesse, moins l'espace, moins l'air, moins les bougies. Une fois pour toutes, les pleines lunes nous semblent rondes; pourquoi la lune de la Porte-Saint-Martin est-elle toujours pentagone?

— OPÉRA. — Une indisposition de Mlle Falcon a empêché la répétition générale de LA JUIVE, qui devait avoir lieu lundi dernier, et retardé jusqu'à demain la représentation de cet opéra.

— PALAIS-ROYAL. — FARINELLI, par MM. Saint-Georges, de Forges et Leuven. — Oisif, gueux et cherchant aventure, Carlo Broschi, dit Farinelli, se promène sur les places de Madrid, humant le soleil, fumant du tabac de Havane et raclant sa guitare. C'est plus qu'il n'en fallait en Espagne pour être brûlé vif. Farinelli est simplement arrêté et conduit devant le roi, sous les fenêtres duquel il chantait tout à l'heure. Sa majesté, charmée par la voix du Napolitain vagabond, veut l'entendre de près une fois, deux fois, et l'accueille si bien que le pauvre diable donne tête baissée dans le luxe des habits rouges, des perruques à bourse et des bas de soie. D'échelon en échelon, il se hisse jusqu'au grade de maître de chapelle de la reine, devient grand d'Espagne, chevalier de Calatrava et de plusieurs ordres. Qu'a-t-il fait pour monter ainsi, comme en ballon, au faîte des honneurs et de la fortune? De la musique d'abord, de la musique bonne pour le temps, une partition du SIÉGE DE GRENADE; puis il a donné au roi Ferdinand VI de fort sages conseils contre l'inquisition, et de bons

renseignemens sur la reine, que sa majesté catholique voulait dévotement exiler. J'oubliais qu'il offrit son déjeuner à ce bon roi, que son docteur exténuait par la rigueur d'une diète politique, et qui aurait atteint les dernières limites de l'abrutissement sans ce repas réconfortant. Malgré l'importance de ses fonctions, malgré l'honneur que lui fait la réconciliation du roi et de la reine, Farinelli n'a pas oublié la petite Préciosa, la jeune aventurière qui courait avec lui les foires, les théâtres de province et les places publiques. Couvert de broderies, poudré en *frimas*, étranglé par les rubans rouges, verts, oranges, de Calatrava, de Saint-Jacques et autres; honoré d'un portefeuille qu'il a conquis avec son *sol*, Farinelli commet, au théâtre du Palais-Royal, une erreur historique. Cette voix dont s'amuse Ferdinand VI et qui l'a fait distinguer parmi le commun des artistes, elle est, hélas! artificielle; une opération papale la lui a donnée; et, propre à la musique, propre aux affaires, habile à réconcilier des époux royaux séparés, Farinelli doit mourir sans postérité. Pauvre Préciosa!

Usant du droit de ressusciter un personnage historique, les auteurs de ce vaudeville ont pu étendre ce droit, et compléter, en l'exhumant, un homme que les mœurs de la chapelle Sixtine avaient cruellement mutilé; ils ont usé aussi d'un droit que beaucoup de gens ignorent, dont peu de gens abusent, celui d'être spirituels, amusans et arrangeurs habiles. Ces trois petits actes, entrecoupés de mots vifs, rapidement conduits, se laissent écouter comme une jolie nouvelle historique. Achard, qui a réellement une voix très-agréable, qui, de plus, est un comédien gai, franc et chaleureux, a fort bien dit et chanté son rôle, qui comporte autant de couplets, de villanelles, de boléros, de fandangos, que de dialogue. Toute cette musique, que l'on a beaucoup applaudie, est de MM. Monpou et Pilati. Mme Dormeuil a joué avec distinction le rôle de la reine, et Mlle Pernon représente avec une pétulance très-amusante cette Préciosa dont nous déplorions ci-dessus le malheur.

La morale de cette pièce est celle-ci : Pour faire un bon ministre, prenez..... non pas un homme (exemple Farinelli), mais prenez un chanteur!

— Le succès du Chatterton de M. de Vigny se confirme chaque jour. On apprécie mieux à chaque représentation les rares qualités d'analyse et de sensibilité, et les formes vraiment littéraires par lesquelles ce drame se recommande. Espérons que ce succès sera de bon exemple, et contribuera à ramener à des traditions plus saines le public déjà fatigué depuis longtemps de la bruyante impuissance de nos tentatives modernes.

ANNA (1).

Lorsqu'à travers le bal qui tournoie et scintille,
Dans les galops joyeux passe une jeune fille
Aux longs cheveux flottans, au front pâle, à l'œil noir,
Qui marche sans danser, qui regarde sans voir;
Dont le corps, affaissé sous sa parure blanche,
Au bras des cavaliers languissamment se penche,
Et qui s'en va s'asseoir, muette, chaque fois
Que l'orchestre bruyant fait taire ses cent voix;
Oh! n'appelez jamais son silence un caprice!
A sa mélancolie épargnez le supplice
De la vaine pitié, de l'intérêt menteur
Qui font pleurer les yeux sans soulager le cœur.
A son gré, laissez-la soupirer ou sourire,
Et, si vous la plaignez, plaignez-la sans le dire.

Le mal dont elle souffre est un mal sans espoir,
Que nul ne peut guérir, que nul ne doit savoir.
Tu mourus de ce mal, Anna! pauvre victime!
Ce qui fut un malheur, tu le pris pour un crime;
Et portant ton fardeau loin d'un monde étranger,
Sans le poser jamais, et sans le partager:
Pareille au jeune faon qui, penchant sa ramure,
Tout seul, au fond du bois, va lécher sa blessure,
Tu t'envolas un jour, sans bruit, loin de nos yeux,
Emportant avec toi ton secret dans les cieux:

Tu le croyais du moins! — Cependant, sur la terre,
Un cœur avait du tien deviné le mystère;
Écho silencieux qui comprit tes désirs,
Et, sans les renvoyer, reçut tous tes soupirs!

(1) M. P. Chevalier, auteur de la pièce que nous offrons à nos lecteurs, va faire paraître incessamment chez Delaunay un recueil de poésies. Nous nous faisons un plaisir de donner par avance quelque publicité à cet essai d'un jeune auteur qui nous paraît doué d'heureuses dispositions poétiques.

Ne crains rien, le secret de tes douleurs étranges,
Ce secret que ta lèvre a gardé pour les anges,
Il ne le dira point aux profanes. — Oh, non !
S'il révèle ton ame, il voilera ton nom.

A quinze ans, pauvre Anna! comme elle était joyeuse !
Que sa joue était rose, et sa bouche rieuse!
Comme ses petits pieds couraient par les sillons
Après les blanches fleurs et les blancs papillons!
Son ame, tour à tour curieuse et ravie,
De bonheur en bonheur s'en allait par la vie,
Trouvant que le présent était toujours nouveau,
Le passé toujours loin, l'avenir toujours beau;
N'ayant que des jours purs et que des nuits sereines,
Pleurant dans ses plaisirs, et riant dans ses peines;
Caméléon naïf, aux changeantes couleurs,
Donnant, sans mesurer, ses rires et ses pleurs.

Un regard changea tout. — Dans un bal de famille,
L'enfant vermeil devint la pâle jeune fille.
Une sueur glacée, en passant sur ses traits,
D'une triste blancheur les couvrit pour jamais,
Et le rire expira sur sa lèvre entr'ouverte...

Désormais plus de bonds sur la pelouse verte,
Plus de chants en plein air, de gais éclats de voix;
Plus de courses sans fin par les champs et les bois !
Au lieu du jeune oiseau qui vole et qui sautille,
Des papillons tremblans, de la rose qui brille,
Du beau soleil montant au milieu d'un ciel bleu,
Elle aima, dans la nuit, l'astre au paisible feu,
L'ombre, la solitude aux vagues rêveries,
Et l'automne, et le bruit de ses feuilles flétries...
Ses yeux semblaient chercher quelque monde meilleur,
Et son oreille entendre un chant intérieur.
Elle écouta le choc des vagues sur la rive,
Les brises de la nuit dans la forêt plaintive,
Le son des cors lointains, les nocturnes concerts
Que d'invisibles chœurs élèvent dans les airs.

Souvent on la surprit, tout en pleurs, arrêtée
Devant la feuille morte au hasard ballottée,
Devant le lis mourant qui, le soir, au zéphir
Jette encor ses parfums comme un dernier soupir.

Et tes jours s'en allaient comme la feuille errante,
Comme le doux parfum de la fleur expirante,
Comme le son des cors, comme le vent du soir,
Et comme l'eau des prés où tu venais t'asseoir.
Pauvre Anna! — Cependant ta famille inquiète
Interrogeait en vain ta souffrance muette
Et disait, en baisant tes lèvres sans couleurs:
« Le printemps à son teint rendra toutes ses fleurs. »
Mais toi, leur répondant par un triste sourire,
Tu regardais le ciel, et tu les laissais dire.

Hélas! toutes les nuits en songe je revois
Le soir où je la vis pour la dernière fois...
C'était un de ces soirs que le soleil nous donne
Comme un regard d'adieu, vers la fin de l'automne:
Le couchant rayonnait sous un dais enflammé;
Un vent frais s'élevait, doucement parfumé
Et poussant devant lui quelques feuilles arides....
Elle se promenait seule; ses yeux humides
De moment en moment jetaient un sombre éclair,
Et ses longs cheveux bruns flottaient au gré de l'air.

Je la vois! — Elle avait ses habits de dimanche,
Sa grande robe noire, et son écharpe blanche,
Et la bague inconnue, et le collier fatal
Qu'elle portait le jour de ce funeste bal,
Et des fleurs sur son sein. — Tel l'agneau des prémices
Brillant et couronné marchait aux sacrifices.

Derrière les tilleuls, au feuillage tremblant,
Son écharpe glissait comme un fantôme blanc;
Et ses regards rêveurs, et sa tête penchée,
Semblaient compter ses pas sur l'herbe desséchée;
Quand tout à coup son pied se ralentit; ses yeux
Parurent lentement remonter vers les cieux.

Elle prit sa guitare... et sa morne prunelle
Jetant sous ses longs cils une flamme nouvelle,
Elle chanta : sa voix dit au vent qui passait
Les ineffables maux que nul ne connaissait,
L'amour, volcan de feu refermé sur son ame,
Ses dix-huit ans fanés que la tombe réclame,
Et puis un nom... un nom qu'elle n'acheva pas,
Qu'elle n'osa jamais achever ici-bas...

Alors son œil suivit sous la nuée ardente
Le soleil qui baissait... — Puis, toute haletante,
Et se laissant tomber, pâle, sur le gazon,
Son ame s'envola sur le dernier rayon.

— M. Gustave de Beaumont vient de publier, chez le libraire Gosselin, un ouvrage dont la REVUE rendra prochainement compte; il est intitulé, MARIE, ou *l'Esclavage aux États-Unis*, et forme deux volumes in-8°.

— Un nouveau roman de Splinder, LES TROIS AS, vient de paraître, traduit en français, chez le libraire Lachapelle. Le même éditeur a publié aussi, il y a peu de jours, deux romans de M. Guérin, LA FEMME ET LA MAÎTRESSE, et LA FLEURISTE.

— Les mémoires du général Guillaume de Vaudoncourt, intitulés : QUINZE ANNÉES D'UN PROSCRIT, viennent de paraître chez Dufey.

Pendant son long exil, le général de Vaudoncourt s'est occupé à retracer dans divers ouvrages l'histoire militaire de nos derrnières campagnes, dont le résultat a été la chute de l'empire et le double désastre de 1814 et 1815. Aujourd'hui c'est de sa proscription même qu'il entretient le public, et des événemens auxquels il a pris part depuis 1815 jusqu'en 1830.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATORZIÈME VOLUME.

Le père Goriot (IVe et dernier article). — Les Deux Filles, par M. de Balzac. 5
Théâtre-Italien, par M. Castil-Blaze. 68
Du Mouvement intellectuel et littéraire sous le Directoire et le Consulat (IIIe article), par M. Charles Nodier. 81
A M. le duc d'Orléans, par M. Méry. 96
La Maison de la Plaine, par M. Prosper Dinaux. 99
Le Carnaval de Marseille, par M. Léon Gozlan. 154
Le Comte de Bagnères (§§ I et II), par M. Roger de Beauvoir. . . . . 161 et 260
Les Masques parisiens au dix-huitième siècle (§§ I et II), par M. André Delrieu. . . . . 185 et 233
Des Arts considérés à Paris comme objet de négoce. — *Die Ausland*). 196
Histoire monarchique et constitutionnelle de la Révolution française d'après des documens inédits de M. Labaume, par M. A. Granier de Cassagnac. 203
Antonio Gasperoni, par M. Méry. 212
Souvenirs d'un Voyage en Franche-Comté. — Excursion à Luxeuil, par M. Nisard. 276
Chronique . . . . . 76, 151, 224 et 300

TYPOGRAPHIE D'A. ÉVERAT, 16, RUE DU CADRAN.